



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

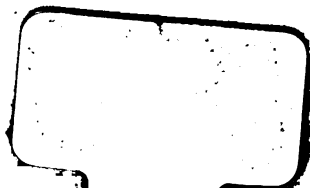
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



P.R.

51

Per: 3977 f. $\frac{28}{15}$



.P.S.





BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

Pour les mois de
JANVIER ET FÉVRIER,

M D C C L V I I.

T O M E X V.

PREMIÈRE PARTIE.



GÖTTINGUE & LEIDE.

CHEZ ELIE LUZAC, FILS, Imp.-Libr.

M D C C L V I I.





BIBLIOTHEQUE IMPARTIALE,

Pour les mois de JANVIER & FEVRIER.

M D C C L V I I

ARTICLE I

DE LITTERARIA EXPEDITIONE per
Pontificiam Ditionem ad dimetiendos
duos Meridiani gradus & corrigendam
mappam geographicam; Jussu & auspi-
ciis Benedicti XIV. Pont. Max. suscepta
à Patribus Societ. Jesu Christophoro
Maire & Rogerio Josepho Boscovich.
Romæ MDCCLV. in Typographiæ Palla-
dis &c.

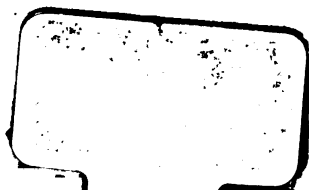
c'est-à-dire,

VOYAGE LITTERAIRE dans les Etats du
Pape, pour en corriger la carte & mesurer
deux degrés du Méridien, par les Pères
A 2 ^{Maî-}

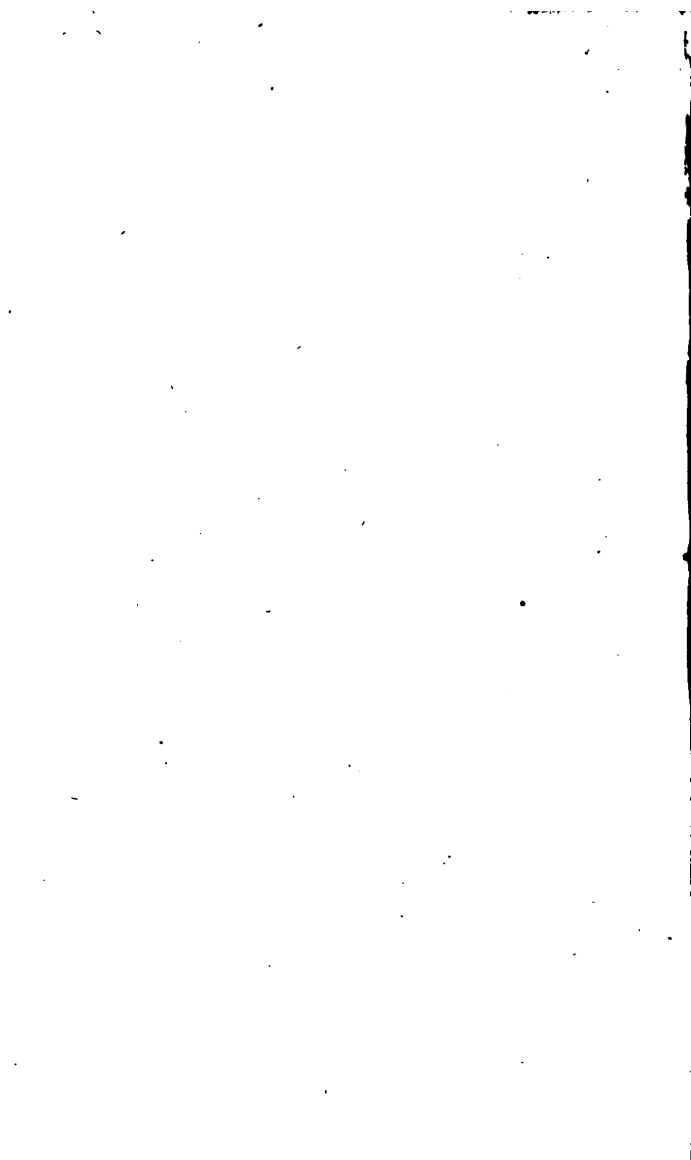
P.R.

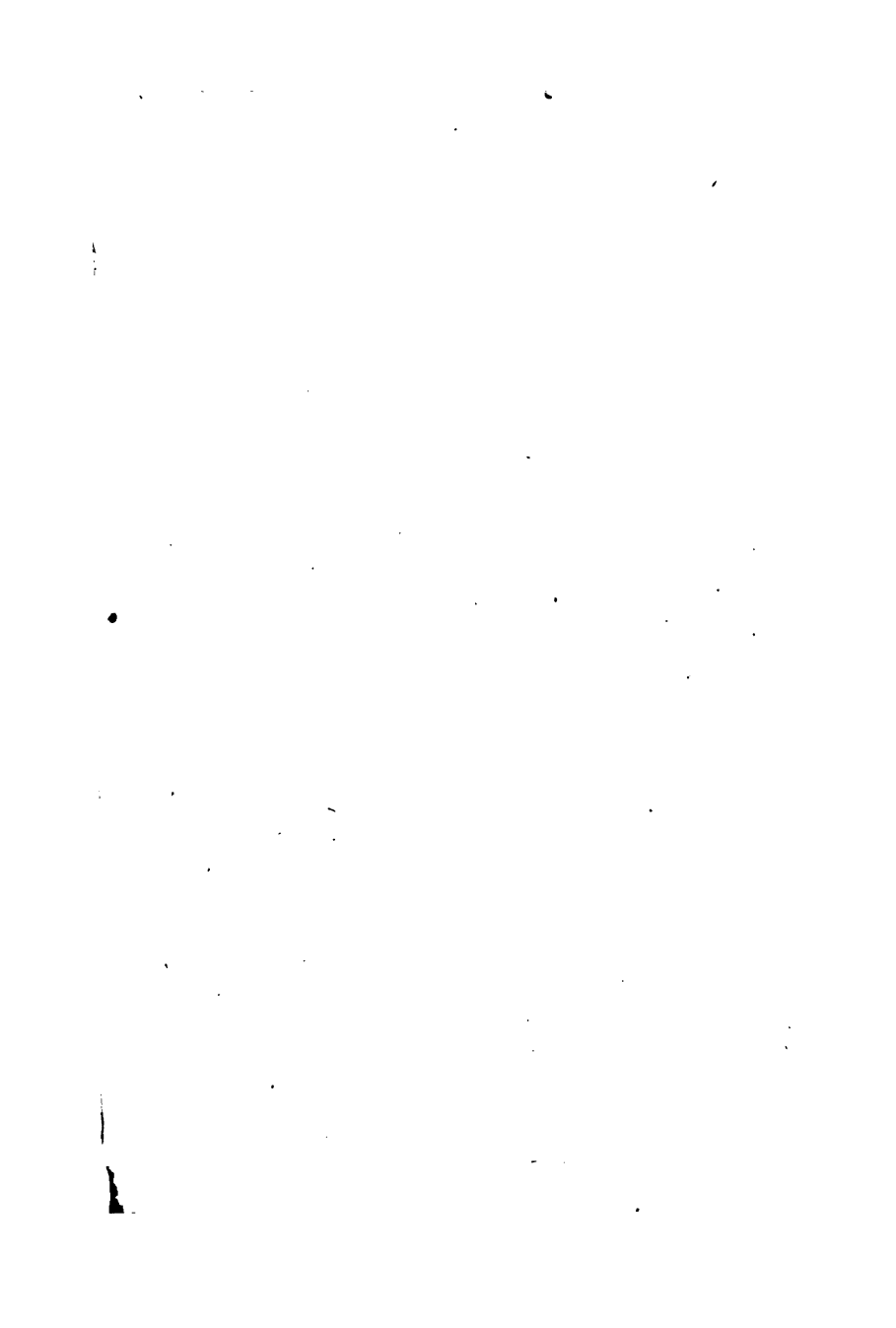
(51)

Per: 3944 f. $\frac{28}{15}$



A.S.





propofa de confulter l'oracle de la Phyfique; nous voulons dire l'expérience. Mr. le Comte de *Maurepas* fouhaita qu'en comptant pour peu toutes recherches purement spéculatives, on travaillât à décider la queftion à *posteriori*; & il devenoit néceffaire de mefurer les degrés du Méridien, dans des régions fort éloignées les unes des autres.

Deux troupes d'Académiciens partirent de Paris, l'une en 1735. pour fe rendre à l'Equateur; la féconde en 1736. pour aller au Cercle polaire, & il réfulta de la comparai fon de leurs opérations, que la Terre étoit réellement aplatie vers les Poles, & beaucoup plus que ne l'avoit cru Mr. *Huighens*. Notre Auteur fait entendre à ce fujet, que les deux Officiers, envoyés par le Roi d'Efpagne pour accompagner les Académiciens François, qui alloient vers le Midi, publièrent les premiers la grandeur qu'a le degré du Méridien dans le milieu de la Zone torride. Ce n'eft qu'une erreur de date; cependant comme elle pourroit avoir des fuites, nous croïons faire plaifir au P. *Boscovich* de la relever, parce que nous penfons qu'il aime fîcèrement la vérité. Mr. *Bouguer* qui arriva le premier en Europe, & qui s'étoit principalement chargé du travail par la retraite de Mr. *Godin*, fatisfit la curiofité des Savans fût cet article, dans l'Affemblée publique de l'Académie des Sciences du mois de Novembre 1744. Son Mémoire eft imprimé dans le Volume de cette année-là, & il en parut aufîi ôt après la lecture, divers extraits dans différens ouvrages périodiques.

ques, plus de trois ou quatre ans avant que les Mathématiciens Espagnols s'expliquassent.

Quoiqu'il en soit, il suffit de comparer entre elles, les différentes déterminations du degré du Méridien, en y comprenant les opérations faites en France, pour voir que Mr. *Huighens* s'étoit trompé quant au degré d'aplatissement de la Terre; mais il n'est pas aisé de concilier ces divers résultats avec le Système de Mr. *Newton*. La Terre ne paroît pas avoir pris la figure qu'affecteroit un corps parfaitement homogène & fluide; elle est vraisemblablement d'une densité inégale, & deux ou trois déterminations des degrés du Méridien, ne fournissent pas assez de données ou d'Elémens, pour fixer la forme exacte. Qu'on juge donc combien ajou-
te à nos connoissances, le travail de nos deux Savans Jésuites. Ils ont trouvé que le 43^e. degré du Méridien dans les Etats du Pape, est de 56979. toises; ce qui ne paroît pas néanmoins s'accorder avec la mesure de Mrs. *Cassini* & de *la Caille*, qui font le degré seulement 10 ou 12 lieues plus vers le Septentrion, de 57048. toises.

Le second Chapitre est destiné à rendre au Public, un compte général de toutes les opérations faites dans l'Etat Ecclesiastique. On y parle non seulement de la mesure des deux bases aux deux extrémités de la Méridienne, l'une aux environs de Rimini, l'autre aux environs de Rome; mais aussi du choix des Stations & des diverses circonstances, qu'on a été obligé d'entreprendre pour réussir, & reconnoître parfaite-

ment le pays. Nos deux Voyageurs sortirent de Rome vers la fin de 1750; & ils ont consacré les derniers mois de 1752. à leurs grandes Observations Astronomiques. On sait que les Voyageurs de retour dans leur patrie, ont toujours beaucoup de choses à dire; combien de petits évènements ne doit-on pas avoir à raconter, lorsqu'on revient de faire la carte d'une assez grande contrée?

Dans quelques endroits les Cures refusoient leur porte, parce qu'ils s'imaginoient qu'on en vouloit aux trésors qui étoient peut-être cachés dans leur bourgade, quoiqu'ils n'en eussent jamais entendu parler. D'autres faits plus sérieux se présentent: des fleuves se débordent & causent de terribles inondations. Ce Géomètre qui ne trouvoit d'intéressant dans le récit qu'on lui faisoit du bombardement d'une ville, que les seules paraboles que les bombes décrivoient en l'air, passera sans doute rapidement sur tous ces détails; de même que les lecteurs superficiels fermeront apparemment le livre sur tous les endroits hérissés de calculs. Telle est l'extrême difficulté qu'on trouve à satisfaire tout le monde en même tems; & il est peut-être plus sûr de ne pas l'entreprendre.

Le P. *Descovich* termine le premier opuscule, en nous apprenant enfin, qu'ils ont trouvé la distance conclue de la base de Rimini, entre les parallèles de cette ville & de Rome, de 12321 toises, & que cet intervalle répondoit dans le Ciel à un arc de 2 degrés 4 minutes 47 secondes, qu'on a déterminé en observant l'étoile α du

du Cygne, & l'étoile α de la grande Ose. Il s'ensuivroit de ces déterminations, que le degré du Méridien seroit de 56966 toises; mais comme on doit assujétir aussi un peu cette longueur à celle de la base mesurée aux environs de Rome, quoiqu'on regarde l'autre comme préférable, le degré se trouve augmenté d'environ 18 toises; ce qui le rend de 56979. Un autre fruit de tous ces travaux, c'est qu'on a reconnu une infinité de fautes dans les cartes qu'on avoit déjà de l'Etat Ecclesiastique. On n'a pas cru devoir remonter jusqu'à la Géographie ancienne; nos Savans Jésuites opéroient; leurs courses les mettoient dans une agitation continuelle; & la Géographie ancienne demande à être discutée plus à loisir.

Le P. Maire doit parler à son tour, & il s'explique sur les opérations de la Méridienne dans le second paragraphe. Nos deux Mathématiciens se sont servi pour mesurer leurs deux bases, de trois perches qui avoient chacune 9 palmes Romaines. Comme ils avoient fait venir de Paris une toise de fer, exactement égale à celle qui avoit servi au Pérou & en Laponie, ils ont examiné le rapport entre ces mesures, & ils se sont assurés que 9 palmes contenoient 2971 des mêmes parties dont 2880 forment la toise du Châlot de Paris. Les deux bases étoient d'une longueur très-considerable; celle de Rimini s'est trouvée de 6637 toises, celle de Rome de 6139 toises, & les triangles qui sont parfaitement bien conditionnés, ne sont qu'un nombre de 7 ou de 8, parce que les côtés en sont

sont fort longs. Ces triangles lient Rome avec Rimini, en traversant l'Italie & en passant par-dessus l'Apennin.

Une seule chose pourra faire de la peine aux Géomètres praticiens; c'est que les angles soutenus par les deux bases aux deux extrémités de la Méridienne, ne sont que de 19 degrés, quelques minutes, & nous n'avons pas vu qu'on ait jamais admis dans les ouvrages, de si petits angles, entre ceux dont les Sinus entrent dans le calcul des triangles. Il est vrai que toutes les mesures ont été prises avec un quart de cercle, dont le rayon est d'un peu plus de 3 piés, & que les sommes des trois angles, approchent beaucoup de 180 degrés dans chaque triangle. Mais ces mesures ont déjà reçu quelques légères corrections, puisqu'on reconnoît plus haut qu'il y avoit une erreur d'environ 25 secondes, sur l'angle droit. Ainsi l'exactitude apparente des mesures, n'est pas absolument propre à nous rassurer.

On rapporte dans le même Mémoire avec les Observations qui ont servi à déterminer les directions des côtés des triangles, par rapport aux régions du monde, celles qu'on a faites à Rome & à Rimini, pour découvrir l'étendue de l'arc céleste compris entre les deux Zéniths; enfin on examine la hauteur des postes qui ont servi aux Stations. Le plus haut de tous, est beaucoup plus voisin de la Mer Adriatique que de Rome; c'est le Mont *Catria* qui est élevé de 868. toises. Nous sommes fâchés que nos Mathématiciens ne se soient pas avisés d'un

Ba-

Baromètre, en parcourant le sommet de ces Montagnes; nous aurions des Observations exactes, curieuses & utiles.

Il s'agit dans le troisième morceau, qui est encore du P. *Mairs*, des travaux qui ont rapport à la carte. Cet opuscule qui est un précieux monument de Géographie, n'est pas susceptible d'extrait; il est terminé par une longue table des latitudes & des longitudes des villes, & cette table tient lieu elle-même, de carte.

Nous passons au quatrième Mémoire, dans lequel le P. *Bosovich* nous dédomage heureusement du peu de choses que son Collègue nous avoit dit des instrumens dont ils se sont servis. Le Secteur se présente d'abord, & il nous suffira d'en parler. Il ressembloit beaucoup à ceux que les Académiciens de Paris firent construire au Pérou, mais il avoit en même tems quelque conformité, au moins par sa partie inférieure, avec celui qui fut fait en Angleterre pour les Observations du Cercle polaire. Le P. *Bosovich* a formé le sien d'une seule barre de fer qui sert de raïon, au bas de laquelle est attachée perpendiculairement une règle très-courte, qui sert de limbe. Ainsi le Secteur de notre Savant Jésuite, est une espèce de croix renversée; une lunette de même longueur, savoir de 9 piés, y est attachée par derrière. L'instrument est soutenu en haut par un bras, & le jeu de charnière qu'à la suspension, permet d'incliner le Secteur, plus ou moins, pour diriger la lunette sur l'astre. L'Observateur règle en bas ce mouvement par une longue vis, dirigée selon
le

le Méridien, sur laquelle s'appuie l'extrémité du limbe. Qu'on tourne la vis dans un sens ou dans le sens contraire, on pousse le limbe, ou on le laisse retomber toujours dans le plan du Méridien, & le Secteur prend des situations plus ou moins inclinées.

Enfin comme le limbe est divisé en parties égales qui ne sont pas subdivisées par des transversales, l'Auteur s'est servi d'un Micromètre d'une construction particulière & très-ingénieuse. Ce limbe est mobile sur un autre; il glisse entre des coulisses, & supposé que le fil-à-plomb ne tombe pas exactement sur un point des divisions, il suffit, en faisant tourner le Micromètre, de faire mouvoir la partie mobile du limbe, d'une quantité que le même Micromètre fait toujours connoître avec précision.

Les lecteurs peuvent juger aisément des longs détails dans lesquels la description de toutes ces parties, jette le P. *Boscovich*. Chaque pièce exige des attentions particulières. Il faut rendre la lunette parallèle au plan de l'instrument; il faut mettre au foyer de l'objectif, des soies exactement perpendiculaires l'une à l'autre, & dans une position exacte, par rapport au limbe. Nos deux Auteurs n'ont pas aperçu la variation que produit dans le foyer des grandes lunettes, la séparation des raïons de lumière occasionnée par la diverse constitution de l'atmosphère. Il y a tout lieu de croire que par un examen plus suivi, ils eussent aperçu quelque différence, d'autant plus qu'ils n'ont pas poussé le scrupule extrêmement loin, sur la
né-

nécessaire de s'employer qu'un objectif bien centré.

Le Secteur se trouve construit; il a fallu après cela l'orienter. Nos Mathématiciens avoient une méridienne tracée sur le sol, & ils examinoient en bornoiant, si le limbe y répondoit, quoiqu'une de ses extrémités fût un peu plus élevée que l'autre, & que la place de l'œil ne fût pas trop bien déterminée; il y a dans toutes ces opérations des erreurs à craindre, quoiqu'on fasse tout son possible pour les éviter; il en reste toujours de trop grandes, & il est à propos de pouvoir en évaluer les mauvais effets. Mr. Bouguer dans son livre de la figure de la Terre, avoit le premier examiné toutes ces choses dans un assez grand détail; ces examens paroissent quelquefois un peu longs au P. Boscovich, qui juge néanmoins qu'ils étoient nécessaires, puisqu'il les allonge encore en les répétant. Il est vrai qu'il le fait d'une manière très-permise; il ne manque pas de marquer le nom de l'Auteur, sur les traces duquel il marche, & souvent il donne outre cela, un autre tour à ses démonstrations.

Mais il n'est pas toujours de même avis que l'Académicien françois; il ne peut pas se résoudre, par exemple, à croire que les Astronomes négligeoient de rendre dans leurs Secteurs, la lunette exactement parallèle au plan de l'instrument: il souhaiteroit peut-être excepter de cette erreur générale, quelqu'un qu'il chérit. Nous avions sous les yeux toutes les pièces de ces pièces, il y a peu de tems,

tems *, & nous nous ressouvenons parfaitement bien que Mr. *Godin*, Mrs. les Officiers Espagnols, Mr. *Verguin*, Mr. *de la Condamine*, furent interpellés sur le fait dont il s'agit: ils ont gardé le silence le plus profond, pendant que Mr. *de la Condamine* est convenu que, lorsqu'on travailloit à Quito à la détermination de l'obliquité de l'Ecliptique en 1736. & en 1737. il a absolument ignoré si on avoit vérifié le parallélisme de la lunette, avec le plan du Secteur. Il nous paroît donc qu'il suffit de dissiper une équivoque, pour concilier tout. Les Artistes plaçoient très-imparfaitement la lunette des Secteurs & des quarts de cercle mobiles, & d'un autre côté la plupart des Astronomes les laissoient faire sans y prendre garde.

Ce fait a été attesté en pleine Académie par Mr. *Camus*: & Mr. *de la Condamine*, comme nous venons de le dire, le reconnoît en avouant avec la même candeur, que quoique les observations de 1737. auxquelles il a assisté, aient duré environ un mois & demi, il n'a point vu se servir de Méridienne pour diriger l'instrument. Au lieu de prendre cette précaution nécessaire, on orientoit le Secteur en pointant la lunette sur l'étoile, lorsqu'elle passoit au Méridien, quoiqu'elle y passât à une très-petite distance du Zénith. Cette seconde faute donne encore occasion à une autre équivoque. C'est tracer en quelque façon une Méridienne, que de pointer la lunette sur une étoile

* Voy. le Tome XI. de la *Bibliot. impériale*.

toile, lorsqu'elle est au Méridien, & c'est ce qu'on faisoit en se conformant à la mauvaise pratique enseignée par Mr. *Picard*. Mais si en suivant cette méthode dangereuse, la déviation de la lunette est seulement de 5 minutes, cet écart de la lunette pourra produire un très-grand effet, quant à la direction de l'instrument. L'erreur sera de 12 ou 13. secondes sur la distance de l'étoile au Zénith, supposé que cette distance soit d'environ un degré; la quantité se doublera dans les observations aux deux extrémités de l'arc terrestre, s'il s'agit de la mesure de la Terre; ce qui donnera 24 ou 25 secondes d'erreur, sur les deux degrés d'amplitude totale de l'arc, & environ 12 secondes ou 190 toises, sur la longueur du degré.

Le cinquième opuscule qui est encore du même Auteur, nous présente d'excellentes choses. La figure que doit prendre la Terre dans différentes hypothèses de pesanteur, y est examinée avec soin. Le savant Jésuite suppose d'abord, que la gravité tend à un seul centre, & qu'elle est constante ou variable, selon une fonction quelconque des distances au point central. Il passe après cela à la démonstration de plusieurs beaux Théorèmes que nous devons à Mr. *Mac-Laurin*, & il entreprend différentes recherches sur le rapport des axes de notre globe, & sur les différentes longueurs que doit avoir le pendule à seconde, dans les régions plus ou moins éloignées de l'Equateur. Si la Terre avoit été dans son origine parfaitement fluide & parfaitement homogène, les différences entre

les longueurs des pendules à l'égard du pendule équinoxial, seroient proportionnelles aux quarrés des Sinus des latitudes; mais la Nature paroît s'être affranchie de cette loi, & il suffit de consulter les expériences, pour voir qu'elles ne favorisent pas l'homogénéité de notre globe. Ainsi le rapport entre les deux axes, peut se trouver assez éloigné de celui de 229 à 230, qu'avoit assigné Mr. *Newton*.

Le P. *Boscovich* tâche dans le second chapitre du même Mémoire, de déterminer la figure de la Terre, par la comparaison des divers degrés du Méridien, qu'on a mesurés en divers païs, & il y trouve des difficultés encore plus grandes. Quoiqu'il soit en état de déduire la figure de la Terre, de la mesure d'un nombre quelconque de degrés, il se dispense de faire aucune application de ce problème; il n'approuve pas même que d'autres l'aient déjà tenté, par la raison singulière qu'ils ignoroient si leur résultat ne seroit pas tout-à-fait changé par quelqu'autre opération qu'on entreprendroit peut-être dans la suite. Ainsi selon le P. *Boscovich*, plusieurs degrés déjà mesurés suivoient une certaine loi, & il n'étoit pas permis de le remarquer.

Si on interdit toute réflexion aux Observateurs, ils devroient au moins faire tous leurs efforts, pour que leur travail ne fût sujet à aucun doute. Nous laissons à part nos autres remarques: mais nos habiles Jésuites seroient eux-mêmes disposés à croire que le voisinage de l'Apennin a influé sur quelques-unes de leurs observations, de même que Chimborazo agis-

agissoit au Pérou sur le fil-à-plomb des Académiciens qui se mettoient trop près de cette grosse montagne. Un pareil doute seroit facile à lever; on l'éclairciroit avec peu de peine & en s'engageant dans des frais très-peu considérables, par rapport à ceux qu'on a déjà faits. On nous apprend par plusieurs lettres que l'Académie des Sciences, à qui on demandoit souvent si on devoit préférer l'ancienne mesure géodésique, exécutée par M. Picard aux environs de Paris, ou s'il falloit adopter absolument la mesure plus récente, vient de nommer plusieurs de ses membres qui décideront la chose, pour ainsi dire, contradictoirement; ces Commissaires soumettront à un nouvel examen tout ce qui leur paroitra avoir besoin de vérification. C'est de cette sorte qu'on perfectionne les Sciences; il faut que chacun fasse vis-à-vis de soi, tout ce qui peut contribuer à les avancer. La détermination du degré d'Italie, ne sera rigoureusement valable que lorsqu'on sera sûr qu'on n'a rien eu à craindre de la part de l'Apennin. C'est un nouveau service que le Public est en droit d'attendre des Pères *Maité & Boscovich*, puisque celui qu'ils viennent de nous rendre est déjà si grand.

ARTICLE II.

B. S. ALBINI ACADEMICARUM AN-
NOTATIONUM, Liber primus. Cantl-
B 2 *1775*

net Anatomica , Physiologica , Zoographica , Phytographica. Leidæ , apud J. & H. Verbeek , 1754.

c'est-à-dire ,

OBSERVATIONS ACADEMIQUES de
Mr. B. S. ALBINUS, sur l'Anatomie,
la Physiologie, la Pathologie, les Ani-
maux, & les Plantes. Un volume in 4°.
Livres premier qui contient 105. pages.

Il y a peu d'Observateurs que l'on puisse com-
parer à l'illustre Auteur de cet Ouvrage :
tout ce qu'il a donné au Public, est marqué au
bon coin. Voici, je pense, ce qui fait son mé-
rite, & celui de ses productions.

Sa marche est lente, mais bien réglée, parce
qu'il suit la Nature, qui ne se hâte jamais dans
ses opérations, qui ne va jamais à son but que
par des degrés presque insensibles.

Au lieu d'imiter les faiseurs de Systèmes, or-
gueilleux Architectes, qui s'empressent à élever
des bâtimens, il se borne à rassembler quelques-
uns de ces matériaux précieux, qui pourroient
servir un jour à former le grand édifice du Sy-
stème de l'Univers, si un pareil Ouvrage é-
toit à la portée de l'esprit humain. Son travail
c'est celui de l'Abeille, qui ne rentre guères
dans sa ruche sans être chargée de cire. „ Les
„ Raisonneurs, dit le Chancelier Bacon, ne
„ font que tendre des toiles à l'exemple de
„ l'Arai-

„ l'Araignée , sans doute pour surprendre la
 „ Nature. Pourquoi ne pas imiter l'Abeille,
 „ qui butine pour ouvrager ? ”

Notre Auteur , après avoir écarté tout ce qui n'est que l'effet du préjugé & de l'éducation , semble avoir réuni , dans le plan de ses recherches , ces trois moïens proposés depuis peu par un habile homme ; l'*Observation de la Nature* , la *Réflexion* , & l'*Expérience*. L'observation recueille les faits , la réflexion les combine , l'expérience vérifie le résultat de la combinaison. Il faut que l'observation de la Nature soit assidue , que la réflexion soit profonde , & que l'expérience soit exacte. C'est à l'aide de ces secours que Mr. *Albinus* a formé les Chefs-d'œuvres (a) , qui rendront son nom immortel.

Le nouvel Ouvrage que nous annonçons , roule sur un grand nombre de sujets , tous utiles , ou curieux , & très-intéressans , tant par eux-mêmes , que par la sagacité avec laquelle l'Auteur les a traités. On ne doit pas s'attendre que nous fassions connoître chacune de ces pièces en particulier : il faudroit pour cela que nous entraissions dans des détails qui nous condui-

(a) Tels sont entre autres , 1. *Historia Musculorum hominis*. 2. *Icones Ossium Fatus humani*. 3. *Tabula Sceleti & Musculorum Corporis humani*. 4. *Tabula Uteri Mulieris gravida , cum jam parturiret mortua*. 5. *Tabula Ossium humanorum*. &c. Rien de plus beau & de plus exact que les figures qui accompagnent tous ces Ouvrages.

23 OBSERVATIONS ACADÉMIQUES

duiroient beaucoup au-delà des bornes dans lesquels nous devons nous renfermer. Tout ce que nous pouvons faire, c'est d'en détacher quelques-unes du corps de l'Ouvrage, p^out en donner au Lecteur, du moins une légère idée, & exciter par là, la curiosité de ceux qui ont du goût pour l'histoire de la Nature.

Des différentes manières dont l'Epiderme se détache de la Peau avec le Corps réticulaire. De la ressemblance & de la différence qui se trouvent entre l'Epiderme & le Réseau. Des trous du Réseau, & des guaines qui contiennent les Mamelons. Des Sillons de l'Epiderme & de la Peau, avec quelques remarques sur leur usage & leur état particulier (b).

L'Epiderme, que l'on nomme aussi la Cuticule ou la Surpeau, tient fortement à la Peau par sa partie intérieure, connue sous le nom de Réseau cutané ou de Corps réticulaire de Malpighi: l'union de ces Membranes est si intime, qu'elles semblent ne former ensemble qu'un seul & même corps. C'est en vain que l'on tâche de les séparer l'une de l'autre avec le Scalpel, de même que l'on sépare les autres membranes: l'Anatomiste le plus adroit ne sauroit y réussir; car, ou il laisse toujours quel-

(b) L'Auteur traite de ces matières dans les 5. premiers Chapitres: j'ai cru devoir les réunir ici sous un seul titre, à cause du rapport qu'elles ont entre elles.

que chose à la Peau, ou il enlève une portion de la Peau avec le Réseau, ou il gâte & détruit ces deux Membranes. S'il n'y avoit pas d'autre moyen de les séparer, ou plutôt de les détacher, on ne pourroit jamais connoître ni la partie extérieure de la Peau, ni la partie intérieure de l'Epiderme. Elles se séparent cependant, & dans les personnes vivantes, & dans les Cadavres.

La pression & le frottement produisent cet effet. Qu'une personne, qui a la peau tendre, manie imprudemment certains instrumens, soit de fer ou de quelque autre matière dure, la Cuticule ne tarde pas à se desunir, à se soulever, à se détacher de la Peau. La même chose arrive à ceux qui voïagent à pié, avec des souliers trop étroits, ou dont la semelle est trop mince. Le feu, l'eau bouillante, un soleil trop ardent, les vésicatoires, les onguens, les emplâtres, les cataplasmes, produisent le même effet. On voit encore tres-souvent la Surpeau se détacher dans les violentes inflammations, suivies d'éréfipèle, ou lorsqu'une partie commence à se gangréner, ou enfin lorsqu'il se fait quelque extravasation sous les tegumens.

Pour séparer & enlever la Surpeau dans les Cadavres, on y applique le feu. *Résale* se servoit d'une chandelle allumée, *Malpighi* d'un fer chaud, & *Ruyssch* d'eau bouillante. C'est avec l'eau que *Mr. Albinus* a scu détacher des mains & des piés, des gands & des chaussions tout entiers & bien formés: il nous enseigne comment il faut s'y prendre pour réussir.

La macération est un autre moyen pour enlever l'Epiderme, pourvu que la Peau trempe assez longtems. C'est ainsi que celle d'un Embryon se détache, lorsqu'il vient à mourir dans le ventre de sa mère. On croit communément que c'est un signe de mort lorsque, dans l'accouchement, l'Enfant se présente avec une Surpeau qui se détache facilement; mais *Saviard* a fait voir que ce signe n'est pas toujours certain, & Mr. *Albinus* a eu lui-même divers cas de cette nature. Une légère putréfaction enlève aussi l'Epiderme, même sans macération.

Il y a sur tout cela quelques précautions à prendre dont l'Auteur a soin d'avertir; sa sagacité lui a fait inventer de nouvelles manières d'opérer, & il prouve très-bien par son exemple, que si nous sommes redevables de bien des découvertes, au hazard & à la bonne fortune, nous devons aussi beaucoup aux tentatives de l'expérience, & aux lumières de la Physique.

Il n'est pas facile de séparer l'Epiderme du Réseau de *Malpighi*. L'Auteur en est cependant venu à bout (c), & il a remarqué que ces deux membranes sont d'une seule & même nature, le Réseau est seulement un peu plus mou & plus coloré. C'est sur-tout à la plante des piés qu'on distingue très-bien la différence qu'il y a entre elles: le Réseau y est mince, rare, coloré; l'Epiderme y paroît

(c) Voyez la *Dissert. de sede & caus. color. E. nobis*. Icon. 1. B. D.

roit épaisse, blanche, & d'un tissu ferré.

De célèbres Anatomistes modernes ont enseigné qu'il y a dans le Réseau des trous qui renferment comme dans autant de guaines, des Mamelons ou Houpes nerveuses, & qui ressemblerent à ceux que *Mulpigbi* a découverts dans la langue des Animaux. L'Auteur l'a cru lui-même quelque tems, trompé par ce grand homme, & par la foule de ceux qui l'avoient suivi aveuglément. Mais un examen attentif l'a desabusé, il est revenu de son préjugé, & il refuse encore aujourd'hui une erreur qu'il avoit déjà très-bien réfutée dans un autre Ouvrage (d). On doit attribuer ces sortes d'erreurs à l'esprit, qui représente à l'imagination des choses que les sens n'ont point aperçues. Un seul homme avoit séduit tous les Anatomistes par sa grande célébrité; un seul homme les desabuse par sa dextérité & l'exactitude de ses recherches.

. *quoniam pars hominum maxima fallit*
Propter opinatus Animi, quos addimus ipsi,
Pro visis ut sint, quæ non sunt sensibus visa.
Nam nihil egregius, quam res discernere apertas
A dubiis, Animus, quas ab se protinus abdit (e).

On connoît assez ces grands Sillons, qui paroissent à la paume des mains, à la plante des piés, à la partie intérieure des doigts, de même qu'à l'extérieure, à l'endroit des jointures.

Par

(d) Ibid.

(e) Lucret. L. IV. v. 465, &c.

Pour tout ailleurs l'Epiderme est aussi parsemé d'autres Sillons, mais beaucoup plus petits, qui répondent à ceux de la Peau, auxquels ils tiennent. Mais ces Sillons & l'Epiderme ne sont pas de vrais Sillons ; ce ne sont que des plis, qui forment des enfoncemens à la partie extérieure, & des éminences à la partie intérieure. Le Réseau plié avec l'Epiderme, forme les mêmes éminences, & s'insère aussi dans les Sillons de la Peau. A la plupart des endroits où se trouvent ces éminences du Réseau, on ne voit presque aucuns trous, & ceux qui s'y rencontrent, sont imparfaits ; sur-tout où coïncide l'éminence. Cette partie du Réseau est aussi moins colorée, comme on le voit clairement dans les Nègres.

L'usage de la Cuticule & du Réseau, est de former une enveloppe convenable au Corps, de défendre la Peau, & de modifier le Tact. La Peau est extrêmement sensible, naturellement molle, humide ; il lui falloit donc un tégument qui la défendit contre le choc & le frottement, contre le chaud & le froid, en un mot contre tout ce qui peut lui nuire. Sa première enveloppe, celle qui la touche immédiatement, c'est le Réseau, qui est, aussi bien que la Peau, mou, humide, tendre. Sa seconde enveloppe, celle qui termine le Corps, c'est l'Epiderme, qui est & qui doit être beaucoup plus sèche, beaucoup plus dure & plus ferme, sur-tout à la partie extérieure, où elle est exposée à toutes les injures du dehors. C'est le Réseau qui contient les Mamelons ou Hobbes nerveuses :

la Nature lui a confié ce dépôt, parce qu'elles y reposent plus à leur aise & plus mollement que dans l'Epiderme. Il y a dans tout cela un art merveilleux, dont la connoissance étoit réservée aux Anatomistes modernes, & sur-tout à l'Auteur de cet Ouvrage.

L'Epiderme est beaucoup plus épaisse à la paume des mains, à la plante des piés, à la partie intérieure des doigts, qu'aux autres parties du corps. Pourquoi ? C'est que ces endroits-là devoient être exposés à une plus forte pression, à un plus grand frottement. Mais, dira-t-on, cette épaisseur de l'Epiderme n'émousse-t-elle pas le sentiment du Toucher ? Point du tout. Les Mamelons pénètrent ici jusque dans l'Epiderme. Bien des gens s'imaginent que l'Epiderme ne se durcit, & ne s'épaissit que par un frottement plus violent, ou un exercice plus fréquent. Mais cette épaisseur est aussi en partie l'ouvrage de la Nature. Mr. *Albinus* ayant ôté la Peau des mains & des piés de divers Embryons, dont quelques-uns même n'étoient pas encore de la longueur du doigt, trouva ces dépouilles extrêmement minces, & transparentes du côté du dos de la main & du pié, mais beaucoup plus épaisses, opaques, plus blanches, & plus fermes à la partie opposée, de même qu'à la partie intérieure des doigts.

De l'Ouraque trouvée ouverte dans des personnes déjà avancées en âge (f).

Il est prouvé par divers exemples que ce Cor-

(f) L'Ouraque dans certains Animaux, comme dans

don, qui va de la Vessie au Nombril, & qui répond à l'Ouraque des Animaux, se trouve quelquefois ouvert dans les Adultes, & qu'ils rendent alors l'urine par le Nombril. *Littre* nous apprend (g) qu'en ouvrant le corps d'un Garçon de 12. ans, qui avoit toujours rendu presque toutes ses urines par le Nombril, il trouva que le cou de la Vessie étoit bouché, & que l'Ouraque s'étoit maintenu en forme de Canal. Il dit avoir connu un Homme de 30. ans, dont les urines étoient toujours sorties par le Nombril; ce qui venoit, à ce qu'il pense, de quelque obstacle naturel, placé au cou de la Vessie, & qui avoit obligé les urines à se conserver leur première route. Enfin il a fait voir à l'Académie sur le corps d'un jeune homme de

dans le Veau & le Mouton, est un Canal pyramidal, qui s'étend du fond de la Vessie jusqu'au Nombril par lequel il passe: il va ensuite se rendre à l'Allantoïde, dans laquelle il conduit l'urine de la Vessie. Quelques Anatomistes prétendent que dans le Fœtus humain, il n'est pas ouvert, que pour l'ordinaire il est comme un Ligament solide; lequel par conséquent ne sauroit faire l'office de ce Canal. D'autres soutiennent au contraire, qu'il n'est pas moins ouvert dans le Fœtus humain que dans les Animaux, qu'il y sert au même usage; mais qu'après la naissance de l'Enfant, il se ferme, & forme alors un Ligament qui sert à suspendre la Vessie. D'autres nient absolument son existence dans l'Homme.

(g) Hist. de l'Acad. Roy. des Scienc. an. 1701. pag. 29. Edit. *in duod.*

de 18. ans, dont le cou de la Vessie étoit occupé par une pierre, que l'Ouraque du côté de la Vessie, étoit creux de la longueur de cinq travers de doigt, & avoit trois lignes de diamètre; marque presque infallible, ajoute-t-il, que les urines, qui trouvoient trop de difficulté à sortir par le chemin ordinaire, commençoient à travailler sur leur ancien Canal, & tâchoient à se le rouvrir.

Il y a d'autres cas de cette nature dans *Ca-brolius (b)*, dans *Wepfer (i)*, dans *Fernel (k)*, dans *Verdries (l)*, dans *Cnöffelius (m)*, dans *Tonge (n)*. Mr. *Albinus* a trouvé lui-même dans un Jeune-homme, l'Ouraque ouvert à un tel point, qu'en soufflant dans la Vessie il s'enfloit avec elle, & s'ouvroit de trois travers de doigt; en sorte que l'on voïoit son embouchure au dedans de la Vessie; mais il ne remarqua aucun défaut ni à la Vessie, ni au conduit de l'urine. Il est donc bien prouvé, & que l'Ouraque existe, & qu'il se trouve quelquefois ouvert dans les Adultes. Notre Observateur a vu l'un & l'autre, & nous pouvons en toute sûreté nous en rapporter à son témoignage.

Des

(b) Observ. Anat. XX.

(i) Misc. Acad. Nat. Cur. an. 3. obs. 129.

(k) De part. morb. & symptom. Lib. VI. cap.

13.

(l) Ephem. Nat. Cur. Cent. VI. obs. 14.

(m) Miscel. Acad. Nat. Cur. Dec. I. an. 3. obs. 208.

(n) Philos. Transact. n. 323.

Des Plis tortueux du Cerveau. De la Pédiculaire. De la Substance corticale & médullaire du Cerveau, & des Vaisseaux de ces parties.

Il y a dans ce Chapitre de quoi intéresser bien des Lecteurs. On y trouve des idées neuves, des recherches faites avec goût, des remarques curieuses, des découvertes importantes, une critique fine & sensée ; le tout fondé sur des faits & des expériences faites avec soin.

C'est là sur-tout que l'Auteur fait paroître devant son tribunal, deux Hommes célèbres, *Ruyfch* & *Boerhaave* ; mais il les traite l'un & l'autre comme ils méritent de l'être, avec tous les égards qu'on doit à leur mérite & à leur savoir. On y passe en revuë les découvertes de l'un, avec les conjectures, les opinions & les raisonnemens de l'autre. Il faut convenir qu'on doit avoir de bons yeux pour voir mieux que *Ruyfch*, & bien de la justesse d'esprit, pour juger & raisonner mieux que *Boerhaave*. Mais il n'arrive que trop souvent, que l'on voit mal avec une bonne vue, & que l'on juge mal avec le plus beau, le plus vaste, le plus profond génie du monde. La Raison, cette frêle machine que l'on fait tant valloir, ne nous éclaire pas toujours :

*C'est un Sophiste qui nous joue,
Un vil Complaisant qui se loue
A tous les Fous de l'Univers,
Qui, s'habillant du nom de Sages,
La tiennent sans cesse à leurs gages,
Pour autoriser leurs travers.*

Un article assez intéressant, sur lequel *Mr. Albinus* n'est point d'accord avec *Boerhave*, c'est celui qui regarde la nature de la Moëlle, du Cerveau, les fonctions des Nerfs, & celles des esprits animaux que l'on suppose dans leur cavité. Mais pour faire mieux comprendre à toute sorte de Lecteurs, de quoi il est ici question, je crois, devoir d'abord exposer en peu de mots, ce que *Boerhave* enseigne sur cette matière.

Hippocrate, *Wepfer*, & *Malpighi* comparant la substance corticale du Cerveau avec la structure des glandes, y ont trouvé une si grande ressemblance, qu'ils ont pensé qu'elle étoit aussi glanduleuse. *Malpighi* prétend que ces glandes ont une position tortueuse, qu'en se joignant à d'autres, elles en forment d'abord qui sont un peu plus grandes; & qu'enfin l'amas de ces dernières, forme une masse semblable à des intestins contournés, desquels résulte en dernier lieu, toute la substance externe du Cerveau: exorte que les plus petits rameaux de la carotide & de la vertébrale, repliés ici en forme de Glande, laissent transsuder par une infinité de petites bouches, l'humour la plus subtile du sang qui y aborde, la distillent dans le follicule des Glandes qu'ils forment, duquel elle est ensuite poussée dans l'émissaire, d'où elle est reportée par les petites veines dans les Sinus.

Boerhave trouve que tout favorise l'opinion de *Malpighi*; il l'adopte même après avoir allégué tout ce qu'il y a de plus fort pour la prouver. *Ruyssch* est d'un sentiment tout différent,

rent, il bannit les Glandes de *Malpighi*, & soutient que le *Cortex* est entièrement vasculaire. Les effets sont à-peu-près les mêmes dans ces deux hypothèses. Ainsi, ou des derniers rameaux de *Ruysch*, ou des derniers follicules glanduleux de *Malpighi*, partent des fibres tenues, blanches, compactes, qui forment par leur union le Corps calleux ou médullaire, sur lequel la Substance corticale est couchée de manière, qu'on ne peut jamais distinguer où finit le *Cortex*, sans trouver en même tems la Moëlle qui commence.

Puis donc qu'il part quelque portion de la Moëlle de tous les points du *Cortex*, elle doit être de la dernière finesse au commencement de son origine; en se joignant à d'autres filets semblables, elle s'épaissit peu à peu, & devenant sensible par ce moyen, elle forme la Moëlle du Cerveau, le Corps calleux, la Moëlle allongée, &c. & s'étend sous le nom de Moëlle épinière jusqu'à la seconde vertèbre des Lombes: de-là enfin elle se change en nerfs distingués par des enveloppes que la Pie-mère fournit, & ressemblans par leur amas à une queue de Cheval. C'est de cette masse médullaire que naissent tous les nerfs du corps, tant dans l'intérieur du Crâne, que dans le Canal osseux, formé par l'union des vertèbres.

Pour se convaincre que ces filamens sont séparés les uns des autres, il n'y a qu'à considérer, à ce que prétend *Boerhave*, 1. leur origine, leurs élémens, leurs progrès, tandis qu'ils sont encore seuls; 2. les Cerveaux crus, ou cuits,

cults, de certains animaux; 3. les petits vaisseaux sanguins qui passent entre les fibrilles mêmes, & les divisent évidemment; 4. la substance corticale qui se trouve au milieu de la Moëlle spinale, recouverte de la partie blanche; 5. les fibres blanches, dont le milieu de la substance grise, est parsemé à la partie postérieure de la Moëlle épinière, & aux parties latérales de cette même Moëlle, &c.; 6. la collection & la disposition des fibres médullaires dans la Moëlle allongée, & de cette substance dans les nerfs.

Tout cela semble prouver que ces filamens sont de vrais rûaux caves, qui contiennent un fluide très-subtil, connu communément sous le nom d'esprits animaux. Mais pour ne laisser aucun doute sur cette matière, que l'on examine encore, 1. la grande quantité de sang artériel qui est fortement poussé au *Cortex*, par le cœur qui n'en est pas éloigné; 2. la liqueur extrêmement subtile qu'on découvre toujours par le Tact, à la vue; & sur-tout à l'aide du microscope, au dedans de la substance même médullaire, dans toutes les coupes qu'on en fait, & que les maladies du Cerveau, rendent souvent fort abondantes; 3. que l'on considère que la Pie-mère, de *Cortex* du Cerveau & du Cervelet, ont des veines qui reportent le sang, dans les Sinus veineux, d'où il revient au cœur par les jugulaires; 4. enfin si l'on fait attention à l'accroissement, à la nutrition, à la production, aux réductions qui se font sans cesse avec ordre & proportion; de ces filamens, de-

Tom. XV. Part. I. C puis

puis le premier instant de la vie jusqu'à la fin, on conviendra que ces fibres sont des *tulaux* très-fins, capables de recevoir au dedans de leur cavité, l'humeur la plus subtile qu'il y ait dans tout le corps, laquelle préparée dans les merveilleuses filières du Cortex, séparées par elles, est poussée avec force dans ces *tulaux*, de toutes ces parties jusqu'à la Moëlle allongée.

Cette humeur est extrêmement subtile; elle s'exhale d'elle-même très-promptement, ne s'épaissit point au feu, mais s'évapore entièrement. On peut juger de sa force & de sa vitesse, par les effets qu'on observe continuellement dans les nerfs & dans les muscles; & les parties qui la composent, sont les plus solides, les plus déliées, les plus mobiles, les plus simples, qu'il y ait dans tous les fluides du corps. Ces esprits du Cerveau n'ont aucun rapport, ni avec ceux que donnent les Végétaux par la fermentation, ni avec les Sels naturels ou artificiels, ni avec les Huiles continues jusqu'à présent. Ils participent plutôt de la nature de l'eau la plus subtile, qui leur ressemble en effet, tant par la facilité avec laquelle elle se mêle aux autres liqueurs, que par sa solidité, sa douceur, sa simplicité, son inélasticité.

Tout cela posé, Boerhaave établit enfin ces deux principes, que le sentiment & le mouvement résident dans les nerfs, & que ces deux admirables attributs dépendent absolument des esprits animaux qui circulent imperceptiblement dans leur cavité. Ces esprits filtrés au travers de la substance corticale du Cerveau, & du

du Cervelet, sont poussés de l'un & de l'autre à chaque instant de la vie, par l'action du cœur & des artères, dans les nerfs, & par leur Canal dans tous les points du corps, où ils font toutes les fonctions qui sont de leur ressort; circulation aussi réelle & aussi continuelle que celle du sang artériel, & de la limphe, dont le cours est constamment déterminé vers toutes les parties du corps, où se trouvent les Vaisseaux qui leur sont propres. La grande quantité d'humeurs qui est poussée sans cesse avec violence dans les sinuans du Cerveau, tient toujours ces petits canaux pleins, ouverts, & en action.

Rien de plus beau que ce Système, mais est-ce autre chose qu'une simple conjecture? *Boerhaave* l'a bâti; non sur des faits, non sur l'observation & l'expérience, mais sur des apparences que son puissant génie a sué de convertir en réalités. Aucun de ses Sens n'a pu le guider pour ce qui fut la base de ce Système: ils n'ont pu lui servir de rémotifs; & loin d'avoir pris la Nature sur le fait, comme dit *Boissieu*, il avoue lui-même qu'il n'a rien vu de ce qu'il veut nous faire adopter. Il admet des cavités dans les Nerfs, & des esprits dans ces cavités; quoiqu'il n'ait jamais vu ni ces cavités, ni ces esprits. Il ne raisonne ici que par analogie; mais dans la Physique, l'analogie n'est que trop souvent un guide trompeur. *Cyrano*, *Boissieu*, *Huighens* n'ont mis des espèces d'Hommes dans la Lune, que parce qu'ils en voioient sur notre Globe. Et *Boerhaave* n'ad-

met des cavités, & une sorte de liqueur dans les Nerfs, que parce qu'il en voit dans les gros vaisseaux.

Il n'y a rien, dit Mr. *Albinus*, qui puisse donner le moindre soupçon, que la Moëlle soit composée de petits tuyaux, ni qu'il se filtre dans la Substance corticale du Gervelet, & de la Moëlle de l'Epine, une certaine humeur qui est conduite dans toutes les parties du corps à l'aide des Nerfs qui en partent. Les Muscles, dit-on, perdent leur mouvement, dès qu'on lie, ou que l'on comprime les Nerfs qui s'y rendent. Mais, répond à cela notre Auteur, doit-on regarder comme la cause du mouvement des Muscles, cette puissance sans laquelle ils ne sauroient se mouvoir? Il n'y a point de Vision, si la Cornée n'est transparente, dira-t-on pour cela que cette transparence est la cause de la Vision?

Demandez-vous à Mr. *Albinus* ce que c'est que ces esprits animaux; l'interrogez-vous sur leur réservoir, la route qu'ils tiennent, leur nature & leurs effets; il se contente de vous répondre avec un phlegme de vrai Philosophe, qu'il n'ose rien décider sur aucune de ces questions. Il dit avec l'un des plus sages Sceptiques (o): „ Nous voyons bien que le doigt se meut, & que le pied se meut; qu'aucunes parties se branlent d'elles-mêmes sans notre congé, & que d'autres, nous les agitions par

(o) Montagne dans ses *Essais*, Tom. III. Liv. II. Chap. XII.

„ notre ordonnance ; que certaine appréhension
 „ engendre la rougeur, certaine autre la pâ-
 „ leur ; telle imagination agit en la rate seule-
 „ ment , telle autre au cerveau ; l'une nous
 „ cause le rire , l'autre le pleurer ; telle autre
 „ transite & étonne tous nos sens , & arrête le
 „ mouvement de nos membres ; à tel object
 „ l'estomach se soulève , à tel autre quelque
 „ partie plus basse. Mais comme une im-
 „ pression spirituelle fait une telle fausseté
 „ dans un subject massif & solide , & la nature
 „ de la liaison & courbure de ces admirables
 „ ressorts , jamais homme ne l'a sçu : *Omnia*
 „ *incerta ratiōe , & in Naturæ majestate ab-*
 „ *ditā (p).*”

Dents égarées.

La Nature est quelquefois bien bizarre, elle nous paroît du moins telle , lorsque nous la voyons s'écarter de son but. Rien ne le prouve mieux que l'exemple suivant. Ce sont deux Dents que Mr. *Albinus* a trouvées entre le Nez & les Yeux, l'une à droite, l'autre à gauche, & renfermées dans les racines des *procés*, à l'aide desquels les Os maxillaires vont se joindre à l'éminence du Nez. Ces Dents sont longues, d'une grosseur considérable, & ressemblent beaucoup aux Dents canines. Ce qu'elles ont d'assez remarquable, c'est qu'elles sont dirigées en haut, comme si elles étoient renversées ; & pour comble de bizarrerie, elles sont voutées à

la

(p) *Plin.* Hist. Nat. Lib. H. C. XXXVII.

la partie postérieure, & creusée à la partie antérieure. Leur grosseur forme une double éminence, l'une extérieure sous l'Orbite, l'autre intérieure dans le Nez. Qui auroit jamais cru, en voyant le Nez de cet Homme, défiguré par cette tumeur, que cette difformité étoit causée par des Dents cachées en dedans? Un pareil exemple ne prouve que trop, combien il est difficile de connoître la vraie cause de bien des maux auxquels la Nature humaine peut être sujette.

Mr. *Albinus* rapporte au même endroit, d'autres merveilles de cette espèce, merveilles nouvelles, que d'autres n'avoient point découvertes avant lui. Il n'y a point d'Anatomistes qui s'aquient mieux de leur devoir que lui dans l'étude du Corps humain. Rien ne lui échape dans les Cadavres qui passent par ses mains. La bonne Philosophie est sans cesse en action, marche toujours en tâtonnant, fouille par-tout, saisit avec ardeur tout ce qui lui tombe sous les mains, & rencontre à la fin des trésors. Telle est celle de notre Auteur, & l'on peut dire qu'il la possède au suprême degré (q).

A R-

(q) Nous ferons connoître le *second Livre* de cet Ouvrage de Mr. *Albinus*, dans la partie suivante de ce Journal: il est trop plein de bonnes choses, pourque nous n'en donnions qu'un seul Extrait.

ARTICLE III.

COLLECTION *complète des Oeuvres* DE
M. DE VOLTAIRE. *Première Edition*;
Tomes I—X, MDCLVI. grand in octavo.

Faisons connoître, non les Oeuvres de M. de *Voltaire*, ce seroit une peine trop superflue, mais l'arrangement de cette nouvelle Edition exécutée à Genève, chez les Frères Cramer, & en particulier ce qu'elle contient de nouveau. Cette indication seule suffira pour donner l'étendue convenable à notre Extrait, & ne nous permettra d'entrer dans aucun détail, sur le fonds même des Ouvrages réunis dans cette Collection.

TOME I. LA HENRIADE, avec les *Pièces relatives à ce Poëme*, & à la *Poësie Epique en général*. pp. 336. On trouve d'abord une Préface des Editeurs, qui, comme tous ceux qui les ont précédés, décrivent les Editions précédentes, & annoncent celle-ci comme la seule que M. de *Voltaire* reconnoisse authentiquement pour le Recueil complet de ses véritables Ouvrages. M. de *Voltaire* leur écrit une Lettre de remerciement, qui paroît ensuite. Il y fait profession de Catholécité, aussi bien que d'être bon François, & déclare que c'est dans un pais Protestant qu'il a dû & voulu marquer son zèle pour sa Patrie, & son profond respect pour la Religion dans laquelle il est né, & pour ceux qui sont à la tête de cette Religion. A' quoi il

joînt plusieurs protestations non moins édifiantes, sur les principes qui l'ont guidé dans la composition de tous ses Ouvrages.

Avant la *Henriade*, on lit un *Avant-propos*, composé par un des plus augustes & des plus respectables Protecteurs, que les Lettres aient eu dans ce siècle, & dont on n'avoit vu qu'un fragment cité dans la Préface de M. Marmontel. L'Auteur infiniment distingué de cet *Avant-propos*, avoit résolu de faire graver la *Henriade*, & vouloit mettre ce morceau à la tête. La *Henriade* même, nous dit-on, est telle que M. de Voltaire l'a terminée; il y a de très-grandes différences entre toutes les autres Editions de ce Poëme, & celle qu'on donne aujourd'hui; la fin du cinquième Chant est toute nouvelle; les Remarques sont augmentées, & mises dans un nouvel ordre.

Dans le reste de ce Volume, il y a les *Notes sur la Henriade*, tirées de l'Edition de M. l'Abbé Langlet; l'*Histoire abrégée des événemens sur lesquels est fondée la fable de la Henriade*; l'*Idée de la Henriade*; l'ancienne *Préface de M. de Marmontel*; une *Dissertation sur la mort d'Henri IV.* & l'*Essai sur la Poësie Epique*, précédé d'un *Fragment d'une Lettre écrite par M. de Voltaire à un Membre de l'Académie de Berlin*, qui a été imprimé dans la *Préface de l'Edition de ses Oeuvres*, de 1752.

TOME II. MELANGES de Poësies, de Littérature, d'Histoire, & de Philosophie. pp. 418.
Ce sont

1. *Epître de l'Auteur en arrivant dans sa Ter-*

re près du Lac de Genève, en Mars 1755. Quoique ce soit un de ses derniers Ouvrages, on a cru qu'il devoit servir de Frontispice à ce Recueil de vers.

2. *Discours en Vers sur l'Homme.* Il y en a sept: les trois premiers sont de l'année 1734. les quatre derniers sont de l'an 1737. L'Auteur les a tous revus en dernier lieu. Voici un échantillon de ses révisions. Ceux qui possèdent les Editions précédentes, n'ont qu'à chercher dans le quatrième Discours, les vers qui commencent par, *Revole*, *Maupertuis*, &c. A présent le Poëte y a substitué ceux-ci.

*Couriers de la Physique, Argonautes nouveaux,
Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux;
Ramenex des climats soumis aux trois Couronnes,
Vos perches, vos jecteurs, & surtout deux Laponnes;
Vous avez confirmé dans ces lieux pleins d'ennui,
Ce que Newton connut sans sortir de chez lui.*

Au bas du Texte, on lit cette note instructive. „ *Mr. de Maupertuis, Clairaut, le Mon-*
„ *nier &c. allèrent en 1736. mesurer un degré*
„ *du Méridien, & ramenèrent deux Laponnes.*”

3. *La Vie de Paris & de Versailles, Epître à Madame de ***.*

4. *Le Mondain, Lettre de M. de Melon, ci-devant secrétaire du Régent du Royaume, à Madame la Comtesse de Veruë, sur l'Apologie du Luxe. Défense du Mondain, ou l'Apologie du Luxe.* On a mis à la fin de la première de ces pièces, la Note suivante. „ *Les curieux d'anec-*
„ *dotes seront bien aises de savoir que ce ba-*
„ *dinage, non seulement très-innocent, mais*

„ dans le fonds très-utile, fut composé dans
 „ l'année 1736, immédiatement après le succès
 „ de la Tragedie d'*Aixire*. Ce succès anima tel-
 „ lement les ennemis littéraires de l'Auteur, que
 „ l'Abbé *Des fontaines* alla dénoncer la petite
 „ plaisanterie du *Montain*, à un prêtre nommé
 „ C. . . qui avoit du crédit sur l'esprit du Car-
 „ dinal de *Fleuri*. *Des fontaines* falsifia l'ouvra-
 „ ge, y mit des vers de sa façon, comme il a-
 „ voit fait à la *Henriade*. L'Ouvrage fut traité
 „ de scandaleux; & l'Auteur de la *Henriade*,
 „ de *Mérope*, de *Zuire*, fut obligé de s'enfuir
 „ de sa Patrie. Le Roi de Prusse lui offrit alors
 „ (il y a de l'anachronisme là dedans; le Roi
 „ de Prusse ne le devint qu'en 1740.) le même
 „ azyle qu'il lui a donné depuis; mais l'Auteur
 „ aima mieux alors, aller retrouver ses amis dans
 „ sa Patrie. ” Voilà une note assez mal bâtie.
 On ajoute cependant: *Nous tenons cette anecdote*
de la bouche même de M. de Voltaire; Pour-
 quoi ce tartillage dans une Edition faite sous les-
 yeux de l'Auteur, qui y met jusqu'au moindre
 iota ?

5. *Epître sur la Calomnie*; l'un des monumens de l'indigne fureur avec laquelle M. de Voltaire s'est acharné contre *Reussenu*.

6. *Le Temple de l'Amitié*. Quel Architecte pour ce Temple!

7. *De l'usage de la Science dans les Princes*. A Monseigneur le Prince Royal de Prusse, depuis Roi de Prusse. Pièce de 1738.

8. *Epître à un Ministre d'Etat, sur l'encouragement des Arts*.

9. *Odes, Stances, &c. &c.* Ce sont l'*Ode sur le Fanatisme*, adressée à Madame Du Châtelet, en 1732. l'*Ode pour Messieurs de l'Académie des Sciences, qui ont été au Cercle Polaire, & sous l'Equateur, déterminer la Figure de la Terre*; l'*Ode sur la Paix de 1736*. l'*Ode au Roi de Prusse sur son avènement au Trône*; l'*Ode sur la mort de l'Empereur Charles VI*. l'*Ode à la Reine de Hongrie, faite le 30 de Juin, 1742*. l'*Ode sur l'Ingratitude*, les *Stances sur les Poètes Epiques*, celles sur l'âge d'aimer, & quelques *Madrigaux*.

10. On range sous le nom de *Pièces détachées*, l'*Anti-Giton*, le *Cadenat*, les *Vers aux Manes de M. de Genonville*, ceux sur la mort de Mademoiselle Le Couvreur, & ceux qui ont pour titres *Au Camp devant Philipsbourg, le 3 Juillet, 1734*.

11. *Recueil de Lettres en Prose & en Vers*; savoir: *Réponse à une Dame, ou soi-disant telle*. *Lettre sur la Tracasserie*, à M. de Bussi, Evêque de Luçon; à Monsieur de Gervasi, Médecin; *Lettre à son Altesse Royale Madame la Princesse de ****. *Epiître continuë sous le nom des Vous & des Tu*; *Lettre à Monseigneur le Cardinal Du Bois*; *Lettre de Monsieur le Cardinal de Fleury à M. de Voltaire, & la Réponse*; *Lettre de M. le Cardinal Alberoni au même, & la Réponse*; *première Lettre du Prince Royal de Prusse à M. de Voltaire, & la Réponse*; *Au R. de P. . . de Cirey le 21 Décembre, 1741*. *Lettre du R. de P. . . de Sélowitz, le 23 Mars, 1742*. *Lettre du R. de P. . . sans date, & la Ré-*

Réponse; Au R. de P. . . de l'armée 1742. Au R. de P. . . du 15 Mars 1742. Au R. de P. . . du 26 Mai 1742. Au R. de P. . . du 2 Octobre 1743. Au R. de P. . . sans date. Au R. de P. . . du 1. Août 1744. Au R. de P. . . de 1751. A Monseigneur le Prince de Vendôme, de 1716. A Monsieur l'Abbé de Chauvieu, du 5 Juillet, 1717. avec la Réponse de cet Abbé. A M. le Président Hénault, Auteur d'un Ouvrage excellent sur l'Histoire de France, de Cirey, le 1 Septembre 1744. A M. de Fontenelle, de Villars, le 1. Septembre 1720. avec la Réponse, au bas de laquelle on met en Note.
„ Cette Réponse de Fontenelle (on se hâte bien
„ de lui ôter le Monsieur,) est très-mauvaise:
„ il en fit une autre adressée à Madame la Ma-
„ réchale de Villars, qui vaut beaucoup mieux,
„ & dans laquelle est ce vers, Il est des hochets
„ pour tout âge. Mais nous n'avons pu retrou-
„ ver cette pièce. ” Réponse à une Lettre dont
le Roi de Prusse honora l'Auteur, à son avènement
à la Couronne; Au R. de P. . . du 20 Avril,
1741. Au R. de P. . . du 1. Novembre, 1741.
A M. le Duc de Sully, de 1720. A M. le Duc
de la Feuillade. A M. le Maréchal de Villars,
de 1721. A M. de Genonville, sur une mala-
die, de 1719. A Madame de Fontaine-Martel,
en 1732. Lettre écrite de Plombières à M. Pal-
lu, Conseiller d'Etat, en Août 1729. à M. de
Formont, en lui renvoyant les Oeuvres de Ma-
lebranche & de Descartes; A M. le Président
Hénault; de Lunéville, le 28 Novembre, 1748.
A Monsieur le Marquis des Effart; Ambassa-
dour

deur de France à Dreide, de Versailles, le 7 Avril, 1747. A M. le Comte Algarotti, qui étoit alors à la Cour de Saxe, du 21 Février, 1747. Réponse à M. le Cardinal Quirini, du 12 Décembre, 1751. A Madame de Gondrin, depuis Madame la Comtesse de Toulouse, sur le péril qu'elle avoit couru, en traversant la Loire en 1719. Epître à . . . A M. de Cideville. Epithalame sur le mariage de M. le Duc de Richelieu avec Mademoiselle de Guise, en 1734. A M. le Maréchal Duc de Richelieu, à qui le Senat de Gènes avoit érigé une statue, en 1748. Epître au Roi, présentée à sa Majesté, au Camp devant Fribourg, en Novembre 1744. Lettre à S. A. S. Madame la Duchesse du Maine, sur la victoire remportée par le Roi à Lawfeld.

12. *Le Temple du Goût*; Ouvrage composé en 1731, & que toutes les corrections que l'Auteur y a faites depuis, n'ont pu rendre intéressant à son titre.

13. *Discours sur les Evénemens de l'année 1744.* & le Poème de Fontenoy.

A la fin de ce Volume on a mis un Supplément aux *Mélanges de Poësies, de Littérature, d'Histoire & de Philosophie*. Ce sont les deux Poèmes sur le désastre de Lisbonne, & sur la Loi Naturelle, avec des Préfaces & des Notes; où l'on tâche de justifier les principes répandus dans ces deux Pièces. Il n'y a qu'à lire pour échantillon, la note des pages 384 & 385. sur ce Vers:

Dieu tient en main la chaîne, Et n'est point enchaîné.

C'est le plus franc galimatias philosophique que

16 COLLECTION COMPL. DES OEUVRES

qui puisse produire un homme, qui n'est pas au état de remonter aux premières principes. Et au bout de tout cela, la plus plaisante citation du monde. Voyez Clarke, *Traité de l'existence de Dieu*. Et où, en quoi & comment? On seroit curieux de voir des citations de Clarke, qui quadrassent à cette Note.

TOME III. MÉLANGES de Philosophie, avec des figures. pp. 328.

1. *Songe de Platon*. C'est une des Pièces nouvellement écrites. On n'en voit pas trop le fin.

2. *Lettre de l'Auteur à M. de s. Grassefandé*, Professeur de Mathématique.

3. *Réponse à M. Martin Kahle, Professeur & Doyen des Philosophes de Gœttingen, au sujet des Questions Métaphysiques ci-dessus.*

4. *Courte Réponse aux longs Discours d'un Docteur Allemand.*

5. *Lettre sur Roger Bacon.*

6. *Sur l'Anti-Lucreté de M. le Cardinal de Polignac.*

7. *Dissertation ou voite par l'Auteur, en italien, à l'Académie de Bologne, & traduite par lui-même en François; sur les changements arrivés dans notre Globe, & sur les pétrifications qu'on prétend en être encore les témoignages.* Il y a à la fin une Digression sur la manière dont notre Globe a pu être inondé.

8. *Micromégas. Histoire Philosophique.*

9. *Elémens de la Philosophie de Newton, divisés en trois Parties.* On trouve à la tête les deux Dedicaces de L'Auteur, à Madame du Chas-

Classés, l'un en Vers qui est dans les Editions de 1738 & 1742. l'autre en Prose, qui appartient à celle de 1745. La première des trois Parties de cet Ouvrage, est telle qui avoit paru sous le titre de Métaphysique de Newton.

10. *Remarques sur les Pensées de M. Pascal.*
TOME IV. MÉLANGES de Littérature, d'Histoire & de Philosophie. pp. 400. Ils sont divisés en six Chapitres, dont ceux qui possèdent les Editions précédentes, seront bien aises de trouver ici les titres.

1. *Des Langues.* 2. *Pensées sur l'Administration publique.* 3. *Des embellissemens de la Ville de Cachemire.* 4. *Jusqu'à quel point on doit tromper le Peuple.* 5. *Les deux Consolés.* 6. *Sur le paradis, que les Sciences ont vu aux mânes.* 7. *Des Titres.* 8. *Des Cérémonies.* 9. *Satire des deux papes.* 10. *Chemoun, ou de la sagesse bucheine.* 11. *Lettre d'un Turc sur les Paquiers, & sur son ami Bababoc.* 12. *De la Gloire, ou Enretien avec un Chinois.* 13. *Du Suicide, ou de l'Homicide de soi-même.* 14. & 15. *De la Religion des Quakers.* 16. & 17. *Histoire des Quakers.* 18. *De la Religion Anglicana.* 19. *Des Presbytériens.* 20. *Des Sociniens, ou Ariens, ou Anti-Trinitaires.* 21. *Du Parlement.* 22. *Sur le Gouvernement.* 23. *Sur le Commerce.* 24. *Sur l'insertion de la petite verole.* 25. *Sur le Chancelier Bacon.* 26. *Sur Locke.* 27. *Sur l'Ame.* 27. [Ce nombre se trouve deux fois.] *De la Tolérance; & que les Philosophes ne peuvent jamais nuire.* 28. *Sur Descartes & Newton.* 29. *De Newton.* 30. *De la Chronologie réformée par Newton, &c.*

48 COLLECTION COMPL. DES ŒUVRES.

31. De la Tragédie Angloise. 32. De la Comédie Angloise. 33. Des Courtisans qui cultivent les Lettres. 34. Sur le Comte de Rochester & M. Waller. 35. De Prior, du Poëme singulier d'Haddibras, & du Doyen Swift. 36. De Pope; 37. Sur la Société Royale & sur les Académies. 38. De Cromwel. 39. Du Fanatisme. 40. Du Thelme. 41. Sur les contradictions de ce monde. 42. Sur ce qu'on ne fait pas; & sur ce qu'on pourroit faire. 43. Sur Mr. Jean Law, Melon, & M. Duroc. 44. Des Monnoies, & du revenu des Rois. 45. 46 & 47. Des Mensonges imprimés. 48. Sur la Fable. 49. Relation touchant un Maître blanc. 50. Sur l'Esprit. 51. Fragments d'une Lettre sur un usage très-utile établi en Hollande. 52. Lettre sur les inconvénients attachés à la Littérature. 53. Fragments sur la corruption du stile. 54. Lettre à un premier Commis. 55. Dialogue entre un Plutôt & un Avocat. 56. entre Madame de Mairac, & M^{re} de l'Enclon. 57. entre un Philosophe, & un Contrôleur Général des Finances. 58. entre Marc-Aurèle & un Recollet. 59. entre un Brachmane & un Jésuite.

TOME V. SUITE DES MÉLANGES &c.
pp. 351. C'est la suite des Chapitres précédents depuis le N^o. xxi jusqu'au xxxix.
60. Des Juifs. 61. Du Siècle de Constantin. 62. De Julien. 63. Zadiq, ou la Destinée; Histoire Orientale; & le Monde comme il va. Histoire de Babouc, écrite par lui-même. 64. Discours de M. de Voltaire, à sa réception à l'Académie Française, le 9 Mai, 1746. 65. Lettre
sur

sur le Dante. 66. *De la chimère du Souverain bien.* 67. *De la population de l'Amérique.* 68. *Histoire des Voyages de Scaramentado, écrite par lui-même.* 69. *De l'Alcoran & de Mahomet.* 70. *Sur la Police des Spectacles.* 71. *Diatriba du Docteur Akakia, Médecin du Pape.* Voici la Préface qu'on y a mis. „ Cette plai-
 „ santerie a été si souvent imprimée qu'on n'a
 „ pas dû l'omettre dans ce Recueil. C'est un
 „ badinage innocent sur un livre ridicule du
 „ Président d'une d'Académie, lequel parut à
 „ la fin de 1752. C'étoit une chose fort extra-
 „ ordinaire, qu'un Philosophe assurât qu'il n'y
 „ a d'autre preuve de l'existence de Dieu, qu'un
 „ ne formule d'Algèbre; que l'ame de l'hom-
 „ me en s'exaltant, peut prédire l'avenir; qu'on
 „ peut se conserver la vie trois ou quatre cens
 „ ans, en se bouchant les pores. Un Mathéma-
 „ ticien de la Haye, ayant écrit contre la pre-
 „ mière de ces propositions; & ayant relevé
 „ cette erreur de Mathématiques, cette querele
 „ le occasionna un procès dans les formes, que
 „ le Président lui intenta devant la propre Aca-
 „ démie qui dépendoit de lui, & il fut condam-
 „ ner son adversaire comme faussaire. Cette in-
 „ justice souleva toute l'Europe Littéraire.
 „ C'est ce qui donna occasion à la petite
 „ feuille qui suit; c'est une continuelle allusion
 „ à tous les passages du Livre, dont le Public se
 „ moquoir. On y fait d'abord parler un Mé-
 „ decin, parce que dans ce Livre il étoit dit,
 „ qu'il ne falloit point prier son Médecin, quand
 „ il ne guérilloit pas.” 72. *Eloge funèbre des*
Tom. XV. P. 1.

30 COLLECTION COMPLÈTE DES ŒUVRES

Officiers qui sont morts dans la guerre de 1741.
73. Des Géômes. 74. De l'Apologie. 75. De la
Magie. 76. Des Possédés. 77. D'Ovide. 78. De
Socrate. 79. Examen du Testament Politique du
Cardinal Alberoni. 80 & 81. Dialogues entre
Lucreté & Pomponius.

TOME VI. HISTOIRE DE CHARLES
XII. ROI DE SUÈDE, avec les Pièces qui y
sont relatives. pp. 396.

Ces Pièces sont, Remarques sur l'Histoire;
Nouvelles Considérations sur l'Histoire; Anecdotes
sur le Czar Pierre le Grand; Lettre à M. le
Maréchal de Schulembourg, Général des Vénitiens;
Lettre à M. Norberg, Chapelain du Roi
de Suède Charles XII. & Auteur d'une Histoire
de ce Monarque; Pirrbonisme de l'Histoire;
& Discours sur l'Histoire de Charles XII. qui étoit
au devant de la première Edition.

TOME VII. OUVRAGES DRAMATI-
QUES avec les Pièces relatives à chacun. Tome
I. pp. 446.

1. Oedipe, Tragédie avec des Chœurs, précédée
d'une Lettre au P. Porée, & d'une Préface
dans laquelle on combat les sentimens de M. de
la Motte sur la Poësie, représentée pour la pre-
mière fois le . . Novembre, 1718.

2. Mariamne, Tragédie, avec une Préface.

3. Brutus, Tragédie, représentée pour la pre-
mière fois le 11. Décembre 1730. avec un Dis-
cours sur la Tragédie de Mylord Bolingbroke.

4. La Mort de César, Tragédie. Elle est
précédée d'une Lettre Italienne de M. le Com-
te Algarotti à M. l'Abbé Franchini, Envoyé
du

du Grand-Duc de Toscane, à Paris.

5. *Samfon Opéra*. Il y a un mot d'Avertissement, dans lequel le mauvais succès de cette Pièce, est pallié, autant que faire se peut.

6. *Pandore, Opéra*.

TOME VIII. OUVRAGES DRAMATIQUES. Tome II. pp. 428.

7. *Zayre, Tragédie, représentée pour la première fois le 13. Août. 1732.* Elle est précédée d'une *Epître Dédicatoire à Monsieur Fakener, Marchand Anglois, depuis Ambassadeur à Constantinople*; d'une *Epître à Mademoiselle Goffin, jeune Actrice, qui a représenté le rôle de Zayre avec beaucoup de succès*, & d'une *seconde Lettre au même M. Fakener, alors Ambassadeur à Constantinople, tirée d'une seconde Edition de Zayre.*

8. *Alzire, ou les Américains; Tragédie représentée pour la première fois le 27 Janvier, 1736.* avec une *Epître à Madame la Marquise du Châtelet*, & un *Discours préliminaire.*

9. *Mérope, Tragédie, représentée en 1743. le 20. Février.* Les Pièces qui la précèdent, sont une *Lettre du Père de Tournemine, Jésuite, au Père Brumoy, sur la Tragédie de Mérope*; une *Lettre à M. le Marquis Scipion Maffei, Auteur de la Mérope Italienne, & de beaucoup d'autres Ouvrages célèbres*, & une *Réponse de M. de Voltaire à M. de la Lindelle.*

10. *Le Fanatisme, ou Mahomet le Prophète, Tragédie.* Il y a au devant un *Avertissement de l'Éditeur*, une *Lettre à Sa Majesté le Roi de Prusse, datée de Rotterdam, le 20 Janvier, 1742.* une *Lettre de M. de Voltaire au Pape*

52 COLLECTION COMP. DES OEUVRES

Benoît XIV. la *Réponse du Souverain Pontife*, & le *Remercement de M. de Voltaire* à cette Réponse. Ces trois dernières Pièces sont en Italien.

TOME IX. OUVRAGES DRAMATIQUES.

Tome III. pp. 403.

11. *Sémiramis*, Tragédie, précédée d'une *Dissertation sur la Tragédie ancienne & moderne*, à son Eminence Monseigneur le Cardinal Querini, Noble Vénitien, Evêque de Brescia, Bibliothécaire du Vatican.

12. *Oreste*, Tragédie, représentée en 1750, avec une *Epître* à S. A. S. Madame la Duchesse du Maine.

13. *Amélie*, ou le Duc de Foix, Tragédie représentée au mois de Décembre 1752.

14. *Rome Sauvée*, ou *Catilina*, Tragédie, représentée à Paris en Février, 1752. avec un *Avertissement*, & une *Préface*.

TOME X. OUVRAGES DRAMATIQUES.

Tome IV. pp. 440.

15. *L'Orphelin de la Chine*, Tragédie représentée pour la première fois à Paris, le 20 Août, 1755.

16. *L'Enfant prodigue*, Comédie représentée pour la première fois le 10 Octobre, 1736. avec une *Préface* de l'Éditeur, tirée de l'Édition de 1737.

17. *L'Indiscret*, Comédie représentée pour la première fois le 1. Août, 1725. Dédicée à Madame la Marquise de Prié, par quelques Vers.

18. *La Prude*, ou la *Gardeuse de Cassette*. Comédie en cinq Actes, en vers de dix syllabes. On lit ce court Avertissement à la tête. „ Ce-

„ te Comédie est un peu imitée d'une Pièce
 „ Angloise, intitulée le *Plein Dealer*. Elle ne
 „ paroît pas faite pour le Théâtre de France.
 „ Les mœurs en sont trop hardies, quoiqu'elles
 „ le soient bien moins que dans l'Original. Il
 „ semble que les Anglois prennent trop de li-
 „ berté, & que les François n'en prennent pas
 „ assez. „

19. *Nanine, ou l'Homme sans préjugé, Comé-
 die en trois Actes, en vers de dix Syllabes.*

Voilà sans contredit une grande variété, mais
 qui ne laisse pas d'être compatible avec une gran-
 de monotonie,

ARTICLE IV.

VIE de Mr. PITHOU, &c.

SECONDE EXTRAIT (*).

Nous en sommes restés aux foreurs de la
 Ligue. Les États de la sainte Union,
 toujours assemblés à Paris, persévéroient dans la
 résolution d'exclure juridiquement la Maison
 de Bourbon, de la Succession au Trône. Cette
 Assemblée avoit fait naître à *Louis le Roi*, Au-
 mônier du jeune Cardinal de Bourbon, l'idée
 du *Catholican*; Saryre ingénieuse, dans laquel-
 le

(*) Voy. *Bibl. Imp.* Tom. XIV. Part. II. p. 187.

le il s'étoit proposé de démasquer les vices, les desseins, & les motifs secrets des Promoteurs de la sainte Union. Mais cette plaisanterie ne pouvoit faire un grand effet. Le *Catholicon* ne présentoit que ce que tout le monde se dissimuloit; la *Procession* de la Ligue ne pouvoit avoir pour ceux qui en avoient été les Acteurs ou les Spectateurs, le ridicule qu'elle a aujourd'hui pour nous; les *Tapisseries des Etats*, allusion continuelle aux événemens de notre Histoire, qui ont quelque rapport à ceux de la Ligue, étoient une énigme pour le Peuple.

Mais l'idée principale étoit heureuse; le Théâtre se trouvoit dressé, il ne falloit plus que remplir la Scène, qu'y attirer les Grands & le Peuple, qu'y mettre en action toutes les Folies que l'on regardoit comme la Suprême Sagesse; en un mot il falloit par le ridicule, amener toute la Nation à rougir d'elle-même. Mr. Pitbou l'entreprit & l'exécuta: il ne pouvoit déployer dans une plus belle entreprise ses connoissances & ses talens. Il y associa Mrs. Gillot, Passerat, Raptin, Florent Chrestien; tous liés avec lui par la plus étroite intimité; tous passionnés comme lui pour le bien public que détruisoit la Ligue. Les travaux & l'engagement de ces cinq hommes, aussi bons Citoyens que beaux esprits, enfantèrent pendant l'hiver de 1593. cette fameuse *Satyre Ménippée*, qui, au jugement de l'homme de notre Siècle, qui connoit le mieux notre Histoire, & qui a le mieux réussi à la faire connoître, ne fut guères moins utile à Henri IV. que la Ba-

taille

taille d'Yri (*). Les différens morceaux qui composent cette Satyre, jettés en apparence au hazard, sont, aux yeux des Connoisseurs, un chef-d'œuvre d'assemblage, par l'heureuse réunion de tout ce que l'art a imaginé pour la perfection des Ouvrages de génie. L'objet capital des Auteurs, étant de ramener la Nation à ses intérêts & à son devoir, Mr. *Pithou* se proposa de frapper ce grand coup dans le Discours, où, sous le nom de *Daubray*, il s'empara des esprits que les Harangues ironiques du Duc de *Mayenne*, du Légat, du Cardinal de *Pellvé*, de l'Archevêque de Lyon, du Recteur *Roze*, & du prétendu Député de la Noblesse, avoient préparés. Sous un desordre apparent, ce Discours cache tout ce que l'art & la méthode ont de plus puissant, pour persuader & pour émouvoir. C'est dans ce Discours qu'il faut admirer la hardiesse du vol qui a élevé Mr. *Pithou* au dessus du mauvais goût & de la fausse éloquence de son siècle. En effet, si l'on compare ce morceau à tout ce que le xvi^e Siècle a enfanté dans le même genre, si on le rapproche de tout ce que l'Eloquence françoise a produit jusques vers le milieu du Siècle suivant, on sera convaincu que la véritable Eloquence, indépendante de la bizarrerie des goûts, des caprices de la mode, des préceptes de Rhéteurs, appartient à tous les

(*) *Abregé Chronol.* de Mr. le Président *Hénault*, sur l'an 1593.

les Siècles, & que son unique source est dans les grands objets fortement considérés.

La *Satyre Ménippée*, dès qu'elle parut, réunit les suffrages & les éloges des Ligueurs, des Huguenots, des Politiques, des Savans, des Courtisans & du Peuple; on l'imprima trois fois en quatre semaines; & les Editions s'en sont depuis multipliées à l'infini. Les Chefs de la Ligue, qui étoient le principal objet de cet Ouvrage, virent, dès l'instant qu'il parut, les regards de la Postérité, attachés & fixés sur eux. Dans le desespoir d'anéantir ou de décréditer la pièce entière, leurs efforts se bornèrent à en faire affoiblir ou retrancher quelques morceaux. Le crédit & l'autorité d'un grand Ministre, dont on y avoit peint la conduite équivoque, n'ont pu obtenir que son portrait, retranché dans quelques Editions, ait entièrement disparu.

Henri IV. ayant abjuré solennellement le 25 Juillet 1594. reçut l'absolution des mains de l'Archevêque de Bourges. Mr. Pitbou, consulté par les Ministres, régla le Cérémonial, & donna les formules nécessaires pour cet Acte, qui assura le Trône à la Maison de Bourbon. Le Monarque avoit fait son entrée dans Paris le 2 Mars précédent. Le Parlement étoit encore à Tours & à Châlons: il falut former une Compagnie pour rendre la justice, jusqu'à ce que ce Tribunal fût réuni; & Mr. Pitbou en fut fait Procureur-Général. Les fonctions publiques attachées à cette place, l'occupèrent moins, & prouvèrent moins la confiance du Roi & son Conseil l'honoroient, que les détails

mais dont il fut chargé, pour effacer jusqu'aux moindres traces des divisions précédentes. Lorsque le Parlement fut rassemblée, Mr. *Pithou* reprit sa place au Barreau; aussi considéré, aussi respecté, aussi grand dans son Cabinet, au milieu de ses cliens & de ses amis, qu'au milieu de l'éclat des éminentes fonctions de la Magistrature. La confiance publique fut le prix de ses travaux pour le bien public. Le Prince de Condé & tous les premiers Seigneurs du Royaume, le mirent à la tête de leurs conseils, Mr. *Pithou* s'intéressoit toujours pour sa chère Patrie; lorsque Troyes rentra dans l'obéissance, elle lui dut principalement les conditions avantageuses que *Henri IV.* lui accorda.

Cet Oracle de la Jurisprudence, fit dans ce temps-là divers Mémoires en faveur du Roi, contre les prétentions excessives de la Cour de Rome, & fournit de bonnes armes à ceux qui lutoient auprès de *Clement VIII.* contre les artifices des Espagnols, & contre les menées des François qui conservoient encore l'esprit de la Ligue. L'attentat de *Jean Châtel* l'engagea aussi à prendre la défense des Jésuites, qu'on poursuivoit avec trop d'acharnement. Son intercession auprès des premiers Magistrats, tira des prisons de la Conciergerie, le Père *Alexandre Georges*, Recteur du Collège de Clermont, & mit à couvert de toutes poursuites, les Pères *Jacques Sirmond*, *Fronton le Duc*, & *Clement Dupuy*. Il alla plus loin encore, oubliant peut-être un peu ce grand zèle pour le public qui a paru jusqu'ici l'âme de ses démarches, &

une Edition des Fables de *Pbèdre*, dont on soupçonnoit à peine l'existence, d'après un Exemplaire unique qui s'étoit dérobé jusqu'alors aux recherches des Amateurs de l'Antiquité. Cette nouveauté fut reçue avec un empressement mêlé de défiance, à cause d'une infinité de Supercheries littéraires, dont les plus habiles gens avoient été la dupe. Mais l'examen réfléchi de ces Fables, le style de l'Auteur, le nom de l'Editeur, levèrent bientôt ces scrupules; & *Pbèdre* reparut à Rome même avec plus d'éclat que la première fois qu'il y avoit paru sous le règne de Tibère.

Mr. *Pitbou* projettoit l'Edition d'un Manuscrit aussi précieux pour l'Histoire Ecclesiastique, que le *Pbèdre* l'étoit pour la Littérature: ce MS. réunissoit dans divers fragmens de *St. Hilaire*, une partie, jusqu'alors ignorée de l'Histoire secrète du fameux Concile de *Rimini*. Il pensoit même à procurer plus efficacement encore l'instruction des siècles futurs, en écrivant l'histoire des Evénemens dont l'Europe & la France en particulier, étoit le théâtre depuis l'année 1540. & qui, pour ainsi dire, s'étoient passés sous ses yeux. Mais l'Arbitre de sa vie en avoit autrement décidé; & il ne survécut que deux mois à l'Edition de son *Pbèdre*.

Quoiqu'il jouît d'une santé parfaite, un secret pressentiment sembloit, depuis quelque tems, lui annoncer une mort prochaine. En partant de Paris pour venir à Troyes, il avoit fait ses derniers adieux à tous ses amis. *Je vais*, leur disoit-il, *mourir dans mon corner*. Pen-

dant son séjour à Troyes, passant devant la Maison des Cordeliers, avec *Antoine Pitbou*, son frère, il le pria d'y entrer, le conduisit à la Chapelle de la Passion, & lui désigna dans cette Chapelle, le lieu où il vouloit être enterré, & l'endroit où il désiroit que son Epitaphe fut placée. Après l'Edition du *Phèdre*, il alla passer le mois de Septembre à *Palluau*, terre de son beau-frère, à quatre lieues de Troyes. De-là il se rendit à une petite Métrairie qui leur appartenoit dans le voisinage de la ville de *Nogent*. Il y prit peut-être trop d'exercice dans les travaux de la campagne, & fut saisi d'une fièvre assez légère. S'étant fait transporter à *Nogent sur Seine*, le mal augmenta, & il annonça à ceux qui l'assistoient, qu'il ne passeroit pas le premier Novembre, jour de sa naissance. Il fit ses dernières dispositions; & toujours plein du même amour pour la Patrie; O *Roi*, s'écria-t-il en mourant, *ô mon Roi, que tu es mal servi ! O pauvre Royaume, que tu es déchiré !*

Mr. *Pitbou* mourut ainsi qu'il l'avoit annoncé, le premier Novembre, jour auquel il étoit né en 1539. Il est arrivé à divers Hommes célèbres de mourir ainsi l'anniversaire de leur naissance. Son corps fut porté à Troyes; & cette ville, pour rendre les derniers honneurs à ce Citoyen qui l'avoit tant honorée, alla au-delà même de ce que le devoir auroit pu exiger d'elle, pour un Gouverneur de la Province.

Mr. *Pitbou* étoit grand, un peu voûté, sans embonpoint. Des cheveux noirs, des yeux
vifs

vis & un peu enfoncés, des sourcils épais, un front large & avancé, un nez gros, & fort rouge, ainsi que le reste du visage, formoient les principaux traits de sa physionomie. Il avoit avec ses amis, une gaieté; dans le commerce ordinaire, une douceur: pour tous ceux qui l'approchoient une affabilité, que ne promettoient pas la gravité, la sévérité, l'austerité de son extérieur. Parlant peu, vrai, mauvais Courtisan, plein de respect pour la Postérité, personne ne connut mieux que lui, le prix & l'usage d'une noble franchise. Un jugement sain, un discernement vif & sûr, un coup d'œil net, ferme, & presque infallible, faisoient voir en lui, tout ce que peut le plus heureux naturel cultivé par des études bien digérées. Les fruits de ses études & de ses recherches, ses Manuscrits, ses Extraits, ses Recueils, étoient moins à lui qu'à tous ceux à qui ils pouvoient être de quelque utilité; personne n'obligea jamais de meilleure grace, & avec plus d'empressement.

A ces qualités qui le rendirent si cher à son Siècle, & qui ne laissèrent à l'Envie même, aucune prise sur lui, il en joignoit d'autres qui lui assurent un droit certain à l'estime de tous les Siècles, je veux dire, celles dont l'heureux assemblage formoit en lui le bon Citoyen, le Citoyen par excellence. Tous ses Ouvrages étinceloient du beau feu qu'allumoit dans son cœur, l'amour de la Patrie. Il obtint de son Siècle même les hommages que méritoient de tels sentimens: l'envie le respecta: il vécut dans une liaison intime avec les hommes les plus

plus distingués dans tous les genres de mérite. Ce que la République avoit de plus illustre, se faisoit honneur de son amitié. Sa mort fut un deuil général pour la République des Lettres; tous les Savans s'écrivirent mutuellement des lettres de condoléance sur cette mort, comme sur une perte commune à tous les Citoyens de cette République.

De tous les illustres Contemporains de Mr. Pithou, aucun ne fut aussi vivement touché de sa perte, que Mr. de Thou. L'Abbé Renaudin avoit précieusement conservé les précieux témoignages qu'il rendit à la mémoire de son Ami; dans deux Lettres dont Mr. Grosley rapporte la première en entier, & la seconde par extrait. Il faut encore voir comment Mr. de Thou a tracé lui-même dans ses Mémoires, l'esfer que fit sur lui la première nouvelle de cette mort; une Lettre du même à Casaubon, & enfin le beau Monument qu'il a consacré à Pithou dans le Livre xxvii. de son Histoire.

Il ne resta que deux filles du mariage de Mr. Pithou avec Catherine de Palluan. Louise Palnée, épousa depuis la mort de son père, Pierre Loullier, Sieur de Montigny, d'une famille ancienne dans la Chambre des Comptes. Marie, la cadette, fut ensuite mariée à Jean Labassier, Conseiller au Châtelet, neveu de Jacques Leschassier, Jurisconsulte célèbre, dont les Ouvrages sont réunis en un Volume in 4^e. imprimé en 1649. avec la Vie de l'Auteur, en Latin & en François. Du mariage de Marie Leschassier avec Louis le Peletier, Secrétaire du Roi,

Roi, naquit *Claude le Peletier*, qui succéda au grand *Colbert* dans le Contrôle-général des Finances, & qui, suivant *Mr. Grasley*, console la France de la perte de cet homme immortel. Il étoit moins flatté de l'éclat de son poste, que de l'honneur d'avoir en *Mr. Pitbou*, un bisaïeul, auquel il ressembloit à tant d'égards. Il félicitoit ses enfans sur ce qu'ils avoient parmi leurs Ancêtres, un modèle de conduite aussi achevé. En état de sentir le prix des Ouvrages de *Mr. Pitbou*, il ne négligea rien pour en découvrir; il se fit un devoir de les répandre dans le Public. Héritier de la tendresse de son bisaïeul pour la ville de Troyes, il honora cette ville d'une protection marquée.

On avoit déjà cinq Vies de *Mr. Pitbou*, avant l'Ouvrage de *Mr. Grasley*; la première écrite en Latin, par *Jasias le Mercier*, dès l'an 1597. la seconde dans la même Langue, par *Papyrè Masson*; la troisième aussi en Latin, parmi les Eloges de *Scevole de Sainte-Martin*; la dernière en François par *Antoine Loyset*, qui l'avoit écrite aussitôt après la mort de *Mr. Pitbou*, mais elle n'avoit paru qu'en 1652. parmi les Opuscules de cet Auteur; enfin celle que *Mr. Boivin*, le cadet, composa en beau Latin, pour faire sa cour à *Mr. le Peletier*, & qui parut en 1716. avec celle de *Mr. le Peletier* dans la même Langue.

Il y a trois Ouvrages posthumes de *Mr. Pitbou*, savoir, 1. *Itinerarium a Burdigala Jerusalem, cum Itinerario Antonini à Suritâ edito*, à Paris, in octavo 1600. 2. Une Dissertation

tion Latine sur un morceau retranché du quatrième Livre de l'Histoire de *Gustabard*, qui fut imprimée à la suite de la Traduction Latine de cet Historien, qui parut à Heidelberg en 1612. 3. Une suite de Notes sur *Tito-Live*, qui parurent à Francfort en 1621. avec le Texte de cet Auteur.

L'Historien termine cette Vie, par le Testament de Mr. *Pithou*, qu'il avoit fait dès l'année 1587. & qu'il confirma de bouche en mourant. C'est un fort beau morceau: il s'y est peint lui-même, avec la candeur, la franchise, la vérité, qui forment son caractère. Il est en Latin, divisé en XXVI. Articles, dont nous ne rapporterons que les cinq premiers, en guise d'échantillon.

I. *Moribus vultu corruptis ac pravis, seculo infelicitissimo, quantum in me fuit, fidem servavi.*

II. *Amicos ex animo amavi & colui. Inimicos benefactis vincere aut contemnere, quam ulcisci, malui.*

III. *Conjugem ut me ipsum habui. Liberis parum indulsi. Summis ut hominibus usus sum.*

IV. *Vita sic est in meis, ut virtutes in externis, vel in hostibus veneratus sum.*

V. *Privata rei servanda, potius quam augenda, operam dedi.*

Passons au dernier des *Pithou*, qui tient un rang honorable dans sa famille.

FRANÇOIS PITHOU, né à Troyes, le 7. Septembre 1543. trouva dans la tendresse & dans les lumières de son père, les secours dont ses frères avoient si bien profité; & comme

aux, fut instruit dès l'enfance, des principes du Protestantisme. Il fit ses études de Droit sous *Cajus*, qui disoit de lui, qu'il suivoit les traces de son frère aîné. Il étoit revenu à Troyes, où il goûtoit les douceurs d'une vie paisible, lorsque les Edits l'en chassèrent. Il se fixa d'abord à *Heidelberg*, où les François réfugiés avoient une Eglise sous la protection de l'Electeur Palatin. Il fut Membre du Consistoire de cette Eglise, & s'acquitta de ses fonctions avec zèle.

D'*Heidelberg* il passa à *Augsbourg*, parcourut les Etats Protestans d'Allemagne, vit ensuite *Venise*, & une partie de l'Italie, enfin revint à *Bâle*, où il étoit en 1576. Le désir de voir & d'apprendre, fut le principal motif de ces voyages. Ses recherches dans les Bibliothèques, ses conversations avec les Savans, ajoutèrent beaucoup aux connoissances qu'il avoit déjà sur toutes les matières de la Littérature, & en particulier sur la Jurisprudence à laquelle il étoit consacré.

Un des premiers services qu'il rendit à la République des Lettres, ce fut de faire imprimer à *Bâle* en 1576. d'après un très-beau MS. de la Bibliothèque de *Ricard Richou*, son frère, le Texte des *Novelles de Justinien*, de la traduction de l'Auteur *Julien*, avec le Commentaire d'*Antonio Augustin*, célèbre Jurisconsulte Espagnol, celui de *Louis le Mire* & le sien propre, sur ces *Novelles*. Son but étoit de défendre *Le Mire* contre *Augustin*, qui l'avoit attaqué avec peu de ménagement, & avoit fait

LES LETTRES

en même tems une sortie contre *Cujas* & contre la Jurisprudence Francoise. Tout cela réuni, forma un Volume *in folio*, qu'il dédia à *Pierre Pitbou*, son frère, par une Epître remplie de détails intéressans sur sa propre vie, ses études & ses voyages. Cet Ouvrage est un titre suffisant pour assurer à *François Pitbou*, un rang distingué parmi les Jurisconsultes d'un Siècle, qui fut le beau Siècle de la Jurisprudence. Son Commentaire sur les *Novelles de Justinien*, & les autres Ecrits qu'il a donnés depuis au Public, sont autant de preuves qu'il possédoit supérieurement tous les Auteurs Grecs & Latins; qu'il en connoissoit les beautés; qu'il en avoit saisi les finesse; qu'il avoit recueilli toutes les lumières qu'ils présentent sur les détails de l'Histoire particulière, sur les Mœurs, sur les Coutumes, sur les Usages des Peuples de l'Antiquité.

Fatigué sans doute des traverses que sa Religion lui attiroit, il en changea; & ce changement le mit en état de cultiver paisiblement dans le sein de sa Patrie, la Jurisprudence & les Belles-Lettres. Pour recueillir le fruit de ses veilles dans le Barreau, il ne lui manquoit que la connoissance de la pratique du Palais. Le célèbre *Barnabé Brissou* prit la peine de l'y initier. *François Pitbou*, âgé de 37. ans, se présenta en 1580. au Barreau du Parlement de Paris, où il fut admis; & dès lors, à l'exemple de son frère, il joignit aux travaux de son nouvel état, une profonde étude du Droit public de la France, & des Monumens de l'Histoire de

ce Roïaume, sur lesquels ce Droit est établi. Les lumières qu'il acquit dans ce genre, il les consacra comme son frère, au Bien Public, & à l'intérêt de l'Etat.

En 1586. il repondit à l'Ouvrage d'un nommé *Auguste Cranato*, qui attaquoit la Loi Salique, & tendoit à ouvrir, en faveur de la branche d'Autriche établie en Espagne, un Droit éventuel à la Couronne de France, dans le cas de l'extinction de la Maison de *Valois*. Sa Réponse en forme de Lettre, datée du 22. Février de cette année, fut imprimée chez *Mamert Palisson*, Imprimeur du Roi, en 22. pages in octavo. Mr. *Grosley* en donne le précis, & ajoute que les matières qui en sont l'objet, n'avoient point encore été jusqu'alors, ni si exactement discutées, ni autant approfondies. Il s'en fit trois Editions en deux ans, toutes sans nom d'Auteur. Personne ne se mit en devoir d'y répliquer.

L'illustre *Jérôme Bignon* prit cette lettre pour base dans son Traité; *De l'excellence des Rois & du Roïaume de France*, &c. qu'il publia en 1610. & il le reconnoit dans une Lettre qu'il écrit à *François Pitbou*, en lui envoyant son Livre, & qui est rapportée ici toute entière.

Les instans que celui-ci déroboit aux travaux de son état, & aux études dont on vient de parler, il les consacroit à un Ouvrage d'un genre bien différent; je veux dire, à des Observations critiques, à des discussions grammaticales, à des Notes historiques, à un Commentaire suivi sur la fameuse Satyre de *Pétrone*.

Il nous apprend lui-même que ce Commentaire l'occupa trois années entières: cependant il y travailloit sans dessein de le donner au Public, uniquement dans la vuë d'étudier dans cet Aueur, la Latinité du tems de Néron, les mœurs de la Cour de ce Prince, & les différens usages politiques & civils des Romains, sous les premiers Empereurs. *Pierre Pitbou* usa depuis d'une espèce de trahison, pour faire part au Public des lumières que son frère avoit rassemblées dans ce Commentaire. Les Editions s'en sont depuis tellement multipliées, & il est aujourd'hui si connu, qu'il suffit de dire, que *François Pitbou* ne s'y est point attaché, suivant l'usage des Commentateurs, aux endroits que tout le monde entend, qu'il n'y fait point un vain étalage d'érudition; que tous les passages, que tous les mots qui l'ont arrêté, présentent de véritables difficultés; qu'il en reste peu qu'il n'ait applanies; en un mot que son travail sur *Pétrone*, peut être utile aux Savans même les plus versés dans la connoissance des anciens Auteurs. Il s'exerça avec le même succès sur une partie des Poètes de l'ancienne Rome, *Juvenal*, *Térence*, *Stace*, &c. Ses Commentaires sont d'autant plus précieux qu'ils réunissent ceux des anciens Scholastes sur les différens Auteurs. *François Pitbou* rapproche leurs opinions, pèse leurs raisons, découvre leurs fautes & leurs méprises; suppléant très-souvent par ses lumières, à celles qui leur manquoient.

Pour faire connoître jusqu'où il avoit poussé en même tems ses Etudes sur les premiers Siè-

cles de l'Histoire de *France*; il suffit de jeter les yeux sur le Glossaire dont il a enrichi l'Edition que Mr. *Pithou*, son frère, donna en 1588. des Capitulaires des premiers Rois de la seconde Race; Edition qu'il renouvela depuis lui-même en 1603. & en 1620. avec des augmentations considérables, tant au Texte qu'au Glossaire. Un tel Ouvrage pourroit faire la réputation d'un Auteur; aujourd'hui même que tous les Monuments dont il suppose la connoissance, sont réunis & rassemblés en différentes Collections. Quelques années après, en 1682. il en publia un autre, qui par l'identité du genre, de la matière & de l'exécution, doit être joint à celui-ci; c'est son Glossaire sur la Loi Salique.

Pour revenir à l'ordre chronologique de ses productions, il donna en 1594. un *Traité d'anciens Droits du Roi Philippe II. et Etats qu'il tient à présent*. Ce Livre imprimé d'abord à Lyon in octavo, & réimprimé depuis dans le cinquième Volume des *Mémoires de la Ligue*, n'est proprement qu'une extension & une démonstration de la Lettre dont on a parlé ci-dessus. Il avoit rassemblé toutes ses connoissances en ce genre dans un grand Ouvrage, intitulé; *Traité de la Grandeur, Droits, Prééminences & Prerogatives des Rois & du Royaume de France*. Nous ne connoissons ce Traité que par l'Extrait que le P. *de Long* en a fait entrer dans son Catalogue sous le N°. 4326. Il donne lieu de regretter qu'un Ouvrage de cette importance, ne soit pas parvenu jusqu'à nous.

Henri IV. choisit *François Pithou* en 1600. pour

pour un des Commissaires à la fameuse Conférence de Fontainebleau, dont l'objet étoit l'examen d'un Ouvrage que *Du Plessis-Mornai* venoit de faire paroître contre la Messe. C'étoit un défi entre *Du Plessis*, & l'Evêque d'Evreux, *Du Perron*, depuis Cardinal. Il y eut trois Commissaires Catholiques, le célèbre Président de Thou, *François Pitbou*, & *Nicolas Lefebvre*; & trois Protestans, *Sifroy Calignon*, *Philippe Canaye*, & *Isaac Casaubon*. La Conférence s'ouvrit le 4. Mai, nous n'en rapporterons que cette Anecdote. *François Pitbou* dit au Roi, (sans doute pendant l'examen des passages qui avoient rapport au culte des Images,) que les Images n'étoient pas si anciennes. A quoi le Roi répondit: Plus à Dieu qu'il n'y en eût point!

Le même Monarque chargea notre Savant, de plusieurs commissions aussi importantes qu'honorables. Il fut en particulier Procureur-Général d'une Chambre Royale établie pour la recherche des malversations commises par les Gens de Finance, La vie frugale & obscure qu'il a toujours menée, & le peu de bien qu'il a laissé en mourant, sont des preuves sans réplique, qu'il se retira les mains nettes, d'une place qui pouvoit enrichir à jamais un homme, dont le desintéressement n'eût pas été la première vertu.

Nous n'entretons pas dans le détail de quelques autres Ouvrages, par lesquels *François Pitbou* acheva de mériter une part considérable dans les éloges donnés à son frère, par les plus grands

grands hommes de son Siècle & des Siècles suivans. On ne l'accusera pas de les avoir mendies; car il étoit fort indifférent à cet égard, jusqu'à négliger de répondre aux Lettres les plus flatteuses des Illustres de son tems. Le talent de se faire des amis de ses Admirateurs, la souplesse qu'exige le commerce le plus ordinaire de la vie, lui manquoient. L'austérité de ses mœurs, la sévérité de son caractère, bannissoient de sa conduite & de ses discours, tous les égards qui semblent mendier la considération. Il croïoit ne devoir aux autres que la vérité dépouillée de ces adoucissements, dont une vaine délicatesse a introduit la nécessité. On peut dire qu'il acquit presque malgré lui, la réputation que lui firent ses Ouvrages: aucun d'eux ne porte son nom. Cependant il eut des Ennemis qui l'attaquèrent. *Baudius*, Professeur Hollandois, homme tres-peu estimable, & qui n'avoit pour tout mérite qu'un grand usage de la Langue Latine, fit une Pièce de vers *in Typhæum*, qui est le nom renversé de *Pitbou*. *Joseph Scaliger* même, eut une guerre assez vive avec lui, pendant les dernières années de sa vie: & il y a contre *François* & même contre *Pierre Pitbou*, une tirade d'injures dans les *Scaligerana*, qui confirme ce que *Vignoul Marville* a dit de ce Recueil, que les *Scaligerana* ont deshonoré *Scaliger*.

François Pitbou mourut à Troyes, le 25. Janvier 1621. âgé de 77. ans, 4. mois & 17. jours. Cete ville avoit toujours été son séjour favori. Depuis son changement de Religion,

il venoit y passer régulièrement la moitié de l'année ; il y eut toujours sa Bibliothèque. Il fut enterré auprès de son illustre Frère, dans le tombeau de ses Ancêtres.

Ici finissent les Vies de Mrs. Pitbou. Le reste du second Volume est rempli par les Pièces suivantes.

1. *Bibliothèque, Manuscrits, Collections & Recueils de Mrs. Pithou.* Il s'agit des Trésors amassés par ces Savans. Mr. Grosley en fait l'histoire, & y joint le Catalogue des MSS. de la Bibliothèque de *François Pitbou.*

2. *Première Addition.* Ce sont des Remarques sur la famille des *Perrots*. Elle a produit plusieurs personnages recommandables. *Denys Perrot*, l'aîné des enfans d'*Emile*, compagnon d'étude de Mr. *Pitbou* le père, fut enveloppé dans le massacre de la Saint Barthelemy. *Eandem fortunam subiit*, dit Mr. de *Tbou*, dans le 52. Livre de son Histoire, *Dionysius Perrottus Æmilii, Senatoris Parisiensis, non minus integritate quam juris scientia clari, filius.* *Charles Perrot*, second fils d'*Emile*, se retira à Genève, où il vécut dans la plus haute considération, ayant rempli très-longtems la seconde place du Consistoire. Son fils *Denys* a continué sa postérité à Genève. *Nicolas Perrot*, troisième fils d'*Emile*, succéda à son père dans sa charge de Conseiller au Parlement de Paris. La plus grande partie de ses biens étoit située en Champagne. Il fut l'Aïeul du célèbre *Perrot d'Ablancourt.*

3. *Seconde Addition.* On trouve à la Bibliothèque

tièque du Roi, parmi les MSS. de Dupuy, une Préface écrite de la main de MR. Pitbou, pour le premier Volume de ses *Annales Francorum*. Mr. Grosley s'est été d'autant plus obligé de se la placer à la suite de sa vie, que l'on y trouve toute la franchise, tout le zèle pour le bien de l'Etat, qui formoient son caractère. Cette Préface doit sans doute sembler trop forte & trop libre dans les circonstances où parut le Livre pour lequel elle étoit faite. Ceux qui se rappelleront ce qui se passoit en France en 1588. sentiront tout le prix de ce morceau.

4. *Troisième Addition.* Elle concerne les derniers honneurs rendus à Mr. Pitbou dans Troyes. Mr. Grosley y insiste, pour diminuer & affoiblir la mauvaise idée que pourroit laisser de cette Ville, le portrait qu'en a fait *Nicolas le Febvre*, dans l'Eloge même de Mr. Pitbou. Voici ses termes: *Urbs magna & frequens, sed commercio & mercatura penitus addicta; a Literis vero & bonis Artibus prorsus aliena.* Ce qu'elle a fait pour la mémoire de Mr. Pitbou, détruit cette imputation; & pour montrer que le temps n'a pas changé sa conduite à l'égard des gens distingués, dans les Sciences ou dans les Arts, l'Auteur raconte ce qui s'y passa en 1687. lorsque Mr. Girardin, pour laisser à sa Patrie un monument de son amour pour elle, exécuta ce beau Médailhon, qui est aujourd'hui un des principaux ornemens de la Ville de Troyes, à laquelle il en fit présent.

5. *Quatrième Addition.* En voici le titre:
„ Trai-

„ Traité fait entre nous les Gardien & Cou-
 „ vent des Cordeliers de Troyes, & Jacques
 „ Hennequin, natif de Troyes, fils de Jean
 „ Hennequin, & Marie Angenost, âgé de
 „ septante-cinq ans accomplis le septième de
 „ ce mois de Novembre, Docteur & Lecteur
 „ en Théologie actuellement & continuément
 „ ès Ecoles de Sorbonne, depuis quarante-
 „ quatre ans.” Cet Acte qui concerne l'em-
 „ placement de la Bibliothèque de Troyes dans
 le Couvent des Cordeliers, est daté du 22. No-
 vembre 1651.

La dernière Pièce de ce Volume, & de
 tout l'Ouvrage, est une Ode de l'Abbé Bou-
 tard, Poète Troyen, adressée *Doctissimorum*
Virorum Petri & Francisci Pithœi, piis Mani-
bus. Elle fut composée en 1715. & imprimée
 la même année à Paris. Les talens de l'Abbé
Boutard pour ce genre de composition, lui a-
 voient mérité la protection de *Bossuet*, une pla-
 ce à l'Académie Royale des Belles-Lettres, la
 faveur des Grands, & l'attention des Distribu-
 teurs des Graces. Mr. de *Boue*, dans l'Eloge
 de cet Académicien, lui attribue un enthousiasme ridicule pour ses Ouvrages; Mr. *Grosley*
 le justifie là-dessus, & prétend qu'il ne s'est
 vanté qu'autant qu'un habile homme qui veut
 se faire valoir à la Cour, est comme obligé de
 le faire. La controverse n'est pas importante: ce
 qu'il y a de certain, c'est que *Boutard* avoit des
 talens lyriques. Qu'on en juge par ces vers qui
 terminent l'Ode aux Manes de M^r. Pithou.
 Le Poète s'y adresse à la Ville de Troyes.

O! grata quondam Civitas
 Caesaribus, Phæbo nunc gratior, infere celo
 Superba tergeminum Caput.
 Non antiqua Rheini tibi mania, non ubi certent
 Quas lustrat arces Matrona.
 Tu Regum custos & Religionis avitæ
 Tu blanda nutrix Artium,
 Cresces laudes tuas dum lambet sequana turres.
 His avidus e cunis puer
 Hausi Pimplæos latices : hîc pollice molli
 Venusina capi tangera
 Plestra & ferre polo Heroas, feliciter audax.
 At si quid unquam lusimus,
 Phæbigenæ fratres, Latio memorabile, vestrum est :
 Non diffitebor : & lubens,
 Quot vetuli citbaræ viâtricis præmia lauros,
 Vobis magistris consecro.

ARTICLE V.

LE DROIT NATUREL, CIVIL, PO-
 LITIQUE & PUBLIC, réduit à un
 seul principe, par Mr. l'Abbé YVON.

SECOND EXTRAIT.

Mr. YVON ne s'arrête pas longtems à Bour-
 lamaqui, il lui fait un petit compli-
 ment à la Françoisë, & qui se sent de son em-
 pressément à venir rendre hommage à son Hé-
 ros. „ La France, dit-il, n'avoit encore rien
 „ produit, en fait de Jurisprudence & de Poli-
 „ ti-

„ tique, par quoi elle pût *effacer* les produc-
 „ tions étrangères [il auroit bien pu dire par
 „ quoi elle pût *égaler* les productions étrangè-
 „ res] lorsque l'*esprit des Loix* lui donna cet
 „ avantage sur toutes les nations, d'une manière
 „ si supérieure, qu'aucune d'entr'elles n'ose-
 „ roit aujourd'hui le réclamer pour elle. C'est
 „ bien de ce Livre qu'on peut dire. *Nec pro-*
 „ „ *pius fas est mortali attingere divos.* La grande
 „ réputation de l'Auteur, si légitimement acqui-
 „ se par les *Lettres Persanes*, & par ses confi-
 „ dérations sur la cause de la grandeur & de la
 „ décadence des Romains, tourna bientôt les
 „ regards avides du public sur ce Chef-d'œuvre
 „ de la Litterature Française. Les deux pre-
 „ miers ouvrages, dans lesquels il sembloit a-
 „ voir fait Essai de ses forces, lui avoient servi
 „ comme de degrés pour s'élever à la sublime
 „ hauteur du dernier. Il y développa le germe
 „ des principes lumineux qu'il avoit ébauchés
 „ dans ses premières productions, & que vingt
 „ ans de méditations avoient meuris dans sa tête.
 „ Mais soit la profondeur des matières que
 „ bien des esprits ne pouvoient atteindre, soit
 „ l'envie qui se lasse d'admirer toujours le mê-
 „ me homme, soit le faux zèle qui ne manque
 „ jamais de prétexte pour censurer ce qu'il ne
 „ comprend pas, le plus beau monument que
 „ nous aïons sur le droit & la politique, fut re-
 „ gardé d'abord avec assez d'indifférence. Les
 „ esprits frivoles & superficiels, les faux sa-
 „ vants, les Theologiens enthousiastes exerce-
 „ rent tour à tour sur lui, leur mordante critique.
 „ Les

„ Les premiers qu'avoient seduits à une première vue, les allusions délicates avec lesquelles l'Auteur tempère l'austerité de la manière, & ces coups de pinceau énergiques & brillans qui peignent d'un seul trait les peuples & les hommes, surpris de trouver un ouvrage utile où ils s'attendoient à rencontrer un ouvrage agréable, rebûrés d'ailleurs par une lecture qui coûte trop d'efforts à leur molle sybarique, aimèrent mieux supposer que l'Auteur avoit fait un mauvais ouvrage, que d'accuser leur trop peu d'intelligence, pour en saisir l'ensemble & les détails, & pour en pénétrer toutes les beautés.

„ Les seconds qui se croïoient fort instruits dans la Science du Droit naturel, parce qu'ils savoient à peu près ce qu'on a écrit sur cette matière, furent éblouis d'une lumière qui n'avoit jamais frappé leurs yeux. Comme Mr. de Montesquieu s'étoit ouvert une route nouvelle, ils ne se trouverent plus en pais de connoissance. Ils blasphémèrent où ils auroient dû adorer; & parce qu'il ne parloit pas selon leurs vieux préjugés, ils crurent qu'il se trompoit. Accoutumés à disserter d'une manière pesante & diffuse sur les questions qu'ils traitent, ils l'accusèrent de ne savoir pas raisonner, parce qu'il avoit l'art de renfermer ses raisonnemens dans un tour vif, précis, & délié. Ils ne comprirent pas que comme Tacite, il n'abrégeoit tout que parce qu'il voïoit tout. Leur esprit froid & didactique, resserré sous le compas de la scrupu-
,, leu-

„ lente méthode, mais à la rigueur certains
 „ écarts bien pardonnable à l'essor sublime &
 „ rapide que prend le génie. Les vuides que lais-
 „ sent en plusieurs endroits de l'*Esprit des Loix*,
 „ certaines vérités intermédiaires, omises par ce
 „ génie plein de feu, qui semblable aux intelli-
 „ gences célestes, vole rapidement d'une extré-
 „ mité à l'autre, leur paraissent des lieux escar-
 „ pés, à travers lesquels ils n'osent se précipi-
 „ ter sur les pas. Que ne s'en prenoient-ils à
 „ la faiblesse de leur esprit enervé & sans rains,
 „ qui se traînent avec une bequille dans la car-
 „ rière du raisonnement, est obligé de parcou-
 „ rir lentement & avec effort, toutes les vérités
 „ les unes après les autres ?

„ Avant que de critiquer l'*Esprit des Loix*, il
 „ auroit fallu se donner le temps de l'entendre.
 „ Une lecture rapide de quelques jours ne suf-
 „ fisoit pas pour pénétrer toute la profondeur
 „ d'un ouvrage, qui a coûté à son Auteur le tra-
 „ vail de 30. ans, & dont la difficulté, comme
 „ il l'avoue, lui a fait tomber souvent les mains
 „ paternelles. Je suis surpris que ces contradic-
 „ tions innombrables, dont on prétend qu'il
 „ fourmille, & qui mettent sans cesse sa Logi-
 „ que en défaut, n'aient pas défilé les yeux de
 „ ses critiques. Elles auroient dû leur faire
 „ soupçonner qu'il étoit très possible qu'ils se
 „ trompassent sur le plan du Livre. Tant de
 „ contradictions dans un Auteur de la trempe
 „ de celui qui avoit développé les causes de la
 „ grandeur & de la décadence des Romains, a-
 „ vec ce génie qui approfondit tout en parois-
 „ sant

„fant tout effleur, forment un violent soup-
 „çon contre la sagacité de ceux qui les ont re-
 „marquées. Ce n'est point l'*Esprit des Loix*,
 „qu'ils ont critiqué, mais bien le livre qu'ils
 „avoient en tête, &c." (a)

Quel est le téméraire qui après une décision si formelle, osera douter des merites superieurs de celui qui approfondit tout en paroissant tout effleur. Pour moi, je l'avouë, dès que l'*Esprit des Loix* me tomba entre les mains, je crus y remarquer des défauts assez grands; je ne m'attachai pas pourtant à ceux que Mr. *Ernesti*, un des premiers Litterateurs de notre Siècle, y a relevés: c'étoient ceux du raisonnement qui m'arrêtoient. Le credit de l'Auteur me fit suspendre mon jugement.

Je tournois & retournois certaines phrases, & je ne savois à quel Saint me vouër. Je ne voulois pas accuser mon Auteur; & je ne pouvois pas non plus renoncer aux règles de ma logique. Je demeurai indécis; & peut être le serois-je encore, sans le présent que Mr. *Yvon* vient de nous faire. Graces à ce nouveau Jurisconsulte, je ne balance plus. Je sens que son levain fait effet: mon esprit entre en fermentation, & toute ma vie je rendrai mes hommages à l'*E/sprit des Loix*, comme à un livre qui efface tout ce que nous tenons des nations étrangères. J'assure ici Monf. *Yvon*, que je ne dénoncerai jamais comme une petition de principe, le raisonnement suivant: „Ceux qui ont

„ dit

„ dit qu'une fatalité aveugle a produit tous les
 „ effets que nous voyons dans le monde, ont dit
 „ une grande absurdité; car quelle plus grande
 „ absurdité qu'une fatalité aveugle qui auroit
 „ produit des Êtres intelligens (a)?” Je lui
 déclare foi d'homme d'honneur, que je ne me
 recrierai jamais plus contre la conclusion que
 Mr. de Montesquieu en tire en ces paroles. „ Il
 „ y a donc une Raison primitive, & les Loix
 „ sont les rapports qui se trouvent entre elles &
 „ les différens Êtres, & les rapports que ces di-
 „ vers Êtres ont entre eux (b).” Dans le tems
 que j'ignorois que ce fût un mérite de savoir
 abuser des termes, j'aurois pensé qu'au lieu de
 conclure à une raison primitive, on auroit dû
 le faire à un Être intelligent, puisque c'est d'un
 Être intelligent dont il étoit proprement ques-
 tion dans le raisonnement: car j'avois appris à
 bien distinguer la Raison de l'Être; & la Rai-
 son primitive de l'Être, qui est la source de tou-
 tes les existences.

Dans le tems que j'en étois aux premiers
 linéamens de la Métaphysique, j'aurois sifflé un
 Auteur, qui m'auroit dit: „ Dieu connoit les
 „ règles parce qu'il les a faites (c):” j'avois
 appris que le caractère de l'Intelligence, & sur-
 tout d'une Intelligence Parfaite, est de faire
 parce qu'elle connoit, & non pas de connoître
 parce qu'elle fait.

Je ne soutiendrai plus que Mr. de Montes-
 quieu

(a) Espr. des Loix, p. 2. Ed. de Gen. in octavo.
 (b) Ibid. (c) Ibid.

quieu raisonne mal lorsqu'il dit : „ *Ainsi la*
 „ *création, qui paroît être un acte arbitraire,*
 „ *suppose des règles aussi invariables que la fa-*
 „ *talité des Athées (a),*” car j'ai pris une fer-
 me résolution de croire que la création paroît
 être un acte arbitraire, & que la fatalité des
 Athées, suppose des règles invariables : deux pro-
 positions que j'ai cru fausses-ci-devant. Je ne
 ferai plus les questions suivantes. Si les Loix
 sont des rapports qui dérivent de la nature des cho-
 ses, comment peut-on mettre au nombre des
 Loix, un sentiment de faiblesse, celui de ses be-
 soins, la prière naturelle que le male & la fe-
 melle se font toujours l'un à l'autre, un désir de
 vivre en société, (b) : car aujourd'hui, qu'il est
 permis d'abuser des termes, il ne me paroît pas
 plus ridicule de faire passer pour des rapports,
 des sentimens, des desirs, des prières, &c.
 qu'il le seroit d'appeler ainsi en Géométrie des
 lignes, qui ont des rapports entre elles. Autre-
 fois j'aurois trouvé que c'est une assertion as-
 sez singulière, que de dire, „ *fitôt que les hom-*
 „ *mes sont en Société, ils perdent le sentiment*
 „ *de leur faiblesse; l'égalité qui étoit entre eux*
 „ *cesse, & l'état de guerre commence (c).*”
 J'aurois exigé qu'on démontrât ces paradoxes,
 & qu'on les déduisît de la notion de Société.

Mr. de Montesquieu dit : „ Chaque Société
 „ particulière vient à sentir sa force, ce qui
 „ produit un état de guerre de nation à na-
 „ tion. Les particuliers dans chaque société

„ com-

(a) Ibid. p. 2. (b) P. 6. & 7. (c) P. 8.

„ commencent à sentir leur force , ils cher-
 „ chent à tourner en leur faveur , les principaux
 „ avantages de cette société , ce qui fait entre
 „ eux un état de guerre. Ces deux sortes d'é-
 „ tat de guerre font établir les Loix parmi les
 „ hommes. Considérés comme habitans d'une
 „ si grande Planète , qu'il est nécessaire qu'il y
 „ ait différens Peuples , ils ont des Loix dans
 „ le rapport que ces Peuples ont entre eux ,
 „ & c'est le DROIT DES GENS. Considé-
 „ rés comme vivans dans une Société , qui doit
 „ être maintenue , ils ont des Loix dans le
 „ rapport qu'ont ceux qui gouvernent avec ceux
 „ qui sont gouvernés , & c'est le DROIT PO-
 „ LITIQUE. Ils en ont encore dans le ra-
 „ port que tous les Citoïens ont entre eux ; &
 „ c'est le DROIT CIVIL (a).” Tout cela
 est merveilleusement bien dit ; mais j'aurois
 exigé des preuves exactes de toutes ces asser-
 tions. Je n'aurois pas concédé que *c'est l'état
 de guerre qui fait établir les Loix parmi les
 hommes ; que l'homme est porté à tourner en sa
 faveur les avantages de la Société , parce qu'il
 sent ses forces* : j'aurois soutenu que la nécessité
 de l'ordre fait établir les Loix ; que l'on ne
 peut pas avancer qu'en général tout homme
 qui sent ses forces , cherche à tourner en sa fa-
 veur les avantages de la Société ; parce que cer-
 te disposition suppose un désir d'acquiescer ce qui
 n'est pas à nous , une volonté à suivre ses grés
 & ses envies , sans avoir égard au déplaisir qui
 en

(a) Ibid. p. 8.

en peut résulter pour d'autres : disposition qu'on ne peut supposer dans tous les hommes en général. J'aurois trouvé trop d'*Hobbesianisme* dans ces Thèses. Et voici comme j'aurois raisonné sur le reste de ce passage. Si les Loix dérivent de la nature des choses, comme Mr. de *Montesquieu* l'enseigne, il faut qu'elles soient différentes suivant la différente nature des choses dont elles dérivent : il faut donc qu'abstraction faite de l'idée de Souverain, & de sujet, une Nation soit vis-à-vis d'une Nation dans d'autres rapports, que des Sujets vis-à-vis leur Souverain ; & les rapports de Sujets à Souverain, doivent par conséquent être différens de ceux de Sujets à Sujets ; ce ne sont pas les *états de guerre*, mais ceux de Nation, de Souverain, de Sujets, &c. qui établissent & déterminent ces rapports, ou du moins c'est de là que l'Auteur auroit dû, selon moi, les en déduire : car prenez les Nations, les Souverains, les Sujets ; &c. en guerre, ou considérez-les en paix, vous en déduirez toujours les mêmes Loix, dont l'application change suivant le changement des cas.

J'aurois fait des raisonnemens peut-être plus absurdes encore : car pour bien saisir les idées de mon Auteur, & pour ne pas m'y méprendre, je me serois souvent servi de la règle de Logique, qui nous enseigne de mettre la définition au lieu du défini, & *vice versa*. De cette façon je me serois souvent demandé à moi-même, si les Loix sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses,

ses (a), comment Mr. de Montesquieu peut-il donc dire, *les différens peuples ont des Loix dans le rapport que ces peuples ont entre eux* (b); &c. *La Loi en général est la raison bumaine, entant qu'elle gouverne tous les peuples de la Terre, & les Loix politiques & civiles de chaque Nation ne doivent être que les cas particuliers, où s'applique cette raison bumaine; il faut qu'elles se raportent à la nature & au principe du Gouvernement Elles doivent être relatives au pbyfique du Païs, &c. (c) Comme je ne traite point des Loix, mais de l'Esprit des Loix, & que cet esprit consiste dans les divers rapports que les Loix peuvent avoir avec diverses choses, j'ai dû moins suivre l'ordre naturel des Loix, que celui de ces rapports & de ces choses (d).* Car en me servant de la substitution qu'enseigne la Logique, & dont je viens de parler, n'est-ce pas comme si Mr. de Montesquieu disoit en autant de mots, *Les différens peuples ont des rapports dans le rapport que ces peuples ont entre eux ; ils ont des rapports dans le rapport qu'ont ceux qui gouvernent, &c. Les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses, ne doivent être que des cas particuliers ; que ces rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses, doivent se rapporter à la nature, &c. . . . du Gouvernement ; que ces rapports doivent être relatifs au pbyfique du Païs, &c. car com-*

(a) Ibid. p. 1. (b) Ibid. p. 8. (c) P. 10.
(d) P. 11.

comme je ne traite point des rapports nécessaires qui dérivent de la nature de choses, mais de l'esprit de ces rapports ; Et que cet esprit consiste dans les divers rapports, que les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses peuvent avoir avec diverses choses, j'ai dû moins suivre l'ordre naturel des rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses, que celui de ces rapports Et de ces choses. J'avouë ingénument, que jamais je n'ai rien compris à tout cela, & que plus d'une fois j'ai été tenté de le regarder comme un pur verbiage, où l'Auteur ne s'entendoit pas lui-même. J'ai souvent pensé par rapport au dernier passage que je viens de citer, pourquoi Mr. de Montesquieu ne dit-il pas uniment. Les Loix sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses. Dans un Etat il y a différentes choses, le Souverain, les Sujets, le Climat, le Païs, &c. J'examinerai donc comment les Loix sont dérivées de la nature du Souverain, des Sujets, du Climat, du Païs, &c. & par-là j'expliquerai pourquoi telle Loi a lieu ici & non pas là, dans tel tems & non pas dans tel autre, &c.

Graces à la Préface de Mr. l'Abbé YVON, je sens que j'ai été ébloui d'une lumière qui n'avoit jamais frappé mes yeux (a). J'avoüerai naturellement qu'en me trouvant sur la route nouvelle que son Héros s'étoit ouvert, je me suis vu entièrement desorienté ; que j'ai blasphémé où j'aurois dû adorer (b) ; que
je

(a) Préface de Mr. YVON, p. 50. (b) Ib. p. 51.

je n'avois pas compris encore qu'un ouvrage auquel un *Auteur de la trempe de celui qui a développé les causes de la grandeur & de la décadence des Romains, avec ce génie qui approfondit tout, en paroissant tout effleurer, avoit travaillé 20. ans, & dont la difficulté, lui a fait tomber souvent les mains paternelles* (a), qu'un pareil ouvrage dût être nécessairement exquis: que ce n'étoit qu'à force d'aveuglement, qu'on pouvoit y trouver nombre de *contradictions qui mettent sans cesse la Logique de l'Auteur en défaut* (b). Je promets d'être à l'avenir plus sage & plus réservé; & de m'en prendre à mon *esprit énérvé & sans reins, qui se trainant avec une bequille dans la carrière du raisonnement, est obligé de parcourir lentement & avec effort, toutes les vérités les unes après les autres* (c); je demeure tout-à-fait persuadé, que *l'Esprit des Loix a paru avant son tems, & que la Philosophie n'avoit point encore assez préparé les esprits* (exception faite de celui de notre Abbé) *pour goûter un ouvrage si fortement raisonné* (d).

En voilà assez pour appuyer ce que notre nouveau Jurisconsulte nous apprend de *l'Esprit des Loix*. Nous ne croïons pas devoir le suivre dans les éloges qu'il donne à son illustre Compatriote: nous ne parlerons pas non plus de ses vigoureuses sorties contre les Jansénistes: il faudroit copier la moitié de la Préface, & déjà cet Extrait n'a que trop grossi sous la plu-

(a) Ibid. p. 52. & 53. (b) P. 53. (c) P. 52.
(d) P. 54.

plume. Après avoir assuré nos Lecteurs, que jamais on ne vit plus d'amour pour la gloire de la France, plus de courage pour la soutenir, plus de force pour l'assurer, & plus de génie pour la défendre, il suffira de leur apprendre que Mr. YVON en „ *se proposant de bazarder*
 „ *quelques-unes de ses idées sur la Législation,*
 „ *n'a pas prétendu luter contre Mr. de Montesquieu; qu'il a aspiré tout-au-plus à la*
 „ *gloire de développer le germe de plusieurs idées*
 „ *très-précieuses, que leur illustre Auteur avoit*
 „ *laissées dans leur matrice, craignant de les ex-*
 „ *poser à des yeux trop foibles, pour en soutenir l'éclat* (a). Mais qu'aujourd'hui que Mr.
 „ *de Montesquieu, par son chef-d'œuvre a mis*
 „ *en fermentation tous les esprits, qu'il a abrégé des Siècles d'ignorance, & porté les con-*
 „ *noissances politiques à un point de perfection*
 „ *& avec une rapidité qui surprennent également,*
 „ *il n'a point à craindre qu'en lui repro-*
 „ *che en les montrant à nud, de profaner des*
 „ *vérités, sur lesquelles il avoit jetté une gaze*
 „ *transparente, qui sans les dérober aux yeux*
 „ *des Philosophes, les voiloit suffisamment à*
 „ *ceux, à qui elles auroient été nuisibles. En*
 „ *lisant l'Esprit des Loix, dit Mr. YVON, on*
 „ *s'élève avec l'Auteur qui semble communiquer*
 „ *à ses Lecteurs une certaine liberté d'esprit, u-*
 „ *ne hardiesse de penser, qui est le germe de*
 „ *la Philosophie* (b). ” C'est d'après l'Esprit des Loix, que notre nouveau Docteur a
 for-

(a) Ibid. p. 65.

(b) Ibid. p. 67.

fermé le modèle intellectuel d'un ouvrage sur le Droit de la Nature & des Gens: c'est en étudiant ce livre, en l'aprofondissant de son mieux, en s'en pénétrant vivement, qu'il a senti la foiblesse & l'imperfection de tout ce qui n'est pas lui. Son ame s'est échauffée plusieurs fois à sa lecture, elle s'est remplie d'une heureuse chaleur (a). „ En écrivant (dit-il) après les „ autres Jurisconsultes, le Président de Mon- „ tesquieu pouvoit dire avec le Corrège, & „ moi je suis peintre aussi; mais il y auroit de „ ma part trop de présomption, à me faire l'ap- „ plication de ces paroles (b).” Ne pour- roit-on pas ici accuser Mr. YVON de trop de modestie? Pourquoi, après avoir été si heureusement échauffé par l'Esprit des Loix, ne lui seroit-il pas facile d'égaliser, de surpasser même celui qui a effacé tous les autres? Car soit que Mr. de Montesquieu ait rencontré sous ses pas la vérité, soit que dominé par son génie transcendant, Mr. YVON ait cru l'apercevoir sur ses traces, il s'est jetté à la nage à sa suite, fixant continuellement les yeux sur lui, pour ne pas s'égarer dans cette Mer immense où son Héros est entré (c)..... Il a recueilli, autant qu'il lui a été possible, l'esprit qui animoit ce grand homme dans la composition de son ouvrage (d). Peut-on douter après cela, qu'on ne trouve dans celui de notre savant Abbé, tout le feu que son nouveau Prométhée avoit dérobé au ciel?

B

(a) Ibid. p. 85. (b) Ibid. p. 88. (c) Ibid. p. 97. (d) Ibid. p. 98.

Il s'est bien donné de garde d'imiter ces prolixes demonstrateurs de vérités dont personne ne doute; ces amplificateurs ingénieux qui délaient un fait en vingt passages de superfluités puériles; ces Dialecticiens subtils qui tourmentent à force d'esprit, une vérité claire & simple, jusqu'à ce qu'ils l'aient rendue obscure & compliquée (a). Il sera tour-à-tour Moraliste, Théologien, Jurisconsulte, Métaphysicien, Politique (b). Que veut-on davantage? Il me semble que tout cela est plus que suffisant pour mettre Mr. YVON autant au-dessus de Montesquieu, qu'il place lui-même cet illustre Ecrivain au-dessus de Grotius.

„ Dans tout ouvrage bien fait, on trouve,
 „ dit notre docte Abbé, une idée dominante
 „ qui se développe, s'étend, & se ramifie, en
 „ se nourrissant de toutes les autres, qui s'en
 „ rapprochent comme d'elles-mêmes (c): ”
 or comme son ouvrage est, ou sera des mieux
 faits, voici l'idée dominante qui en fera la base.
 „ La nature nous fait une Loi de nous porter
 „ aux actions qui tendent à notre perfection &
 „ à celle de notre état, & par la raison des con-
 „ traires, de nous abstenir de toutes celles qui
 „ ne peuvent que nous détériorer, ainsi que tous
 „ les objets qui ont des rapports immédiats avec
 „ nous: ces actions doivent être déterminées par
 „ les mêmes raisons finales que le sont nos actions
 „ naturelles, parce que ce sont les seules qui con-
 „ tri-

(a) Ibid. p. 115.
 (c) Ibid. p. 116.

(b) Ibid. p. 117.

„tribuent à notre perfection & à notre bonheur (a).” Ignorant les Loix de la fermentation intellectuelle, j’ai été assez sot pour m’imaginer, que ce devoit être dans l’*Esprit des Loix* que je pourrois trouver les germes de l’idée dominante, qui servira de base à l’Ouvrage de Mr. Yvon : je ne me rappellois pas seulement, que j’avois lu les paroles qui l’annoncent dans un petit Ouvrage latin de Mr. *Wolff*, dont le titre est *Institutiones Juris Nat. & Gentium*. J’ai examiné la chose & j’ai trouvé que si Mr. *Wolff* avoit *pensé avec esprit*, c’est-à-dire, *s’il eut osé faire usage de l’agréable liberté d’abuser des termes*, confondre les propositions qui font la base de tout le Systême qu’il a formé, bannir de son livre cette scrupuleuse exactitude qui détermine chaque notion avec netteté & précision, rien n’auroit été plus conforme, que les premiers paragraphes du petit abrégé de Mr. *Wolff* que je viens de citer, & les paroles de notre Abbé alléguées plus haut. Comment expliquer cette parfaite harmonie ? Accuser Mr. Yvon de plagiat, ce seroit aller directement contre la bonne opinion qu’il nous donne de lui-même : mieux vaudroit dire, qu’en se jettant à la nage à la suite de Mr. de *Montesquieu*, les vagues l’ont emporté trop loin ; qu’elles avoient effacé les traces du Président ; qu’il ne s’est plus trouvé en pais de connoissance ; que faute de s’être précautionné par quelque bon support de liège, il a été submer-

(a) Ibid. p. 117.

meigé. Mais ce n'est pas cela. Tout l'Ouvrage de Mr. YVON sera déduit de cette idée dominante: ce principe général est, à ce qu'il dit, si fécond qu'il n'y a rien dans toute l'étendue de ce droit, qui ne s'en déduise par un enchaînement de conséquences. Or si cela est, & si le principe de l'Abbé est le principe de Mr. Wolff, qui ne voit qu'il faut qu'il y ait pour les fermentations intellectuelles, des Loix que nous ne connoissons pas; & dont la connoissance ne peut venir qu'en sentant une vive chaleur dans l'ame; il faudra qu'elle vienne par une espèce d'inspiration. Du moins voit-on clairement, que le feu qui met l'esprit de Mr. YVON en travail d'idées, est d'une trempe toute furnaturelle; qu'il doit s'alimenter dans l'*Esprit des Loix* pour se rencontrer avec celui qui a produit les *Institutions du Droit de la Nature & des Gens de Mr. Wolff*. N'allons pas approfondir des choses qui sont au-delà de notre portée, & finissons cet Extrait par la division que Mr. YVON fait de tout son Ouvrage. Elle est en quatre parties, dont la première porte en titre; *Les Principes du Droit Naturel*; la seconde *l'Homme dans l'état de nature*; la troisième *l'Homme dans la Société civile*; la quatrième, les *Nations considérées en elles-mêmes & dans les rapports qu'elles ont les unes avec les autres*.

Après cet exposé, personne, je l'espère, ne doutera de l'excellence du Livre que notre Moraliste moderne nous prépare, & auquel j'invite tout le monde à souscrire. Je fais cet-

te

te invitation avec d'autant plus de zèle, que je suppose que Mr. YVON dans un de ses meilleurs accès de fermentation, pourra heureusement se rencontrer avec celui duquel on lui avoit confié quelques cahiers. Cette supposition n'est pas faite à la légère. Quelques feuilles imprimées, d'un petit Ouvrage, dont notre Abbé vouloit enrichir le Monde littéraire, & qu'il a jugé à propos d'abandonner ensuite, attestent que rien ne seroit si aisé qu'un tel accès de chaleur dans l'esprit de l'Abbé : pour en convaincre le Public, Mr. Yvon n'aura qu'à désigner les endroits dans lesquels il se trouvera d'accord avec l'Auteur des Cahiers : on l'en croira sur sa parole. S'il ne le fait pas, on en doutera toujours, ces cahiers n'étant pas connus comme les *Préfaces de Barbeirac*, les *Ouvrages de Wolff*, &c. Bien des Gens pourront toujours être tentés de ne pas ajouter foi à ce qu'on leur en dira : & de cette façon toute la gloire de notre excellent Auteur, courroit risque de s'en aller en fumée, avec toute la bonne opinion qu'on a eue de ses talens, de sa capacité, & de son honnêteté.

ARTICLE VI.

MEMOIRES de l'Académie des Sciences, Inscriptions, Belles - Lettres, Beaux Arts, &c. nouvellement établie à Troyes en Champagne.

gne. Deux Tomes in octavo. le premier de 140. pages, le second de 156. pages. A Troyes chez le Libraire de l'Académie, & à Paris chez Duchesne, 1756.

Il y a dans ces Mémoires de l'esprit, de l'enjouement, & de l'érudition. Ceux qui cherchent à passer agréablement quelques momens de loisir, le liront avec plaisir; & ceux qui aiment les recherches curieuses, trouveront aussi de quoi se satisfaire. L'Ouvrage n'est pas fait ni pour les Dévots, ni pour ceux qui ne veulent se repaître que des matières graves & sérieuses. Il faut que des Livres pour tous les goûts, de même que les visages & les esprits, varient à l'infini. A bien des égards cette production peut être mise en parallèle avec le fameux *Chef-d'Oeuvre d'un Inconnu*, dont le sujet, quoique très-frivole, n'a point fait disparaître le vrai mérite.

Le but de l'Auteur est assez bien exprimé par l'Estampe qu'il a placée à la tête de son Livre. *Momus* y est appuïé sur une table, environné de Livres & de Monumens antiques, pour marquer l'agrément & la gaieté que l'Académie a sçu répandre sur les sujets de l'Antiquité les plus épineux. Devant lui est un Buste de *Socrate*, parce que la méthode de ce Philosophe étoit d'instruire en badinant. En haut est une *Renommée*, tenant d'une main sa Trompette, & de l'autre un Médaillon, où la Lune est représentée dans son plein, avec la

De-

Devise de l'Académie: *Sic fulget*. On sent bien que tout cela n'est qu'une Satyre.

Quelques-uns de ces Mémoires étoient déjà connus du Public; mais l'Auteur en donnant cette seconde édition, l'a enrichie de nouvelles pièces & d'une Table des matières. Parmi ces dernières se trouve une Dissertation *sur l'usage de battre sa Maîtresse*, dans laquelle on a rejeté en notes, toutes les discussions, qui, placées dans le Discours, en auroient interrompu le fil ou ralenti la chaleur. L'Extrait que nous allons donner de cette pièce, fera juger au Lecteur si les autres sont dignes de sa curiosité.

L'Auteur la divise en trois parties. Dans la première il établit qu'il est de la bienséance de battre ce qu'on aime, & que rien ne produit de si bons effets. Il fait voir dans la seconde, que les Grecs & les Romains ont battu leurs Maîtresses; & il prouve dans la troisième, qu'on n'a battu sa Maîtresse que dans les Siècles polis.

Les autorités, ni les exemples ne lui manquent pas pour prouver la première partie de son assertion, ou du moins pour lui donner quelque vraisemblance. *Aimer & battre ne sont qu'une même chose*, dit, dans Aristophane (a), un Disciple de Socrate. A cela se rapporte cet adage universellement connu: *Qui aime bien, châtie bien*.

Une remarque très-essentielle à faire, c'est qu'il ne faut pas confondre les bienséances du mon-

(a) Aristoph. *Nub.* Act. 5. Sc. 4.

monde avec les bienfaisances de l'Amour. L'Auteur entend par bienfaisance *la manière d'être la plus convenable à l'état de chacun*. L'égalité d'ame est quelque chose de déplacé dans un Amant. Son partage c'est le trouble, l'inquiétude, la fureur, l'emportement: plus il extravague, plus il a l'esprit de son état, plus il a de titres pour plaire. Quelle femme seroit flattée d'un hommage où la raison présideroit? Un Ancien a dit (b) qu'il n'étoit pas permis, même aux Dieux, d'être à la fois amoureux & sages; & c'est aussi ce qui a fait dire à l'Auteur des Réflexions morales (c), *qu'un bonnête homme ne peut être amoureux comme un sot, mais qu'il peut l'être comme un fou*.

Outre ces qualités, qui sont de bienfaisance dans un Amant, Plaute en compte beaucoup d'autres, comme l'insomnie, l'humeur noire, l'erreur, la terreur, la fuite, la sottise, la folie, la témérité, l'imprudence, l'effronterie, la pétulance, &c.

Sed amori accedunt etiam quæ dixi minus:

Insomnia, ærumma, error, timorque & fuga;

Ineptia, stultitiaque adeo, & temeritas,

Incogitantia, excors, immodestia,

Petulantia, cupiditas & malevolentia, &c. (d).

Catulle dit, dans la peinture qu'il fait de son cœur: *J'aime & je bais: me demandez-vous*

(b) Publ. Syr. *Fragm.*

(c) Réflex. Moral. n. 353.

(d) Plaut. *Mercat.* Prolog. v. 24.

vous comment cela se fait ? je n'en fais rien, mais je le sens.

Odi & amo; quare id faciam fortasse requiris ?

Nescio ; sed fieri sentio, &c. (e)

Si l'on en croit *Senèque*, l'amour & la haine sont à-peu-près la même chose dans leurs effets : *fere idem itaque exitus est odii & amoris (f)*.

Dans un Amant qui plaît, le défaut de respect devient indispensable. L'amour efface cette légère différence que l'usage poli met entre les deux Sexes. Et d'ailleurs cette différence n'est point dans la Loi de Nature, puisque la Femme fut créée pour l'Homme, & qu'il lui fut ordonné de lui être soumise. Les Grecs disoient qu'ils avoient des Maîtresses pour leur plaisir, des Concubines pour l'usage habituel, & des Femmes pour leur donner des Enfants légitimes, & avoir soin de leur ménage. Les Romains les tenoient dans une tutelle perpétuelle. Les Mahométans leur persuadent qu'elles n'ont point d'ame. Pour nous, dit l'Auteur, nous les traitons en Souveraines ; mais elles perdent leur Souveraineté, sitôt qu'elles nous aiment, & tout rentre dans la Loi de Nature.

Mais quels sont ces bons effets que l'on doit attendre de la méthode de battre sa Femme ? *Térence* assure (g) que les querelles des Amans

re-

(e) Catul. Ep. 85.

(f) Senec. de Benef. C. 25.

(g) Andr. Act. 3. Sc. 3.

renouvellent l'amour, & qu'on ne fait point la paix sans avoir eu la guerre :

. *inducia* ,
Bellum, pax rursum (b).

Or si de simples querelles produisent de si bons effets, combien doivent-elles en produire de meilleurs quand elles sont portées jusqu'aux coups ? C'est pour cela qu'*Ovide* (i) conseille aux Femmes d'égratigner leurs Amans, surtout quand ils se piquent d'être beaux. C'est par la même raison qu'*Ausonius*, dans le tableau qu'il fait d'une Maîtresse accomplie, exige, entre autres qualités, qu'elle sache recevoir des coups & en donner, & qu'après avoir été bien battuë, elle aille embrasser son Amant.

Sit mihi talis amica velim :
Furgia quæ temere incipiat,
Nec studeat quasi casta loqui.
Pulchra, proceræ, petulante manu,
Verbera quæ ferat & regerat,
Cæsaque ad oscula confugiat (k).

C'est enfin pour cela que *Properce* aime *Cynthia* éperdûment, & qu'il n'aima jamais qu'elle : elle étoit vieille, & n'étoit pas jolie, mais elle le battoit bien, comme il s'en glorifie en vingt endroits de ses Ouvrages. Un jour, après lui avoir dit beaucoup d'injures, elle lui renversa la table sur le corps, & lui jetta au visage un gobelet plein de vin.

Dul-

b) Eunuch. *Act.* 1.

(i) Art. Amat. *Lib.* 3. *vs.* 605.

(k) *Ep.* 77.

*Dulcis ad extremas fuerat mihi rixa lucernas,
 Vocis & insana tot maledicta tuae;
 Cum, furibunda mero, mensam propellis, & in me
 Projicis insana cymbia plena manu (1).*

Un autre jour l'aïant surpris dans sa maison des Esquilles, soupant & se divertissant avec des Filles, elle le blessa au visage, le mordit au cou, & l'accabla de coups.

*Et mea perversa sauciat ora manu,
 Imponitque natam collo, morisque cruentat,
 Præcipueque oculos, qui meruere, feris.
 Atque ubi jam nostris lassavit brachia plagis, &c. (m).*

Le trait que voici est de plus fraîche date; mais je pense qu'en supposant la vérité du fait, le mot *gourmer*, qui s'y trouve, ne doit pas être pris à la lettre. Le Duc de *Buckingham*, lors de son Ambassade en France, disoit à Madame de Chevreuse, qu'il avoit aimé trois Reines, & qu'il avoit été obligé de les gourmer toutes trois (n). Un jour que Madame de.... étoit revenue exprès d'Anjou, pour avoir un éclaircissement avec le C. de R..... Nous nous accordâmes, dit-il (o), un quart-d'heure après ce fracas, & le lendemain je lui rendis le service que vous allez voir. Ce service fut de conserver le Tabouret à la Maison de....

Tel est le précis de la première partie de la Dissertation de l'Auteur, venons à la seconde
 où

(1) Lib. 3. El. 6.

(m) Lib. 4. El. 8.

(n) Mem. de Retz, Ed. 1751. T. 2. p. 476.

(o) Ibid. p. 22.

où il fait voir que les Grecs & les Romains ont battu leurs Maîtresses. Une objection qu'on pourroit peut-être lui faire, & qu'il a soin de prévenir, c'est qu'avant le Siècle de *Périclès* on ne battoit point, & qu'il est même incertain qu'on aimât. Il prétend en effet que *Chryseis* & *Briéis*, qui font tant de bruit dans l'*Iliade* (p), n'étoient que deux Servantes qui faisoient le lit du Maître, & qui y couchoient avec lui; qu'il n'est point évident que l'amour ait été la cause de l'enlèvement d'*Hélène*, puisque, si l'on en croit *Dictys de Crète* (q), ce fut autant pour ses richesses que pour elle-même que le beau *Pâris* l'enleva; enfin, que les amours d'*Hercule* & d'*Omphale*, qu'on cite avec emphase, ne sont qu'un conte de bonne femme.

C'est dans *Aristophane* que se trouve le premier Amant grec qui ait battu sa Maîtresse. Dans la Comédie de *Plutus* (r), une Dame d'un certain âge vient se plaindre de ce que le Dieu des richesses, en les répandant sur son Amant, le lui avoit enlevé. Après avoir fait l'éloge des bonnes qualités de ce Jeune-homme, elle entre dans le détail des tendres procédés qu'il avoit avec elle, & elle finit en ces termes: „ Quand nous allions ensemble aux mystères de *Cérès*, si quelqu'un par hasard me regardoit dans la rue, pour cet unique re-
„ gard,

(p) *Iliad.* α. vf. 31.

(q) *De Bello Trojano*, L. 1.

(r) *Aristoph. Plut.* Act. 4. Sc. 5.

„ gard, mon Amant me battoit tout le reste de
 „ la journée : tant il étoit jaloux de la possession
 „ de mon cœur.” Dans *Tbéocrise* (s), *Cinisque*
 reçoit en pleine table, deux soufflets à poing fer-
 mé d'*Escbine*, son Amant, parce qu'elle n'a-
 voit pas bu assez promptement à sa santé. Dans
Lucien (t), *Crocals*, Demoiselle entretenuë,
 n'eût pas été mieux traitée d'un Militaire de
Mégare, si prudemment elle ne se fût réfugiée
 dans une maison voisine.

Mais rien ne prouve mieux la thèse de l'Au-
 teur, que l'exemple suivant qu'il cite d'après
 le même *Lucien* (u). *Gorgias*, amoureux de
Chrysis, étoit dans l'habitude de la battre. La
 jeune personne, qui ne savoit pas ce qui lui
 étoit avantageux, se plaint de ce traitement à
 son amie *Ampelis*; & voici ce que celle-ci lui
 répond : „ O ; ma chère *Chrysis*, les assiduités,
 „ les sermens, les larmes, les baisers, ne
 „ sont que les symptômes d'un amour nais-
 „ sant; mais battre ce qu'on aime, lui donner
 „ des soufflets, lui arracher les cheveux, ou
 „ déchirer sa robe, voilà les preuves du grand
 „ amour. Quiconque n'est ni jaloux, ni co-
 „ lère, ne mérite pas le titre d'Amant. Puis-
 „ que le tien t'a donné des soufflets, il est ja-
 „ loux, il t'aime. Tu n'as rien à désirer, si-
 „ non qu'il te continue le même traitement.”
 Il est bon de remarquer, dans cet exemple,
 &

(s) Idyll. 14.

(t) Dial. *Meretr. Cocli.* & *Partb.*

(u) Dial. *Meretr. Ampel.* & *Chryf.*

& dans d'autres encore, que quand un Amant Grec ou Romain battoit sa Maîtresse, il ne manquoit presque jamais de lui déchirer sa robe. Cela se faisoit pour l'ordinaire, comme nous le voyons dans *Ovide*, depuis le collet de la robe jusqu'à la ceinture.

Aut tunicam summa deducere turpiter ora

Ad mediam, media Zona tulisset opem (v).

Ensuite on frapoit à grands coups du poing sur la poitrine nuë de la personne aimée. C'est ainsi que *Mopsé* bat sa Maîtresse dans la troisième Eclogue de *Calpurnius*.

Protinus ambas

Deduxi tunicas, & pectora nuda cecidi.

Rien n'étoit si commun chez les Anciens que de faire carillon dans les rues & à la porte de sa Maîtresse. Dans *Théocrite* (w) un Amant menace de mettre le feu à la maison. *Horace* écrivant à *Lydie*, qui n'étoit plus ni jeune ni jolie, la plaint entre autres de ce qu'on ne va plus enfoncer ses fenêtres, & qu'on la laisse dormir tranquille.

Parsius junctas quatiunt fenestras

Itibus crebris juvenes protervi,

Nec tibi somnos adimunt (x).

Notre Auteur est surpris que l'Abbé *Gedoy*n n'ait pas dit un mot de cet usage des Romains, ni de celui de battre, dans le Traité qu'il a fait de

(v) *Ovid. Amor. L. 1. El. 7.*

(w) *Idyll. 2.*

(x) *Hor. L. 1. Od. 25.*

de leur Urbanité. *Horace*, invitant *Tyndaris* à venir avec lui dans sa maison de *Lucretile*, lui dit : „ Là , si *Bacchus* vient à susciter quelques „ débats entre nous , *Mars* n'y sera point ap- „ pellé ; tu seras à couvert de la jalousie „ de l'impétueux *Cyrus* ; tu n'auras point à „ craindre qu'il porte sur toi ses mains violentes , qu'il arrache de dessus ta tête la couronne de fleurs qui y est attachée , ou qu'il déchire ta robe , innocente des crimes qu'il ose „ t'imputer (y). ” Dans un autre endroit (z), où il peint à *Lydie* combien il est jaloux du beau *Télephe* : „ Je ne le suis pas moins , dit- „ il , lorsqu'au sortir du table , vous avez eu „ ensemble quelque violente querelle , & que „ tes épaules sont encore noires des coups „ qu'il t'a donnée ; que quand dans l'emportement de ses caresses , il a laissé sur tes lèvres „ l'empreinte de ses baisers. ”

Les Dames Romaines aimoient un peu le vin. Quand elles soupoient tête à tête avec leurs Amans , elles se grisoient , & c'étoit alors qu'on se battoit. Quand *Cynthia* renversa la table sur *Properce* , elle étoit grise , *furibundamero*. Cependant elle buvoit sec :

Lenta bibis nequeunt te frangere nectes.

Et plus bas :

Me miserum ! ut multo nihil est mutata Lyaa !

Jam bibe ; formosa es ; nihil tibi vina nocens (aa).

Ovide , tout galant qu'il étoit , enseignoit qu'on

(y) *Horat. Od. 17.* (z) *Ibid. Od. 13.*

(aa) *Propert. L. 2. El. 24.*

qu'on devoit battre sa Maitresse , & agissoit conséquemment à ce principe. Un jour entre autres il maltraita cruellement une de ses Maitresses , & écrivit ensuite de jolis vers où il semble blâmer sa conduite.

*Si le cruel forfait qu'aujourd'hui j'ai commis ,
En m'étant la raison , m'a laissé des amis ,
Qu'on apporte des fers pour lier un coupable ,
A présent que je suis un peu plus raisonnable ,
Et qu'on donne à mes mains le juste châtiment ,
D'avoir traité si mal un objet si charmant.*

*Je peux donc sans pitié rompre ses tresses blondes ,
Dont l'amoureux Zépbir fait de petites ondes ;
Et dans ce triste état Corinne sans cheveux ,
Fit voir je ne sai quoi de plus doux dans ses yeux.
Son visage meurtri languissant de tristesse ,
Ne perdit jamais rien de sa délicatesse ,
Et l'amour s'obstinant à punir mon courroux ,
La fit paroître encore plus belle sous les coups.*

*Tous ceux qui de mon crime ont eu la connoissance ,
M'ont blâmé justement de trop de violence ,
Et Corinne outragée avec tant de rigueur ,
N'a point fait en discours éclater sa douleur :
Mais j'ai vu dans ses pleurs un charme inévitable ,
Me blesser en Amant , m'accuser en coupable ,
Et n'ai pu me sauver du juste châtiment
Que son trop de bonté m'a fait adroitement.
Que n'étois-je sans bras dans ce cruel divorce ,
J'eusse été plus heureux si j'eusse eu moins de force ;
Mes mains m'ont mal servi de me servir si bien ,
Et j'eusse pu beaucoup si je n'eusse pu rien , &c. (bb).*

Pour
(bb) Ovid. *Amor.* L. 1. El. 7. Cette traduction
en

Pour se reconcilier avec sa Maitresse, *Ovide* lui païa une robe qu'elle prétendit qu'il lui avoit déchirée, quoiqu'il ne paroisse pas bien convaincu du fait.

Nec puto, nec sensu tunicam laniaffe; sed ipsa

Dixerat: & pretio & illa redempta meo (cc).

Tibulle étoit à peu près dans les mêmes idées qu'*Ovide*, à l'égard de la manière de traiter sa Maitresse. „ Il faut être bien dur, dit-il (*dd*), „ pour battre sa Maitresse: . . . contentons-nous de lui déchirer sa robe, de lui arracher sa coiffure, & de faire couler ses larmes. „ O quatre fois heureux celui qui, dans sa colère, a fait verser des pleurs à ce qu'il aime! „ Dans la même *Élégie* il cite le plaisir de battre comme un des avantages de la paix. „ C'est alors, dit-il, que les combats de *Venus* se multiplient: on arrache les cheveux à ce qu'on aime, on enfonce sa porte, on meurtrit ses joues, on fait couler ses pleurs. „ Il est vrai que le vainqueur gémit bientôt de sa victoire; mais l'Amour s'en applaudit: assis avec nonchalance entre les deux Amans irrités, lui-même il leur inspire les discours les plus piquans.

Præ-

en Vers est tirée des *Oeuvres galantes & amoureuses d'Ovide, &c.* A *Cythere* aux dépens du Loisir, 1756. La Traduction qu'en donne notre Auteur est en prose.

(cc) De *Arte amandi*, L. 2.

(dd) *Tibull.* L. 1. *El.* 11.

Properce s'imaginoit qu'il ne convenoit point à un Poëte de battre sa Maîtresse. „ Tou-
 „ te parjure que tu es, disoit-il à *Cynthia*, je
 „ ne te déchirerai pas tes habits; je ne veux,
 „ dans ma colère, ni briser ta porte, ni trou-
 „ bler l'arrangement de tes cheveux..... Je
 „ laisse ces combats à ceux dont le front n'est
 „ point couronné de liens (ee).” Avec cette
 belle délicatesse, il manqua de la battre dès la
 première nuit qu'il coucha avec elle, parce
 qu'elle avoit voulu d'abord éteindre la petite
 lampe qui brûloit à côté de son lit, & que,
 pour se dérober à ses caresses, elle s'étoit en-
 velopée dans sa tunique, & réfugiée sur le
 bord du lit. *Properce* pria, bouda, & finit par
 se fâcher; „ *Cynthia*, lui dit-il, si vous ne le
 „ savez pas, je suis bien aise de vous appren-
 „ dre que j'aime à voir clair dans mes plaisirs.
 „ Si vous vous obstinez à coucher avec votre
 „ robe, elle éprouvera la violence de mes
 „ mains; que si vous m'irritez davantage, je
 „ vous mettrai dans le cas d'aller montrer à vo-
 „ tre mère, les meurtrissures de vos bras (ff).”
 Sous les Successeurs d'*Auguste*, l'usage de bat-
 tre sa Maîtresse alla toujours en déclinant, &
 il fut enfin enseveli sous les ruines de l'Empire
 Romain avec la Politesse, les Sciences & les
 Arts.

La troisième assertion de l'Auteur, & qui
 fait la dernière partie de son Discours, c'est
 qu'on

(ee) *Propert.* L. 2. *El.* 4.

(ff) *Ibid.* *El.* 12.

qu'on n'a battu sa *Maitresse* que dans les *Siècles polis*. Pour le prouver il divise les *Siècles* en trois classes; *Siècles barbares*, *Siècles mitoiens*, *Siècles polis*. Dans les *Siècles barbares* on n'aimoit point, quoiqu'on battît; dans les *Siècles mitoiens* on aimoit, mais on ne battoit plus; ce n'est donc que dans les *Siècles polis* qu'on a pu battre sa *Maitresse*.

Peut-on, dans le tems de barbarie, supposer capables d'amour, des hommes durs, féroces, inflexibles, dont toutes les idées se bornent aux besoins du corps? Ils se marient; mais a-t-on besoin d'amour pour se marier? en a-t-on besoin pour les effets du mariage? Le sentiment qui rapproche les deux Sexes, est-il autre chose chez les Barbares, que l'instinct qui porte chaque animal à perpétuer son espèce? Il n'est ni paré des graces de l'imagination, ni rendu délicieux par le concours des sentimens. Le mariage est en honneur chez eux, parce qu'ils sont paresseux & peu galans. *Ce seroit pour eux*, dit un Auteur célèbre (gg); *une grande incommodité de vivre dans le célibat*. Cette incommodité diminue à mesure qu'une Nation se polit. Du tems d'*Auguste*, les Romains ne vouloient plus se marier. Les Peuples barbares peuplent beaucoup plus que les Nations polies. Toutes les émigrations nombreuses ont été de Peuples barbares. Ne pourroit-on pas dire que nous perdons du côté des sens, à mesure que nous gagnons du côté de l'esprit?

(gg) L'Esprit des Loix, L. 23. c. 11.

l'esprit? & que, comme l'a dit un Poëte comique:

*Messieurs les grands esprits, d'ailleurs très-estimables,
Ont fort peu de talens pour former leurs semblables
(bb).*

Les Barbares sont assez fidèles à leurs femmes. Mais que résulte-t-il de-là, sinon qu'ils sont incapables du véritable amour? La manière même dont ils sont infidèles, en devient une nouvelle preuve. C'est toujours sans malice, sans dessein prémédité, sans système suivi. Dans les premières époques de toutes les Nations, rien n'est si court qu'une aventure galante: l'instant fait naître le désir, & la violence le satisfait. Pour le prouver, l'Auteur rapporte quelques Loix des anciens Allemands & des François ou François leurs contemporains. Voici les Loix des Allemands (ii).

„ Si un Homme rencontre une Dame
„ sur un grand chemin, & qu'il la decoi-
„ fe, il paiera _____ 6 f.
„ S'il lui lève la jupe jusqu'au dessus du
„ genou, _____ 6 f.
„ S'il la trouffe jusqu'à la ceinture, soit
„ par devant, soit par derrière, *ut genitalia ejus appareant aut posteriora*, — 12 f.
„ S'il la viole, _____ 40 f.
Les François s'y prenoient un peu plus poliment, ils annonçoient dès-lors le caractère de
ga-

(bb) Destouches, *Philosophe marié*.

(ii) Lex Alleman: Tit. 58.

galanterie qui les distingue. Voici les Loix qu'ils firent à cet égard (kk).

„ Si un Homme prend la main, ou	
„ seulement le doigt d'une Femme, il	
„ paiera — — — — —	15 f.
„ S'il lui prend le bras, — — — — —	30 f.
„ S'il va plus haut que le coude, — — — — —	35 f.
„ S'il lui met la main sur la gorge, — — — — —	45 f.
„ S'il viole, sur le grand chemin, une	
„ Fiancée qu'on mene à son Mari: Si	
„ <i>Puellam quæ ducitur ad Maritum, in</i>	
„ <i>viâ adsalierit (ll)</i> , il paiera — — — — —	200 f.

L'objection la plus forte que l'on puisse proposer contre la troisième assertion de l'Auteur, c'est que l'Histoire nous apprend que les Barbares battoient. Mais, répond-il, qui battoient-ils? Ce n'étoit pas leurs Maîtresses, puisqu'ils n'en avoient point; c'étoit donc leurs Femmes, ce qui est une grossièreté, puisqu'ils ne les battoient ni par un principe d'amour, ni par un motif de préférence.

Lorsque l'esprit commença à se développer, on tomba dans un excès contraire. On crut qu'il suffisoit de regner sur le cœur, & tout commerce avec les sens lui fut interdit. On aima sa Maîtresse comme on adore les Dieux, avec respect & pour ses vertus. Les Femmes se croiant alors de pures Intelligences, regardoient leurs Amans, comme autant d'esclaves trop heureux de les servir.

C'est

(kk) Lex Salic. Tit. 22.

(ll) Ibid. Tit. 14. n. 10.

C'est ainsi qu'en Italie *Petrarque* aima la belle *Laure*. Le plaisir de la voir lui suffisoit. Toujours tendre, toujours respectueux, toujours se plaignant, & toujours bénissant son malheur, il employa 31. ans à l'aimer, savoir 21. du vivant de cette Belle, & encore 10. après sa mort.

*Tenemmi amore anni vintuno ardendo
Lieto nel foco, e nel duol pien di speme:
Poiche Madonna, e'l mio cor insieme
Saliro al Ciel, dieci altri anni piangendo (mm).*

C'est ainsi qu'aimoient nos Ancêtres dans les Siècles renommés de la Chevalerie. Ils ne prêchoient aux Femmes que l'honneur & la vertu (nn). Que si quelque Dame, un peu plus philosophe que les autres, accordoit à son Amant ce qui est l'objet du véritable amour, elle étoit perdue de réputation; on mettoit sur la porte de son Château des marques infamantes pour empêcher les loïaux Chevaliers de s'y arrêter.

Ce fanatisme fut porté encore plus loin. Il se forma dans le Poitou une Confrairie de *Pénitens d'Amour*, connus sous le nom de *Galois* & de *Galoises*. L'objet de leur institut étoit de se prouver leur tendresse, en souffrant toute la rigueur des saisons. En Été ils étoient vêtus chaudement, & faisoient grand feu; en Hiver ils alloient tous nus, & ne se chafoient point.

(mm) Rime di *Petr.* Part. 2. Sonet. 85.

(nn) Mém. de l'*Acad. des B. L.* t. 20. Mém. 2. sur la Cheval. p. 621.

point. Quand un *Galois* alloit chez quelqu'un de ses Confrères, le Maître de la maison le laissoit avec sa Femme, & ne rentrait point que le *Galois* étranger ne fût sorti. Cette Confrairie dura longtems, mais il vint un grand Hiver qui les fit tous mourir.

Ces bizarres systèmes arrêterent longtems les progrès de l'amour. En le privant des désirs, on lui avoit ôté les fureurs de la jalousie. En le condamnant au respect, on détruisit entre deux Amans cette douce égalité qui fait le plus grand charme d'un commerce amoureux. Enfin on conçut de l'amour des idées plus justes. On reconut que le commerce des sens n'est pas moins essentiel à sa nature que les impressions du cœur. En lui rendant ses désirs, on lui rendit toute sa jalousie. Les sentimens corrigent dans les désirs ce qu'ils ont de brutal; les désirs corrigent dans les sentimens ce qu'ils ont de fade.

Chez les Anciens, l'objet des sens étoit toujours clair. Quand *Stryangte* déclare son amour à la Reine *Zarine*, elle entend tout de suite qu'il voudroit coucher avec elle (80). Ce qui met *Sapbo* au desespoir, c'est qu'elle couche seule (pp). Dans *Sopbocte* (qq), la grande inquiétude de *Déjanire* est qu'*Hercule* ne soit plus son Mari qu'*ad bonores*, tandis qu'il le sera réellement de la jeune Esclave dont elle est

ja-

(80) Ibid. t. 2. p. 77.

(pp) Sapph. apud *Ephæstion*.

(qq) *Trachin.* v. 556.

jalouse. Dans l'*Amphitrion* de *Plaute* (rr), *Jupiter* en quittant *Alcmène*, lui parle en ces termes : *Vous devez être contente, puisqu'aucune Femme ne m'est aussi chère que vous.* Et *Alcmène* lui répond ; *J'aimerois mieux l'éprouver que de me l'entendre dire ; vous n'avez pas encore eu le tems d'échauffer votre place dans mon lit, & vous vous en allez.* Dans notre manière de concevoir l'amour, l'objet des sens est ordinairement plus envelopé, mais il n'y est pas moins réel. Dans un Poème (ss) auquel l'Auteur n'a point encore mis la dernière main, *Agnès Sorel* s'exprime comme *Sapho* :

*Toute la nuit il faudra donc m'étendre ,
Sans mon Amant , seule au milieu d'un lit.*

(rr) *Act. 1. Sc. 3.*

(ss) *La Pucelle.*

ARTICLE VII.

LE MONDE, par ADAM FITZ-ADAM,
ou Feuillés périodiques sur les Mœurs du
Tems. Traduites de l'Anglois.

Facti est immensi copia Mundi.

OVID.

A Leide, de l'Impr. d'Elie Luzac, Fils
1757. in 12^{mo}. Tome premier, contenant les Discours publiés pendant l'année
1753.

1753. pp. 372. *Tome second, contenant les Discours publiés pendant l'année 1754.*
pp. 364.

L'*Angleterre* nous a fourni grand nombre d'Ouvrages dans le goût de celui-ci, qui sont en possession de l'estime publique. Tels sont le *Spectateur*, le *Mentor*, & le *Babillard*, dont les Traductions Françaises ont répandu la connoissance. En voici un quatrième, qui aspire aux mêmes suffrages, & qui n'est pas indigne de les obtenir. Quand il ne seroit pas précisément de la même force que les précédens, il a son mérite, & renferme encore bien des choses utiles pour les mœurs, dites pour la plupart d'une manière agréable. On doit donc savoir bon gré au Traducteur de la peine qu'il a prise. Quoique cet Ouvrage destiné aux *Anglois*, comme il le remarque lui-même, ait un rapport particulier aux mœurs *Angloises*, elles en ont tant avec celles du reste de l'*Europe*, & d'ailleurs on est si curieux de tout ce qui regarde cette Nation, qu'il y a eu très-peu de retranchemens à faire en le traduisant.

Il s'est fait plusieurs Editions de cette Feuille périodique en *Anglois*, & des personnes illustres n'ont pas dédaigné d'associer leur travail à celui du principal Auteur. C'est ce que prouvent trois Epîtres Dédicatoires de Mr. *Adam Fitz-Adam*, à Mylord Comte de *Chesterfield*; à Mr. *Horace Walpole*, Ecuier, & à Mr. *Richard Owen Cambridge*, Ecuier. Mettons la première sous les yeux de nos Lecteurs.

Tom. XV. Part. I.

H

MY

MY LORD,

J'espère qu'on me pardonnera la liberté que je prens de vous dédier ce Volume du MONDE. Ce n'est pas assez pour moi d'avoir la satisfaction de penser que vous m'avez souvent honoré de votre correspondance; je voudrois insinuer que sous l'autorité respectable de votre nom, j'ai droit d'attendre de mes Lecteurs, un accueil plus favorable.

On voudroit peut-être qu'à cette occasion je marquasse quels sont les Discours de votre façon, & quels sont les miens; mais je prie que l'on m'en dispense; pendant que, comme le Coucou de la fable, je mêle mes tons à ceux du Rossignol, je ne puis résister à la vanité de m'écrier: Que nous chantons bien, nous autres Oiseaux!

Si je connoissois quelque grande, ou estimable qualité, que vous ne possédassiez pas réellement, je ne manquerois pas, selon la coutume des Dédicaces, de vous la donner libéralement; mais, jusqu'à ce que je sois mieux instruit, je me contenterai de vous témoigner ma vive reconnoissance, & de me dire, &c.

Chaque Volume renfermant une année, offre LII. Discours, dont les sujets sont fort variés. Tâchons de faire un choix, qui fournisse des échantillons dans les principaux genres.

Le sixième Discours du premier Tome, est une Lettre supposée d'un vieil Acteur, nommé *Julio*, à l'Auteur du *Monde*. Il y badine sur un usage qui commence à s'établir dans les représentations Théatrales de *Londres*, de substituer aux figures de certaines choses, la réalité
me-

même, des animaux véritables à des machines qui leur ressembloient, des cascades d'eau à leurs imitations. „ Je vois venir, dit *Julio*, „ le tems où l'on ne souffrira l'illusion dans aucune partie d'une Pièce de Théâtre: l'immortable Serpent dans *Orphée & Euridice*, & l'Autruche amoureuse dans le Magicien, feront place à de vrais Monstres d'Afrique... „ A présent qu'on est parvenu à cette entière réforme des incongruités, on rendra justice à un des premiers Réformateurs du Théâtre, Mr. *Cibber*, qui essaya d'introduire le goût de la vraie nature dans son *César en Egypte*, & régala les Spectateurs non pas de vrais Cygnes, j'en conviens, c'eut été une entreprise trop hardie dans l'aurore de la Vérité, mais d'Oyes très-bien performe. L'inventeur, comme tous les génies originaux, fut maltraité par un Siècle barbare, mais sûrement cela ne seroit pas arrivé, s'il s'étoit attaché plus étroitement à la réalité; on ne fut choqué que de ce reste de fiction. Je me rappelle moi-même, comment vers cette époque, le grand *Senefino*, représentant *Alexandre le Grand* au siège d'*Oxydroque*, s'oublia à tel point lui-même, qu'il enfonça son épée dans une des pierres de citrou, qui formoient le rempart de la ville, & la porta avec lui en triomphe, en entrant par la brèche; jamais un Général n'auroit pu commettre cette puérilité dont on a tant parlé, si les remparts eussent été bâtis, comme ils le seroient dans ce siècle

H 2

„ éclair-

„ éclairé, de vraies briques, & de vraies pierres. ”

Du Théâtre, l'Ecrivain passe aux modes, & fait voir, comment le goût de la nature s'y introduit. La plus belle partie du genre humain se débarrasse de toutes les couvertures de tête; les Dames laissent flotter sans voile ces charmantes tresses de cheveux; & pour parler ainsi, mûent tous les jours dans le reste de leurs habillemens. Quelles charmantes épaules, quels beaux cous d'ivoire, quels seins plus blancs que la neige, ne voit-on pas dans tout l'orgueil de la Nature, dépouillée d'artifices & d'ornemens!

Le même amour de la Nature gagne dans les jardins. Les haies taillées, les avenues, les terrasses régulières, les canaux tirés au cordeau, ont été sifflés depuis quelque tems avec beaucoup de raison. Il n'y a pas un Bourgeois qui ne prenne plus de peine pour estropier son petit terrain, & pour lui donner une forme irrégulière, qu'il n'en auroit pris autrefois; pour le rendre aussi régulier que les plis de sa cravatte. *Kent*, l'ami de la Nature, a été le *Calvin* de cette réformation; mais comme ce dernier champion de la vérité, après avoir banni le clinquant & l'artifice, avec le zèle d'un vrai Chef de Secte, poussa la sévérité de sa doctrine, jusqu'à rendre la sainteté rebutante; (c'est un *Anglican* qui parle,) de même *Kent*, non content de bannir la symétrie & la régularité, imita la Nature jusques dans ses taches, planta des arbres morts, & fit des taupinières pour
les

les opposer aux Parterres, & aux Quiconces.

L'article des Desserts qui vient ensuite, est fort plaisant. Les gelées, les biscuits, les dragées, & les crèmes ont depuis longtems cédé la place aux Arlequins, aux Gondoliers, aux Turcs, aux Chinois, & aux Bergères de Porcelaine de Saxe. Mais on a bientôt reconnu que ces figures sans liaison, & qui semblent s'égarer dans des grottes de papier recoquillé & parmi des fleurs artificielles, étoient quelque chose d'insipide, & qui ne signifioit rien. Peu à peu des prairies entières, couvertes de bestiaux de la même matière brillante, couvrirent toute la table; il s'y éleva des cabanes de sucre-blanc, & des temples de sucre d'orge; des petits Neptunes dans des chars de coquille, triomphèrent sur un Océan de glaces de miroir; ou sur des Mers d'argent; enfin tout le système des Métamorphoses d'*Ovide*, succéda à toutes les transformations que *Pblos*, & d'autres grands Professeurs, avoient introduites dans la science du manger hiéroglyphique. Les Confituriers trouvèrent que leur commerce tomboit, pendant que les Bijoutiers, & les Marchands de Porcelaine, étoient les seuls Pourvoieurs à la mode du dernier acte d'un régal galant. Les femmes de la première qualité revinrent de chez Madame *Chenevix*, chargées de Magots & de Poupées, non pour leurs enfans, mais pour leurs femmes de charge. Enfin les étalages puériles de Poupées, commencent à leur tour, à n'être plus à la mode, & l'on voit s'établir des manières plus mâles de terminer les repas. Des fi-

gures gigantesques succèdent aux Pygmées ; & si le goût présent se soutient, *Rybrack*, & d'autres Sarcvaires négligés, qui auroient pu orner les Salons de la Grèce, quoiqu'inutiles à des desserts Grecs, pourront bien revenir en vogue. Un célèbre Confiturier, (c'est ainsi que s'appellent encore par humilité les Architectes des desserts,) se plaignoit qu'après avoir préparé un plat de Dieux & de Déeses, de dix-huit piés de haut, pour le milieu d'un dessert, son Maître n'avoit pas voulu qu'on démolît le plafond à sa Sale à manger, pour faciliter leur entrée. *Imaginez-vous*, disoit-il, *que Milord n'a pas voulu faire ôter le plafond*. Voici deux exemples de magnificence & de goût dans les desserts, en quoi les Etrangers ont surpassé les Anglois. Le premier est d'un Duc de *Wurtemberg*, qui dès l'an 34. donna un dessert où étoit représenté le mont *Etna*, vomissant des feux réels sur les têtes des convives pendant tout le repas. L'autre est d'un Intendant de *Languedoc*, qui à la naissance du dernier Duc de *Bourgogne*, entre autres Fêtes magnifiques, donna à la Noblesse de la Province, un dîner & un dessert, qui fut terminé par une représentation en figures de cire, muës par des ressorts, de l'accouchement de la Dauphine, & de l'heureuse naissance de l'Héritier de la Monarchie.

Sans sa longueur, je placerois ici toute entière la Lettre qui forme le Discours XVI. C'est la description d'un mariage heureux, & des délices de la vie champêtre. On peut mettre ce morceau en parallèle avec la Fable de
Phi-

Philemon & de Baucis, dans les *Métamorphoses d'Ovide*.

Il y a dans le XXIX. Discours des réflexions bien vraies sur le peu de fruit que les jeunes gens retirent de leurs voïages. Les *Anglois* sont encore plus dans le cas que les autres. Pleins de la fierté de leur Nation, ils ne veulent point se communiquer avec les habitans des lieux où ils séjournent, & vivant comme ils feroient au cœur de l'*Angleterre*, ils reviennent tels que s'ils n'en étoient jamais sortis. Tout cela est exprimé fort naturellement dans une prétendue Lettre d'un semblable Voïageur, datée de *Rome*, le 3. Mai, 1753. La voici:

„ MONSIEUR, Pendant les six semaines
 „ que j'ai passées à *Florence*, & une semaine
 „ que je me suis arrêté à *Genes*, je n'ai pas
 „ eu un moment pour vous écrire, tout mon
 „ tems aïant été employé à voir des choses
 „ curieuses, dont la plus remarquable est la
 „ Tour de *Pise*; c'est bien la plus singulière
 „ chose que j'ai vuë de ma vie, elle est tout
 „ de travers; je m'étonne qu'elle ne tombe
 „ pas. J'ai trouvé beaucoup de mes compa-
 „ triotes; nous vivons ensemble fort sociable-
 „ ment. Il y a à présent un mois que je suis
 „ ici, & je vais vous rendre compte de la ma-
 „ nière dont j'y passé mon tems. Il y a ici
 „ beaucoup de Gentilshommes *Anglois*, fort
 „ aimables; nous sommes neuf ou dix aussi
 „ bons Diables qu'il y en ait en *Angleterre*.
 „ Nous déjeunons toujours ensemble; après
 „ quoi nous sortons pour voir ce qu'il y a à

„ voir, ou pour nous aller promener en voi-
„ ture dans les environs de *Rome* ; mais les
„ chevaux sont fort mauvais, & les voitures
„ ne sont pas trop bonnes. Nous nous assem-
„ blons avant le dîner au *Caffé Anglois* ; il y
„ y a un fort bon billard, & très-bonne com-
„ pagnie. De-là nous allons dîner ensemble
„ tour-à-tour les uns chez les autres. Ensuit-
„ te, après avoir bu quelques bons verres de
„ vin clairer, car nous avons trouvé le moïen
„ d'en avoir ici, nous retournons au *Caffé*,
„ de-là nous allons souper, & ensuite au lit. Je
„ ne crois pas que ces Romains ressemblent le
„ moins du monde aux anciens Romains ; c'est
„ une troupe de chiens affamés, rouspailleurs, &
„ rampans. Je crois véritablement que notre
„ petite troupe en battrait quarante. Nous
„ n'allons jamais avec eux, cela n'en vaudroit
„ pas la peine ; d'ailleurs aucun de nous, ne
„ parle *Italien*, & aucun de ces Signores, ne
„ parle *Anglois* ; ce qui montre quelles sortes
„ de gens ce sont. Nous vîmes l'autre jour le
„ Pape dans une procession, mais nous résolû-
„ mes de soutenir l'honneur de l'*Angleterre* ;
„ ainsi nous ne fîmes la révérence, ni n'ôta-
„ mes le chapeau pour ce vieux belître. Il n'y
„ a ici que de mauvais mets, & de mauvaises
„ liqueurs ; & pour dire la vérité, je n'ai pas
„ fait un bon repas depuis que j'ai quitté l'*An-
„ gleterre*. Pas plus loin que Dimanche der-
„ nier, nous voulions avoir un bon poudding ;
„ mais nous trouvâmes beaucoup de difficulté
„ pour avoir les ingrédiens, & nous fûmes
„ obli-

obligés de prendre un Laquais *Anglois* pour le faire. Je vous prie, Monsieur, faites moi revenir, car je ne trouve point qu'on devienne d'un iota meilleur, pour voir tous ces païs & ces peuples étrangers. Mais, si vous ne voulez pas que je retourne, au nom de Dieu, ôtez-moi cet impertinent *Mounfir* que vous avez envoyé avec moi. C'est une dépense considérable pour vous; & cela m'est absolument inutile. Tous nos *Anglois* se moquent de lui; c'est un petit friquet, il se croit un fort joli homme; il me tourmente sans cesse pour me faire aller dans les compagnies étrangères, pour étudier les Langues étrangères, & pour prendre les manières étrangères, comme si je ne devois pas vivre & mourir dans la vieille *Angleterre*; & que de bonnes connoissances d'*Anglois*, ne me fussent pas beaucoup plus utiles que celles des étrangers. Je vous prie, Monsieur, accordez-moi ce que je vous demande, & vous me trouverez toujours, &c.

L'ironie est très-bien poussée dans la première des deux Lettres, dont le XLIII. Discours est composé. Mettons le Lecteur à portée d'en juger. Elle s'adresse à l'Auteur du *Monde*, en ces termes :

„ Si cela se pouvoit, sans que vous vous mêlâssiez de matières de Religion, dont vous avez déclaré que vous ne parleriez pas, je voudrois que vous recommandassiez à tous les Recteurs, Vicaires, & Curés de paroisse, d'omettre dans le service qu'on fait or-

„ d'ordinaire avant le Sermon, la prière pour
„ les JUIFS, les TURCS, & les INCREDU-
„ DULES. Car, pour ce qui regarde les
„ Juifs, depuis le dernier Acte du Parle-
„ ment, ils sont détestés avec justice par toute
„ la Nation; & comme on soupçonne très-
„ subtilement qu'on pense à faire un Bill pour
„ naturaliser les Turcs, des gens sages pensent
„ que nous n'avons qu'à faire de recommander
„ continuellement un pareil Peuple à Dieu
„ dans nos prières. Pour ce qui regarde les
„ Incrédules, qui ne sont que notre propre
„ Nation, je ne ferois à la vérité aucun scrupule
„ de prier pour eux, si je ne savois que
„ les gens du bel air, ne se soucient pas de s'en-
„ tendre ainsi désigner si particulièrement à la
„ face d'une Assemblée. J'ai l'honneur de con-
„ noître une Dame de beaucoup d'esprit, qui
„ m'a assuré que la prière en question, est ab-
„ solument aussi terrible pour elle, que si elle
„ relevoit en public; parce qu'elle n'entend
„ jamais prononcer le mot d'Incrédule, sans
„ s'imaginer que toute la racaille des Croïans
„ ont les yeux sur elle. Comme c'est certai-
„ nement le devoir d'un Ecclésiastique d'évi-
„ ter de scandaliser ses Paroissiens, & qu'on ne
„ doit pas détruire notre haine pour les Juifs,
„ & nos allarmes au sujet des Turcs, & blesser
„ la modestie des personnes de qualité, je vous
„ prie non seulement de vouloir insérer cette
„ Lettre dans le *Monde*, mais aussi de dire
„ que vous êtes d'avis qu'on retranche cette
„ prière. Je suis, &c.”

Pas-

Passons au Tome II. & pour ne pas passer les bornes d'un Extrait, n'en tirons que les Réflexions suivantes sur le Goût, telles que le XV. Discours nous les fournit.

De tous les différens sujets qui ont exercé la génie des Ecrivains modernes, celui du Goût a paru le plus difficile à traiter, parce que la plupart d'entre eux, se sont égarés en voulant remonter à sa source. Il est vrai que, généralement ils ont rapporté son origine aux beaux Arts, aux Arts d'imitation, mais ils en font plutôt l'effet que la cause. Leurs méprises sur ce sujet, sont peut-être venues de la grande ressemblance qu'il y a entre le *faux Goût* & le *vrai*, que des Observateurs précipités & négligens trouveront aussi difficile à distinguer, qu'il l'est de discerner le *Pinchbek* dans son premier éclat, de l'or véritable. La première chose nécessaire à ceux qui veulent acquérir un Goût vrai, c'est d'y préparer leur esprit de bonne heure, par la recherche & par l'amour de l'ordre & de la convenance morale, & de toutes les beautés raisonnables d'une conduite juste & réglée.

Le vrai Goût, comme les bonnes manières, semble la chose la plus aisée à acquérir; & cependant, par-tout où il ne croit pas naturellement, c'est de toutes les Plantes la plus difficile à cultiver. Il faut le semer sur une couche de bon-sens encore pur, & le tenir parfaitement net de toute mauvaise herbe qui pourroit prévenir ou retarder ses progrès. On a cru pendant longtems, quoiqu'à tort, que c'étoit une production restreinte à certains climats chauds, ou

ou tempérés ; mais l'expérience a convaincu qu'il peut soutenir le froid des pays les plus septentrionaux.

La folie gît en ce que chacun s'imagine qu'il peut atteindre à la perfection dans cette divine qualité. Mais la Nature n'a pas répandu ses dons avec tant de profusion. Il n'y a qu'un Soleil pour éclairer notre Terre , pendant que les Etoiles qui brillent d'un moindre éclat , sont innombrables. De même ces grands Génies , parfaits modèles du vrai Goût , sont extrêmement rares , pendant que des milliers de gens s'exposent tous les jours à des chûtes & au ridicule , par des vaines & mal-adroites imitations.

Arriver au Goût dans une seule branche des beaux Arts , peut-être ne seroit-ce pas une ambition tout-à-fait infructueuse ; mais il est absurde de prétendre à un Goût universel. Cela paroitra plus clairement , si l'on observe combien de gens s'égarent , même dans la poursuite la plus limitée de cette rare faculté. L'un cherche dans les Livres & dans l'étude , cette Maîtresse réservée ; d'autres la poursuivent à travers la *France* , l'*Italie* , & même l'*Espagne* ; & après tous leurs travaux , on les voit souvent embrasser ridiculement la pédanterie & la fatuité avec les transports qui ne sont dûs qu'au Goût. C'est ainsi qu'en fait de galanterie , bien des fots , vains & mal-avisés , ont cru avoir des familiarités avec des femmes du premier rang , dont des prostituées avoient pris les noms & les titres.

On croit que la *Bonne Déesse* des Romains n'étoit

n'étoit autre chose que la Déesse du Goût. Les Dames seules étoient admises à ses mystères. Le défaut naturel de délicatesse dans le sexe le plus robuste, semble à la vérité favoriser ce sentiment, les femmes ayant en général les sensations plus subtiles que les hommes; aussi est-ce la connoissance de la vertu & des charmes de cette portion la plus aimable de notre espèce, qui constitue la qualité la plus essentielle d'un Homme de Goût. On n'a jamais connu quelqu'un qui n'étant que Soldat, ou que Politique, ou que Savant, fût en même tems Homme de Goût.

Pour ériger un Temple au Goût, chaque Science devoit y fournir une Colonne, chaque Vertu y avoir un Autel, & les Graces y exerceroient la Grande-Prêtrise.

La prétention générale des hommes au Goût, ne laisse pas d'avoir son utilité. Le grand nombre de gens qui vont à sa quête, quand même ils ne le trouveroient jamais, servent du moins d'autant de signaux, qui peuvent nous empêcher de nous égarer après eux.

Certainement on ne peut mieux montrer la justesse de son Goût, qu'en poursuivant & en s'assurant le bonheur le plus solide & le plus durable. Or où le chercherons-nous avec autant d'espérance de le trouver que dans la tempérance & dans la tranquillité de l'esprit, dans les douceurs de la société, & dans les agrémens domestiques. Ce sont là les premiers & les plus essentiels objets du Goût; & quand un homme se les est une fois procurés, il peut, si sa for-

1000) & ses qualités naturelles le lui permettent, entrer dans une sphère plus étendue, & déployer ses talens dans un plus grand cercle.

Philaetbe est un homme de Goût, selon l'idée qu'on vient de donner de cette qualité. Sa conduite est réglée par le sentiment aussi bien que par les principes. Quelque sûr qu'il puisse être du secret & de l'impunité, il seroit aussi peu capable de commettre une action basse, ou lâche, que d'admettre une mauvaise Pièce dans la belle collection de Peinture & de Sculpture. La justesse de son Goût en manière des beaux Arts, & son extrême délicatesse en fait de mœurs, ne sont qu'un seul & même sens qui s'exerce sur des sujets différens; ce n'est que l'amour de la beauté, de l'ordre, de la convenance, qui embrasse tous les objets intellectuels & visibles. En conséquence *Philaetbe* est uniforme dans toutes les parties de son caractère. La même élégante & noble simplicité, la même façon de penser exacte & judicieuse se remarque dans son habillement, son équipage, son ameublement, ses jardins & ses actions.

Micion est bien différent de *Philaetbe*. Cependant *Micion* voudroit passer pour homme de Goût. Mais malheureusement son cœur n'est pas fait pour cela: car, comme un célèbre ancien a défini l'Orateur, un homme de bien habile dans l'art de parler, on peut dire qu'un bon cœur est un ingrédient essentiel pour former un bon Goût. Quand je vois donc *Micion* usant sa santé & ses forces dans de sales embrasse-

mens,

mens , & dans des plaisirs crapuleux, quand je le vois sacrifier au jeu pendant la nuit, un argent qu'il faudra refuser le lendemain matin aux justes clameurs de ses créanciers, je ne suis plus surpris à la vue de ses arbres tondus, de ses terrasses ridicules, de ses treillages à la Française, de ses parterres Hollandois, de ses fontaines Chinoises, & du faux brillant de son équipage.

ARTICLE VII.

HET KARAKTER van den Raad-Pensionaris JAN DE WIT, en zyne *façon*, beschreeven door den Graaf d'ESTRADES, om te dienen tot opheldering der *Vaderlandsche Historie*, voor de Jaaren 1663-1672. in 's Gravenhage by Pieter van der Oost, 1757.

HET EGT EN WAAR KARAKTER van den Raad-Pensionaris JOHAN DE WIT, getrokken uit de Brieven van den Graaf d'ESTRADES, en andere Schriften, en overgesteld tegen het valsche en wasschappen Karakter, onlangs in 't licht gegeven. Te Amsterdam by Haac Tirion 1757.

c'est-à-dire,

LE CARACTERE du Conseiller-Pensionnaire JEAN DE WIT, & celui de sa fa-

228 LE CARACTÈRE DU CONS. PENSION.

faction, décrits par le Comte d'ESTRADES, pour servir d'éclaircissémens à l'Histoire de la Patrie, dans les années 1663-1672. de 144. pp. petit in octavo.

LE VRAI ET VÉRITABLE CARACTÈRE du Conseiller-Pensionnaire JEAN DE WITT, tiré des Lettres du Comte d'ESTRADES, & d'autres écrits, opposé au Caractère faux & monstrueux, publié depuis peu; de 106. pp. grand in octavo.

C'est le sort des Etats populaires d'y voir attaquer les Personnes employées dans les affaires, ou qui l'ont été autrefois : l'esprit de satire paroît même si naturel aux *Hollandois*, que la moindre circonstance suffit pour le mettre en jeu. Depuis la dernière guerre, nous avons vu la République des *Provinces-Unies*, inondée d'écrits, de libelles, de pièces de poésie, dans lesquels le Parti Stadhouderien n'a point été ménagé. Il sembloit qu'on voulut se vanger par là en quelque manière, d'une révolution, à laquelle certaines gens ne paroissent avoir souscrit qu'à contre cœur : & comme c'est le faible de l'homme de ne pouvoir conserver de milieu, & de tomber dans des extrémités, on a vu la ville d'*Amsterdam* remplie de pièces dures, & d'estampes infames inventées pour inspirer de l'horreur contre le Stadhouder, sa Maison & ses Partisans. On fut surpris de voir ces productions s'y multiplier & s'y vendre impunément.

niement : mais on eut bien plus sujet de s'étonner, lorsqu'on vit après cela sévir contre un petit ouvrage, qui défendoit juridiquement la cause des Stadhouderiens (*). *L'Histoire de la Patrie*, dont nous avons donné ci-devant quelques Extraits se sent de cette partialité. L'excellent Auteur s'oublie quelquefois ; & cela lui a attiré le premier des deux écrits que nous venons d'annoncer ; & auquel le second a succédé rapidement. Tous deux sont destinés, suivant le titre, à nous tracer le Caractère de Mr. JEAN DE WITT, Conseiller-Pensionnaire de Hollande dans les années 1653—1672, mais on l'y chercheroit en vain & dans l'un & dans l'autre : on n'y trouve pas ces traits qui marquent les inclinations & les dispositions de l'ame & du Cœur, & qui servent de ressort aux actions humaines, & de clé à leur développement. Il n'est absolument question dans le *Caractère* que d'exposer au grand jour les motifs qui ont animé Mr. JEAN DE WITT & son parti, dans la gestion des affaires de la République ; & le but du *véritable Caractère*, c'est d'y substituer des motifs contraires. Nous allons suivre nos deux Auteurs, après avoir indiqué la source de la diversité des Jugemens.

La mort de *Guillaume I.* le Fondateur de la République, ayant extrêmement changé la face des affaires des Confédérés, & sur-tout l'état de la Province de *Hollande* & de *Zélande*, on

(*) *Het Gedrag der Stadhoudergezinden, verdedigt, door Mr. A. v. K.* in-8°. 1711.

ceut qu'on ne pouvoit prendre de meilleur parti, que celui de mettre le Prince *Maurice* à la tête du *Conseil d'Etat*, qui dans ce tems étoit chargé de toutes les affaires importantes; peu après on lui conféra la dignité de *Stadbouder de Hollande & de Zélande*: on le mit à la tête des Troupes; il en devint le Chef par le départ & l'abdication du Comte de *Leicester*. Pendant que le Prince *Maurice* commençoit à entrer dans les dignités de son Père, Mr. *Oldenbarneveld* fut élevé à celle d'*Advocat de Hollande*, poste connu aujourd'hui sous le nom de *Conseiller - Pensionnaire de Hollande*, & qui équivaloit celui de premier Ministre d'Etat.

Comme les affaires militaires appelloient continuellement le Prince *Maurice* hors de la Province, trop jeune & trop peu expérimenté, pour pouvoir se mêler de celles de la Régence, il étoit naturel qu'*Oldenbarneveld*, ci-devant plusieurs fois employé dans les affaires, & plein de ce génie qui caractérise les grands talens, succédât nécessairement & par sa capacité & par le poste qu'il occupoit, dans l'influence que *Guillaume I.* avoit eue sur l'état & le gouvernement du pais, & sur les esprits qui y étoient employés; le poids des affaires & l'influence qui en résultoit pour le Gouvernement, étant ainsi partagés entre le Prince *Maurice* & *Barneveld*, l'autorité le fut aussi. Travaillant de concert, ces deux grands hommes parvinrent à mettre les *Provinces-Unies* en état de pouvoir décliner toute dépendance, de se soutenir elles-mêmes, & de se faire

respecter comme une Puissance formidable; mais ce qui fut l'origine de la mesintelligence qui s'éleva ensuite entre le Prince & le Pensionnaire, c'est que *Barneveld* fut si bien arranger les choses, que l'Assemblée des *Etats-Généraux* entra insensiblement dans la disposition des affaires dont le *Conseil d'Etat* avoit eu la gestion ci-devant. *Barneveld*, Maître de l'administration intérieure de la *Hollande*, & accrédité par l'estime & le respect, que le Prince avoit pour lui, ne manqua point de facilités pour s'y procurer toute la disposition des Magistratures & des Emplois; & il en profita. Cela le rendit encore maître des Résolutions de la Province de *Hollande*, souvent trop décisives pour la République; & par-là il le devint aussi de celles de l'Assemblée des *Etats-Généraux*; de manière que *Barneveld* aiant fait passer l'autorité du *Conseil d'Etat* à l'Assemblée des *Etats-Généraux*, l'avoit fait tomber entièrement entre ses propres mains.

Tant que le Prince *Maurice* trouva assez d'occupations dans le soin des affaires militaires, qui l'absorboient entièrement, il ne sentit pas, ou du moins il ne chercha pas à s'opposer à cette extrême influence que le Pensionnaire gaignoit tous les jours de plus en plus. *Oldenbarneveld* aiant su faire conclure la Trêve malgré les oppositions du Prince, celui-ci vit, peut-être avec étonnement; combien il avoit perdu en autorité dans le tems que ses travaux avoient élevé celle de l'Etat. Les succès de ses Armes, l'Amour du Peuple, la Noblesse de sa

Maison, les grandes pertes qu'elle avoit souffertes pour le bien de la cause commune, des talens pour les affaires, & peut-être un désir de n'être pas borné au seul emploi de Chef militaire, dûrent nécessairement lui faire souhaiter d'avoir quelque part au Gouvernement. Cela ne pouvoit guères se faire qu'en diminuant le crédit du Pensionnaire, de qui tout dépendoit; auquel tout aboutissoit, dont les avis étoient des oracles, & en qui tout se concentroit pour ainsi dire: & le Pensionnaire, accoutumé à la direction, à la gestion, au maniment & au gouvernement, ne pouvoit guères être porté à partager une occupation qui faisoit sa gloire, sa grandeur, & enfin tout le bonheur & toute la douceur de sa vie. Les intérêts du Prince & ceux du Ministre d'Etat, dûrent donc se choquer & donner lieu un jour à des mécontentemens de part & d'autre, dont les suites ne pouvoient être que funestes: & voilà, si je ne me trompe, la source de la dissension, qui divise encore de nos jours, la République en *Stadbouderiens* & *Anti-Stadbouderiens*.

Les suites d'une vaine dispute sur la Prédésination, à laquelle le Vulgaire n'entend rien, & les Doctes fort peu, décidèrent de la supériorité du Prince. *Oldenbarneveld* avoit tâché d'ajuster ces brouilleries par lui-même & par ses amis, & sans y mêler le Prince. Il échoua. S'étant adressé ensuite au Prince pour le prier de vouloir prévenir par son autorité, qu'il ne se fit un schisme dans l'Eglise, on lui répondit qu'il étoit trop tard, que le schisme étoit fait. Le
Pen.

Pensionnaire s'étoit même servi de remèdes assez violents pour obliger les Habirans à se tenir tranquilles : & le Prince s'y étoit ouvertement opposé. Ce conflit d'autorités, qui devoient faire tomber l'un ou l'autre, fit la perte de *Barneveld*. Toutes les familles qui avoient été élevées & avancées par ce Ministre d'Etat, durent naturellement se sentir de cette chute, & conserver dans le cœur un ressentiment contre l'origine de leur malheur. La moderation de *Frederic - Henri*, Prince qui succéda à son frère *Maurice*, ne déracina pas ce sentiment ; & *Guillaume II.* fut presque nécessité de l'augmenter. Ce jeune Prince trouva dans la Province de *Hollande*, des oppositions si fortes, dans un tems où il croïoit que le bien de la Patrie n'en exigeoit pas & n'en pouvoit souffrir, qu'il se résolut à la fin à l'entreprise mémorable contre la ville d'*Amsterdam*, & à se saisir de quelques Magistrats, parmi lesquels se trouva le Père de Mr. JEAN DE WITT, pour lors Bourguemestre de *Dort*. Les esprits étoient encore saisis de la première impression qu'avoit produite ce coup, lorsque le Prince mourut, laissant une Princesse enceinte de quelques mois. La Province de *Hollande* perdit en lui son Stadhouder, & la République son Chef militaire, deux postes que l'état de la Princesse-Douairière ne permettoit pas de remplir. Les Partisans de *Barneveld* & de *De Witt* furent admirablement remplir ce vuide. L'expérience avoit appris qu'avec un premier Ministre & un Général, c'est-à-dire, avec deux Chefs, l'un

pour le département politique; l'autre pour le militaire, la République pouvoit se soutenir; que le Chef militaire étant Chef politique, cette réunion de pouvoir, portoit le coup mortel à celui du premier Ministre. Afin de le prévenir, rien de plus simple que de laisser les troupes sans Chef & de se concerter. C'étoit surtout l'intérêt particulier de ceux qui étoient au timon des affaires en *Hollande*. Aussi ne manqua-t-on pas d'user de tous les moyens possibles pour y parvenir: JEAN DE WITT fut envoyé en *Zélande* pour y porter cette Province; les missions ne furent pas négligées, tant pour la *Gueldre*, que pour les autres Provinces. Celle de *Hollande* réussit; malgré l'opposition de quelques Membres de la grande Assemblée, qui jeta le premier fondement d'une nouvelle forme de Gouvernement, & de l'exclusion de la Maison d'*Orange*, projetées par celle de *Hollande*. Tout comme les familles, attachées autrefois à *Bastveld*, s'étoient ressenties de la chute de ce Ministre, ainsi ceux qui étoient attachés à la famille d'*Orange*, durent à leur tour souffrir de l'état où l'on travailloit à réduire cette Maison. JEAN DE WITT, devenu Pensionnaire de la *Hollande*, fut celui qui se donna le plus de soin & le plus de peine, pour y parvenir: on conçoit donc que ce dut être contre lui que les esprits s'animèrent le plus, & que ce dut être encore lui, qu'on renvoya pour le premier mobile de toutes les résolutions prises pour empêcher que *Guillaume III.* n'entrât dans les dignités de ses Ancêtres; que c'est principale-
ment

ment contre lui qu'on a conservé des ressentimens; & que c'est contre lui encore qu'on s'en vante le plus. Or il n'y a pas à choisir: DE WITT a sacrifié la Maison d'Orange au Bien Public; ou à ses Intérêts particuliers: l'Auteur du *Caractère* soutient la seconde proposition; & celui du *vrai Caractère* la première. Voici comme parle celui du *Caractère*.

Les Lettres du Comte d'*Estrades* nous apprennent que DE WITT étoit pénétré de Zèle pour le Roi de *France*: qu'il étoit Tout-Puissant en *Hollande*; qu'il y faisoit des voyages pour mettre dans la Magistrature ceux qu'il vouloit, & qui comme lui, étoient dévoués à la *France*; que le Comte d'*Estrades* lui-même faisoit des largesses pour gagner les Magistrats & leurs Députés, que de *Boering*, de *Gent*, de *Groot*, étoient au nombre de ceux qui en recevoient; que DE WITT étoit si épris du Roi de *France*, qu'il l'avoit appelé le *Père de l'Etat*, qui n'abandonneroit pas ses enfans; que pour se soutenir dans le poste qu'il occupoit, il dut souffrir le démembrement des *Pais-bas Catholiques*; & qu'il rejeta toute proposition de la part de l'Empereur, de l'*Espagne*, &c. faite sur ce sujet, bien que ces *pais* servoient de boulevard à la République. DE WITT, dit notre Auteur, fit échouer les projets avec l'*Angleterre*, crainte que *Charles II.* ne s'interposât pour le Prince son Neveu: il se fit jouer par la *France* dans la guerre contre l'*Angleterre*; & il aima mieux cependant se voir amener aux dépens de sa Patrie, que de risquer sa for-

tune; il travailla à cause de cela, fortement aux armemens contre l'*Angleterre*; il s'épuisa en ressources pour soutenir cette guerre : la *France* se déclara enfin pour la République afin de conserver le Premier-Ministre & ses adhérens; cinq Provinces aiant insisté sur l'élévation du Prince, cela déconcerta furieusement le Pensionnaire: 10000. Ecus furent envoyés de la part du Roi de *France* au Comte d'*Estrades*, pour les employer à soutenir le Pensionnaire; cet argent ne produisit pas tout l'effet qu'on s'en étoit promis; cependant malgré les sommes employées par l'*Espagne*, l'*Angleterre*, & les partisans du Prince, on réussit pourtant à faire tomber le projet formé pour le rétablissement du Prince. A tout cela notre Ecrivain ajoute qu'on déclina tout accommodement avec l'*Angleterre*, afin d'empêcher que le parti *Stad-bouderien* ne prît le dessus: que dans la même vue on aima mieux laisser dépérir les Troupes de l'Etat, envoyer à l'Armée des Députés qui n'y entendoient rien, que de se servir d'un bon Chef; que tout l'Etat étoit en dissension, jusqu'au point que chaque ville prétendoit faire la maîtresse chez elle. On changea toute la maison du Prince: on ne lui laissa que des Personnes vouées à la *France*, & tandis qu'on monroit tant d'égards pour cette Cour, le Roi de *France* s'intéressoit pour tous ceux qui formoient des prétensions à la charge de la République. En attendant DE WITT ruinoit son pays par une guerre onéreuse; se prétoit aux desirs de la *France*; dispoisoit de la Province de

de *Hollande*, & faisoit diriger les autres par celle-ci; & pourquoi? uniquement pour empêcher l'avancement du Prince; & il empêchoit cet avancement uniquement pour demeurer en place, & pour se soutenir dans la gestion indépendante des affaires. Le même motif porta Mr. DE WITT à obliger l'*Espagne* de céder une partie des *Pais-bas*. Ce Ministre usa si despotiquement de son influence & de son pouvoir, qu'il se brouilla même avec quelques-uns de ses Amis. Il se consacroit entièrement à la *France*, & d'*Estrades* travailloit à mettre les *Hollandais* mal dans l'esprit du Roi, son maître; & à les corrompre à force de présens: ces présens faisoient de merveilleux effets dans la Province de *Hollande*; mais les autres Provinces commençoient à prendre de l'ombrage sur les vues de la *France*; on commença à se concerter avec l'*Empire*, l'*Angleterre*, l'*Espagne*, &c. Cela aliéna les *François* & fit chanceler DE WITT; à peine la paix fut-elle conclue entre la *France* & l'*Espagne*, que DE WITT chercha, au rapport de notre Auteur, à entraîner la République dans une nouvelle guerre avec l'*Angleterre*. Il fit proposer une ligue à la *France*, qui la déclina: DE WITT, écrit d'*Estrades*, sera porté par ses propres intérêts, à tenir l'Etat dans ceux de la *France*. Cependant le refus de cette Cour l'obligea à faire un Traité avec l'*Angleterre* & la *Suède*, qui fut connu ensuite sous le nom de Triple alliance; mais pour ne pas se brouiller avec *Louis XIV.* il empêcha que l'Empereur & l'*Espagne* n'y entrassent.

Tout cela est, à peu de choses près, tiré des Lettres du Comte d'*Esstrades*. C'est ainsi, dit notre Auteur, que la connoissance de nos affaires intérieures, nous apprend que le Gouvernement sans *Stadbouder*, sous la Dictature de DE WITT, & auquel le parti *François* a toujours donné de si grands éloges, n'a été qu'un tissu perfide de corruption, de desordre, de maux, de brouilleries, de pertes pour l'Etat & pour les habitans, de fautes grossières, d'injustices; & qui, après avoir ruiné le Commerce, & le Trafic, a fini par mettre la République à deux doigts de sa perte.

Non seulement DE WITT avoit employé tout son savoir faire à tenir l'Etat dans les intérêts de la *France*, mais il avoit encore eu soin de mettre ce Roiaume en état de mettre une flotte en Mer. Il avoit eu soin que *Louis XIV.* trouvât en *Hollande* toutes les facilités du monde pour se fournir de Vaisseaux, de Munitions de Guerre, &c.; & après l'avoir si bien équipé, DE WITT vit ce même Roi, qu'il avoit idolâtré, venir fondre sur la République, après avoir excité contre elle l'*Angleterre*, l'Evêque de *Cologne* & l'Evêque de *Munster*. Pour pousser cette condescendance à bout, DE WITT & son parti auroient encore sacrifié une partie de la République par un accommodement, si la ville d'*Amsterdam*, secondée de gens qui avoient plus de cœur & de courage, n'eussent prévenu un accord qu'on étoit sur le point de conclure. Le Prince d'*Orange*, que le péril de l'Etat avoit enfin fait créer Ca-
pi-

pitaine-Général; s'étant aussi déclaré contre cet accord, ajouta qu'il aimeroit mieux se faire mettre en pièces, que de souscrire à un accommodement si honteux; il parla sur le même ton aux Envoies d'Angleterre, leur déclarant qu'il ne vouloit ni trahir, ni tromper la République, quelque avantage qu'il pût en tirer. Surquoi Buckingham, l'un des Envoies, lui ayant représenté qu'il ne falloit plus parler d'une République qui ne subsistoit plus; je vois, reprit le Prince, qu'elle est en grand danger, mais je connois un moyen sûr de ne point survoir à sa perte; c'est de perdre la vie dans le dernier fossé qui servira à la défendre. Voilà, s'écrie notre Auteur, d'autres sentimens que ceux d'un Avocat de Dort (*). Ce courage du Prince & la fermeté de son parti, sauva la République prête à plier sous un joug, dont elle n'auroit jamais pu se dégager. Ce fut la seconde fois que le Pais dû sa conservation à la Main d'Orange; & l'on n'ignore pas la révolution qui s'est faite de nos jours.

Après ce détail de la conduite de Mr. DE WITT & de ses partisans, notre Auteur fait succéder quelques réflexions sur le parti que devoit prendre la République dans les conjonctures présentes. DE WITT, dit-il, ne vouloit pas de l'Angleterre, parce que Charles II. étoit oncle de Guillaume III. Aujourd'hui la Princesse

Gou-

(*) Mr. DE WITT étoit Jurisconsulte, comme le sont presque tous les Ministres employés dans les affaires.

Gouvernante est Princesse d'*Angleterre*, & cela suffit au parti *François*, pour refuser le secours dû à l'*Angleterre* : il finit son petit ouvrage par quelques passages d'un Livre de *Grotius*, qui prouvent que la constitution originaire de l'*Etat*, demande un Gouvernement *Stadbauderies*.

Le Titre du second Ecrit nous annonce un Ecrivain, qui se promet une victoire complète : il nous mettra au fait du véritable Caractère de Mr. DE WITT ; il déclare faux & déformé celui que nous venons d'exposer ; & l'Auteur qui l'a publié, n'est chez lui qu'un barbouilleur de papier, dont la connoissance & la candeur sont fort sujettes à caution. Il va nous présenter une image, qui éclairée par les raisons de la vérité, fera évanouir celle de son adversaire, dont l'éclat trompeur & faux, n'a aucune force.

Si l'Ecrivain du Caractère avoit voulu, dit notre Auteur, le tirer des Lettres d'*Estrades*, il auroit dû en prendre également ce qui se trouve tant à l'avantage qu'au désavantage du Ministre de la *Hollande*. Il ne suffit pas de représenter que DE WITT a eu des facilités pour la *France* : il faut prouver qu'il les a eues au préjudice de sa Patrie : encore n'est-il pas prudent de s'en rapporter uniquement aux Lettres du Comte d'*Estrades*, par rapport aux sommes employées pour corrompre les membres de l'*Etat*. Pourquoi ne rapporte-t-on pas les endroits où d'*Estrades* parle de la disposition dans laquelle se trouvoit le Prince *Guillaume de Nassau*, & la Princesse Douairière, de s'attacher à la

de France, des faveurs qu'ils en avoient reçues ou qu'ils en espéroient? Si les *Espagnols*, les *Anglois*, & ceux du parti du Prince gagnoient des membres à force de largesses, le parti du Pensionnaire n'étoit donc pas le seul qui fut sujet à la corruption. Oh sietit *P. de Groot*, & on ne sait pas que la Cour de Justice de *Hollande* l'a déclaré innocent en 1676. Pourquoi le Ministre de la République ne pouvoit-il pas faire des protestations d'estime & de respect, au Roi de *Prusse*, & l'assurer de son dévouement; puisqu'on fait à quoi s'en tenir sur ces sortes de complimens, très-en usage chez les Grands? Si DE WITT a paru ouvert sur certaines occasions, il a été fort réservé sur d'autres. Il s'attacha à la France tant qu'on eut raison de craindre l'*Angleterre*: connoissant les vûes que *Louis XIV.* avoit sur les *Pais-bas*, il tâcha de l'amuser; de faire échouer ses desseins en temporisant, ou du moins d'en reculer l'exécution, jusqu'à ce qu'on eût trouvé le moyen de l'empêcher entièrement. S'il n'accepta pas les propositions faites par quelques Puissances, ce fut parce qu'on ne lui en fit point sur lesquelles on pût compter. Le voyage dont d'*Estrades* parle, & que DE WITT lui auroit proposé de faire à *Leide*, à *Harlem*, & à *Amsterdam*, afin d'y assister au renouvellement de la Magistrature, fait soupçonner à notre Auteur, que ces Lettres sont fautives; puis que dans le tems que ce voyage auroit dû avoir été fait, ce n'étoit pas celui auquel on renouvellait la Magistrature de *Leide* & de *Harlem*;

142 LE CARACTÈRE DU CONS. PENSTON.

le motif de ce voyage ne pouvoit quadrer qu'à pour la ville d'*Amsterdam*. Les *François* ayant fait une invasion dans les *Pais-bas*, DE WITT chercha le moyen de prévenir un demembrement plus considérable : quelques-uns vouloient arrêter les progrès de *Louis XIV.* par les armes; DE WITT préféra la voie de la Négociation, & réussit. La Triple alliance fait foi de l'intérêt qu'il prenoit au salut de sa patrie, & qu'il ne lui préféra jamais les avantages de la *France*: c'est, suivant notre Auteur, la marque la plus évidente du zèle que DE WITT eut pour sa Patrie, & un indice de son patriotisme au-dessus de toute exception. Elle lui attira la haine de cette Cour, qu'il obligea de s'accommoder avec celle d'*Espagne*. DE WITT ne chercha pas à rompre de nouveau avec l'*Angleterre*; les propositions qu'il fit sur ce sujet à *Louis XIV.* ne servoient qu'à fonder les dispositions de ce Monarque, & à découvrir sur quoi il pourroit compter. On permit à la *France* de se pourvoir en *Hollande* de Vaisseaux, &c. mais en quel tems? dans le tems que la *France* en avoit besoin pour secourir l'Etat. *Louis XIV.* étant tombé sur la République, & ayant pénétré jusques dans la Province de *Hollande*, on écoute les propositions d'accommodement: mais dans ces circonstances critiques, DE WITT n'assista pas à l'Assemblée des Etats. Il avoit failli être assassiné, & ses blessures l'empêchoient encore de sortir; on ne peut donc point le charger des Résolutions qui furent prises alors.

Tous

Tous les traits que l'Auteur lance contre ceux du Gouvernement présent, qui se sont opposés à donner le secours qu'exige l'Angleterre, portent entièrement à faux ; parce que l'Etat a été en droit de le refuser, & qu'il est très-en droit de se plaindre des vexations commises contre les Vaisseaux de la République.

Voilà l'exposé de deux petits ouvrages, qui ont été dévorés dès qu'ils ont paru. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait dans le premier, plusieurs inexactitudes de faits, & des assertions qui ne sont pas prouvées ; que ces inexactitudes & ces assertions, sont admirablement bien indiquées dans le second. Écrit, qui d'ailleurs a un très-grand avantage sur le premier, tant pour le style que pour la connoissance de l'histoire. Mais l'Auteur du second Écrit, a-t-il refusé celui du premier dans le fonds de la question ? Nierait-il que Mr. Witt ait été le tout-puissant en Hollande ? qu'il ait porté cette Province & par elle la République, à déclinier des engagements avec l'Angleterre, tant qu'il croioit que Charles II. s'intéressoit en faveur du Prince ? Qu'il se soit attaché à la France comme à l'unique appui de la constitution où se trouvoit alors la Province de Hollande ? Que ce ne fut qu'à l'extrémité qu'il commença à prêter la main à d'autres arrangemens, & à se munir contre la France ? Que ce fut son parti qui se montra entièrement disposé à se plier aux conditions dures & honteuses que Louis

124 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

XIV. exigeoit ? Que DE WITT, quoique absent de l'Assemblée des Etats, ne les gouvernât encore par ses avis & son esprit ? Qu'enfin ce ne fut le Parti *Stadbouderien* qui montrât du courage & de la fermeté, & qui par-là, sauva la République d'un péril, qui auroit inmanquablement entraîné sa ruine.

Pour dire un mot de la réflexion que l'Auteur du *vrai Caractère* fait sur l'authenticité des Lettres de d'*Estrades*, bien que je ne veuille pas la garantir, je trouve pourtant que sa remarque n'est pas juste. Le Pensionnaire, dans l'idée d'inviter le Comte d'*Estrades* à aller avec lui à *Amsterdam*, pour y assister au changement de la Magistrature, a fort bien pu lui en faire la proposition, & parler en même tems de *Leide* & de *Haerlem*, deux villes qu'on passe ordinairement, sans lui avoir dit qu'il alloit aussi assister au changement de la Magistrature dans ces deux dernières villes : & le Comte d'*Estrades* a pu fort bien se tromper sur ce sujet ; & croire que M^r. DE WITT avoit parlé de ce changement, relativement aux trois villes. Rien n'empêche donc qu'il n'ait pu écrire à son Roi comme il l'a fait.

ARTICLE IX.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

SUR LE D. E.

Unfal.

NOUS n'avons pas encore donné les justes regrets qui sont dûs à la perte d'un des Théolo-

NOUVELLES LITTÉRAIRES. 145

logiens & des Philologues les plus consommés de ce siècle, Mr. *Olaus Celsius*, le père, qui mourut le 24. Juin dernier, dans sa 86. année. Son *Hierobotanicon* suffit pour l'immortaliser : on dit qu'il a laissé des additions & des corrections pour cet Ouvrage; il est à souhaiter que le Public n'en soit pas privé.

P O L O G N E.

Varsovie.

Mr. *Laurent Mitzler de Koloft*, Conseiller de Cour, & Médecin de S. M. le Roi de Pologne, a répandu un Projet de souscription, pour l'Edition d'un Corps d'Historiens Polonois, tirés pour la plupart des MSS. de la célèbre Bibliothèque *Zaluskienne*, cela fera treize Volumes *in folio*. Le premier contiendra les Auteurs Topographiques, dont voici la liste.

1. *Pomponius Mela de Sarmatia, cum Commentariis Joachimi Vadiani.*
2. *Æneæ Sylvii, postea summi Pontificis PII II. Relatio de Polonis, Lituania, & Prussia.*
3. *Erasmii Stellæ, Libanotbani, Libri duo, de Borussia antiquitatibus.*
4. *Alexandri Guagnini, Veronensis, seu potius, Strigovii, Poloni, (Guagninus enim fuit plagiaris,) Chorographia totius Poloniæ, Lituaniæ, Prussiæ, & Livoniæ.*
5. *Martini Crameri, Episcopi Parmensis, Polonia, sive de situ, populis, moribus, magistratibus, & Republica Regni Poloni, Libri duo.*
6. *Matthiæ a Michovia, Med. Doct. & Canonici Cracoviensis, de Sarmatia Asiatica & Europæa, Libri duo.*
7. *Sigismundi, Lib. Bar. in Heberstein, Descriptio Lituaniæ.*
8. *Hartmanni Schedelii Commentariolus de Sarmatia.*

Tom. XV. Part. I.

K

9. Sta-

146 NOUVELLES LITTÉRAIRES

9. Stanisłai Sarnecii *Descriptio veteris & novae Poloniae, ut & Russiae ac Livoniae*.

10. Joan. Crassini *Polonia*, 1574. Liber rarissimus, qui quaedecim aureis nummis saepius fuit emtus.

11. Simonis Starovolskii *Polonia*, cum additamentis & annotationibus Martini Boehmii, Prof. Gymnasij Thorunens. ex autographo Bibliothecae Zaluscianae.

12. Sigismundi Swiencicii *Descriptio Ducatus Masoviae ad Stanislaum Lubienscium*, Episcopum Plocensem, missa; ex autographo Bibliothecae Zaluscianae.

15. Andreæ Cellarii novissima *Descriptio Regni Poloniae, magnique Ducatus Lituaniae*, omniumque regionum juri Polonico subiectarum, una cum regni hujus geographica delineatione.

14. Luca Opalenii *Polonia*, defensa contra Barclaium.

15. Davidis Chytræi *Vandalia*, regionum ad Mare Balticum, Pomerania, Prussia, Livonia, Masovia, Poloniae principes & statum Republicae & Ecclesiarum summam exponens.

16. *Descriptio succincta Regni Poloniae*, una cum Ducatibus ejusdem, Palatinatibus, atque Regionibus, ex Germanicâ lingua translata.

17. *Descriptio Ukraina*, auctore de Beauplan, ex Gallico translata.

18. Martini Zeileri, *Descriptio Regni Poloniae & Lituaniae*.

19. Caroli Ogerii, Galli, *Iter Polonicum*.

20. Bernhardi Connor, Angli, Med. Doct. antiqui & praesens regni Poloni status historicus, geographicus, physicus, politicus, & ecclesiasticus.

21. Jo. Bapt. Pacichelli, Itali, de statu ac finibus Poloniae, ex historia itinerum, per Europam Christianam, (Memorie de viaggi per l'Europa.)

22. Augustini, Lib. Bar. de Meyerberg, de Polonia, ex Libro qui inscribitur, Itar in Moscoviam.

23. Lau-

Nouvelles Littéraires.

23. Laurentii Corvini, *Ode Sappheia de Polonia*,
& ejus Metropoli Cracovia.
 24. Conradi Celtis *Carmen ad Vistulam fluvium.*
 25. Ejusdem *Salinaria.*
 26. Adami Schroeteri, *Silepsi, Rer Salinarum*
Sarmaticum.

Le second Tome de ce Recueil contiendra les Auteurs généalogiques; & l'on commencera dans le troisième à donner les Historiens proprement dits, par ordre Chronologique. La Souscription, qui est ouverte jusqu'à Pâques 1757. est d'un bon Ducat par volume pour le papier ordinaire, & dix-huit gros de plus pour le meilleur papier. On n'en pourra acquérir un seul Exemplaire que par voie de Souscription. La Pologne n'a point encore eu d'Ouvrage aussi considérable dans ce genre. Chaque Volume sera de neuf alphabets. L'impression se fait sous les yeux de l'Éditeur, qui aura soin qu'elle soit des plus correctes. Il y aura plusieurs Planches, qui représenteront des Monumens publics, des Médailles, &c. On peut aussi souscrire à Thorn, chez Mr. Giller; à Danzig, chez Mr. Oemeben; à Elbing, chez Mr. Sieffert; & à Leipzig, dans la Librairie de Gluckfeld. Ceux qui paieront pour douze Exemplaires, en auront un treizième gratis.

ANGLETERRE.

Londres.

Mr. T. Steddrake vient de publier une Dissertation curieuse qu'il avoit lue il y a quelque temps devant la Société Royale, & qui en a été fort goûtée; en voici le sujet. *The causes of heat and cold*, c'est-à-dire, *Examen des causes du froid & du chaud dans certains climats de notre Globe, en tant qu'elles sont dépendantes des rayons du Soleil; où l'on se propose de montrer comment à l'égard du Thermomètre, les degrés de*

248 NOUVELLES LITTÉRAIRES

déterminer jusqu'où ils diffèrent du chaud & du froid en d'autres pays. in octavo, 1 Sh. Cooper. Cet ingénieux Auteur recherche ici, de combien de degrés le climat des pays plus méridionaux, est ou moins froid ou plus chaud que le nôtre, & il s'efforce pour cet effet d'ajuster un Thermomètre de façon qu'il puisse marquer exactement cette différence. Cette découverte est très-utile en particulier pour la culture des fleurs & des plantes, que l'on transplante des pays chauds, dans des pays froids.

Une autre production marquée au bon coin, c'est la suivante. *A Treatise containing the description and use of a curious Quadrant*, c. à d. *Traité qui contient la description & l'usage d'un quart de Cercle curieux, commencé & achevé par l'excellent Mécaniste Jean Rowley, pour prendre les hauteurs, & pour résoudre différents Problèmes de Mathématiques, dans la Géométrie, la Navigation, l'Astronomie, &c. les uns par la seule inspection de cet Instrument, & les autres par des opérations aisées faites par son moyen. Le tout accommodé à la portée des moins Intelligens. Avec une Explication alphabétique de tous les termes d'Art nécessaires, & une planche de cet Instrument. Par T. W. Membre de la Société Royale*, in quarto. Dodfley, 5 Sh. Cet Ouvrage est très-estimé.

Quoique l'on n'en puisse pas dire autant du Livre dont je vais parler, il ne laisse pas d'être bon & utile dans son genre. En voici le titre dans toute son étendue. *The rules of practice methodised and improved*, c. à d. *Les règles de la pratique, perfectionnées & rangées en ordre; Ouvrage qui renferme tous les cas nécessaires, avec divers exemples sous chaque cas, & quelques contractions; outre plusieurs exemples propres à exercer celui que l'on enseigne, & à lui servir de questions à résoudre. A quoi l'on a ajouté les méthodes les plus concises pour trouver la valeur des choses quand on n'a que des parties.* Le tout ac-

com-

commode à l'usage des Marchands en gros & en détail dans quelque genre que ce soit. Item, des méthodes utiles aux Vâriers, aux Peintres, aux Peaveurs, aux Menuisiers, pour mesurer exactement & facilement en long, en large, en rond, en quarri, & de toutes les façons. A l'usage des Ecoles & de tous les Curieux. Par Jean Dean, Arithmétiqueien. in octavo, Ketsb, 4 Sh. Le principal reproche que l'on ait fait à cet Auteur, c'est d'avoir étouffé; pour ainsi dire, son Ouvrage sous une multitude affomante d'Exemples, car on y en compte jusqu'à 1153. plus ou moins.

Trois de nos plus fameux Théologiens, Non-Conformistes, Mrs. Chandler, Lardner, & Edouard Saunderson, ont bien voulu être les Editeurs d'un Ouvrage posthume d'un de leurs savans Confrères, feu Mr. Moÿse Lowman, dont voici le titre: *Trois Traicts, c. à d. Trois Traicts, contenant, 1o. Des remarques sur cette question; les apparitions rapportées dans le Vieux Testam. étoient-elles des apparitions de Dieu lui-même en personne, ou seulement de quelque autre Intelligence qui le représentoit, & qui agissoit en son nom?* 2o. *Un Essai sur la Schekina, ou Considérations sur les différentes apparitions de la Divinité, dont il est parlé dans la Bible.* 3o. *Examen des textes de la sainte Ecriture, qui se rapportent au Verbe, ou Logos. in octavo. Noon, 3 Sh.* Mr. Lowman est connu avantageusement du Public, surtout par sa *Dissertation sur le Gouvernement civil des Hébreux*; & le Livre présent est très-propre à soutenir sa réputation. Cependant ses doctes Editeurs ont soin d'avertir, qu'ils ne prétendant point se rendre garands de toutes les explications ou opinions de ce Théologien, qui ne leur paroit pas exempt d'erreur malgré ses connoissances distinguées. Effectivement plus d'un Lecteur y découvrira sans peine, les principes des *Anti-Trinitaires* mis en œuvre, & soutenus avec beaucoup d'art & de subtilité.

490 . NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Et. Et qu'il y a selon nous de plus neuf & de plus curieux dans cet Ouvrage, c'est l'explication que l'on y trouve de la *Schekina*, de qui se réduit à ceci. Comme l'apparition de la *Schekina* est attribuée à des anges, & qu'elle est souvent appelée l'*Angé du Seigneur*, & que suivant les Ecoles des Samaritains & des Hébreux, le mot d'*Angé* ne signifie pas uniquement un *Esprit*, mais quelquefois aussi *certes forces de puissance* ou d'*instrument* dont il plaît à Dieu de se servir; il suit de là que tout ce qu'il emploie dans cette voie, ou qui manifeste ou annonce sa volonté, est son *Angé*; & qu'ainsi la *Schekina*, ou le *Symbolé matériel de sa gloire*, & l'*Oracle de l'Eternel* qu'on ordonne, peut fort bien être nommé l'*Angé du Seigneur*, & par conséquent encore l'*Apparition de la Voie de l'Eternel du milieu du feu*, & l'*Angé qui parla avec Moïse sur la Montagne de Sinaï*, ne sont que des expressions Synonymes.

Un autre Docteur en Théologie vient de nous donner une nouvelle Edition, revue & corrigée, d'un Ouvrage très-estimé qui parut en 1750. (Voies Journ. Britan. Tom. II.) en 5 Vol. in duodecime, & qui porte le titre suivant: *A System of Divinity and Morality, c. à d. Système de Théologie & de Morale, en plusieurs Discours; sur les articles essentiels de la Religion Naturelle & Révélée, tirés des Ouvrages des plus fameux Théologiens de l'Eglise Anglicane; & commentés par Ascardary, Balguy, Barrow, Bentley, Blackall, Bundy, Burnet, Ben. Calouzy, Clugnet, Clarke, Deirington, Gibson, Goodman, Hickman, Hale, Hopkins, Horst, Jackson, Ibbot, Lisleton, Lupton, Moore, Mott, Pearson, Rogers, Sharp, Syngé, Standonpe, Stillington, Tillotson, Wake, & autres; avec quelques autres Discours de circonstances, par Ferdinand Warner, L. L. D. Recteur de Queantubus à Londres, 4 Vol. in octavo, prix 1 liv. sterl. relié, Griffiths. C'est ici une suite de Discours choisis, & disposés de*

NOUVELLES LITTÉRAIRES. 151

de façon qu'ils forment tous ensemble un *Système* complet de Religion & de Morale, également propre à éclairer l'Esprit, & à purifier le Cœur: Les *Sermons* ajoutés à la fin de cet *Ouvrage* sont, I. Un *Sermon de Jeûne*, prêché à *Kensington*, par l'Archevêque d'*Tork*. II. Un *Sermon* prêché devant la *Chambre des Seigneurs*, le 30. janvier par l'Evêque de *Londres*. III. Un *Sermon* prêché devant eux le 29. de Mai, par l'Evêque d'*Oxford*. IV. Un *Sermon* sur l'*Incendie de Londres* prononcé à *St. Paul*, par notre Auteur lui-même; & enfin un *Sermon* sur la *Conspiration des poudres*, prononcé dans la même Eglise par Mr. *King*.

Mais le Public est redevable au même Docteur *Warner* d'un *Ouvrage* bien plus curieux, & plus recherché, dont voici le titre: *The Ecclesiastical History of England*, c. à d. *Histoire Ecclesiastique d'Angleterre jusqu'au huitième siècle*, in folio, Vol. 1. pr. 1 liv. 4 Sh. *Osborn*. Ce premier Volume est dédié au Roi, & il contient huit Livres. On avoit déjà en Anglois plusieurs excellens *Traités* sur ce sujet, tels que les *Antiquités des Eglises Britanniques*, par l'Evêque *Schillingfleet*; l'*Histoire de l'Eglise Anglicane jusqu'à la mort du Roi Jean*, par le Docteur *Mas*; la belle *Histoire de la Réformation*, par l'Evêque *Burnet*; & sur-tout la grande *Histoire Ecclesiastique de Galtier*, qui s'étend jusqu'à la mort de *Charles II.* Mais cette dernière n'est pas tout-à-fait exempte de partialité, en faveur du *Siège de Rome*; & les autres ne s'étendent qu'à un certain période de temps borné: de sorte que personne n'avoit encore vu de notre *Histoire Ecclesiastique* dans toute son étendue, ni avec toute l'exactitude nécessaire, avant Mr. *Warner*, qui paroît remplir cette tâche d'une manière distinguée.

On a publié ici l'*Histoire*, non d'un *Voyage littéraire*, mais d'un *Voyage d'un homme peu lettré*;

fait en France, en Italie, en Hollande, & en Allemagne en 1738. sous ce titre : *Miscellaneous Remarks made on the spot, c. à d. Observations diverses, faites sur les lieux pendant un Voyage de sept années*. Par Sacheverell Stevens, Gentilhomme, in octavo, prix 6 Sh. Hooper. Ce nouveau Voyageur ne s'amuse point à déterrer des *Manuscripts*, ou des *Antiquités*, ni à approfondir les principes des Gouvernemens des différens Peuples qu'il visite, ou à recueillir des *Anecdotes* curieuses, ou scandaleuses sur les Grands, les Princes, & les Gens de lettres. Il se contente de voir ce qui se présente à lui, & de rapporter fidèlement ce qu'il a vu. C'est ainsi qu'en France il aperçoit tout un Peuple, esclave de son Roi toujours environné d'une armée, & en Italie des Nations entières ensevelies dans les ténèbres de la bigoterie & de la superstition ; & néanmoins ces Nations & ce Peuple paroissent plus gais, plus contents, en général, que ses propres Compatriotes, malgré toutes leurs lumières, & leur liberté. Sa Relation qui est remplie de remarques purement historiques, est encore utile à un autre égard, c'est qu'elle indique exactement les meilleures routes, & les précautions nécessaires pour n'être pas trompé, ou par l'Aubergiste, ou par le Valet de lairage, ou par les autres sanguiers des Voyageurs. En un mot, s'il y a peu à profiter pour l'Homme de Lettres, ou d'Etat dans cette Histoire ; les Gens du monde, les Voyageurs, & les simples Curieux y trouveront suffisamment de quoi s'y amuser & s'y instruire.

Mais toutes sortes de Lecteurs, les Savans & les Ignorans, les gens graves & ceux qui se plaisent aux bagatelles, les Dames & les Philosophes, pourront tous sans exception s'occuper agréablement de la lecture d'une nouvelle Histoire, des plus singulières qui aient jamais été publiées. L'Auteur, qui ne se nomme point, s'y montre tout à la fois & com-

comme Théologien, & comme Philosophe, & comme Mathématicien, & comme Poète, & comme Chevalier-errant; & son Livre est le mélange le plus bizarre & le plus absurde de bon & de mauvais, de sérieux & de romanesque, de galant & de pieux, que l'on puisse imaginer. En voici le titre: *The life of John Buncke, c. à d. Histoire de la Vie de Jean Buncke, Gentilhomme, contenant diverses observations & réflexions sur différentes parties du Monde, & plusieurs aventures extraordinaires*; in octavo, pr. 6 Sh. 6d. Cet Auteur est le même que celui qui publia en 1755. des *Mémoires sur la Vie de plusieurs Dames de la Grande-Bretagne*, & dont on peut voir un *Extrait* fait de main de Maître dans le *Journal Britannique* du Docteur Maty, Tom. xviii. p. 117. Ces *Mémoires* doivent être suivis de sept autres Volumes, & celui que nous annonçons aujourd'hui peut être regardé comme une espèce de *Supplément* au Tome qui a déjà paru. Sous le nom emprunté de *Jean Buncke*, l'Auteur décrit ses propres aventures, & publie les *Mémoires* de sa Vie. Si la narration en est fidèle & véritable, c'est un malheur pour l'admirable Mr. *Buncke*, car il n'est aucun de ses Lecteurs qui ne soit tenté de le prendre pour un nouveau *Chevalier de la Manche*.

Et à propos de *Mémoires*, en voici d'autres qui ne valent pas à beaucoup près les précédens, mais qui auroient pu devenir intéressans & agréables, s'ils avoient été rédigés par une plume plus habile. *Memoirs of the noted Buckborse, c. à d. Mémoires du fameux Buckborse, dans lesquels ce Héros est introduit dans le grand Mohde*, in duod. pr. 6 Sh. 2 Voll. *Croûder*. C'est ici une espèce de satire contre la manie qu'a régné si longtems dans cette grande Ville, au sujet des combats sanglans de nos *Athlètes*; manie qui s'étoit communiquée jusqu'aux plus grands Seigneurs, mais qui vient enfin de s'évanouir avec le

fameux Théâtre de Broughton, qui a été démolli pour toujours.

Ce seroit faire tort au goût du Public, que de l'entretenir de quantité de mauvaises productions dans le même genre, telles par exemple que les suivantes que nous ne ferons qu'indiquer. *The Fits, or the male Fortune-Hunters*, c. à d. *Les Aventuriers*, en 3 Voll. in duod. pr. 9 Sh. Noble. *Polydore en Julia*, a Novel. in duod. pr. 3 Sh. Crowder. *Minorca*, a Tragedy in 3. Acts, pr. 1 Sh. pièce pitoyable, ouvrage d'Ecolier. *The juvenile Adventures of David Ranger*, Esq^r. c. à d. *Ecartés de jeunesse de David Ranger*, tirés d'un Manuscrit original trouvé parmi les papiers d'un Seigneur mort depuis peu; 2 Voll. in duod. pr. 6 Sh. Stevens; Roman digne du plus grand mépris. *Love and diddy*, a Tragedy, c. à d. *L'Amour & le devoir*, par Mr. Jean Slade. in octavo, pr. 1 Sh. 6 sols. Griffith; pièce qui a été représentée une seule fois à Drury-lane, & sifflée de tous les Connoisseurs. *The Mirrour*, a Comedy, c. à d. *Le Miroir*, avec la Vie de l'Auteur, in octavo, pr. 1 Sh. 6 sous, Scott; cette Comédie n'est autre chose que le *Miroir des Muses de Randolph*, avec quelques changemens peu considérables. Mais il y a beaucoup de sel & de plaisanterie dans une petite pièce, intitulée, *The Levee*, c. à d. *Le Lever*, Poème occasionné par le grand nombre d'Ecclesiastiques qui se sont trouvés au dernier lever du Duc de Newcastle, in folio, prix 8 sous, Cooper. On prétend que tout le tems que ce Seigneur a été Premier-Ministre, sa Cour a été principalement composée de petits Colets, qui dans ce pays-ci assistent au lever du Roi & des Grands, tout comme les Laïques; & l'on dit qu'au dernier lever de ce Duc, il ne s'y en trouva absolument aucun, excepté son seul Chapelain; chacun suit dans la disgrâce. Il y a aussi du Comique, & de la bonne Critique dans la Comédie, intitulée *Lilpar*, qui se

NOUVELLES LITTÉRAIRES. 155

se joue actuellement avec quelque succès à Drury Lane ; & le Prologue sur-tout composé par Mr. Garrick, est plein de cette fine saillie, & de cette ironie piquante dont il a le talent d'assaisonner ces sortes de préambules. Il n'en est pas tout-à-fait de même de la pièce suivante, *The Robin-Hood Society*, a Satyre, with Notes variorum, by Peter Pindar, Esq^r. in octavo, pp. 2 Sh. Wobers. C'est une Satyre mordante contre une Société de gens de tout ordre, qui s'assembloit régulièrement dans une Taverne, à certains jours, & qui permettent à tout le monde d'assister à leurs Séances, en payant une bagatelle à la porte. On y traite hardiment toutes sortes de sujets, & chacun y est libre de soutenir les plus étranges paradoxes. Mais notre Satyrique en fait un portrait affreux, & visiblement outré ; & il dédie ce Libelle à Mr. Romaine, Prédicateur fameux, pour qui il témoigne la plus haute estime ; preuve évidente de la justice de son goût. Enfin, c'est un Roman de la plus mauvaise espèce, que celui qui a pour titre, *History of two Orphans*, 4 Voll. in duod. pp. 12 Sh. Owen, by William Tidders. Ces deux Orphelins, nommés Henry & Richemond, jouent les rôles les plus languissans & les plus fastidieux pendant 4. volumes entiers, au bout desquels ils épousent leurs amulettes. Mademoiselle Henry s'appelle *Henry flower* (Rieurido miel) & la *Brown-tress* (Rose-brun). C'est sans doute pour dédommager ses Compatriotes excédés de mauvaises brochures, qu'un Anglois vient de leur offrir les *Songes Philosophiques* du Marquis d'Argens, traduits en leur langue, sous ce titre : *Philosophical Visions, translated from the French*, in duod. pr. 3 Sh. Griffiths. Les généraux ces *Visions* ont été bien reçues ici ; mais nos Critiques y ont trouvé quantité d'endroits négligés & peu sententieux, une grande témérité de critique &

156 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Régard d'un Monarque livré à sa *Maitresse* & à son *Confesseur*, & un libertinage choquant en fait de Religion. Mais nos *Anglois* ont fait un accueil bien autrement distingué aux *Mémoires* & autres *Pièces justificatives* du *Héros de l'Allemagne*, traduites en leur langue. Ils y ont admiré la netteté des recits, la force du raisonnement, la solidité des preuves, & la modération presque sans exemple qui règnent dans toutes les productions de ce genre de ce grand génie.

L'*Art militaire* est devenu si fort à la mode de nos jours, que même dans ces Isles, le Centre du Commerce & des Arts, nos presses nous ont donnés en fort peu de tems, plusieurs *Traités* sur la Science de la guerre ; tels que les suivans, par exemple : *The Target, or a Treatise upon a branch of Art Military*, c. à d. *Le Bouclier, ou Traité sur une branche de l'Art militaire, par un Gentilhomme qui a fait quelque séjour en Angleterre*, in quarto, pr. 12 Sh. *Dodley*. Cet Ouvrage est mal écrit, mais il est profondément pensé, & présente bien des vues neuves. C'est proprement un *Traité de défense*, au molen d'un *bataillon formé en Triangle*, avec un *peloton* mouvant dans le centre, & des *ailes détachées*. De belles planches illustrent toute cette manœuvre. *The Cadet, a Military Treatise, by an Officer*, in octavo, pr. 5 Sh. *Johnston*. Cet autre *Traité* sur la guerre, est dédié au Duc de *Cumberland*, & il renferme un grand nombre de maximes militaires appliquées aux différentes branches de la discipline, & aux divers cas qui se présentent dans la pratique. Il y a dans cet Ouvrage quantité d'excellentes remarques ; & tout homme qui se destine à la profession des armes, ne peut guères se passer d'un Livre si utile. *An easy Introduction to practical Gunnery, or the art of Engineering*, c. à d. *Introduction aisée à l'Artillerie pratique, ou à l'Art de l'Ingénieur*, par

NOUVELLES LITTÉRAIRES. 257

par *F. Holliday*, Maître de l'Ecole privilégiée de *Haugton-Park*, près de *Retford*, dans la Comté de *Nottingham*; pr. 3 Sh. *Imys*. . . Cet habile Auteur donne ici un précis très-exact de toutes les parties des Mathématiques, qui sont nécessaires à un Ingénieur, & il tire ses propositions & ses démonstrations des meilleurs Auteurs.

Un de nos plus fameux Comédiens a publié il y a quelque tems, deux *Dissertations sur les Théâtres*, avec un *Appendix en trois Parties*, in octavo, prix 3 Sh. *Griffiths*; sous ce titre, *Cibbers two Dissertations on the Theatres*. Ce Livre offre une vue générale du Théâtre, depuis les tems les plus éloignés jusqu'à présent, & il contient plusieurs *Anecdotes* nouvelles, sur les Théâtres Anglois; de même que diverses remarques curieuses sur leur usage. Bien que Mr. *Cibber* manque de méthode & d'élégance, il ne laisse pas de se rendre intéressant par les faits & les particularités qu'il rapporte. Sa longue Expérience a formé son goût, & éclairé son jugement. Mais la jalousie du métier, cette maladie si commune à toutes les professions, l'entraîne plus d'une fois à relever les défauts ou les tâches, qu'il croit appercevoir dans son Rival, l'admirable *Garrick*, dont il parle à-peu-près dans ces termes. Cet Auteur, dit-il, si applaudi dans le talent qu'il a d'imiter les imperfections de la Nature, & qui en dépit de la raison & du bon-sens, se permet tant d'écarts impardonnables, sacrifie son jugement à sa vanité, substitue des mouvemens forcés à un noble feu, & une sorte d'enthousiasme à des beautés réglées, donne des éclats de voix & des tris furieux pour des tons oratoires, & fait passer un faux Jeu du Théâtre, pour le plus haut degré de perfection, auquel la *Declamation Théâtrale* puisse atteindre. Il est vrai que Mr. *Garrick* n'excelle pas également dans tous les Rôles, & qu'il lui arrive souvent dans le Tragique, de forcer tellement

ment la voix, qu'il ne peut plus se faire entendre sur la fin de son rôle. Il est vrai encore qu'il outre volontiers les caractères qu'il représente. Mais à cela près, il imite en général si vivement, si noblement, si délicatement la Nature; & ses regards, ses attitudes, ses gestes, ses expressions, ses inflexions des voix inimitables; tout cela, dis-je, réuni dans un éminent degré, le rend incontestablement un des plus grands *Acteurs* de l'Europe.

A ce *Comédien* qu'un secret dépit a rendu *Auteur*, faisons succéder ici un *Ecclésiastique*, que son mécontentement a fait devenir *Poète*; témoin le livre suivant. *A Poem sacred to the memory of Queen Anne, for her bounty to the Clergy*; c. à d. *Poème consacré à la mémoire de la Reine Anne, en retour de ses bienfaits envers la Clergé*, par Edouard Cobden, Docteur en Théologie, & Archidiacre de Londres, in quarto, pr. 6 sous. Baldwin. Les éloges que ce *Chapelain* du Roi prodigue à cette Princesse, semblent être destinés à servir de reproche tacite à ceux de ses Successeurs, qui n'enrichissent pas comme elle tous leurs *Chapelains* sans distinction. Mr. Cobden désireroit fort l'auteur excellente dont parle St. Paul à Timothée (1 Ep. III. 1.). Au reste ce Poème est une nouvelle preuve que l'on peut être fort savant, & faire mal des vers.

L'Angleterre est si fertile en Nouvelles littéraires de tout genre, que pour satisfaire à l'empressement de nos Lecteurs, qui en sont privés depuis que l'excellent Journal de Mr. *Mary* a cessé de paraître, nous avons résolu dans la suite de ne pas nous contenter de celles que nos Correspondants nous envoient, mais d'en puiser encore dans les Ecrits périodiques, qui se publient tous les mois en Anglois. Le *Monthly Review*, Journal composé par des mains aussi habiles qu'impartiales, nous mettra sur-tout en état de faire connaître de ce

la Mer, ce qui paroît de plus intéressant dans toute l'étendue de la Grande-Bretagne. Nous prions le Public de vouloir bien se souvenir que nous donnons ici cet avertissement, afin de ne pas nous exposer au reproche de Plagiat.

L'année passée a vu naître une infinité d'Ecrits politiques sur la situation présente de l'Angleterre; des Auteurs de toute espèce ont pris la plume pour donner des avis à la Nation, & pour critiquer ou pour justifier la conduite du Ministre; la plupart de ces belles productions sont les résultats des Discours qui se tiennent dans les Cafés, ou des Commentaires sur les Nouvelles des Gazettes. Ce que nous pouvons dire des Ecrivains de ce genre, c'est qu'ils ne feroient pas mal d'imiter tous la conduite d'un d'entre eux qui, ayant publié des *Lettres au Public*, s'est refusé lui-même dans une Brochure qu'il a publiée ensuite sous ce titre modeste, mais vrai : *Réponse complète & détaillée à toutes les calomnies, à tous les déguisemens & aux faussetés, contenus dans la quatrième Lettre au Peuple Anglois.*

L'Infortuné Amiral Byng a sur-tout été l'objet contre lequel se sont élevés un grand nombre d'Ecrivains de cette force; sa conduite a été examinée, critiquée, condamnée par un très-grand nombre de gens qui n'ont jamais vu la Mer; il est vrai qu'aussi elle a trouvé des défenseurs parmi des gens qui ne sont jamais sorti de Londres. Heureusement cet Amiral doit répondre devant des Juges plus éclairés.

Il ne faut cependant pas croire que parmi tous ces Ouvrages politiques, il n'y en ait aucun qui mérite d'être lu. Quelques-uns semblent avoir pour Auteurs, des personnes mieux instruites des affaires dont il est question: nous rangeons dans cette Classe celui qui a publié *la Conduite du Minis-*
nistré.

160 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

nistère, examinée sans partialité, dans une Lettre adressée aux Marchands de Londres.

Les Poètes mêmes, saisis de cet Enthousiasme politique, se mêlent aussi de parler d'affaires publiques; preuve en soit une Fable qui vient de paraître; c'est le *Lion, le Léopard & le Blereau*. Le Lion c'est l'*Angleterre*, le Léopard représente la *France*, & par le Blereau il faut entendre les *Provinces-Unies*. Le but de la Fable, est de faire comprendre au dernier de ces Animaux, le danger auquel il s'expose, en ne donnant pas au Lion le secours qu'il lui a promis contre le Léopard; sans entrer dans l'examen des raisons contenues dans ce Poème politique, nous nous contentons d'assurer qu'on peut très-justement lui appliquer ce qui a été dit d'un Ouvrage fort différent.

Tout en est beau

*Papier, dorure, images, caractère
Hormis les Vers, qu'il falloit laisser faire
à la Fontaine.*

Une Tragedie en trois actes publiée sur la prise de Minorque, ne mérite pas un plus grand éloge. Rien n'est plus misérable que la Poésie, & la conduite de toute la pièce. Nous voudrions pouvoir parler plus avantageusement d'une *Épître en Vers* adressée à Mr. Pitt, à l'occasion des derniers changemens dans le Ministère. L'Auteur paroît plein de bonnes intentions; mais en lisant les loüanges qu'il donne au grand homme dont il a entrepris l'éloge, on ne peut s'empêcher de penser à l'Ane, qui pour caresser son Maître, lui applique un de ses piés au visage.

Voici un Ouvrage dans un autre goût, il a pour titre: *Nouvelle Version du Paradis perdu, ou Milton parabrassé*. Qu'on ne croie pas sur ce titre que cet Ouvrage soit réellement une traduction de Milton, on se tromperoit; il est écrit en Anglois
par

par un Gentilhomme d'Oxford, qui a voulu rectifier ce qu'il y avoit de peu exact dans les expressions de ce grand Poëte, & éclaircir par des notes, ce qu'il a dit d'obscur; mais heureusement sa nouvelle Version ne s'étend que jusqu'à la fin du premier Livre du *Paradis perdu*; quoique le titre semble promettre un Ouvrage complet. Si l'Auteur avoit traduit tout Milton comme il avoit commencé, il auroit converti le plus beau des Poëmes Anglois, en un Poëme au dessous du médiocre.

Si la fin de l'année passée n'a pas été illustrée par les Productions de nos Poëtes, elle n'en a pas été dédommagée par les Romans qu'elle a vu éclore. Preuve en soit *L'Histoire des deux Orphelins*, en 4 volumes; il faut avoir une bonne dose de patience pour lire cet Ouvrage, où l'on ne trouve ni génie ni bon sens. *L'Apparition, ou le Cavalier fenelle* ne vaut pas mieux, non plus qu'un autre Livre qui paroit parti de la même main, & qui porte pour titre: *La Vie & les Aventures surprenantes de Cruxot Richard Davis*; les fautes de langage, n'en rendent pas la lecture moins désagréable que l'extravagance des choses qu'il contient. *Les Amans modernes, ou les Aventures de Cupidon*, sont un autre Roman que sa petitesse nous feroit préférer aux précédens, si l'Auteur ne nous menaçoit pas de nous en donner la suite.

Le Dr. Edw. Robinson a publié un *Traité sur les Vertus de la Croûte de Pain, mangée le matin à jeun*. Jusqu'à présent on a ajouté quelques Remarques sur les grandes guérisons opérées par la salive, &c. Si les remèdes dont il fait l'éloge, ne sont pas fort salutaires, on peut être sûr qu'ils ne seront pas de mal. Nous n'osions pas en dire autant d'un autre Auteur qui vient de nous donner une *Dissertation sur la saignée*, &c. Il a traité le même sujet dans quelques Magazins, & son Ouvrage ne contient
 Tom. XV. Part. I. L pres-

162 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

presque rien de plus que ce qu'il y a dit, excepté qu'au lieu d'ordonner qu'on tire à ses malades sept ou huit onces de sang par semaine, comme il le vouloit auparavant, il se contente dans ce nouvel Ouvrage de recommander qu'on n'en tire que deux onces à la fois; mais ces petites saignées doivent être répétées très-fréquemment jusqu'à l'entière guérison.

Un Médecin d'Edimbourg, Mr. *Alston*, bien différent des précédens, a publié une *seconde Dissertation sur la Chaux vive*, & sur l'Eau de Chaux. Cet Ouvrage est destiné principalement à réfuter l'Essai sur l'Eau de Chaux, du Dr. *Wbytt*. L'Auteur y traite son Adversaire avec la politesse qui convient entre honnêtes gens, & son Ouvrage contient plusieurs observations importantes sur l'efficacité de ce remède contre la Pierre & la Gravelle.

Dans nos Nouvelles littéraires de l'année passée nous avons parlé de l'accusation intentée contre Mr. *Bower*. Un de ses amis a tâché de le justifier dans une Brochure où il réfute les fausses insinuations de ses ennemis, & donne une idée juste de son caractère; il prouve qu'on a tort de l'accuser de Catholicisme; parce qu'il est très-affidèle à l'Eglise & fort estimé par ses voisins. Quant à la somme, qu'il a prêté aux Jésuites, on nous apprend qu'il ne l'a fait que parce qu'il n'avoit pas trouvé occasion de la placer en d'autres mains, à un aussi bon intérêt. Cet Ouvrage n'est pas propre à dissiper les préjugés qu'on a conçus contre Mr. *Bower*.

Nourse a imprimé en François les vrais Principes de la Langue Angloise; où se trouve développé tout ce qui est nécessaire aux Etrangers pour apprendre facilement à parler, lire & écrire d'Anglois, par V. J. *Peyton*. Ce Livre seroit utile si l'on y trouvoit ce que le titre promet.

Une

NOUVELLES LITTÉRAIRES. 163

Une Compagnie de nos Libraires entreprend de donner par souscription une nouvelle Edition de la Traduction & de la Continuation de l'Histoire d'Angleterre de Rapin, par Mr. Tindal, en 20 Volumes in octavo. Dans le Programme qu'on a publié, on expose en peu de mots le mérite de cet excellent Ouvrage, & on y demontre que la Traduction n'est point inférieure à l'Original, & cela avec raison; car outre qu'elle est l'Ouvrage d'un très-habile homme, Mr. Rapin aiant écrit l'Histoire d'un Païs, où il étoit étranger, a dû traduire en François les Pièces & les Monumens Anglois où il a puisé: au lieu que dans la Traduction, on retrouve les mêmes paroles des Auteurs originaux. Ainsi on peut dire que l'Ouvrage de Mr. Rapin est plutôt une Traduction que celui de Mr. Tindal.

Les Libraires Rivington & Fletcher, vont aussi enrichir le Public d'une Nouvelle Histoire complete de l'Angleterre, en 3 Vol. in quarto. Le Plan qu'ils en ont publié, nous apprend que l'Auteur de cet Ouvrage possède à un degré éminent toutes les qualités qui caractérisent un excellent Historien, & ils nous avertissent que son travail a été entrepris & executé après les plus mures délibérations, & qu'il est préférable à toutes les autres Histoires d'Angleterre, en ce qu'il remonte au tems les plus reculés, & ne finit qu'à la Paix d'Aix-la-Chapelle.

A L L E M A G N E.

Halle.

Entre ce grand nombre d'Ouvrages savans & utiles qui s'exécutent ici sous la direction du célèbre Docteur Baumgarten, un des plus intéressans c'est la Biographie Britannique, ou Vies des Anglois qui ont tenu un rang distingué, soit dans l'Etat soit dans la République des Lettres. Le troisième Vo-

164 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

lume, qui a paru depuis quelque tems chez Gabauer, contient 2 alph. 10 feuilles, in octavo. Mr. Baumgarten s'est déchargé du soin de continuer cet Ouvrage sur Mr. Kypke, Professeur à Königsberg, dont il connoit à fonds la capacité par les secours qu'il en a déjà reçus dans la Traduction de quelques parties de l'Histoire universelle.

Leipsig.

Mr. Brucker, qui s'est acquis tant de réputation par ses Ouvrages sur l'Histoire de la Philosophie, a un Fils qui marche dignement sur ses traces, & qui vient de dégager une promesse que le Père avoit fait, il y a quinze ans, en publiant l'Ouvrage dont voici le titre: *Seipjonis Aquiliani de placitis Philosopharum, qui ante Aristotelis tempora flouruerunt, ad principia rerum naturalium & causas maximas assignandas pertinentibus. Studio & opera Georgii Moralia. Ob singularem raritatem & usum eorum scriptis paternis commentarios & illustrationes adjecit. Philippi Jacobi Crophii tractatione de Gymnasiis literariis Albinensium annotationibus emendata cura Carolus Fredericus Bruckerus, in quarto. 1 alph. 9 L.*

L'Université de cette Ville a perdu le 6. de Décembre Mr. Jean-Christien Hebraeus, Docteur & Professeur en Théologie, Chanoine du Chapitre de Meissen dans sa 71^e. année.

Un jeune homme, nommé Mr. Jean-Christien Frauendorff, qui a fait ici un séjour de six à sept ans, & qui vient d'en partir pour Riga, où il a un établissement avantageux, s'est fait connoître & estimé par diverses productions. Telles sont, 1. *Réflexions sur les Contrebandiers en France, tant qu'ils peuvent y influer sur l'Etat. in duodecimo, 1756. pp. 45.* Il y en a deux Editions. 2. *Réflexions sur la situation présente des affaires entre la France & la Grande Bretagne, 1756. in octavo. pp. 224.* 3. *Mémoires sur la mort de Mr. Kapp, célèbre Professeur de*

NOUVELLES LITTÉRAIRES 167

de l'Université de Leipzig, 1756. in quarto. pp. 12.

Der gelehrte Bauer, &c. c'est une Relation très-intéressante de la manière dont un Païsan très-pauvre, nommé *Jean Ludwig*, est devenu un Philosophe profond, & s'est mis au fait de presque toutes les Sciences abstraites. Cela fait un Volume de 200 à 300. pages, petit in octavo, qui a été publié par Mr. *Hoffman*, Inspecteur de l'Académie de *Dresde*.

Göttingen.

Mr. le Professeur *Rouvier* a fait imprimer chez *Bossiegel*: *Observationum medicarum de partu laborioso Decades duae, prima & secunda*. Ces Observations ont le double mérite de l'exacritude & de l'utilité.

Mr. le Professeur *Kaestner* a annoncé ses leçons publiques par un Programme intitulé: *Matheseos & Physices Ideae generalis in usum lectionum Encyclopaedicarum*; editio *Abraham Gotholf Kaestner, Math. & Phys. P. P. O. in quarto*, pp. 12. C'est un coup d'œil fort judicieux de ces deux Sciences.

Altena.

On a imprimé ici en Allemand un *Essai sur l'Art des Lettres de Commerce, suivant les règles de Mr. Gellert. avec une Dissertation sur le bon goût dans ces sortes de Lettres*. Cela ressemble assez aux Ouvrages de Philosophie Scientifique sur l'art de faire des souliers. A l'abde de vouloir tout mettre en règles, on substitue le ridicule au naturel.

Murbourg.

Nous avons perdu ici un Viennois qui s'étoit distingué dans la Philologie, c'est Mr. le Professeur *Jean-Joachim Schröder*, mort le 19. juillet dernier, dans la 77. année.

Wittenberg.

Le respectable Doien de notre Université, Mr. le Professeur *Alphmaier*, en quittant le Rectorat, a fait imprimer un Programme fort curieux, com-

166- NOUVELLES LITTÉRAIRES.

me le titre seul peut en convaincre: *Num vera sit Historia*, 1. Carolum V. obtudisse pennam post subscriptam pacem Augustano-Religiosam A. MDCLV. 2. Ferdinandum I. ad Lutherum misisse Epistolam illam Tomo XXI. Fol. cxcv. sequ. Luther. Opp. Lips. A. 1733. editorum, in. Aede OO. DD. Acad. disquirat Oratione solenni Georg. Guil. Kirchmaierus, Academia Wittebergensis adhuc Rector, nunc Magistratu abiens, xv. Cal. Novemb. A. MDCCCLVI. cum aliis ad Lutherum pertinentibus Scriptis suis de ipsis imagine & cum Epist. olim ad Illustr. Quirinum. in quarto. pp. 12.

Berlin.

Mr. Chapat, Conseiller de Cour, a donné une troisième Edition des *Actes Apostoliques* en Vers, qu'il a dédiée à S. A. R. Madame la Princesse d'Orange. Il y a retouché considérablement les Editions précédentes, desorte que cet ouvrage tend à sa perfection.

H O L L A N D E.

Amsterdam.

J. F. Jolly a imprimé *Discours sur l'Origine de l'Inégalité parmi les Hommes*, pour servir de Réponse au Discours que Mr. Rousseau, Citoyen de Genève, a publié sur le même sujet, par Mr. Jean de Castillon, Professeur en Philosophie & Mathématique à Utrecht. Le savant Auteur de cet Ouvrage y soutient la cause de tout le genre humain, & il s'étonne avec raison qu'on ait tardé jusqu'à présent à répondre à tout ce que Mr. Rousseau a dit d'humiliant, pour la Nature humaine. „ Lorsque Mr. Rousseau, „ remarque-t-il dans sa Préface, nous défilait les „ yeux, & nous fit appercevoir le mal que les „ Arts & les Sciences avoient fait aux mœurs, „ mille Ecrivains soutinrent l'honneur des Arts „ & des Sciences contre la vérité. Lorsqu'il en „ tre-

NOUVELLES LITTÉRAIRES. 107.

„ treprit de priver la France de sa propre Musi-
 „ que, mille Auteurs s'élevèrent contre un para-
 „ doxe, qui à peine éteindroit la gloire de la Na-
 „ tion. Il y a presque un an qu'il relève les dé-
 „ lites des *Epicuriens* sur notre origine; qu'il ré-
 „ duit nos premiers Pères au rang des bêtes les
 „ plus stupides; qu'il nous accuse d'être les plus
 „ méchans & les plus féroces de tous les ani-
 „ maux, & on n'a pas encore repoussé ces ca-
 „ lomnies." C'est donc l'indignation qui a mis la
 main de Mr. *Castillon* à la plume: aussi son style
 s'en ressent-il; il est vif & animé, & l'on voit
 qu'il est intéressé dans la cause qu'il défend. Son
 Ouvrage est rempli de réflexions judicieuses, &
 comme c'est pour la vérité qu'il a pris les armes,
 chaque combat qu'il livre est un triomphe. Si le
 Discours de Mr. *Rousseau* se fait lire avec plaisir
 par l'élégance & la force de la diction; le Livre
 de Mr. *Castillon* se fera estimer par la solidité des
 raisonnemens, dont quelques-uns n'auroient rien
 perdus, s'ils avoient été tant soit peu abrégés.

Leide.

Henri Scheurleer, F. Z. Libraire à la Haye, vient
 de nous annoncer une édition des six premiers
Liures d'Euclide, faite sous les yeux de Monsieur
 le Prof. *Koenig*, & revue par *Abrabam Kuypers*,
 excellent Caissier, demeurant à la Haye, dans le
Spuistraat. Cet Ouvrage a été commencé sous la
 direction de Monfr. le Prof. *Koenig*, qui en a pro-
 posé la forme: mais comme le Libraire a cru avec
 raison, qu'il ne seroit parfait, à moins qu'il n'eût
 été assaisonné d'une bonne sauce de cuisine, le Pro-
 fesseur a jugé qu'il ne lui convenoit plus d'avoir
 part à cette rare production; si ceux, qui ont
 souscrit pour cet ouvrage, ne se sentent pas du
 goût ni de l'appetit pour une *Géométrie de Cuisine*,
 ils n'auront qu'à se faire rendre leurs avances.

Elie

108. NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Elzé Lapez, fils, Libraire à *Leide*, nous a annoncé, il y a quelque tems, *La Géométrie*, mise à la portée de la Jeunesse. Cet Ouvrage sera composé des *Elémens de la Géométrie* selon *Eucclide* & *Archimède*; d'un *Traité sur la Trigonométrie plane & sphérique*; d'un *Traité des Données* par *Eucclide*; & de celui sur la *science de la Raisson*, par *Apollonius de Pérge*. 2 vol. in quarto. Cet Ouvrage ne se sentira ni de la Cuisine, ni du Cuisinier: il sera dirigé par un habile Géomètre, connu pour tel dans toute l'Europe.

TABLE DES ARTICLES.

I. VOIAGE LITTÉRAIRE dans les Etats du PAPE, par les Pères MAIRE & BOSCOVICH.	Pag. 3
II. OBSERVATIONS ACADEMIQUES de Mr. B. S. ALBINUS.	20
III. COLLECTION complète des OEUVRES de Mr. DE VOLTAIRE.	39
IV. VIE de Mr. PITHOU. SECOND EXTRAIT.	53
V. LE DROIT Naturel, Civil, Politique & Public, par Mr. l'Abbé YVON. SECOND EXTRAIT.	76
VI. MEMOIRES de l'ACADEMIE des Sciences, &c. nouvellement établie à TROYES en CHAMPAGNE.	93
VII. LE MONDE, par ADAM FITZ-ADAM,	112
VIII. Le CARACTÈRE & le VRAI CARACTÈRE de JEAN DE WITT.	127
IX. NOUVELLES LITTÉRAIRES.	144

BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

Pour les mois de

MARS ET AVRIL,

M D C C L V I I.

T O M E X V.

SECONDE PARTIE.



GÖTTINGUE & LEIDE.

CHEZ ELIE LUZAC, FILS, Imp.-Libr.

M D C C L V I I.

THE NATIONAL

REPUBLICAN

OF THE

UNITED STATES

OF AMERICA

WASHINGTON

1877



REGISTERED AT THE

POST OFFICE AT WASHINGTON

NOV 1877



BIBLIOTHEQUE IMPARTIALE,

Pour les mois de MARS & AVRIL.

M D C C L V I I

A R T I C L E L

DE LA MANOEUVRE DES VAISSEAUX
ou traité de Méchanique & de Dynamique,
dans lequel on réduit à des solutions très-sim-
ples, les problèmes de Marine les plus diffi-
cles, qui ont pour objet le mouvement du Na-
viere. Par M. BOUGUER de l'Académie
Roiâle des Sciences, de la Société Roiâ-
le de Londres, Honoraire de l'Académie
de Marine, ci-devant Hydrographe du
Roi au port du Croisic & au Havre de
grace. A Paris chez H. L. Guerin & L.
P. de la Tour rue St. Jacques. m. dcc. lviij.
avec approbation & privilège du Roy.
Volu. in 4°. d'environ 520. pages avec
15. planches.

Nous remarquons d'abord à la tête de cet ouvrage une préface qui nous paroit très-digne.
Tom. XV. Part. II. M 2 gue

gne d'attention. L'Auteur y compare la Marine des Modernes avec celle des Anciens. Si on jugeoit de cette dernière par les descriptions trop pompeuses qui nous en restent, on s'imagineroit qu'on a été beaucoup plus habile autrefois dans l'Architecture navale qu'on ne l'est actuellement. Mais M. *Bouguer* nous fait observer que pour ne pas s'engager dans des dissertations vaines qui ne décideroient rien, il faut pour comparer avec utilité les deux Marines, examiner avec soin les succès ou les expéditions de l'une & de l'autre.

Tite-Live & Plutarque nous assurent en parlant de ces vaisseaux extraordinaires des Anciens, dont les dimensions étoient si grandes, qu'on les avoit plutôt construits par ostentation & pour tenir lieu de palais d'une espèce singulière, que pour en tirer quelque service sur mer. Ainsi il faut nécessairement pour ne point former de jugement précipité, prendre le parti indiqué par notre Auteur. On sait le tems que les anciens emploioient ordinairement à faire certains trajets: ils étoient quelquefois dirigés par un vent favorable qui leur servoit comme de boussole; ils singloient la nuit comme le jour lorsqu'ils eurent reconnu suffisamment les contours des côtes par la fréquence de leur Navigation; mais nous faisons actuellement les mêmes trajets en y employant beaucoup moins de tems: nous nous rendons, par exemple, en 15 ou 20 jours des environs de la mer rouge, aux côtes de Malabar, en profitant du retour des vents réglés; au lieu que les Anciens, après qu'Hippalus leur eût appris à s'avancer en pleine mer dans la même route, s'en

voient besoin de 40 jours pour faire la même traversée. On peut par cette seule comparaison désirer de quel côté est l'avantage.

Les Anciens n'arborient selon toutes les apparences qu'un seul mât; ce qui ne leur permettoit pas de donner assez de voilure à leurs navires; il est vrai, qu'ils avoient différens appareils de voiles; le plus grand a le nom d'*Artemon* dans les Actes des Apôtres; mais apparemment qu'on appliquoit successivement ces différentes voiles au même mât, selon que les mers dans lesquelles on se proposoit de naviger, étoient plus ou moins orageuses. Le Nautonier ne disposant que d'une impulsion trop foible de la part du vent, & marchant avec trop peu de vitesse, se trouvoit encore souvent dans l'impossibilité de faire tourner son navire, puisqu'il n'avoit pas de voiles vers la proue, ni vers la poupe, qui suppléassent au gouvernail. La Marine ancienne n'étoit pas moins privée d'un autre avantage aussi important. On ne pouvoit pas aller au plus près, ou disputer pour ainsi dire, contre le vent même, quoiqu'on le prit quelquefois un peu de côté. En un mot, on ignoroit toutes ces finesses de l'art, qui distinguent nos habiles Marins, & par lesquelles ils réussissent à faire comme obéir le vaisseau à leur voix, malgré la grosseur énorme de sa masse & la violence des flots.

Mr. Bouguer soupçonne que nous devons la multiplication des voiles aux nations septentrionales qui infestèrent nos côtes, aux environs du neuvième siècle. Longtems après on découvrit la boussole, & on entreprit ensuite des traversées

plus longues en pleine mer. Il falloit nécessairement alors rendre la capacité des navires beaucoup plus grande; & on profita de la pluralité des voiles pour augmenter non seulement l'impulsion du vent, mais aussi pour mettre une espèce d'équilibre entre les efforts des voiles de la proue & de la poupe; ce qui donna la facilité de procurer tous les mouvements d'Evolution dont on avoit besoin. Toutes les Nations qui habitent sur les côtes, trouvèrent ensuite dans le commerce un appas puissant qui les invita à consacrer leurs vûes vers la Navigation; & l'Art de la manœuvre navale se perfectionna insensiblement, de même que la Manœuvre, & les combats qu'on s'en livra vîrent trop souvent sur la mer contribuer encore beaucoup à faire sentir l'importance de cette dernière partie.

Ce n'est cependant que vers le milieu du dix-huitième siècle, qu'on crut s'appréhender pour la première fois, qu'il n'étoit pas impossible de perfectionner l'art, ou d'y appliquer avec succès la Mécanique & la Dynamique. Plusieurs Savans s'en occupèrent, mais on n'a rien de meilleur que ce que publia le fameux *Jean Bernoulli* en 1714; & néanmoins *M. Bouguer* nous fait remarquer qu'il s'en manquoit extrêmement, que ce grand Savant Mathématicien n'ait rempli son objet. Il supposa toujours pour simplifier ses recherches que la vitesse du vent étoit infinie par rapport à celle du navire, quoiqu'il soit très-certain que la vitesse du filage est d'une grandeur considérable à l'égard de la première; elle en est au moins le tiers ou le quart. Outre cela *M. Bernoulli* ari-

bus

but toujours une Voile d'une figure trop différente de celle qu'elle est ordinairement : si négligea presque toujours la dérive ou cette dérivation de navires qui ne suit pas la direction de sa quille, ou de son axe dans les robes obliques. Se enfin cherchant à sophistiquer son sujet pour le rendre plus facile à traiter, il ne fit jamais aucune attention à la pluralité des voiles, quoique presque toute la perfection de la Marine moderne en dépende. On peut sur cet exposé apprécier le service que nous rend M. Bouguer qui entreprend de traiter cette matière dans toute son étendue, sans faire abstraction des circonstances épineuses qui en sont inséparables.

Si l'on a pu par ce raisonnement nous donner une traîne purement élémentaire, il a pourtant tâché de rendre son travail utile à tous les Lecteurs, en fondant pour ainsi dire dans le même volume deux différens ouvrages. Il expose ses nouvelles maximes dans le commencement de chaque section, il les éclaire par des exemples, il en fait les applications, & il parle même aux personnes qui ne sauroient que très-peu de géométrie. Ce n'est qu'après cela qu'il donne, non pas des démonstrations synthétiques, mais les calculs analytiques qui l'ont conduit à la découverte de ses nouvelles règles, & les Lecteurs qui ne seroient nullement géomètres, n'auroient qu'à passer ces endroits vides, ils ne retireroient pas moins de fruit formel de l'ouvrage de M. Bouguer. Ils seroient seulement sujets à cet inconvénient, ils ne pas avoir les vraies raisons de plusieurs des règles qu'ils mettroient en pratique.

DE LA MANÈVRE

Le premier des trois livres dans lesquels le Traité est divisé, contient des Elémens complets de Méchanique & de Dynamique. On s'attache dans tous les traités de Méchanique ordinaires à considérer les Machines lorsqu'elles sont en repos; & nous n'avons nul livre élémentaire dans lequel on se soit encore avisé de considérer les machines en mouvement ou en action. Notre Académicien n'est pas sujet au même reproche. Il faut bien qu'il considère d'abord l'équilibre entre les corps qui agissent les uns contre les autres par leur simple tendance au mouvement; mais il ne s'y borne pas, & il a bien raison de donner beaucoup plus d'étendue à ses examens. Toutes les machines ne sont-elles pas destinées à se mouvoir, & les navires en particulier doivent-ils rester en repos, lorsqu'ils sont poussés par l'effort que fait le vent, sur toutes leurs voiles?

Notre Académicien s'attache beaucoup dans la seconde section de son premier livre, à rendre sensible l'inertie des corps, & à montrer combien elle est différente de leur pesanteur. Nous avons l'art dans plusieurs machines, de nous rendre favorable l'action de cette seconde force; au lieu que nous avons toujours contre nous l'inertie, lorsque nous voulons communiquer du mouvement à un mobile, ou lui en ôter. Il n'y a personne qui n'ait éprouvé qu'on trouve une grande résistance à pousser une grande masse sur un plan parfaitement horizontal: on n'agit pas alors contre la pesanteur du mobile, puisqu'elle s'exerce sur une direction exactement perpendiculaire au plan qui est horizontal: & d'un autre côté le frotte-
ment

ment est comme nul, si le plan est parfaitement uni. La résistance qu'on ressent est donc produite par une autre cause : elle vient de l'inertie de la matière, ou de ce qu'on ne change pas sans peine l'état de repos ou de mouvement d'un corps.

On emploie fréquemment dans la Dynamique le principe de la *conservation des forces vives* dont l'application est quelquefois très-obscure. M. *Bouguer* se sert ici de principes plus lumineux & plus simples. Il n'a recours qu'aux loix ordinaires de la communication des mouvemens, à leur composition & décomposition, & à l'équilibre qui se trouve nécessairement entre les résistances qu'ils font par leur inertie, les uns en prenant de nouveaux degrés de vitesse, & les autres en perdant de celle qu'ils ont. Cette méthode a été employée par notre Auteur dès 1728, en résolvant un problème que M. *Jean Bernoulli* s'étoit proposé sur le choc d'un corps qui en frappe plusieurs autres à la fois ; problème dont M. *Bernoulli* prétendoit que la solution étoit absolument impossible, tant qu'on ne se servoit pas du principe des *forces vives*. M. *Bouguer* remarque avec raison à ce sujet, que s'il y avoit en Méchanique des difficultés de ce genre, il ne seroit pas alors possible de justifier l'application du nouveau principe. En effet par la même raison qu'on ne pourroit pas faire usage des loix ordinaires du mouvement ou de l'inertie, on ne pourroit pas passer de ces mêmes loix à l'autre principe, qui n'en sauroit être cependant qu'une conséquence géométrique, tirée dans certaines circonstances.

DE LA MANIÈRE D'UN

Dans un système de corps dont les uns montent pendant que les autres descendent, tous n'ont pas la même vitesse. La différente combinaison des leviers, des poulies ou des plans diversément inclinés, y met de la différence. M. Bouguer examine attentivement qu'elle est la masse à mouvoir, & pour en rendre l'évaluation plus simple; il substitue quelquefois par la pensée aux corps dont la vitesse est plus ou moins grande, d'autres corps dont la masse seroit différente, mais dont l'effet seroit exactement le même; quant à la résistance au mouvement. La masse totale étant évaluée, il détermine avec le même soin la force accélératrice, ou la pesanteur qui reste, après qu'on a fait la deduction de l'effort produit par la pesanteur des corps qui agissent en sens contraire. La pesanteur restante est la force accélératrice, laquelle en agissant sur la masse qui est à mouvoir, doit produire des effets qu'il n'est pas difficile de comparer à ceux que cause la pesanteur dans la chute naturelle des graves.

On peut imaginer telle machine dans laquelle la masse à mouvoir est continuellement variable; & on en trouve plusieurs exemples dans la Nature. M. Bouguer suppose qu'elle va en diminuant, comme cela arrive réellement lorsqu'on tire l'ancre; & qu'on doit ne pas se voir tromper par la pesanteur du câble; dont une partie rentre à chaque instant dans le vaisseau. Ce problème plus difficile demande du calcul algébrique: notre Académicien le résout, de même qu'un grand nombre d'autres qui ne sont pas moins capables de piquer la curiosité des Lecteurs. M. Bouguer

étrange justification des hommes dans les machines, & sur ce sujet, comme sur tous les autres que nous n'indiquons pas, nous croions avoir recueilli des remarques absolument nouvelles.

La troisième section du premier livre, citée de l'action des corps fluides par leur choc & par leur pression. M. Bouguer montre à former les efforts du vent sur de l'eau, sur les surfaces d'une planche donnée, & il donne des tables pour épargner le calcul; mais ce qui l'occupe le plus dans cette troisième section, c'est la propriété qu'ont les liquides de pousser en haut les corps qui flottent sur leur surface. L'Auteur ne se borne point à la période de sous les écueils, plusieurs observations qu'il avoit déjà données dans le traité de Navire, & le livre encore de nouvelles recherches. Il examine entre autres choses en quel endroit du vaisseau on peut transporter un poids qu'on prend sur le tillac, lorsqu'on veut que sa transposition ne produise aucun changement à la durée des oscillations produites par le roulis, ou par le tangage; c'est-à-dire des balancements qui se font sur les axes du navire ou sur son centre de gravité. M. Bouguer trouve qu'il faut distribuer ce poids sur la circonférence d'un cylindre dont le pôle est vertical, & surélevé dans le même balancement, il détermine cette circonférence & il fait voir qu'elle devient un cercle, si le poids qu'on transporte est peu considérable par rapport au pôle du vaisseau.

Pour donner une notion plus exacte sur ce sujet, nous supposons que les oscillations du roulis ou celles qui se font dans le sens de la largeur du navire, sont de 64 p. secondes, lorsqu'elles s'accro-

DEUXIÈME MANŒUVRE.

cordent avec les vibrations d'un pendule de même poids & longueur. Il faudra mettre au dessous du centre de gravité du navire, la moitié de cette longueur, & dans le point inférieur, ou 80 piés au dessous du centre de gravité du Vaisseau, on aura le centre de tous les cercles concentriques; sur la circonférence de chacun desquels on peut indifféremment placer les parties pesantes; pourvu qu'on les distribue également de part & d'autre de la ligne verticale, afin de ne pas altérer l'équilibre.

Tous ces examens sont relatifs à l'arrimage ou à la manière d'arranger la charge; & ils sont donc partie de la Science du navigateur. Mais on trouve aussi ici d'autres remarques; qui ont un rapport plus immédiat avec l'Architecture navale, & qui n'ont sans doute trouvé place dans l'ouvrage dont nous rendons compte, qu'à cause de leur extrême importance. Notre Académicien propose qu'en fait d'oscillations, de roulis ou de tangage, on ne doit regarder comme corps irréguliers que ceux dont les coupes horizontales n'ont pas leur centre de gravité exactement dans la même verticale. Si on donnoit par exemple à un ponton la forme d'un triangle isoscèle; ou d'un prisme triangulaire dont la base fût un triangle isoscèle, & dont l'angle du sommet qui serviroit de proue fût fort aigu, les oscillations de l'avant à l'arrière, & de l'arrière à l'avant, se feroient précisément comme dans le corps le plus régulier; malgré la différence de grosseur des deux extrémités du solide.

Mais ce n'est pas la même chose, si le corps

flottant n'a pas son centre de gravité précisément au dessous du centre de gravité de son plan de flottaison, ou de la coupe de sa carène faite horizontalement à fleur d'eau. Le corps est alors censé irrégulier; il peut en se balançant, le faire sur deux divers points; & les oscillations peuvent avoir deux durées très-différentes. *M. Bouguer* est parvenu à cette remarque singulière en trouvant une équation du second degré, dont les deux racines réelles satisfont également aux conditions essentielles du problème. Le corps flottant embrasse donc alors l'une ou l'autre de ces deux dispositions, selon la manière dont la cause extérieure qui altère sa situation horizontale, agit dans le premier instant.

Ce problème donne occasion à *M. Bouguer* de faire une observation aussi curieuse qu'utile, qu'il est étonnant que les Mécaniciens n'aient pas encore faite. Lorsqu'on travaille à la solution d'une question de Mathématique pure, on n'est point exposé à tomber dans l'erreur, si on introduit quelque incompatibilité ou contradiction entre les *données*. On en est averti par le calcul qui fournit des racines imaginaires. Qu'on fasse un léger changement dans l'énoncé du problème, les racines imaginaires deviendront réelles & on ne perdra jamais le fruit de son travail. Mais *M. Bouguer* nous fait remarquer que ce n'est pas toujours la même chose, lorsqu'il s'agit d'un problème de Mécanique ou de Physique. Si on a fait à l'égard des *données* quelque supposition contraire aux loix de la Nature, il peut arriver dans une infinité de cas qu'on n'en soit point averti

verti par la forme que prendra l'équation: on parviendra à une solution fautive; mais rien ne le fera connoître. Ainsi il ne faut pas dans ces sortes de recherches, se jeter à l'aveugle dans le calcul; il est toujours à propos d'examiner assez attentivement son sujet avant toutes choses, pour pouvoir répondre qu'on n'a introduit dans l'énoncé du problème aucune incompatibilité physique.

ARTICLE II.

De insigni favore Maximilianⁱ I. Imp. in
Poësin Dissertatio, quam auctoritate ampliss. Philos. Ord. sub præsidio Joh. Gottlob Boehmii, P. P. E. Collég. Maj. Princ. Soc. Past. Arc. A. D. xv. Dec. A. R. S. MDCCCLVI. Defendit Georg. Aug. Marchius Lipsiensis,

c'est-à-dire,

DISSERTATION sur l'inclinaison extraordinaire de l'Empereur MAXIMILIEN I. pour la POÉSIE, par M. le Professeur BOEHM. à Leipzig, chez Breitkopf, in quarto, pp. 40.

M. Boehm continuë à choisir (a) des sujets intéressans pour ses Thèses publiques, & à les traiter d'une manière qui en augmente enco-

re

(a) Voy. Tom. sur. 2^e. Part. p. 222. & suiv.

re le prix. Celui qu'on vient de voir exprimé au titre de la Pièce dont nous allons rendre compte, est un des plus agréables de la Littérature. L'Auteur débute par faire mention des honneurs que la Poésie a reçus dès les tems les plus anciens, de la part des Princes, & des autres personnes constituées en dignité. Plusieurs d'entre elles ont non seulement protégé les Poètes, mais se sont appliquées elles-mêmes à la Poésie. *Augusta, Tibère, & Néron* ont eu ce goût; & le dernier s'en piquoit au point de ne pouvoir souffrir de concurrent dans ce genre. *Tacite* reconnoît qu'il avoit en effet du talent; mais ici, comme dans tout le reste de sa conduite, les écarts prévaloi-ent.

Parmi les premiers Rois François, *Chilperic*, fils de *Clotaire*, Roi de *Soissons*, aimait les Belles-Lettres en général, & se plaisoit à faire des vers Latins, assez mauvais à la vérité, puisque *Gregoire de Tours* n'a pas fait difficulté d'en dire (b): *Confecit libros, quasi Sedulium imitatus; quorum versiculi debiles nullis pedibus subsistere possunt; in quibus, dum non intelligebat, pro longis, syllabas breves posuit, & pro brevibus, longas statuebat.*

Tous les Arts libéraux se réveillèrent sous l'empire de *Charlemagne*; & la Poésie trouva des Amateurs, excités par l'exemple de ce Prince même. Depuis ce tems-là les Empereurs & les Rois d'Allemagne se firent presque tous un point d'honneur de favoriser, quelquefois même de cultiver la Poésie, telle qu'elle existoit de leur tems,

(b) Hist. Francor. L. V. c. 45.

tems, dans un état fort imparfait. Ils prirent surtout une espèce de passion pour ces Vers en langue vulgaire, qui étoient alors si fort en vogue. Le nom de *Frideric Barberousse* se rencontre parmi ceux des illustres *Troubadours* de son nom ; & l'on trouve une Epigramme de sa façon dans *Nostradamus*. L'Empereur *Henri VI.* & *Conrad IV.* Roi des Romains, montrèrent des dispositions fort heureuses à la Poésie, qui devinrent comme héréditaires dans la Maison Impériale. *Frideric II.* joignit à la gloire des Armes celles des Lettres, & anima les Italiens à la Poésie par son propre exemple. Par ce moyen on vit ce bel Art prendre sans cesse de nouveaux accroissemens en Allemagne, jusqu'à ce que *Maximilien I.* qui fait le sujet de cette Dissertation, y donna des soins & une attention, dont on n'avoit point encore eu d'exemple.

Ce Prince étoit né avec le plus heureux génie ; la Nature ne lui avoit épargné aucun de ses dons. Dès ses premières années il excella parmi ceux qu'on élevoit avec lui ; suivant le témoignage exprès d'un Auteur contemporain, *Joseph Grilneck*, qui passa sa vie à la Cour de *Frideric III.* & à celle de *Maximilien*, dont il a écrit les Vies. Encore ce Prince eut-il le malheur d'être retardé par un mauvais Précepteur, *Pierre Engelbert*, qui l'amusa de vaines subtilités, auxquelles il ne pouvoit rien comprendre, & qui, (chose des plus singulières,) le battoit comme plâtre, lorsqu'il n'y pouvoit rien comprendre (c).

Son

(c) Cela mérite bien d'être justifié par une citation,

Son excellent naturel empêcha cependant qu'il ne perdît tout-à-fait le goût des études, que de pareils traitemens étoient si propres à lui ôter. De plus habiles gens que cet étrange Maître, prévirent cette perte, & le mirent sur la bonne voie, où il fit de rapides progrès. Outre sa langue maternelle, & l'Esclavon, il apprit encore plusieurs Langues étrangères, dans lesquelles il s'exprimoit fort purement. Son Latin fut d'un ordre subalterne; & comme il ne l'ignoroit pas, il a mieux aimé se servir de l'Allemand, dans les Ouvrages qu'il a composé.

Mais, comme nous l'avons insinué d'abord, la Poésie étoit l'objet de sa plus tendre inclination. Il étoit né pour elle, dit l'Historien de sa vie. Cependant peu s'en falut que le maudit *Engelbert* n'éteignît presque entièrement ce feu sacré. Il y eut un tems où le jeune *Maximilien*, bien loin de s'occuper de la Poésie, parut la mépriser. Mais le goût inné ne tarda pas à se reproduire; & dès le commencement de son Règne, *Maximilien* s'appliqua non seulement à la lecture des Poètes, mais se mit à faire lui-même

des
tion, tirée de la Vie de *Maximilien*, par *Cuspinien* p. 725. de l'Edition de 1740. *Ubi vero habilis per oratorem, ad litteras addiscendas fuit, Magistro Petro, qui postea Novæ Civitatis, Antistes erat, traditus, aliquot annis, cum nobilium quorundam filiis consubernalibus, Latinas didicit literas. Sed quum ejus præceptor, solis dialecticis argutiis doctus, sophismata illi inculcare vellet, ad quæ capassenus aptus non erat, SÆPIUS ATROCITER VERBERATUS AB EO, magis ipse verberandus.*

des Vers. Il en existe un monument des plus considérables, c'est le Poëme intitulé *Tbeuerdanck Cuspinien*, qui vivoit & écrivoit dans le tems & sur les lieux, le lui attribué formellement.

Cependant on a voulu attribuer ce Poëme à *Melchior Pfizting*, Prevôt de l'Eglise de S. Sebald à Nuremberg. M. Jean David Koeler, qui a fait un petit Traité tout exprès, pour prouver cette assertion, prétend que *Cuspinien* n'avoit dit que *Tbeuerdanck* étoit l'ouvrage de l'Empereur *Maximilien*, que pour faire sa Cour à ce Prince, ou par jalousie contre *Pfizting*. Un autre savant, nommé M. de Kbautz, a réfuté l'opinion de *Koeler*. Et cette réfutation est aisée, puisqu'on trouve dans la Bibliothèque Impériale un Exemplaire du *Tbeuerdanck*, écrit de la propre main de *Maximilien*, où cet Empereur a fait en divers endroits des changemens qui dénotent visiblement que c'étoit son propre Ouvrage. Ce n'est pas que *Pfizting* n'y ait eu quelque part. Il n'est pas sans exemple que de grands Princes, en s'appliquant à quelque composition, & en particulier à la Poésie, aient donné leurs Ecrits en révision à des hommes d'une habileté reconnue, d'un talent décidé. C'est un effet de leur sage modestie, & du peu de loisir que les occupations plus importantes du Gouvernement leur faissent. Aussi *Pfizting*, dans une Dédicace à *Charles*, Roi d'Espagne, depuis *Charles quint*, parle-t-il du *Tbeuerdanck*, à-peu-près comme s'il en eut été l'Auteur. L'Empereur, alors plein de vie, ne désaprouva point ce langage; peut-être même l'avoit-il suggéré à *Pfizting*, pour décliner la qualité d'Auteur.

On

On peut regarder le règne de *Maximilien*, comme l'âge d'or des belles-Lettres en Allemagne. Il n'y eut aucun de leurs objets qui ne fut cultivé. L'Histoire en particulier fut illustrée par la publication de plusieurs anciens Monumens, qu'on tira de la poussière des Archives, où ils étoient prêts à périr. Cependant la Poésie fut toujours distinguée; elle eut des privilèges & des prérogatives singulières. *Conrad Celtis*, un des plus grands Poètes d'alors, le reconnoit dans la Préface de ses quatre Livres d'*Amours*, qu'il dédia à *Maximilien*, qu'il qualifie de *spectarum Musarum restauratorem, defenforem, communemque parentem*.

Rien ne justifie mieux ces titres que le Collège Poétique, fondé alors à Vienne. *Rodolphe IV.* Duc d'*Autriche*, y avoit établi une Université, dont on attribue à tort la fondation à l'Empereur *Frideric II.* mais il n'y avoit point de Profession d'Eloquence, ni de Poésie. *Aeneas Sylvius* témoigne même, qu'on regardoit à la Cour Impériale la Poésie comme un métier vain & dangereux; idée qu'il combattit, & qu'il eut beaucoup de peine à détruire. [Je ne sçais pourtant pas trop bien, comment cela s'accorde avec ce que *M. Boehm* nous dit, à l'entrée de sa Dissertation, du goût que les Empereurs précédens, avoient eu pour la Poésie.] Quoiqu'il en soit, en 1501. *Maximilien* décora son Académie de Vienne, de ce lustre qui lui manquoit, en donnant des Lettres Patentes pour l'érection d'un Collège Poétique, où l'on enseigneroit cet Art, & où l'on feroit des Poètes couronnés, après

s'être assuré de leur capacité par un examen convenable. Les Lettres Patentes sont du dernier d'Octobre; & le 1. de Février de l'année suivante, le Collège fut solennellement inauguré. *Vincent Longin* prononça un Panégyrique de l'Empereur en vers, qui se trouve dans le Recueil de *Freber*. *Conrad Celtis* fut le premier qui enseigna dans ce Collège. L'Académie en reçut un très grand éclat; & les Auteurs contemporains parlent en termes fort magnifiques, de l'état florissant où elle se trouvoit alors; *circa hæc aurea Divi Maximiliani sæcula*, dit *George Eder*, dans son Catalogue des Recteurs & des Hommes illustres de l'*Archigymnasium* de Vienne.

Diverses Sociétés de gens lettrés se formèrent vers ce tems-là dans les Villes situées le long du Rhin & du Danube: & la Poésie en profita. Il y avoit quelquefois entre eux, des jeux, ou combats, à l'imitation des Anciens: & sous les auspices de *Maximilien* même, en présence de toute la Cour Impériale, il se tint un de ces exercices à *Lintz*, sous le nom de *Ludus Diana*, le 1. Mars, 1501. Il a été imprimé à Nuremberg; en voici le titre: *Ludus Dianæ in modum Comoediæ, coram Maximiliano, Romanorum Rege, Kalendis Martii & Ludis Saturnalibus, in arce Lintiana Danubii actus, clementissimo Rege & Regina, Ducibusque illustribus Mediolani, totaque Regia Curia spectantibus, per Petr. Bonomum, Reg. Cancell. Josephum Grunpekium, Reg. Secret. Vissevium Phrisium, Vincentium Longinum, in hoc ludo, laurea donatum, feliciter & jucundissime representatus*. On retrouve la même Pièce

ce dans les *Amores* de *Conrad Celtis*. Les Beaux Esprits trouvoient donc accès & crédit à la Cour de l'Empereur. Il en avança même plusieurs aux premières Charges.

M. *Boehm* fait ici une digression pour remonter à l'usage de couronner les Poètes. Les Rois & les Empereurs accordoient dans les anciens tems cette distinction à ceux qui tenoient les premiers rangs du Parnasse. C'est ce qui a fait dire à *Ovide*,

Cura Ducum fuerant olim, Regumque, Poeta,

Cet usage fut renouvelé en faveur d'un Poète qui en étoit bien digne, du célèbre *Pétrarque*. Il reçut avec beaucoup de pompe la Couronne poétique de laurier au Capitole, en 1341. *Bonaventure*, dans la Vie de *S. François*, indique à la vérité un exemple plus ancien, en parlant de quelqu'un qu'il appelle *secularium cantionum curiosus inventor, qui ab Imperatorum fuerat coronatus, & inde Rex versuum dictus*. Cet Empereur, suivant M. *Koeler*, doit avoir été *Frédéric II.* & M. *Boehm* se range à ce sentiment. *Albertin Musatus* obtint ensuite le même honneur à *Padouë*; & un Ecrivain, nommé *Bernard Scardeoni*, a conservé le récit de cette cérémonie. Elle fut fréquemment renouvelée par les Empereurs dans les tems qui suivirent. *Conrad Celtis*, dont nous avons déjà fait souvent mention, reçut la Couronne des mains de l'Empereur *Frédéric III.* Nous ne rapporterons pas les noms de ceux qui l'obtinrent plus tard.

Les Poètes sont une engeance qui fourmille

aîsément. *Maximilien* en vouloit: il en eut à foison. C'est ce que disoit en sa présence un Orateur, *Henri Bebelius*, dans une Harangue publique: *Magnum Poetarum proventum tua munificentia ex/uscitat*. Malgré les attentions de l'Empereur pour eux, le nom de la plupart est retombé dans l'oubli, & ne méritoit pas un meilleur sort.

Tirons cependant de la foule *Cuspinien*, personnage recommandable par son sçavoir & par ses emplois. C'étoit un Elève de *Conrad Celtis*; & il avoit admirablement profité de ses instructions. Son mérite & ses services l'avoient fait parvenir par degrés, aux premières Charges. Cependant il ne croïoit pas devoir négliger les douceurs & les honneurs que procuroit alors la Poésie. Il la cultiva donc avec tant de succès, qu'ayant obtenu la Couronne de laurier de *Maximilien*, elle lui fut conférée pendant les obsèques de l'Empereur *Frideric*, qui furent célébrées avec une pompe extraordinaire à *Vienne*. L'Orateur ci-dessus nommé, *Bebelius*, n'étoit pas moins bon Poète; & le Laurier ne lui échappa pas. *Maximilien* l'en décora en 1501. On sera peut-être bien aisé de voir comment sa Muse célébroit cette faveur.

Glorier hinc humili quod surgam sanguine primus,

Atque meum nomen veniat in ora virum

Namque adolescentis lauro mea tempora Caesar

Cinxerat, & hedera conspicuum caput.

Contulit & nobis armorum insignia: laus est

Induperatori me placuisse meo.

Vincent Longin, Noble Silesien, fut aussi couron-

ronné à *Lintz*, pendant le spectacle susdit, *ludus Dianae*. Il est bien surprenant que *Martin Hanckius* ait oublié ce personnage dans son Livre de *Silesius indigenis eruditis*. *Jean Stabius*, comme le témoignent *Janus Hadelius*, & *Ægidius Perander*, fut encore un Poète distingué. Il étoit avec cela grand Mathématicien pour son siècle; & l'Empereur l'aimoit tant qu'il l'avoit toujours à ses côtés, en tems de guerre comme en tems de paix. *Maximilien* se servit beaucoup de ses avis pour polir & perfectionner un bel Ouvrage, qu'il intitula *Descriptio Portæ honoris*.

Notre Auteur consacre encore quelques Remarques à faire connoître *Jean Panetianus*, *Thomas Rescius*, *Henri Glareanus*, & *Jacobin Vadianus*, quatre Poètes couronnés. Après eux se présente un homme, qui a fait beaucoup de bruit en Allemagne, *Ulric de Hutten*. Il porta les armes au service de l'Empereur pendant la guerre de *Venise*; mais les Muses séjournoient dans sa Tente, d'où sortirent plusieurs pièces de Poésie, qui firent l'admiration des Italiens mêmes. La plupart étoient à la louange de l'Empereur; & elles ne demeurèrent pas sans récompense. *Augsbourg* fut le théâtre de sa gloire, & le lieu de son Couronnement Poétique. Une circonstance bien gracieuse de cette Fête, fut qu'une des plus belles filles de la Cour, *M^{lle} de Peutingger*, prit la peine de passer elle-même la Couronne, que *Maximilien* posa sur la tête de *Hutten*, dans une assemblée des plus brillantes. *Hutten* conserva précieusement le souvenir de cette double faveur: & il en écrivoit ainsi à *Peutingger*,

ger, père de la Demeille, longtemps après.
Non memoria excidit. illam aio coronam,
illam lauream, quam tu ante domi tuae, adcura-
te contexente, & adornante filia CONSTAN-
TIA, omnium qui istic sunt, puellarum & forma
& moribus praestantissima, adparaveras. L'Em-
 pereur fit expedier à *Hutten*, un Diplome très-
 honorable, daté du 7 Juillet, 1517. qui est rap-
 porté dans la Vie de *Hutten* par *Burckhard*.

Le nombre des Poètes s'accrut encore beau-
 coup sous *Charles quint*; & le Laurier trop sou-
 vent donné, se flétrit insensiblement. Ajour-
 d'hui il a perdu tout son prix. Mais des Au-
 teurs aussi judicieux & aussi attachans que *M.*
Boehm, conserveront toujours le leur.

A R T I C L E III.

MÉMOIRES pour servir de suite aux Antiqui-
 tés Ecclésiastiques du Diocèse de Troye, par
 NICOLAS CAMUSAT. Avi atque Ata-
 vi nostri, quum allium ac caepe verba
 eorum olerent, tamen optime animati e-
 rant. *Varron frag.* Seconde Edition. J. N.
 R. J. 1756. sans lieu d'impr. in 12. pp. 456.
 sans les Pièces prélim. qui en ont xxxii.

Au revers de la page du Titre qu'on vient de
 lire, on a mis les paroles suivantes

Hæc societas multas in populo
querelas, multas lites, amulationes, dissidia,
contentiones, variaque Schismata inducti, &
dici potest.

magis in destructionem quam in edifi-
cationem ordinata.

DECRETUM SORBONÆ, an. 1544.

Voilà qui indique tout d'un couplet but de cet
Ouvrage. L'Editeur (a), auquel, on est déjà
redevable d'Ouvrages excellens, dont ce Journal
a rendu compte; achève de dévoiler l'utilité de
ce Recueil, en adressant ainsi la parole à ses
compatriotes; les *Troyens*, ou *Citoyens de Troyes*,
en Champagne, à l'entrée de sa Préface. „ Le..
„ *Promptuarium* du savant *Camusat* finit préci..
„ sément où commencent les Evénemens, con..
„ signés dans les Mémoires que rassemble ce Re..
„ cueil. Suivez ces Mémoires; combinez ces..
„ Evénemens: vous y verrez l'artifice; le ma..
„ nège, l'intrigue & tous les ressorts d'une Po..
„ litique profonde, infatigable, & toujours en..
„ action; venir constamment échouer contre la..
„ Bonhomie de vos Aïeux. ”
Dès le commencement du dix-septième siè-
cle, les Jésuites formèrent le dessein de s'empa-
rer de la Ville de *Troyes*. Ils ne le dissimulèrent
point, & lui déclarèrent une véritable Guerre;
mais *Troyes* soutint de bonne grâce des affaires
qu'elle attendoit, de sorte qu'insensiblement l'har-
feu se rallentit; ils retirèrent leurs batteries; &
le siège fut converti en blocus. Telle est depuis
environ 80. ans la position des Jésuites vis-à-vis
la Capitale de la Champagne. Après avoir suc-

(a) M. *Cropley*, Auteur de la Vie de M^r. *Pitboure*,
&c. Voyez Tome XIV. Par. 2. p. 187. & *suiv.*

collecteurs qui s'efforcent de tout ce que peuvent la force, la ruse, le crédit, ils n'attendent plus rien que du tems & du hasard : ils sont réduits à l'attaquer sourdement & de loin, par des imputations sur la Religion ; dont ils répandent dans toute l'Europe des portraits aussi hideux que peu ressemblans.

„ C'est, continue l'Editeur, pour dissiper un
 „ alloupissement dangereux, suite ordinaire d'u-
 „ ne longue paix, que je présente à la Ville de
 „ Troyes l'histoire de ses anciennes prouesses
 „ contre les Jésuites. Elle y verra ce qu'à pu
 „ une ferme & vigoureuse résistance contre un
 „ torrent auquel toute l'Europe a cédé ; elle y
 „ connoitra ce qu'elle peut aujourd'hui, ce qu'elle
 „ le pourra demain, par ce qu'elle a pu autre-
 „ fois : elle y apprendra enfin, que, si dans tous
 „ les tems, les Jésuites ont su se prévaloir contre
 „ elle de l'autorité sacrée du Trône, c'est
 „ aussi de ce même Trône qu'elle a reçu dans
 „ tous les tems, les secours les plus efficaces :
 „ secours mérités par une inviolable & constan-
 „ te fidélité.

Une très-petite partie des Pièces rassemblées dans cette Collection, avoit déjà paru dans une Brochure de 120. pages, imprimée en 1750. Cette Brochure, en donnant lieu à des recherches plus étendues, a facilité & multiplié les découvertes. Les secours sont venus s'offrir, les dépôts se sont ouverts, tout a été feuilleté, examiné, dépouillé, & on a lieu de se flatter que rien n'est échappé. Les Pièces copiées avec la dernière exactitude, ont été pour la plupart collation-
 nées

nées aux Originaux. On a cru y devoir respecter & conserver l'ancienne Orthographe.

Parmi ces Mémoires il y en a qui méritent à bien des égards, une distinction particulière. Tel est le *Discours* qui ouvre ce Recueil, imprimé d'abord en 1611. réimprimé en 1622. en 1704. en 1730. traduit en Allemand, & imprimé en cette Langue dans une Collection connue: il est moins recommandable par ces Editions multipliées que par le nom de *François Pithou*, son Auteur, homme aussi célèbre par ses sentimens peu avantageux pour les Jésuites, que par l'éclat de ses lumières & la justesse de ses vues sur le Droit public de la France. Ses liaisons avec les *Sirmond*, les *Fronton-le-Duc*, les *Boullenger*, & les plus sçavans Hommes de la Société naissante, n'avoient pu le réconcilier avec la Société qu'il a regardée jusqu'à sa mort, comme un Corps très-pernicieux à l'Etat. Aiant ouï dire que *Clément Dupuy*, frère du sçavant *Pierre Dupuy*, avoit, dans un âge déjà avancé, pris l'habit de Jésuite: *Je ne puis le croire*, s'écria-t-il; *il a donc bien changé, car je l'ai vu fort bon & bonhomme.* Les raisons qu'il avoit de penser ainsi des Jésuites, se trouvent développées dans son *Discours* avec autant de force que de précision. Le Lecteur peut juger, si elles sont solides, & si le tems les a affoiblies. Ces sentimens de *François Pithou* ont réglé les dernières volontés. Il a disposé de son bien pour la fondation d'un Collège à Troyes, avec clause expresse de substitution en faveur des Pauvres, dans le cas où les Jésuites viendroient envahir ce Collège.

Le

MEMOIRES POUR SERV. DE SUITE

Le Récit très-détaillé des tentatives de 1622. a été imprimé sur un Manuscrit que l'Editeur a cru devoir attribuer à un Contemporain. Il s'est depuis convaincu que ce Récit est un assemblage d'Actes originaux, conservés au Chartrier de l'Hôtel de Ville de Troyes.

Les faits qui composent la Notice des Pièces rassemblées sous l'année 1638. méritent d'aurant plus d'attention, qu'ils sont extraits d'une Relation fort étendue de la main de ce même M. Gallien, qui fut l'âme & le mobile de toutes les résolutions prises alors contre les Jésuites. Ce respectable Magistrat a doublement mérité de sa Patrie, & par la vigueur avec laquelle il la défendit, & par le Journal qu'il nous a laissé de l'attaque & de la défense. Ce précieux Recueil d'Anecdotes qui seroient aujourd'hui ensevelies dans l'oubli, paroit à l'Editeur un excellent plan de conduite pour la postérité. L'autographe de ce Journal est enrichi des Portraits de M. Pithou. En lui procurant cette décoration, M. Gallien a sans doute voulu le consacrer aux Mœurs de ces deux excellens Citoyens, à qui la Ville de Troyes doit ses sentimens pour les Jésuites. M. J. se croit dispensé de garantir l'exactitude, qui fait le principal mérite des Mémoires de M. Gallien: pour se convaincre de cette exactitude il suffit, selon lui, de suivre l'Ecrivain dans ses démarches: des hommes droits, des cœurs francs & généreux, se peignent dans leurs écrits comme dans leurs actions.

Voici la conclusion de l'Avertissement, d'où nous avons tiré tout ce qu'on vient de lire., Au
c
,, reste

„ reste les Faits parlent dans ces Notices, dans
 „ les Mémoires, & dans les Pièces qu'a rassem-
 „ blé ce Recueil. De l'assemblage de tous ces
 „ Faits, naît une réflexion, dont il est impossi-
 „ ble de se défendre : c'est l'unique que je me
 „ permettrai. Est-il vraisemblable que des hom-
 „ mes, universellement connus pour esclaves &
 „ martyrs de la grandeur & des intérêts temporels
 „ de leur Société, s'obstinent avec tant
 „ d'acharnement à un Etablissement, qui seroit,
 „ je ne dis pas contraire, mais indifférent à cette
 „ Grandeur temporelle qui est leur Idole ?
 „ Les Sociétés particulières, qui ont admis parmi
 „ elles des branches de cette avide & ambi-
 „ tieuse Société, avoient-elles bien combiné en
 „ quelle proportion leurs Intérêts communs de-
 „ voient être démembrés, pour former les fonds
 „ d'une Compagnie exclusive, qui travaillant é-
 „ ternellement pour elle seule, doit éternelle-
 „ ment recevoir & ne rendre jamais ? Vos A-
 „ îeux, bonnes gens, mais subtils Arithmétici-
 „ ens, ont évalué cette proportion : c'est d'a-
 „ près cette spéculation qu'ils ont si constam-
 „ ment rejeté les Jésuites. En un mot la récep-
 „ tion des Jésuites à Troyes, est uniquement,
 „ & sera toujours, une affaire de calcul entre
 „ eux & vous. ”

A la suite de l'Avertissement, & pour compléter ce Recueil, on a mis le Discours par lequel le Collège Roïal fut r'ouvert après l'entrée de *Henri IV.* à Paris. Ce Discours appartient à la Ville de *Troyes*, & à ce Recueil, par l'Orateur qui le prononça. Cet Orateur étoit *Jean*
Par-

Passerat, Troyen, un des Auteurs de la *Satyre Menippée*, & intimement lié avec Messieurs *Pi-ibou*. A tous ces titres, *Passerat* ne devoit pas être bien favorablement prévenu pour les Jésuites, qui sont le principal objet de ce morceau.

On le donne ici d'après l'édition de 1594. *Paris, apud Mamertum Parissonium, Typographum Regium, in officina Rob. Stephani*. On a d'autant moins cru devoir en séparer les Epigrammes Latines, qui y sont jointes dans cette Edition, qu'il y a lieu de présumer, que celles qui ne portent point de nom d'Auteur, sont de *Passerat* lui-même. Mettons ici un échantillon tant de la prose que des vers.

At gratis docent, muta literulam, rem acutigeris: gratis nocent; edque macrandi majore infortunio, quod gratuito sunt mali: quamquam vix istuc sibi persuadebit qui eos bene noverit. Testes honestissima amplissimaque familia, quarum sanguinem pro levi docendi opella, & exiguo Minervæ, ista birudines exorbuerunt. Testis immensis eorum census, qui cum Regum ac summorum Pontificum opibus certat. Præclara liberalitas, repudiare drachmam, ut talentum extorqueat. Mitrum genus benignitatis pro stipe menstrua, immense pecunia legata, opimasque captare & rapere hereditates! Institutio puerorum bis aucupibus est, illi pendebunt pulchrè qui ab ea transfenna turdi lumbricum petent.

Voici des Vers, qui roulent sur la même idée:

Discere qui gratis soliti, gratisque docere:

Aedificare domos, fucorum alvearia gratis:

Iustitia sanctam gratis corrumpere dextram:

E di-

*Edicta intrepidi contemnere regia gratis :
 Testamenta forum captare & pradia gratis :
 Pœuperibus docti legata docere gratis :
 Qui populi mores turbatis & otia gratis :
 Infidias fratris remissionis munera gratis :
 Cum tactis narès lucri inajoris odore :
 Cantatis gratis, gratis plorare jubentes
 Sedibus antiquis mirâ quos pellicis arte :
 Fas quibus est gratis pueris orbare parentes ;
 Vos ego adoro lubens : ô servatoris JESU
 Felices socii, & fatui nota Numina feci !
 Et nostro ut mîgrent cœdès ac prælia regno
 Omnia qui facitis gratis, discedite gratis.*

Le Chiffre J. N. R. J. se trouve placé au Frontispice de ce Recueil. On en donne l'explication de la manière suivante. Le Pere *Bompain*, dans la personne duquel les Jésuites furent chassés de Troyes en 1638. sollicitoit publiquement en faveur de sa Compagnie. Quelques jours avant l'Assemblée du 28 Avril, où l'affaire fut décidée, il rencontra dans la rue de la Magdelaine *Nicolas Morel*, un des Echevins, il le joignit, & lui demanda son suffrage. *Morel* lui répondit qu'il n'étoit point encore déterminé ; mais, ajouta-t-il, *entrons dans l'Eglise, faisons y notre prière, je demanderai les lumières du S. Esprit, & je vous ferai part de ce qu'il m'aura inspiré.* Le Pere *Bompain* accepta la proposition. Après un quart d'heure de prières, *Morel* dit au Jésuite, en lui montrant le Crucifix : *Voilà, mon Père votre réponse.* Le Pere ouvroit de grands yeux.

& ne pouvoit appercevoir cette réponse. Pour le tirer d'embarras, *Morel* lui dit : *Ne voulez-vous donc pas ces quatre Lettres qui forment l'Inscription du Crucifix ? Et bien*, répliqua le Jésuite, *que signifient ces quatre Lettres ? Elles signifient*, reparut l'Echevin ; *JÉSUI TE N'AURA RIEN ICI*. Le lieu & l'action qui avoient précédé, rendent cette raillerie déplacée.

Aujourd'hui les Hostilités entre les Jésuites & les Troyens, se bornent à quelques légères excursions ; & à quelques plaisanteries, qui n'annoncent qu'une animosité paisible entre les deux Partis. Telle est celle que feu *M. Paillet*, Trésorier des Deniers Patrimoniaux de la Ville de *Troyes*, fit aux Jésuites de la rue *S. Antoine à Paris*, lorsqu'ils furent interdits par le Cardinal de *Noailles* : plaisanterie si bien marquée au coin de *Troyes*, que le Frère Jésuite à qui elle s'adressa, n'y put répondre que par ce Dilemme : *Ou vous êtes fou, Monsieur, ou vous êtes de Troyes (b)*.

Les Jésuites rendent la pareille aux Troyens, quand ils le peuvent. Le *Sr. Marot*, aujourd'hui Lieutenant du premier Chirurgien du Roi dans la

(b) *Ou vous êtes fou* ; c'est-à-dire dans la bouche d'un Jésuite : vous connoissez peu notre politique & nos ressources : *ou vous êtes de Troyes* ; c'est-à-dire, vous les connoissez, mais vous les croîez inefficaces contre tout l'Univers, parce qu'elles le sont contre vous. Cette note est de l'Editeur. La plaisanterie même de *M. Paillet*, qui n'est pas rapportée, auroit fait plaisir aux Lecteurs.

la Communauté des Perruquiers de *Troyes*, revenant il y a trente ans de *Rome* par *Lorette*, descendit en cette dernière ville à l'Hôpital des Pèlerins. Dans ce riche Hôpital administré par les Jésuites, les Passans sont logés & nourris pendant trois ou quatre jours; & à leur départ on leur donne à chacun un *Paole*. Le Sieur *Marot*, après y avoir pris quelques jours de repos, se présenta, suivant l'usage, au R. P. Econome avec son Extrait Baptistaire. A la vuë du nom de *Troyes* que portoit cet Extrait, Sa Révérence Italienne regardant le Sieur *Marot* d'un œil de dédain, lui jetta un *Quattrin* (c), en disant: *Per un Tricassino basta un Quattrino*: Pour un Troyen c'est assez d'un Quattrin: ce qui a passé en Proverbe parmi les Jésuites d'Italie.

En 1756. les Jésuites suivirent de près les Carmélites que le feu Evêque de *Betléhem* venoit de débarquer à *Troyes*. Le Père *Dupleffis*, Commandant des Troupes légères de la Société, s'étoit détaché pour venir reconnoître le terrain. Son zèle fut concentré dans l'Eglise des Carmélites du Fauxbourg, où il passa huit jours à prêcher & à confesser. Il déroba une après dinée aux Révérendes Mères Carmélites pour venir prêcher à la Ville chez les Urfulines. Après le sermon, un Chanoine Irlandois de la Collégiale de *S. Etienne*, lui demandant, pourquoi dans le cours de cette Retraite, il ne distribuoit,

(c) Un *Quattrin*, Monnoye d'Italie qu'on peut évaluer par l'*Ultimus quadrans* de l'Evangile. Voy. le Dict. de la *Crusca*.

ni Livres, ni Chapelets, ni petites Croix? *Ab! mon cher Monsieur*, répondit le R. P. en s'attendrissant, *voire Couches n'est pas assez chaude pour toutes ces graines.*

Pendant le Jubilé de 1751. la Chaire de la Cathédrale fut livrée à trois Jésuites, qui y déployoient alternativement tout leur sçavoir-faire. Cette expédition a dû au moins apprendre à ces Pères, que Troyes n'a point dégénéré, dans ceux mêmes de ses Citoyens qui ont de bonnes raisons pour être dévoués à la Société. Le Père *Bouconot*, un de ces Prédicateurs, alors Recteur du Collège de *Chaumont*, peut, suivant M. G. en donner des nouvelles très-sûres.

Après tant de tentatives infructueuses, après tant de succès malheureux, après tant d'entreprises échouées, que reste-t-il aux Jésuites, sinon de dire avec les Anglois du fameux Poème de la *Pucelle* (d) ;

*Laissons-là cette Trêve imprenable à nos mains ;
Et cessons de courir après des songes vains ;
Formons d'autres projets, prenons d'autres brisées,
Allons à notre but par des routes aisées.*

A R-

(d) Liv. vi. p. 260. Il n'est pas besoin de dire que c'est de la *Pucelle de Chapelain*, & non de celle de *Voltaire*, que ces Vers sont tirés.

ARTICLE IV.

ENCYCLOPEDIE, ou Dictionnaire raisonné des Sciences & des Arts, &c. (*)
Tome VI. 1756. in folio, pp. 906.
sans l'Avertissement.

Nous continuerons à annoncer les Volumes de cet important ouvrage, à mesure qu'ils paroîtront. Nous détacherons de celui-ci de quoi faire deux Extraits. Le premier renfermera les Eloges de *Mrs. Lenglet du Fresnoy & Mailet*, par *Mr. d'Alembert*, auxquels nous allons nous borner dans cet Article. Le second réunira les Articles de *Mr. de Voltaire*, dont la plupart peuvent être regardés comme des Supplémens au Traité des Synonymes. L'*Encyclopédie* n'étant pas un Ouvrage commun, nous trosons obliger nos Lecteurs en les mettant à portée de lire & de posséder dans ce Journal des morceaux de cette nature. Tout autre Extrait, suivi, ou critique, d'un semblable Dictionnaire, n'entre pas dans notre plan. Voions donc d'abord, comment *Mr. d'Alembert* répand des fleurs sur le tombeau des Encyclopédistes défunts.

NICOLAS LENGLET DU FRESNOY,
Pré-

(*) Voyez le Titre entier à la tête de l'Extrait du Tome V. Tome XIII. de ce Journal, pag. 325. & suiv.

Prêtre, Licencié de la Maison de Sorbonne, né le 16. Octobre 1674. & mort le 15. Janvier 1755. fut un de nos plus laborieux Écrivains. Depuis l'âge de vingt ans jusqu'à la fin de sa vie, il ne cessa de composer un grand nombre d'Ouvrages sur les sujets les plus divers, & même quelquefois les plus disparates. La plupart de ces Ecrits sont dignes de curiosité pour les recherches qu'ils contiennent; il seroit trop long d'en donner ici la liste, aussi étendue que singulière. On y trouve une Traduction Françoisse du Diurnal Romain, & une de l'Imitation; l'Ordinaire de la Messe, avec des Maximes tirées des SS. Pères; une Edition du Nouveau Testament, & une de *Lactance*; un Traité du secret de la Confession, & un autre de l'apparition des Esprits; une Edition du Roman de la Rose; une des Poésies de *Regnier*; *Arresta Amorum cum Commentariis Benedicti Curtii*; un Traité de l'usage des Romains, & la Critique de ce Traité par l'Auteur même. Ici on voit plusieurs Livres d'Histoire, de Droit Canon, & de Politique; là, différens Ecrits sur la Chymie, dont Mr. *Lenglet* s'étoit fort occupé. Celui de tous ses Ouvrages qui a eu le plus de cours, est la *Méthode pour étudier l'Histoire, avec un Catalogue des principaux Historiens*; elle a été imprimée plusieurs fois, & traduite en plusieurs Langues.

Pendant la guerre de 1701. & depuis pendant la Régence, les correspondances étrangères qu'il entretenoit, le mirent à portée de faire parvenir au Gouvernement des avis utiles,

les, qui lui méritèrent une pension, dont il jouï jusqu'à sa mort. Un des plus importants fut par malheur un de ceux dont les circonstances empêchèrent le plus de profiter. Il avoit fort connu, en Allemagne & en Hollande, un Général étranger, qui dans la dernière Guerre de 1741. commandoit l'Armée, & avoit la confiance d'un de nos principaux Alliés. Il découvrit au Ministère les raisons qui devoient rendre cet Etranger suspect, & l'événement justifia tout ce qu'il en avoit dit.

Sa mémoire étoit prodigieuse, sa conversation étoit animée & pleine d'anecdotes, son style extrêmement négligé; heureusement la plupart des matières qu'il a traitées, étant de pure érudition, les vices de la diction peuvent s'y pardonner beaucoup plus aisément. Il écrivoit comme il parloit, avec beaucoup de rapidité, & par cette raison il paroïssoit mieux parler qu'il n'écrivoit; son peu de fortune ne lui laissoit pas toujours le tems de revoir ses Ecrits avant que de les publier; cette raison doit faire excuser les méprises qui s'y trouvent.

Sur la fin de sa vie, il s'adonna, dit-on, à la pierre philosophale, y altera sa santé, & s'y seroit ruiné s'il avoit pu l'être.

L'amour de l'indépendance, ce sentiment si naturel & si nuisible, étoit sa grande passion, & lui fit refuser constamment tous les postes avantageux, que ses talens & ses connoissances auroient pu lui procurer, soit dans les païs étrangers, soit dans sa propre Patrie; mais la liberté qu'il vouloit avoir pour sa personne, se

montrait souvent trop à découvert dans ses Elucubrations, & lui attira quelques disgrâces de la part du Ministère; il les recevoit sans murmure, & même sans chagrin, & consentoit à les souffrir, pourvu qu'on lui permit de les mériter.

Quelquefois assez vif, quelquefois aussi indifférent sur ses propres intérêts, il a voulu que son travail pour l'*Encyclopédie* fût absolument gratuit. Outre plusieurs Articles qu'il a revus dans les trois derniers Volumes, il en a donné en entier quelques-uns; les plus considérables sont *Constitution de l'Empire* & *Diplomatique*; dans ce dernier il attaque avec plusieurs Savans l'authenticité des titres & des chartes du moyen âge. Les deux Bénédictins, Auteurs de la *nouvelle Diplomatique*, lui ont répondu dans la Préface de leur second Volume. Nous n'entrerons point dans cette Question, & nous ne sommes point étonnés de voir Mr. *Lenglet* combattu par des Savans Religieux; qui peuvent être aussi fondés qu'intéressés à défendre l'opinion contraire.

EDME MALLET, Docteur & Professeur Royal en Théologie de la Faculté de Paris, de la Maison & Société Royale de Navarre, naquit à Melun en 1713. d'une famille pleine de probité, &c., ce qui en est souvent la suite, peu accommodée des biens de la fortune.

Après avoir fait ses études avec succès au Collège des Barnabites de Montargis, fondé par les Ducs d'Orléans, il vint à Paris, & fut choisi par Mr. de la Live de Bellegarde, Fermier Général, pour veiller à l'instruction de ses

ses enfans. Les principes de goût & les sentimens qu'il eut soin de leur inspirer, produisirent les fruits qu'il avoit lieu d'en attendre. C'est aux soins de cet Instituteur, secondés d'un heureux naturel, que nous devons Mr. la *Duc de Jully*, Introduceur des Ambassadeurs, & Honoraire de l'Académie Royale de Peinture, qui cultive les beaux Arts avec succès, amateur sans ostentation, sans injustice, & sans tyrannie.

Mr. l'Abbé *Mallet* passa de cet emploi pénible dans une carrière non moins propre à faire connoître ses talens; il entra en Licence en 1742. dans la Faculté de Théologie de Paris. Les succès par lesquels il s'y distingua, ne furent pas équivoques. C'est l'usage en Sorbonne, à la fin de chaque Licence, de donner aux Licenciés les places, à-peu-près comme on le pratique dans nos Collèges. Les deux premières de ces places sont affectées de droit aux Prieurs de Sorbonne; les deux suivantes (par un arrangement fondé sans doute sur de bonnes raisons;) sont destinées aux deux plus qualifiés de la Licence; le mérite dénué de titres n'a dans cette liste que la cinquième place; elle fut donnée unanimement à Mr. l'Abbé *Mallet*.

Pendant sa Licence il fut agrégé à la Maison & Société Royale de Navarre. Les hommes illustres qu'elle a produits, *Gerson*, *du Perron*, *Launoi*, *Bossuet*, & tant d'autres, étoient bien propres à exciter l'émulation de Mr. *Mallet*, & avoient déterminé son choix en faveur de cette Maison célèbre.

Tout Fuyait à demeurer à *Paris*; le jour de la Capitale lui offroit des ressources assurées, & le succès de la licence des espérances flatteuses. Déjà la Maison de *Roban* l'avoit choisi pour élever les jeunes Princes de *Guemé-Montbazou*; mais sa mère & sa famille avoient besoin de ses secours: aucun sacrifice ne lui coûta pour s'acquitter de ce devoir, ou plutôt il ne s'aperçut pas qu'il eût de sacrifice à faire. Il alla remplir auprès de *Melan* en 1744. une Cure assez modique, qui en le rapprochant de ses Parens, le mettoit à portée de leur être plus utile. Il y passa environ sept années dans l'obscurité, la retraite, & le travail, partageant son peu de fortune avec les siens, enseignant à des hommes simples les maximes de l'Evangile, & donnant le reste de son tems à l'étude. Ces années furent de son aveu les plus heureuses de sa vie, & on n'aura pas de peine à le croire.

La mort de sa mère, & les mesures qu'il avoit prises pour rendre meilleure la situation de sa famille, lui permirent de revenir à *Paris* en 1751. pour y occuper dans le Collège de *Navarre* une Chaire de Théologie, à laquelle le Roi l'avoit nommé sans qu'il le demandât. Il s'acquitta des fonctions de cette place en homme qui ne l'avoit point sollicitée. Néanmoins la manière distinguée dont il la remplissoit, ne l'empêchoit pas de trouver du tems pour d'autres occupations. Il mit au jour en 1753. son *Essai sur les bienséances Oratoires*, & ses *Principes pour la lecture des Orateurs*. La solitude où il

vivoit dans sa Cure, avoit déjà produit en 1745. ses *Principes pour la lecture des Poëtes*. Malgré le besoin qu'il avoit alors de Protecteurs, il n'en chercha pas pour cet Ouvrage; il l'offrit à Mrs. de la Live, ses élèves; ce fut sa première & son unique Dédicace.

Ces différens Ecrits, & quelques autres du même genre qu'il a mis au jour, étant principalement destinés à l'instruction de la jeunesse, il n'y faut point chercher, comme il nous en avertit lui-même, des analyses profondes, & de brillans paradoxes; il croïoit, & ce sont ici ses propres paroles (*), qu'en matière de goût, les opinions établies depuis longtems dans la République des Lettres, sont toujours préférables aux singularités & aux prestiges de la nouveauté; maxime qu'on ne peut contester en général, pourvu qu'une superstition aveugle n'en soit pas le fruit. Ainsi, dans les Ouvrages dont nous parlons, l'Auteur se borne à exposer avec netteté les préceptes des grands Maîtres, & à les appuyer par des exemples choisis, tirés des Auteurs anciens & modernes.

Tant de travaux ne servoient, pour ainsi dire, que de prélude à de plus grandes entreprises. Il a laissé une Traduction complète de l'Histoire de *Davila*, qui doit paroître dans quelques mois avec une Préface. Il a formé le Projet de deux autres Ouvrages considérables, pour lesquels il avoit déjà recueilli bien des ma-

(*) Préface des *Principes pour la lecture des Poëtes*, p. 75.

tériaux ; le premier étoit une Histoire générale de toutes nos guerres depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'à Louis XIV. inclusivement ; le second étoit une Histoire du Concile de Trente, qu'il vouloit opposer à celle de *Fra. Paolo*, donnée par le P. *Le Courayer*. Ces deux savans hommes si souvent combattus, & plus souvent injuriés, auroient enfin été attaqués sans fiel & sans amertume, avec cette modération qui honore & qui annonce la Vérité.

Des circonstances que nous ne pouvions prévoir, nous ayant placés à la tête de l'*Encyclopédie*, nous crûmes que l'Abbé *Mallet*, par ses connoissances, par ses talens, & par son caractère, étoit très-propre à seconder nos travaux. Il voulut bien se charger de deux parties considérables, celle des Belles-Lettres & celle de la Théologie. Tranquille comme il l'étoit sur la pureté de ses intentions & de sa doctrine, il ne craignit point de s'associer à une entreprise qui a le précieux avantage d'avoir tous les hommes de parti contre elle. Aussi malgré leur jalouse vigilance, les nombreux Articles que Mr. l'Abbé *Mallet* nous avoit donnés sur les matières les plus importantes de la Religion, demeurèrent absolument sans atteinte. Mais si ces Articles furent à l'abri de la censure, sa personne n'échapa pas aux délateurs. Tandis que d'un côté les Auteurs d'une Gazette hebdomadaire, qui prend le nom d'*Ecclesiastique* (*), cherchoient, suivant leur usage, à ren-

(*) Mr. d'*Alembert* place ici en note un échantil-

rendre la Religion suspecte, le parti opposé à ceux-ci l'accusoit de penser comme eux. De ces deux imputations la dernière parut la plus importante au sésétre Dispensateur des Bénédictins, feu Mr. l'ancien Evêque de *Mirepoix*, que son âge avancé & sa délicatesse excessive sur l'objet de l'accusation, rendoient facile à présumer. Ce Prélat, à qui on ne reprochera pas d'avoir voulu favoriser les Auteurs de l'*Encyclopédie*, fit en cette occasion ce que les hommes en place devoient toujours faire; il examina, reconnut qu'on l'avoit surpris, & récompensa d'un Canonicate de *Verdun* la doctrine & les moeurs

tillon de ses propres griefs contre les Auteurs de la *Gazette ecclésiastique*. „ On peut juger, dit-il, par un trait peu remarquable en lui-même, mais décisif, du degré de croïance que cette Gazette mérite. Nous avons dit dans l'Eloge de Mr. de *Montesquieu*, que ce grand homme quittoit son travail sans en ressentir la moindre impression de fatigue, & nous aurions dit quelques lignes auparavant, que sa santé s'étoit altérée par l'effort *LENT* & presque infatigable des études profondes. Pour qu'en rapprochant ces deux passages, a-t-on supprimé les mots *lent* & presque infatigable, qu'on avoit sous les yeux? C'est évidemment parce qu'on a senti qu'un effet *lent* n'est pas moins réel, pour n'être pas senti sur le champ, & par conséquent ces mots détruisoient l'apparence même de la contradiction qu'on prétendoit faire remarquer. Telle est la bonne foi de ces Auteurs dans des bagatelles, & à plus forte raison dans des matières plus sérieuses. „

mœurs de l'accusé. Un événement si humiliant pour les ennemis de Mr. l'Abbé *Mallet*, montra clairement que leur crédit étoit égal à leurs lumières, & fort au dessus de l'opinion qu'ils vouloient en donner.

Notre estimable Collègue meritoit sur-tout les bontés du Souverain par son attachement inviolable à nos libertés, & aux maximes du Roïanne; deux objets que les Auteurs de l'*Encyclopédie* se feront toujours une gloire d'avoir devant les yeux. On peut se convaincre par la lecture de l'Article *Excommunication*, imprimé dans ce Volume, que l'Abbé *Mallet* pensoit sur cette importante matière en Citoyen, en Philosophe, & même en Théologien éclairé sur les vrais intérêts de la Religion. Un autre de ses Articles, le mot *Communion*, ne doit pas faire moins d'honneur à sa modération & à sa bonne foi. Il s'y explique avec une égale impartialité, & sur le célèbre *Arnaud*, dont les talens & les lumières ont si étrangement dégénéré dans ceux qui se disent ses disciples, & sur le fameux *P. Picbon*, pros crit par les Evêques de France, & abandonné enfin courageusement par ses confrères mêmes. Mr. *Mallet*, quoiqu'attaqué en différentes occasions par les Journalistes de *Trévoux*, ne chercha point à leur reprocher les éloges qu'ils avoient d'abord donnés au Livre de ce Religieux; son peu de ressentiment & son indulgence ordinaire le portoit à excuser une distraction si pardonnable, *Il est naturel*, nous disoit-il avec un Ancien, *de louer les Athéniens en présence des Athéniens.*
Tou,

Toute l'Europe a entendu parler de la Thèse qui fit tant de bruit en Sorbonne il y a plus de quatre ans, & dont l'Auteur étoit Mr. l'Abbé *de Prades*, alors Bachelier en Théologie, & aujourd'hui Lecteur & Secrétaire des Commandemens de S. M. le Roi de *Prusse*, & Honoraire de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin. L'accusé demandoit avec instance à être entendu; il promettoit de se soumettre sans réserve; mais il se proposoit de représenter à ses Juges, (& nous ne sommes ici qu'Historiens,) qu'il avoit crû voir sa doctrine sur les miracles dans les Ouvrages de deux des principaux Membres de la Faculté (*), & que cette ressemblance, apparente ou réelle, avoit causé son erreur. Plusieurs Docteurs craignirent, peut-être avec quelque fondement, les inconvéniens qui pouvoient résulter d'un examen de cette espèce, dût-il se terminer à la décharge des deux Auteurs. Ils opinèrent donc à condamner le Bachelier sans l'entendre. Mr. l'Abbé *Mallet*, moins prévoiant & plus équitable, fut avec beaucoup d'autres d'un avis contraire; mais le nombre l'emporta.

Il mourut le 25. Septembre 1755. d'une esquinancie qui le conduisit en deux jours au tombeau.

Son

(*) L'Auteur défunt du *Traité dogmatique sur les faux Miracles du tems*, & l'Auteur aussi défunt des *Lettres Théologiques* sur ces mêmes Miracles éphémères, & sur, ces Convulsions qui deshônorent notre Siècle.

Son esprit ressembloit à son style ; il l'avoit juste , net , facile , & sans affectation ; mais ce qui doit principalement faire le sujet de son éloge , c'est l'attachement qu'il montra toujours pour ses amis , sa candeur , son caractère doux & modeste. Dès qu'il parut à *Verdun* , il y acquit l'estime & la confiance générale de son Chapitre , qui le chargea dès ce moment de ses affaires les plus importantes ; il fut toujours considéré de même par ses Supérieurs les plus respectables. Quoique très-attaché à la Religion par principes & par état , il ne cherchoit point à en étendre les droits au de-là des bornes qu'elle s'est prescrites elles-mêmes. Les *Articles Deûmes & Enfer* pouvoient servir à montrer combien il savoit distinguer dans ces matières délicates les limites de la Raison & de la Foi. Il ne mérita jamais , ni par ses discours , ni par sa conduite , le reproche qu'on a fait quelquefois aux Théologiens , d'être par leurs querelles , une occasion de trouble (*). L'affliction que lui causoient les disputes présumées de l'Eglise , & le funeste triomphe qu'il voyoit en résulter pour les ennemis de la Religion ; lui faisoient regretter que dès la naissance de ces disputes , le Gouvernement n'eût pas imposé un silence efficace sur une matière qui en est si digne.

(*) Les Auteurs d'un Dictionnaire qui est entre les mains de tout le monde , ont étendu ce reproche beaucoup au de-là de ce qu'ils pouvoient se permettre. Voyez le *Dictionnaire de Trévoux* , au mot *Perturbateur*.

gne. Pendant la dernière Assemblée du Clergé, il fit à la prière d'un des principaux Membres de cette Assemblée, plusieurs Mémoires Théologiques, qui établissoient de la manière la plus nette & la plus solide la vérité, la concorde & la paix. Il porta son zèle de sa vie, ce travail forcé ayant occasionné la maladie dont il est mort à la fleur de son âge. Ennemi de la persécution, tolérant même autant qu'un Chrétien doit l'être, il ne vouloit employer contre l'erreur que les armes de l'Evangile, la douceur, la persuasion & la patience. Il ne cherchoit point sur-tout à grossir à ses propres yeux & à ceux des autres, la liste déjà trop nombreuse des Incrédules, en y faisant entrer (par une mal-adresse si commune aujourd'hui) la plupart des Horvains célèbres. *Ne nous breuvillons point*, disoit-il, *avec les Philosophes.*

ARTICLE V.

JO. MATTHI. GESNERI Primæ linear
Isagoges in Eruditionem universalem,
nominatim Philologiam, Historiam &
Philosophiam, in usum prælectionum,
ductæ. *Indocti discant, & ament memi-
nisse periti.*

c'est-à-dire,

INTRODUCTION à la connoissance générale
des Sciences, par Mr. GESNER.

A

A Göttingue & Leipzig, chez Daniel
Frideric Kübler. 1756. in octavo pp. 204.

Entre les différens épithètes par lesquels on pourroit s'aviser de désigner le Siècle où nous vivons, celle d'*Encyclopédique* ne lui conviendrait pas mal. En effet le mot d'*Encyclopédie* y est fort à la mode; & l'on emploie divers moyens pour y joindre la réalité. Dictionnaires, Journaux, Abregés de Sciences, disposés & réduits dans la forme encyclopédique, se succèdent avec assez de fréquence les uns aux autres. Sans apprécier ici le mérite de ces différens Ouvrages, nous ne sommes appelés qu'à rendre justice à celui dont on vient de lire le titre. Il est de la main d'un Maître généralement reconnu pour un des plus habiles dans l'art d'enseigner & d'écrire, & qui depuis plus de quarante ans, se distingue à l'un & à l'autre de ces égards.

Mrs. les Professeurs de Göttingue ont formé en même tems le dessein de donner à leurs Auditeurs des abregés encyclopédiques des différentes Sciences, qu'ils sont chargés de leur enseigner. C'est ce que Mr. *Feuerlin* a exécuté par rapport à la *Théologie*, Mr. *Pütter* par rapport au *Droit*, Mr. *Richter* par rapport à la *Médecine*, & Mr. *Kaestner* par rapport à la *Géométrie*. Voici le contingent de Mr. *Gesner*, qui a pour objet l'*Erudition*, sous laquelle il comprend la Philologie, l'Histoire, & la Philosophie. Il passe en revue toutes les idées qui entrent dans le plan de ces Sciences avec beaucoup

coup d'ordre & avec une précision admirable.

Exposons le contenu des Prolégomènes. Mr. *Germer* les commence par une remarque bien sentée; c'est que l'accroissement continuel que reçoivent les choses que l'on est appelé à connoître, nous rend insensiblement pauvres au milieu de l'abondance, en offrant à remplir une tâche, dont très-peu de gens se trouvent capables. Si l'on fait un choix, il n'est pas sûr qu'il nous mette en possession de ce qu'il y a de meilleur & d'essentiel; si l'on veut ne rien ignorer, on s'expose à l'inconvénient du vieux dicton: *qui trop embrasse, mal étreint*.

A l'entrée de la carrière de l'érudition, se présentent d'abord certaines Langues de la connoissance desquelles l'Erudit ne sauroit se passer. La Latine règne dans l'Empire des Sciences depuis plusieurs Siècles; & à ses côtés sont la Grecque & l'Hébraïque, que ne peuvent ignorer ceux qui veulent recourir aux Sources. Il faut savoir celle de son pays; & il y a outre cela plusieurs Langues vivantes en Europe, dont la connoissance est utile. Voilà déjà bien des idées à mettre dans un cerveau, dont la capacité est bornée.

Mais d'un autre côté les choses elles-mêmes qui entrent dans le plan des connoissances humaines, se multiplient de jour en jour, parce que de jour en jour le Monde & ses différentes parties se dévelopent à nos yeux. Les faits qui en résultent, forment, pour ainsi dire, une masse historique, qu'il n'est possible à personne d'embrasser. En Physique il y a sans cesse

218 INTRODUCTION A' LA CONNOISSANCE

de nouveaux Phénomènes, ou de nouvelles observations sur les Phénomènes déjà connus. La Géométrie reçoit à toute heure les accroissemens les plus considérables. La Métaphysique, déterminant avec plus de précision les genres & les espèces, forme de nouvelles classes d'Êtres. La Philosophie en général, aussi bien que la Philologie, ne cesse de présenter des opinions à connoître, & à examiner, pour les adopter, ou les rejeter. Tout cela est applicable à la Théologie, à la Jurisprudence, & à la Médecine. Aujourd'hui donc se mettre à étudier, c'est s'embarquer sur l'Océan le plus vaste.

Cependant les hommes de notre siècle sont beaucoup moins studieux que ne l'étoient ceux de l'Antiquité. Il n'y a qu'à comparer ce que faisoit *Plin*e l'Ancien, au rapport de son Neveu, Liv. V. Lettr. 3. avec ce que fait le Savant le plus appliqué de nos jours, & l'on y verra une extrême disproportion. Mais ce sera bien pis, si l'on jette les yeux sur ce qu'on appelle étudier dans les Académies. Quelques heures du jour y sont employées d'une manière fort distraite: tout le reste est perdu en dissipation. Les Etudiens arrivent fort jeunes, avant que d'avoir posé le fondement solide de bonnes Humanités; & ils ne laissent pas de vouloir retourner chez eux au bout de deux ans, pour arriver d'autant plus vite aux postes qu'ils ont en vue. Y a-t-il moyen après cela de s'attendre à voir éclore beaucoup d'Hommes distingués dans les diverses

les Sciences qui font l'objet des études.

Mr. Geiner donne de sages conseils pour remédier à ces inconvéniens. Il voudroit qu'on mit d'abord, (& c'est ce qu'il fait dans ce petit Ouvrage,) sous les yeux de ceux qui commencent à étudier, une table générale de tout ce qui peut être appris avec fruit, afin qu'ils prissent l'un des deux partis suivans. Ou bien, charmés de la beauté & de la liaison des Sciences, ils voudroient n'en négliger aucune, en subordonnant néanmoins celles qui ne sont qu'accessoirés aux principales, & sur-tout à celle dont ils font leur objet particulier. Alors ils suivroient l'ordre, & ils apporteroient l'application, propres à les faire réussir dans une entreprise dont ils auroient saisi l'étendue & l'importance. Ou bien, s'ils sentoient que leur goût ou leur capacité demandent qu'ils se renferment dans des limites plus étroites, ils se borneroient avec modestie & prudence aux choses qui leur sont véritablement nécessaires; ils suivroient une route exacte, sans se permettre aucuns écarts, & parviendroient ainsi à devenir des Savans estimables & utiles.

C'est donc en parcourant cette esquisse que notre savant Auteur invite ceux qui la liront dans les circonstances dont on vient de parler, à réfléchir & à se déterminer de la manière la plus convenable à leur situation & à leurs talens. Il caractérise son Introduction en la distinguant des Abrégés de Sciences particulières, tels que les Anciens en ont déjà donné, comme parmi les Grecs, *Aristote* & *Theophraste*, parmi les

Romains *Ciceron*, *Varron*, *Celsus* ; ou tels qu'on en composa, lorsque la barbarie commençoit à s'introduire dans les Sciences, comme ceux de *Martianus Capella*, de *Boëce*, & d'*Isidore de Seville* ; ou au milieu de la barbarie, comme celui de *Bartbelemi l'Anglois* ; ou à la renaissance des Lettres, & pour faire connoître les défauts des Sciences, comme l'Ouvrage de *Cornelius Agrippa* ; ou, pour donner en même tems des ouvertures propres à corriger les Arts, comme celui de *Jean Vivès* ; ou enfin, tels que ceux où l'on a construit des systèmes, & , dressé des Encyclopédies plus ou moins étenduës, comme ceux de *Ringelberg*, de *Ramus*, d'*Alstedius*, &c. sans compter les Auteurs qui vers la fin du xvii^e. Siècle, & au commencement du xviii^e. promettoient des *Pansophies*, qu'ils n'étoient pas en état d'exécuter.

L'Ouvrage de Mr. *Gesner* approche davantage de ceux où l'on s'est proposé de prescrire des méthodes d'étudier, soit les Sciences en général, soit quelque Science, ou Art en particulier ; parmi lesquels il indique l'*Isagoge* de *Buddeus*, l'*Instructorium forense* de *Lyncker*, & l'*Introduction à la Médecine* de *Couring*. Mais il n'y en a aucun avec lequel le plan de Mr. *Gesner* ait plus de rapport que celui de *Bierling*, qui avoit été tellement goûté de *Leibnitz*, que ce grand homme avoit contribué par ses avis à le conduire à sa dernière perfection. Notre Auteur a publié lui-même des *Institutiones rei Scholasticae*, qui préparent en quelque for-

Sorte à la lecture de cette *Isagoge* ; il avoit en vuë d'y former un bon Maître ; & ici il s'attache à former un bon Disciple. Il a raison de dire que son travail est d'un ordre à servir également à ceux qui veulent étudier & à ceux qui veulent se rapeller des études déjà faites, suivant l'épigraphe qu'on lit au Titre. Cependant il ajoute qu'on ne doit pas s'attendre à y rien trouver qui aille au de-là des premières notions & des directions générales. C'est, comme il s'exprime ingénieusement, un corpuscule, une espèce d'embryon, dont toutes les parties sont formées & proportionnées, mais qui diffère de l'embryon vivant, en ce qu'on peut à son choix prendre quelques-unes de ces parties pour les étendre, les grossir, les nourrir, & les conduire à leur dernier développement, tandis qu'on laisse les autres sans nourriture & sans vie.

Voici le coup d'œil des matières, qui fera juger en même tems de l'ordre qui règne dans cet Ouvrage. Après les Prolégomènes, dont nous venons de rendre compte, on traite de la Doctrine, ou de l'Erudition en général ; on donne des préceptes généraux pour bien apprendre ; on parle des Langues, de la Langue maternelle, des Langues étrangères, Latine, Grecque, Hébraïque, & Orientales, & de quelques Langues vivantes de l'Europe. De là on passe à la Poésie & à l'Eloquence. La Poésie demande des connoissances Mythologiques, & l'art de la versification. La Musique & la Peinture y ont tant de rapport qu'un bon Poète ne

fauroit être tout-à-fait étranger dans ces deux Arts. L'Eloquence, toutes ses sources, & tous ses objets, sont fidèlement représentés. L'Histoire lui succède; on en trace les caractères; on parle de la foi historique; la Géographie & la Chronologie se présentent comme deux sources essentielles de l'Histoire, ou suivant l'expression usitée, comme ses deux yeux. Il y a l'Histoire universelle, l'Histoire Civile ancienne, celle des Empires modernes, les Généalogies, les Livres Héraldiques, les Voyages, l'Histoire Ecclésiastique, & l'Histoire Littéraire. La Philosophie paroît sur les rangs; on en trace l'Histoire; on en indique les parties; on donne les notions générales de la Psychologie, de l'Ontologie, de la Théologie Naturelle, de la Logique, & enfin de la Morale, par où cet Abregé se termine.

Bornons à présent cet Extrait aux principes généraux du Droit Naturel, tels que Mr. Gessner les fournit, & autant que l'Homme y trouve la source de ses devoirs. Ce qu'on appelle vulgairement le Droit des Gens, n'est autre chose que le Droit Naturel même, tant qu'il est observé par des Nations entières, qui vivent dans une parfaite indépendance. Mais, pour connoître l'étendue du Droit des Gens, il ne faut pas se borner simplement aux conséquences légitimes, qui découlent des principes du Droit Naturel; il faut encore recueillir & y comprendre ce qui dérive des mœurs des Nations policées, dont on louë la vertu, la sagesse, l'humanité. Ce n'est pas que le consen-

tément de ces Nations fasse le Droit proprement dit; mais il prouve infiniment plus que la décision de quelques Docteurs particuliers, prévenus en faveur des sentimens qu'ils ont inventés, ou adoptés. Tous les Peuples à la vérité ne sont pas d'accord, non plus que tous les Docteurs; mais les discordances particulières ne doivent point nous arrêter dans l'un, ni dans l'autre des cas.

La Morale tient au Droit Naturel; elle nous enseigne ce qu'on doit faire pour régler nos actions d'une manière conforme aux Loix que la Nature nous impose. Pour cet effet il faut avant toutes choses connoître l'homme, examiner quels sont ses instincts, ses appétits, ce qu'il a de commun avec les bêtes, & ce en quoi il diffère d'elles. C'est ce qu'on appelle *prima natura*. Chacun a une disposition innée à chérir, à conserver, & à défendre contre toute attaque, sa vie, sa santé, & l'intégrité de ses membres. Une des premières choses qui se manifestent ensuite dans l'homme, c'est un desir insatiable d'apprendre, joint à un grand fonds de crédulité. Celle-ci le rend disposé à l'obéissance, à moins que quelque passion impétueuse ne l'en détourne. L'homme aime encore naturellement son état & sa condition; il recherche l'action, il tâche d'en rapporter l'effet au plaisir, & entre ceux auxquels la Nature le porte, le plus fort est le penchant des deux sexes, d'où résulte l'affection pour les enfans qui en naissent. Ce sont là les premiers fondemens de la Société, que l'homme desire d'ailleurs natu-

rellement. Cette Société s'étend & se cimente par la compassion naturelle, par le penchant à l'imitation, par la reconnoissance, & même par le desir de se venger. Elle s'embellit & se perfectionne par le sentiment & l'amour du Beau, par la soif de la louange & de la gloire, & par les diverses circonstances plus ou moins favorables où les hommes réunis en société, se trouvent placés. Tout ce qui vient d'être indiqué peut être tiré par induction de ce premier principe de la Nature, qui nous intéresse à notre être & à notre bien-être. Cette Loi est une Loi primitive émanée de Dieu même, qui en voulant que les hommes existassent, a voulu qu'ils fussent heureux.

En continuant à examiner l'homme, on voit que ses mouvemens sont en partie naturels & nécessaires, & en partie dépendans de sa volonté; & que par le moien de ceux-ci il peut faire des actions qui tendent à sa perfection, ou à son imperfection. C'est la source de l'imputation, qui a lieu, entant que nous sommes les auteurs de nos actions, & dont les degrés sont relatifs à ceux de la liberté dont nous jouissons, ou avons pu jouir. Nous pouvons aussi influër sur les actions des autres, en qualité de causes morales, par nos conseils, exhortations, &c. Les hommes ont étendu la notion de bonté à toutes les choses que nous desirons naturellement, & même à celles qui nous servent à acquérir les précédentes. La Science du Droit naturel seroit également distincte dans la théorie, & facile dans la pratique, si les hommes pou-

pouvoient toujours juger quelles sont les actions véritablement utiles, ou nuisibles pour eux, & si l'expérience leur enseignoit d'une manière infailible, quelles sont les choses dont l'usage leur est favorable, ou désavantageux. Mais, bien loin de-là, c'est l'expérience elle-même qui prouve le contraire, sans pourtant nous éclairer suffisamment sur l'origine des désordres & des maux auxquels nous sommes exposés ici bas.

On a donc perdu bien du tems en disputes & en écrits sur le souverain bien, entant qu'il est accessible à l'homme dans l'état naturel, & sur le principe fondamental du Droit naturel. Dieu lui-même a joint aux bonnes actions une empreinte, une teinture, pour ainsi dire, de beauté, qui fait à leur égard le même effet que la couleur, l'odeur, & la saveur, par rapport aux fruits que la Terre produit. C'est l'honnête, το καλόν, que le bon usage de la Raison découvre à tous les hommes; & que les Législateurs, les Pères, & les Maîtres emploient pour former à la vertu ceux que la Providence confie à leur direction. La honte vient au secours; c'est un frein infiniment puissant, plus efficace que la crainte même; elle ne permet pas aux âmes une fois sensibles à la beauté de la vertu, de se laisser aller à la turpitude du vice.

Cela posé, il n'est pas difficile de passer au détail de nos devoirs, de montrer comment & jusqu'à quel point ils nous obligent, & de déterminer les exceptions qui naissent de leurs collisions. Si les hommes vivent pour la plu-

part dans le dérèglement, cela ne vient assurément pas de la difficulté de connoître leurs devoirs, ni même de celle de les pratiquer.

On peut joindre à cet échantillon de Droit Naturel & de Morale, une Dissertation que Mr. Gesner a publiée presque en même tems que ce petit Volume. Elle est intitulée; *Utilitas honesti mater, non judex; Oratio, qua Prorektoratum secundum auspiciatus est Jo: Matthias Gesnerus*. Il y fait voir que la dispute qui concerne l'honnête & l'utile, a toujours plus consisté dans les mots que dans le fonds même des idées. Il prouve d'un côté, que toute Loi qui ne se rapporte à aucune utilité, indique un défaut de sagesse, ou de bonté dans son Auteur; *Utilitas honesti mater*; & de l'autre; que personne n'est en droit de dire; je puis faire une telle chose, dès-là qu'elle m'est utile, & par cela seul qu'elle m'est utile; à moins qu'il ne soit assez éclairé pour voir si cette utilité contribue à sa véritable perfection, ou n'est qu'accidentelle: *Utilitas honesti non judex*. Les raisonnemens sur lesquels Mr. Gesner fonde ces assertions, sont solides & concluans: & il les appuie encore sur diverses autorités qu'il a renvoyées à des Notes.

Enfin à la suite de cette Harangue il y en a deux autres, prononcées, la première pour l'anniversaire de l'Académie, le 17. Septembre, 1755. & la seconde, en quittant le Prorektorat le 2. Janv. 1756: Toutes ces Pièces sont dignes de leur célèbre Auteur.

ARTICLE VI.

TRAITE' PRATIQUE *sur la Goutte* &
sur les moïens de guérir cette maladie.
 Par Mr. COSTE, Médecin du premier
 Bataillon des Gardes de Sa Maj. le Roi
 de Prusse, &c. &c. &c. A Amsterdam,
 chez J. H. Schneider. 1757. in octavo,
 pp. 100.

Nous ne ferons presque qu'annoncer cet
 Ouvrage; son utilité, l'agrément & l'in-
 struction qui y règnent, & son extrême briève-
 té, en répandront sans doute d'abord la con-
 noissance, & l'auront fait lire avant cet Extrait.
 Mr. Coste a dédié son Traité à Mr. le Duc
 de Richmand. Un seul passage de la Dédicace
 suffira pour l'éloge de l'Auteur, & du Seigneur
 qu'il a choisi pour *Mécène*. „ Vous ne trou-
 „ verrez ici qu'imparfaitement le goût Philoso-
 „ phique que l'on voit dans les Ecrits de vos
 „ célèbres Médecins de Londres, auxquels je
 „ dois tout ce que je suis; mais j'ose espérer
 „ que vous voudrez bien pardonner les défauts
 „ de cet Ouvrage, en faveur de mon zèle
 „ pour le bien de l'Humanité, ce sentiment
 „ étant un de ceux qui vous distinguent avec
 „ tant d'éclat, & qui dans toutes les occasions
 „ est constamment le principe des soins que
 „ vous prenez, d'être aussi utile à votre Pa-
 „ trie,

226 TRAITE' PRATIQUE SUR LA GOUTTE.

„ trie, que vous lui êtes nécessaire par la sa-
„ gesse de vos conseils, & par l'étendue de
„ vos lumières.”

Dans la Préface l'Auteur remonte à *Sydenham*, comme au premier Ecrivain original sur la Goutte, d'après lequel ceux qui sont venus depuis, n'ont presque été que copistes, ou imitateurs, *Hoffmann* lui même aïant adopté l'exposé du savant Anglois. Mr. *Coste*, attaqué comme l'ont été Mrs. *Sydenham* & *Hoffmann*, de cette maladie, en a fait l'objet de ses recherches & de ses méditations, dont ce Traité est le fruit. Il y indique les moïens dont il s'est servi pour se délivrer pendant plus de douze ans des atteintes de ce cruel mal. „ Je
„ n'ai eu d'autre dessein, dit-il, que d'être
„ utile aux gens de bien que la Goutte incom-
„ mode; je n'ai suivi que ce que m'a montré
„ l'expérience, & de tous les faits que j'a-
„ vance il n'y en a aucun que je n'aie vu ou
„ senti.”

Ce petit Volume est divisé en dix-huit Chapitres. Le premier est intitulé: *Erreur populaire sur la Goutte*. Cette erreur, dont on berce sur-tout les Grands, consiste à se persuader que la Goutte est une maladie qui éloigne toutes les autres, & qu'elle présage toujours une longue vie à celui qui en est attaqué. L'idée s'est tellement accréditée, que l'on est dans l'usage de faire des complimens de félicitation aux Grands que la Goutte saisit à la fleur de leur âge. Cependant outre que la somme de toutes les angoisses de quelque ma-
la-

lady aiguë que ce soit, n'égale pas une douleur de goutte, l'humeur de cette affreuse maladie peut donner, ou donne à chaque instant, naissance à mille autres desordres irréparables, dont le moindre sera mortel, comme sont entr'autres l'Asthme sec & suffoquant, l'Hydropisie de poitrine, la Phrésie, les Abscès dans le bas ventre, la Paralysie, la Cardialgie, &c. D'ailleurs le denouëment de cette longue Tragédie est toujours d'autant plus cruel que la Pièce a plus duré.

Le second Chapitre traite de l'Humeur de la Goutte. Les sentimens sont fort partagés à cet égard, & Mr. Coste les expose avec beaucoup de netteté. *Hoffmann* s'étoit décidé pour le sel de Tartre, ou l'Acide tartareux, qu'il regardoit comme la cause principale, & presque unique de cette maladie. Mr. Coste est dans l'idée que l'humeur de la Goutte est précisément la même que celle du rhumatisme; elle réside dans la masse totale de nos fluides, devenus un peu plus acres, ou plus gluans; elle cause des maladies toutes différentes suivant les parties qu'elle affecte; si elle se fixe dans la tête, il en naît des vertiges, l'apoplexie, ou la paralysie; si elle se jette sur les parties de la poitrine, elle produit la pleurésie, ou la pneumonie; quand elle s'arrête dans l'estomach, ce sont des crampes de ce viscère, dans les intestins, c'est la colique. Elle ne cause le Rhumatisme, ou la Goutte, que quand elle attaque les tendons, les nerfs, les muscles, les jointures des os, & leurs envelopes; elle est

ca-

330 TRAITE' PRATIQUE SUR LA GOUTTE,

capable de quitter & d'attaquer alternativement toutes les parties du corps, en descendant de la tête aux piés, ou en montant des piés à la tête, dans un très-court espace de tems. Si l'on considère l'analogie qui se trouve entre l'Humeur gouteuse, le *Virus* vénérien, le scorbutique, & le scrophuleux, par la propriété qu'ils ont de mollifier les os, de les carier, & sur-tout par celle d'être constamment héréditaire, on pourroit croire cette analogie suffisante pour faire regarder aussi l'humeur de la Goutte, comme un *Virus* particulier, qui peut avoir autant de causes différentes qu'en ont ces autres maladies, puisque comme elles, ce *Virus* attaque aussi la semence qui transmet la Goutte à dix générations.

Il est question dans les Chapitres III. IV. & V. des Causes de la Goutte, qu'on réduit à trois, l'abus du plaisir Vénérien, celui du Vin & des Boissons fortes, enfin la bonne chère & l'oisiveté. Tous ces Articles sont parfaitement bien développés. Quant aux alimens, il suffit qu'on en prenne plus que le genre de vie auquel on est consacré, n'en peut dissiper, pour être exposé aux attaques de la Goutte. Par cette seule raison les Gens d'Eglise, & les Religieux de tous les Ordres y sont fort sujets; leur vie sédentaire, le défaut de mouvement auquel leur état les astreint, y contribue beaucoup. Il en est de même de tous les Gens de Cabinet; mais un peu de diète & beaucoup d'exercice, les guérissent tous, quand ils veulent.

Les

Les Chapitres VI. & VII. concernent la Goutte héréditaire, & la Goutte acquise. On passe dans le VIII. à la cure de ce mal, & on commence par dire, que la Goutte a cela de particulier qu'on peut guérir quand on veut, & dont cependant on ne guérit presque personne. Cette espèce de paradoxe cesse, dès qu'on fait attention que la Goutte est le fruit de la volupté, aux attrait de laquelle tout le monde peut, & presque personne ne veut, renoncer. Le Prognostic de la Goutte occupe le Chapitre X. & la cure de l'accès le Chap. XI. Transcrivons les paroles suivantes pour la consolation de tous les Goutteux.

„ Le meilleur parti qu'il y ait à prendre ;
 „ & qui est plus efficace que tous les remèdes
 „ du monde, c'est d'envelopper la partie ma-
 „ lade d'une légère flanelle immédiatement ap-
 „ pliquée sur la peau ; rien n'est plus propre
 „ à faciliter la transpiration & à dissiper la
 „ douleur. Je m'en suis servi dans toutes les
 „ occasions, & je ne trouve pour mon pro-
 „ pre usage rien de meilleur, ni de plus sûr.
 „ C'est la méthode d'un des plus célèbres
 „ Médecins de l'Europe (*).

„ Il faut en même tems faire usage de tout
 „ ce qui peut exciter une douce transpiration,
 „ & l'entretenir : le malade doit prendre le lit,
 „ & prendre ce qui suit.

R.

(*) *Shaw's New Practice of Physic.*

232 TRAITE' PRATIQUE SUR LA GOUTTE

R. Camphor. sal. volat. succin. corn. cerv. ā gr. iv.

Pulv. & cbel. cancror. simpl. ℞j.

Syr. cariopbill. q. S.

Fiat bolus statim sumend. & repetatur 4^a vel 5^a bord, ad sex vices plus minusve pro re nata.

*Super bibend. haust. jeri lact. cum vin. canarin. subcalid. **

„ Je me suis toujours bien trouvé de ce remède soutenu d'une diète peu nourrissante, tels que sont les potages légers, & les bouillons de poulets, dans lesquels on met un peu d'orge perlé. Il faut absolument retrancher la viande, le poisson, la bière, le vin, le café, & ne s'en tenir qu'au bouillon si le malade est jeune & robuste; plus la diète est légère, plus l'accès devient supportable.

„ Pour boisson ordinaire on peut donner de l'eau de gruau, ou de l'eau d'orge perlé fort légère. Si le malade est foible, on peut quatre fois par jour mettre un petit verre d'excellent vin dans un gobelet de sa boisson, ou dans un grand verre d'eau panée. L'Expérience ne m'a rien fourni de plus simple, ni de plus prompt pour hâter la dissipation de l'humeur goutteuse, que de garder le lit à toute rigueur, d'échauffer l'air de la chambre, & de boire quatre fois par jour une demi-bouteille de tisane sudorifique, faite de bois de gayac & de sassafras. Il faut avaler cette quantité tout à la fois, un peu plus que tiède, & se couvrir pour suer. L'accès le plus violent ne tient pas huit jours

„ con-

„ contre cette méthode, en observant la diète
„ que je viens de décrire.”

C'est au Lecteur à chercher dans ce Traité toutes les bonnes choses qui s'y trouvent. Les derniers Chapitres sont intitulés. XII. *De la Goutte universelle.* XIII. *De la Goutte remontée dans l'Estomac.* XIV. *De la Goutte remontée dans la Poitrine.* XV. *De la Goutte remontée dans la Tête.* XVI. *De la Goutte Vérolique.* XVII. *De la Goutte Scorbutique.* XVIII. *Cure radicale de la Goutte.* Ce dernier Chapitre réunit toutes les précautions que la connoissance du corps humain & les lumières de l'Expérience peuvent suggérer pour détruire la Goutte. Il seroit à souhaiter que les malades fussent assez raisonnables pour s'y assujettir.

Quatre Observations à l'usage des jeunes Médecins terminent ce Volume, qui ne peut que faire honneur à son Auteur, & lui mériter la reconnoissance du Public.

ARTICLE VII.

LA COLOMBIADE, ou la Foi portée au nouveau Monde. Poème par Madame Du BOCCAGE. A Paris, chez De Saint & Saillant, & Durant, 1756. in octavo. pp. 184.

Un Poème Epique demeurera toujours une des plus grandes entreprises, que le génie & l'art Poétique puissent former. Mr. de Vol-
Tom. XV. Part. II. Q tai-

taire, en y réussissant au point où il l'a fait, a plutôt augmenté les difficultés pour ceux qui voudront courir la même carrière après lui, qu'il ne les a diminuées. L'égaliser, ou le surpasser, c'est à quoi il y auroit une sorte de témérité de prétendre; & il est fâcheux de jouter pour un prix déjà enlevé. Tout cela n'a point arrêté une Dame aimable & spirituelle, qui assurément étoit dans le cas d'entrer en lice, & à laquelle personne ne refusera jamais de justes applaudissemens. Il ne s'agit point d'ériger contre elle le Tribunal d'une Critique vigoureuse; pourquoi ne pas recevoir avec complaisance un présent qu'elle fait avec tant de grace? Sa physionomie seule, à la tête du Livre, excite des impressions dont on a peine à se défendre: & un si beau Portrait vaut mieux à mon avis, pour préparer & gagner les esprits, que la plus docte Préface. L'estampe a été gravée par Mr. Tardieu le fils, d'après un Portrait peint par M^{lle} Loir. On lit d'abord ces mots au dessous: MADAME DU BOCAGE; & plus bas ceux-ci: *Forma Venus, arte Minerva*. Parcourons succinctement les diverses Parties qui forment l'ensemble de ce Volume.

On y trouve d'abord une Dédicace à Sa Sainteté le Pape BENOÎT XIV. Sa brièveté & son énergie demandent qu'elle paroisse ici toute entière.

TRES-SAINTE PERE,

La moitié de l'Univers soumise à la Foi par un Héros Italien, m'a paru un Tableau digne d'être

d'être présenté au Prince de l'Eglise; & la vénération que toute l'Europe a pour les éminentes qualités de VOTRE SAINTETE, m'a inspiré le désir audacieux de lui présenter ces hommages; mais ma voix, trop faible pour célébrer ses loanges, ne peut qu'implorer sa protection. Mes vœux sont exaucés; VOTRE SAINTETE qui digne souvenir de sa main paternelle la Brebis la plus fourmée de son Troupeau, m'autorise à lui demander la bénédiction, & la permission de me dire avec le plus profond respect, &c.

Dans l'Introduction, Madame Du Bocage tend d'abord raison du choix qu'elle a fait de son Héros. La conquête du nouveau Monde sembloit présenter Cortez, dont Solis a donné la plus haute idée. Mais, en examinant l'Histoire du Mexique, le Poëte a cru, que les succès des Espagnols, dûs à la faiblesse de Montezuma, intéresseroient peu; qu'il faudroit changer le caractère de ce Prince infortuné; abréger le détail de ses batailles, & y joindre des événemens d'un autre genre. La conquête du Pérou auroit demandé les mêmes Episodes; sans compter que la cruauté de Pizarro l'a rendu odieux, & que les divers combats qui subjuguèrent les Incas, ne présentent point de fait principal à choisir.

Dans la nécessité d'inventer presque tous les incidens qui doivent diversifier un grand sujet, Madame Du Bocage a préféré de les rapporter à Christophe Colomb, qui le premier, par ses connoissances Astronomiques, conçut le des-

sein de chercher sur la Mer Atlantique le Continent dont les Anciens avoient parlé. Il fit part de ses conjectures à plusieurs Princes de l'Europe. La Cour de Madrit favorisa son projet. Elevé au grade d'Amiral par *Isabelle*, Reine de Castille, il partit en 1492. découvrit d'abord les Antilles, soumit aux Espagnols l'Île vaste de *St. Domingue*, & toucha la Terre ferme. Les obstacles que ce Génois intrépide rencontra dans sa navigation, l'étonnement des Peuples qu'il vainquit, ont paru à la Muse Françoisise des images plus propres à fixer l'attention, que les aventures de ceux qui ont suivi la route qu'il leur avoit tracée.

„ Ce nouvel Ulysse, continuë modestement
 „ Madame *Du Bocage*, méritoit sans doute un
 „ autre Homère. Je sens que cette entreprise
 „ est au-dessus des forces de mon sexe. Si le
 „ Lecteur m'est favorable, je regarderai ce suc-
 „ cès comme un miracle fait au nom d'un Pon-
 „ tife, qui en a publié un Traité aussi pieux
 „ que savant, & qui a daigné me permettre de
 „ lui consacrer cet Ouvrage. Je l'ai rendu con-
 „ forme à l'Histoire, autant qu'il m'a été pos-
 „ sible. Les *Zémès*, Démons qu'adoroient les
 „ Indiens, m'ont servi pour la Fable du Poë-
 „ me: notre Religion proscriit les Divinités du
 „ Paganisme; l'esprit Philosophique de notre
 „ Siècle, se prête avec peine aux prestiges de la
 „ Magie, & au pouvoir des Fées. Le secours
 „ des Anges, & la malignité des Esprits des
 „ ténèbres, consacrés par l'Ecriture, sont donc
 „ le seul merveilleux qui puisse s'accorder avec
 „ nos

„ nos idées. J'essaierois en vain de justifier
 „ l'usage que j'en ai fait. C'est au Public à me
 „ juger. Puisse-je mériter son suffrage !”

La *Colombiade* est divisée en dix Chants. Il faut en tracer le plan , & produire quelques Vers de chacun.

CHANT I. Voici le début.

*Je chante ce Génois , conduit par Uranie ,
 Combattu par l'Enfer , attaqué par l'Envie ;
 Ce Nocher qui , du Tage abandonnant les Ports
 De l'Inde le premier découvrit les trésors :
 De l'Aurore au Couchant , son Art vainqueur de l'onde
 Pour y porter la Foi , conquit un nouveau Monde.*

Après une Invocation à la Muse *Calliope*, le Poète fait partir *Colomb* des Ports d'Espagne. Il aborde en diverses Iles inhabitables, mais il apperçoit à la fin un port favorable. On donne le dénombrement de ses Vaisseaux & de ses Troupes. Les DémonS du nouveau Monde, alarmés de son entreprise, assemblent leur conseil. *Teules* y prononce un Discours. Il est arrêté qu'ils exciteront une tempête. Dans ce péril les Espagnols adressent leurs vœux au Ciel. Le calme revient, & ranime leurs espérances. Ils abordent dans une Ile habitée. Un Vieillard, chef de cette Nation, s'avance vers *Colomb*. Ils ont un entretien, par le moyen d'un Interprète, que *Colomb* avoit trouvé abandonné dans une Ile déserte. L'Amiral est conduit dans la grotte du Vieillard. *Zama*, sa fille, y fait servir un repas rustique.

Comme Eve elle étoit nue ; une égale innocence
 L'offre aux regards sans voile ; & voila ses appar-
 Les Graces qu'elle ignore , accompagnent ses pas ;
 Et pour tout vêtement , on forma sa parure.
 D'un plumage azuré , couvrirent sa ceinture ;
 Mais elle a plus d'attraits que celle de Cypris ;
 L'objet qu'elle embellit n'en connoît point le prix.
 Ses longs cheveux flottans sur son sein prêt d'éclorre
 Que ce climat brûlant n'obscurcit point encore :
 Et l'aspect impétreux de tant de Castillans
 D'étonnement , d'effroi , peint ses regards brillans.

Le Vieillard demande à Colomb son origine , & par quels moïens il a été conduit dans ces climats.

CHANT II. Colomb répond par un long discours sur son origine , sur l'Etre suprême , sur l'étendue de l'Afrique , de l'Asie , & de l'Europe : ce qui amène une description des mœurs , des loix , & de l'industrie des habitans de ces trois parties du monde. Le Vieillard prend la parole , & fait une peinture des mœurs des habitans de son Ile. L'Amiral recommence à tracer une idée des Arts , du Commerce & de la Navigation : surquoi le Vieillard fait cette sage réflexion.

J'admire , dit aux siens le Vieillard équitable ,
 De quel raffinement l'ame humaine est capable.
 Faut-il que ces clartés , où l'on de l'éclairer ,
 Éblouissent sa vue , & semblent l'égarer !
 Toi , qui dis que la mort doit terminer la vie ,
 Savant Navigateur , quelle est donc ta manie ,
 D'entasser aux dépens de ta tranquillité ,
 Des biens & des projets pour une Eternité ?
 La Terre qui par tout offre ses dons fertiles ,
 Nous cache dans son sein les trésors inutiles.

*Ne pour flatter nos sens, et la Nature, avec soin,
 Aux mets les plus communs, joint le goût du besoin.
 Quand je te vois privé par ta soif de connoître,
 Du plaisir d'habiter les champs qui t'ont vu naître,
 Je préfère nos mœurs dans leur rusticité.
 A l'Art qui de vos sens corrompt l'humanité.*

Pendant cette conversation, Zama, dont le jeune cœur commence à s'intéresser en faveur du Héros Portugais, lui demande le récit de ses propres aventures.

CHANT III. Colomb le commence ainsi

*Roi de ce Peuple heureux, & vous beauté Divine,
 Qui voulez d'un Mortel apprendre l'origine
 Nos desirs sont ma Loi. Connoissez les travaux
 Qui m'ont conduit à vous par des sentiers nouveaux.*

Là-dessus il fait le récit de son entreprise, en commençant par caractériser les différens Princes de l'Europe, à qui il avoit proposé son sujet, & les obstacles qu'il avoit rencontré. Isabelle, Reine de Castille, entrant dans ses dessein, le fait Amiral. Il part, & le peuple pousse de vifs regrets au départ de la Flotte. La navigation est traversée par les accidens ordinaires aux voyages sur mer, & sur-tout à ceux de long cours. Un calme en particulier fait rompre les vivres, & le Scorbut se manifeste. L'esprit de révolte saisit les Matelots; & Colomb perd presque entièrement courage. Mais des signes d'une terre prochaine ramènent la sérénité dans les esprits. On découvre des Rochers, on aborde à une Ile dangereuse, d'où

l'on passe à une autre plus fertile, où l'on est tout étonné de trouver un Européen, qui

- - - - - seul depuis sept années
Trainoit en ces déserts ses tristes destinées.

Colomb l'emmène avec lui; & c'est celui qui lui servoit d'Interprète. Ici il interrompt son récit; & cet homme nommé *Serrano*, raconte à *Zama* ses propres aventures qui terminent le troisième Chant.

CHANT IV. Les Démon's irrités de n'avoir pu submerger la Flotte Espagnole, envoient *Zemès*, Divinité Indienne, supplier l'Amour de rendre *Colomb* épris de *Zama*. L'Amour vole vers l'Amiral, & lui peint en songe les charmes de la jeune Sauvage, d'une manière qui l'embrase,

*Non d'un feu modéré qu'approuve la Nature,
 Mais de ces feux ardens dont la Raison murmure.*

Colomb à son réveil, va trouver le Vieillard, père de *Zama*. Madame *Du Bocage* place ici avec art un éloge touchant, de son propre père, qui, dans le tems qu'elle composoit ce Chant, vivoit encore, âgé de près de cent ans, sans aucune infirmité. En parlant des vertus du sage Indien, elle ajoute,

*De l'Auteur de mes jours je retrouve l'image:
 Pendant les cent byvers qu'ont duré vos ressorts,
 La tranquillité d'ame & la santé du corps
 Furent à l'un & l'autre un don de la Sagesse.
 Qu'à votre exemple, ardente à braver la mort,
 J'hérite de vos mœurs! Puisse un jour mes Vœux
 Des recherches du Luxe affranchir l'Univers.*

Co-

Colomb s'occupe avec le Vieillard à voir les Jeux des Habitans de l'Ile. Il devient de plus en plus amoureux de *Zama*. Les Espagnols en murmurent, & lui font des reproches sur son retardement. Un Ange lui apparoit, & le fait rougir de sa foiblesse. Il retourne à la Flotte, & s'embarque. *Zama*, navrée de douleur, prend un Canot pour le suivre. Mais *Fiesqui*, un des Capitaines dont le vaisseau est séparé de la flotte, l'enlève avec sa Compagne *Zulma*.

CHANT V. L'Amiral faisant route dans la brume, perd entièrement de vue le Vaisseau de *Fiesqui*. Un Monstre marin de figure humaine, égare la flotte, & fait aborder le Vaisseau monté par le Capitaine *Morgant* à une Ile d'Anthropophages. Il reconnoit les embuches de Satan, & fuit de ce lieu funeste. Une tempête s'élève,

*Et le péril commun qui réunit les ames,
S'annonce tout-à-coup par mille traits de flâmes;
Au Couchant, sur la nuit opposée au Soleil,
Iris de sept couleurs orne son front vermeil.
L'Auster, qui fond la neige, & renverse les chênes,
Des nuages obscurs rompt les liquides chatnes,
Combat les Aquilons, & soulevant les eaux,
A vingt degrés au Nord, emporte les Vaisseaux.*

L'Amiral se sauve avec une partie de son équipage sur une terre inconnue; il adresse ses vœux au Ciel, parcourt l'Ile, retrouve le reste de sa Flotte, fait un discours à ses Marelots, & nomme l'Ile où ils ont été jettés, l'Ile Espagnolle. La chaleur & les fatigues révoltent les Castillans, que *Colomb* a bien de la peine à

LA COLOMBIADE, OU LA FOI

ramener à leur devoir. Un Roi Indien lui fournit des vivres, & l'interroge sur le sujet qu'il l'amène dans ces climats.

*Pour nous lier, dit-il, d'une amitié fidèle
Apprends-moi, si ton choix t'amène en ces climats,
Ou si la Destinée y dirigea tes pas.*

CHANT VI. Il commence par le Discours de Colomb à l'Amiral. Le Cacique y répond, & ensuite un Chantre de ce Prince entonne un Hymne, qui renferme la Théogonie suivant les idées de ces Peuples. Les Sauvages viennent ensuite visiter les Vaisseaux des Espagnols; mais les décharges du Canon, que fait faire l'Amiral, leur causent une terrible épouvante.

*De cent bouches d'airain sort un bruit effroyable.
Le souffre, par son onde, éclaté au sein des Aïrs;
Les habitans des Eaux s'enfoncent dans les Mers;
Le Sauvage étonné touche du front la Terre;
L'ôte des bois, qui croit entendre le tonnerre,
Rend des cris de terreur nouveaux aux Castillans;
A ses enfans la mère avare ses bras tremblans.
Le Monarque Indien, dans sa fermeté feinte,
D'un si terrible bonheur dissimulant la crainte,
Est tel qu'au mont Oreb, l'Hébreu saisi d'effroi,
Quand au seuil des éclairs, Dieu lui dit sa Loi.*

Les Espagnols rassurent les Sauvages & leur font des présens. Mais l'avarice sort des Enfers; & excite les Castillans au pillage. Colomb, instruit trop tard de leurs violences, est obligé de combattre les Indiens armés; mais, les ayant dissipés, il renvoie les prisonniers avec de nouveaux présens. La famine fait des

ra-

ravages dans son camp. *Vascona*, Reine d'une
 partie de l'île, envoie inviter *Colomb* à la venir
 voir. On décrit ici son Palais, sa parure, les
 Festins & les Jeux dont elle amuse l'Amiral,
 auquel elle offre enfin sa main & sa Couronne.
Colomb les refuse, & la Reine irritée s'appareille à
 la vengeance. C'est la *Didon* de ce Poème, mais
 elle prend un autre parti que celle de l'*Enéide*.

CHANT VII. *Vascona*, agitée par l'amour
 & la vengeance, consulte un Magicien. Le
 Temple où elle va le trouver, est décrit. Il lui
 répond, & comme un autre *Balaam*, est obligé
 de lui annoncer sa ruine & celle de ses faux
 Dieux. Elle ne laisse pas d'assembler son Con-
 seil, & d'y faire résoudre la guerre. Sur ces
 entrefaites arrive le Vaisseau de *Risqui*, où se
 trouvoit *Zuma*. On les fait prisonniers au Port
 de *Xaragua*. L'Amiral, assisté de deux Caci-
 ques, se prépare au combat, & sa renommée
 lui attire encore d'autres secours. *Vascona* lui
 fait de nouvelles propositions, auxquelles sa main
 est toujours attachée.

Colomb refuse un Trône à ses desirs offert !
 Il semble aux champs de Mars courir en téméraire ;
 Et ne fait qu'obéir à la Foi qui l'éclaire.
 Envoyé de la Reine, ouï, dit-il, mes Guerriers
 Préféreront l'Olive aux plus brillans Lauriers :
 Pour servir *Vascona* je répons de leur zèle ;
 Son peuple révolté sous mes ordres fidèle,
 Ne me verra jamais attaquer ses remparts ;
 Mais si son camp nombreux brave mes étendards,
 Le Dieu qui les défend me prêterà sa foudre :
 Ces feux dont par mes mains il peut tout mettre en
 poudre ,

Ce

LA COLOMBIADE, OU LA FOI-

*Ce fer, ces fiers Courriers joints à mes Bataillons,
De montagnes de morts combleront vos vallons.*

CHANT VIII. On y lit d'abord la description des mœurs, des armes, & des habillemens des différens Peuples qui composoient l'Armée de *Vascona*. Vient ensuite l'ordre de bataille de *Colomb*, & son Discours à ses Troupes. *Vascona* harangue aussi les siennes.

*Suivez-moi : par des faits d'éternelle mémoire,
Plongeons, précipitons dans l'abîme des morts
Ces monstres que l'Enfer a vomis sur nos bords.*

Le Combat commence: il est opiniâtre; les Espagnols sont vainqueurs, & la nuit fait cesser le carnage. Les Indiens, pour se venger de leur perte, immolent *Fissqui*, & ses compagnons, qu'ils tenoient en prison à *Xaragua*. Pour *Zama* & *Zulma*, la Reine diffère leur supplice. A la vue de *Zama*, un feu jaloux s'empare de son cœur.

Dieux! quel sera le coup que sa main lui prépare!

CHANT IX. L'Amiral se livre à diverses réflexions, la nuit après la bataille, dans sa Tente; & adresse une prière fervente au Ciel. S'étant ensuite endormi, un bruit sourd le réveille. Il apperçoit deux jeunes Indiennes qui venoient implorer son secours. C'étoit *Zama* avec sa compagne. Elle lui fait le récit de ses aventures depuis leur séparation. Mais la Reine *Vascona* l'avoit empoisonnée, & elle expire aux yeux de *Colomb*, qui lui érige un riche Mausolée, foible soulagement à son amère dou-

douleur. Retiré dans une grotte où il s'y livre, il a une vision; Zama vient de l'Empirée lui dévoiler l'avenir par une prédiction sur le sort de son entreprise, & sur les principaux évènements qui doivent arriver en Europe. Ce morceau est imitation du discours d'*Anchise* à *Enée*, & de celui de *St. Louis* à *Henri IV*. Nous voudrions pouvoir le copier tout entier; mais son étendue ne le permet pas: en voici un fragment.

*En ces lieux où les Arts semblent prendre leur source,
Que vois-je ? au même Siècle un Ministre fameux
Assujettit les Grands, & par ses soins beureux,
Bragance dans Lisbonne est renté sur le Trône.
Louis meurt: son fils règne: il est cher à Bellone:
Un Caton, un Sylla, dirigent ses combats.
Sous ce nouvel Auguste on trouve un Mécenas,
Lutece a comme Athènes un Portique. un Lyée;
Dans ces Temples savans sa gloire est encensée.
Chez Louis un Sophocle, un nouvel Amphion;
Un rival d'Euripide, un autre Anacréon,
Surpassent en talens l'Antiquité profane
Démétrène renait, Esope. Aristophane,
Vitruve, Praxitèle, un Zeuxis, des Sappos,
De ce règne éclatant consacrent les Héros.*

Les notes placées au bas du Texte, indiquent les personnages désignés par des noms pris de l'Antiquité. Caton & Sylla sont Turenne & Condé. L'allusion n'est pas frappante; malgré ce que dit Madame Du Bocage pour la justifier. Mécène est Colbert: cela est juste. Sophocle, Amphion, le rival d'Euripide, & Aristophane, sont Corneille, Lulli, Racine & Molière. L'au-

tre *Anacréon* c'est *Chaulieu*, qui ne mérite pas trop une place ici. Les *Sappos* sont Mesdames *Desboulrières* & *Dacier*; passé pour la première. Voici encore comment l'Impératrice *Marie Thérèse*, & le Roi de Prusse, mal nommé dans la note *Friedric Guillaume*, sont désignés.

Le sang mâle d'Autriche, éteint en Allemagne,
D'une autre Zenobie anime la valeur.
Un Monarque, orgueilleux d'en être le vainqueur
Ramenant dans le Nord les beaux Arts qu'il encense,
De Lycurgue & de Mats réduit la Science.

Mais il est tems de passer au dernier Chant.

CHANT X. *Vascona* recommence la guerre. Il y a un combat singulier entre le Géant *Macatex*, & *Marcouffy*, ami de *Colomb*, où celui-ci est tué. Il auroit été plus agréable au Lecteur que ce fût le premier; à moins que ce ne soit une imitation de la mort de *Patrocle*. L'Amiral fait brûler les morts, & élève un tombeau à son ami. Il survient une éruption de Volcans, qui effraient les Sauvages. Ils vont consulter les Magiciens. *Serrano*, cet Européen qu'on a trouvé dans une Ile, se déguise, & découvre les projets des Indiens, qui voulaient tenter de surprendre les Castillans pendant la nuit. Au point du jour *Vascona* paroit dans la plaine; son armée est mise en déroute. Elle propose un combat singulier à *Colomb*, qui le refuse. Elle lui tire une flèche qu'il évite. Les Castillans se mettent à poursuivre la Reine Amazone. Ses Amans la défendent, & rallient ses Troupes, mais elles sont

sont de nouveau défaits. Le Géant *Macater* est tué par *Colomb*. Les Sauvages, épouvantés par une Eclipse qu'il Génois avoit prédit, lui rendent les armes. *Vascon* meurt. *Colomb* rend grâces à Dieu de sa victoire. Enfin les Démon adorés dans l'Inde, se replongent dans les Enfers : & le Poème finit par ces Vers :

*Colomb, dont la sagesse égale le pouvoir,
Humble dans son triomphe, & sûr de sa conquête,
Au Souverain des Cieux en consacre la Fête.
Régner, n'est point le prix qu'il cherchoit aux combats.
Il fait plus : à l'Europe il donne des Etats.
Par lui les Dieux de l'Inde, amant de l'Ibère,
Virent tomber leur Temple en ce riche Hémisphère :
Mais un Démon, vengeur de l'Inde & des Enfers,
De trésors & de maux, remplit notre Univers.
Grand Dieu ! fais que ta Loi, portée au nouveau Monde,
En moissons de vertus, & soit aussi seconde.*

Les Planches & les Vignettes dont ce Poème est orné, sont d'une grande élégance. On trouve à la dernière page ces Vers adressés à Madame D***, qui a fait les Gravures placées à la fin des Chants.

*O toi, qui par un don divin,
Reçus les Graces en partage,
Muse, dont le savant Burin
Des Amours peint ici l'image.
Quoi ! l'Amitié conduit ta main ?
Tes talens ornent mon Ouvrage !
Que n'a-t-il ton heureux Dessein ?
De plaire il auroit l'avantage.*

ARTICLE VIII.

REPONSE de l'Auteur de la plus grande partie de l'Article de ROUSSEAU, dans le quatrième Tome de la Continuation du Dictionnaire de Bayle, à la Lettre de Mr. LOUIS RACINE, insérée dans le mois de Février 1757. des Mémoires de Trévoux, de l'Édition de Hollande.

REPONSE A' MR. RACINE.

Monsieur,

Vous n'êtes pas peut-être, plus sincère admirateur que je le suis, de ce que *Rousseau* a fait d'excellent. Mais n'en ayant point été loué, j'ai moins à craindre les illusions de l'amour propre, capable quelquefois d'éblouir les meilleurs yeux. Je n'ai jamais eu lieu de me plaindre de lui, nous ne nous sommes jamais vus, & je ne suis ni Littérateur, ni Poète; ainsi nulle rivalité ni *odium poeticum*. Si son Article dans la *Continuation du Dictionnaire de Bayle*, vous a déplu, vous devez vous en prendre à vous-même. Avant que vous eussiez publié ses Lettres, je ne le connoissois que par ses Poésies, en qualité de grand Poète, de Poète Satyrique & de Poète obscène. Je me suis peint par tout dans mes ouvrages, écrivoit-il à Mr. du Lignon, le 25. Juin 1711. (a). C'est

(a) Tom. IV. pag. 174.

C'est donc vous, Monsieur, qui avez achevé de le faire connoître, ingrat dans la prospérité envers le plus généreux des (b) amis, à qui il avoit cessé d'écrire parce qu'il n'auroit eu que des complimens à lui faire, & flatteur lorsqu'il n'avoit pas d'autres ressources. Ceux qui l'ont cru susceptible d'amitié, en ont été les dupes : le seul ressort qui le faisoit mouvoir, étoit l'intérêt. C'est lui-même qui en convient le 10. de Juin 1712. „ (c) À examiner, dit-il, les motifs „ des différentes liaisons qui se forment parmi „ eux (les hommes) à peine en trouve-t-on „ un petit nombre dignes du nom d'amitié. „ La convenance d'humeur, ou l'intérêt, les „ unit ensemble ; dès que cette convenance „ cesse, même parmi les plus sages, l'amitié „ disparaît, & souvent la haine & le mépris „ lui succèdent. ” J'ai trop bonne opinion de vous, Monsieur, pour croire que vous puissiez admettre de pareils principes. Celui-ci ne doit pas être plus de votre goût. „ (d) Dieu „ qui n'a point fait les hommes aimables, ne „ les a point fait pour s'aimer. ” Si Dieu n'a point fait les hommes pour s'aimer, a-t-il pu sans injustice, leur ordonner une chose pour laquelle il ne les avoit pas faits ? Quel Dieu, qu'un Dieu injuste ? C'est cependant le Dieu de Rousseau. Etoit-il même bien décidé s'il n'y en avoit qu'un ou plusieurs, lorsqu'il fai-

(b) M^r. Boutev. (c) Lettre à M^r. de Crenas.

(d) Tom. IV. pag. 20. 1711.

soit dépendre sa foi du bon succès de ses affaires.

II. *Allégorie.*] *S'il est des Dieux, nos affaires
iront bien.*

S'il eût été aussi sûr de son innocence, comme
il vouloit le faire croire, n'eût-il pas dit:

Il est un Dieu, nos affaires iront bien.

Mais il ne connoissoit pas plus la vérité que la
Justice.

„ (d) La justice, qui est une conséquence
„ de la vérité, ne nous est pas plus connue
„ que son principe. C'est ce qu'il a bien fait
„ voir à son égard, lorsqu'il disoit au même Mr.
„ de Crauzas le 30. Mars 1733. „ (E) De la
„ manière dont les hommes sont faits, il n'est
„ pas possible de les porter à se tolérer les uns
„ les autres; & sur les matières les plus indis-
„ férentes, ils regarderont toujours comme
„ leurs ennemis, ceux qui seront dans des prin-
„ cipes ou des opinions différentes des leurs.
„ Maximes infernales & dignes seulement des
„ Démones! Ce caractère étoit si inhérent en
„ Rousseau, qu'il l'avoit conservé jusqu'à l'âge
„ de soixante-huit ans; & l'apoplexie suivie de
„ paralysie, n'avoit pu l'en guérir, puisqu'il écri-
„ voit à Mrs. Aved, qui l'avoit tenu caché, cha-
„ lui à Paris; „ (g) Vous êtes le seul, Mon-
„ sieur, qui m'avez détrompé d'une opinion
„ que j'ai toujours eue, & que l'expérience

„ con-
„ (f) *Lettre* Tom. IV. pag. 20. „ (f) pag. 58.

(g) 10. Mars 1739.

Comme tous les jours, qui est, qu'il n'y a point d'amitié qui tienne contre deux mois de séjour, passés sous un même toit.

Ne vous fit-il pas lui-même le dépositaire de la manière dont il traita les puissans amis dont il se glorifioit, parce que tous leurs efforts et toutes leurs peines ne purent suffire pour lui obtenir son rappel.

*Grands prometteurs de soins & de services;
Ardeurs sous le masque d'amis, &c.*

Comptez, Monsieur, qu'il vous eût traité de même, si vous lui fussiez devenu inutile; mais il avoit besoin de votre réputation pour servir à établir la sienne. Il vous en fait lui-même la confiance le 20. Février, 1739. (h), lorsqu'il vous écrivoit: Il ne me faut qu'un témoignage comme le vôtre pour mettre ma réputation à couvert.

Il n'étoit pas avare de louanges lorsqu'il comptoit qu'elles lui seroient rendues; mais ne lui en donnoit-on pas, ou cessoit-on de lui en donner, on étoit sûr que la haine & le mépris y succédoient.

Tel fut, Monsieur, l'ami dont vous prenez si hautement le parti, lorsque d'un air si dédaigneux, vous dites: Quand même j'aurois ce zèle pour lui, je ne daignerois pas répondre à cet Article du Dictionnaire, qui est suffisamment détruit par l'aveugle passion qui y règne. Rien de plus commode pour le

(h) Tome I. pag. 114.

dispenser de répondre à ce qui embarrasse. „ Je
 „ ne vous en donnerai que deux preuves, conti-
 „ nuez-vous.” Examinons ces deux preuves
 de cette aveugle passion.

J'ai dit que lorsque Rousseau attendoit des bienfaits de Mr. Boutet, il savoit bien lui écrire, mais qu'il le négligeoit lorsqu'il n'en avoit plus besoin, & j'en ai donné pour preuve, un intervalle de Lettres depuis le 12. Mai 1728. jusqu'au 20. Décembre 1729. tems où Rousseau croïoit sa fortune assez bien établie pour n'avoir plus besoin de personne. J'ai dit que pour avoir cette dernière Lettre, il fallût que Mr. Boutet le prévint; & il lui répond: „ Je vous
 „ écris rarement, parce que la vie que je mène
 „ ici, & le peu d'intérêt que je prens à ce qui
 „ se passe, réduiroit mes ressources de Lettres
 „ ou à des complimens, à quoi je n'entens
 „ rien, ou à des lieux communs de sentimens
 „ d'amitié.”

N'est-ce pas ici le vrai sens de cette réponse. Je n'ai plus besoin de vous, ainsi je n'ai rien à vous écrire? Que toute personne désintéressée en juge. Voici la preuve que vous donnez de cette *aveugle passion*. „ Pourquoi veut-on
 „ qu'on ait donné au public une suite sans interruption de toutes ses Lettres? On n'a
 „ donné que celles qu'on a recueillies
 „ Mr. de Montheri me remit avec joie toutes
 „ celles qui lui restoient, en me disant que je
 „ venois trop tard, & que j'y trouverois un
 „ vuide, parce qu'il en avoit laissé prendre plusieurs à une personne qu'il me nomma.” Ce
 se-

seroit en vérité un singulier hazard , que ce vuide se trouvât précisément dans le tems que la Compagnie d'Ostende brilloit. D'ailleurs Rousseau, ne dit-il pas, qu'il ne lui écrit que rarement , parce qu'il n'auroit que des lieux communs d'amitié. Il ne trouvoit donc aucun sentiment de reconnoissance dans son cœur. Voïons, Monsieur, comment vous vous acquittez de votre seconde promesse de prouver *l'aveugle passion* qui règne dans l'Article de Rousseau.

„ On lui fait encore un crime de ce que dans „ une Lettre à Mr. de Montheri, en lui parlant de deux amis qu'il avoit à Bruxelles, il „ dit, ce sont les deux hommes les plus vertueux que je connoisse. ”

Pourquoi changer les termes , pour me rendre ridicule ? Je ne traite cela que de manque de jugement & d'ineptie , qui n'ont jamais passés pour des crimes.

Vous repondez à cela, Monsieur, „ Mr. de „ Montheri a donné à Rousseau jusqu'à sa mort „ des preuves solides de son amitié, & ne l'a „ jamais soupçonné d'ingratitude. ”

Qu'est-ce que cela prouve ? Que Mr. de Montheri étoit généreux & charitable, & non que Rousseau fut reconnoissant.

„ Lorsque nous disons, *ajoutez-vous*, en „ parlant de quelqu'un, c'est le plus honné e „ homme du monde; offensons-nous tous les „ honnêtes gens qui sont sur la terre en ne les „ mettant qu'au second rang ? ”

Non sans doute, parce qu'on regarde celui qui

qui s'exprime si mal, comme ne sachant ce qu'il dit. Mais tout homme qui dira en face, ou écrira à celui à qui il a la plus haute obligation, qu'un autre homme est le plus vertueux qu'il connoisse, dira ou écrira une sottise.

Vous n'avez, dites-vous, Monsieur, de zèle que pour la vérité; & vous vous servez de poids inégaux; cela est-il permis? Vous trouvez juste que dans l'Article de *Joseph Saurin*, on en ait parlé comme Rousseau; & injuste que dans son Article on en parle comme *Saurin*.

„ Dans ce même Dictionnaire, dites-vous,
 „ ou quelques pages après, on trouve dans l'Ar-
 „ ticle du fameux ennemi de Rousseau, des
 „ preuves non douteuses de ce que Rousseau a
 „ toujours dit: grand préjugé pour Rousseau,
 „ qui cependant est dans son Article ymposito-
 „ blement déshiré.

Joseph Saurin étoit un fripon, donc Rousseau est un homme de bien. La conséquence suit-elle des prémisses? Où est le grand préjugé pour, ou en faveur de Rousseau? Je crains fort qu'on ne trouve que votre Logique dormoit. Votre zèle ne brille que d'un côté. Que les louanges sont contagieuses! puisqu'elles mettent tant de différence dans les jugemens.

Avouez-le, Monsieur, lorsque vous avez demandé un Article de Rousseau, dans le Dictionnaire, auquel l'Auteur ne songeoit encore point, vous auriez voulu que perdant de vue le titre de *Dictionnaire Historique & Critique* on eût fait un panégyrique. Ne devoit-on pas discuter les faits, & tâcher de se fixer à quel-
 que

que chose ? Les ai-je déguisés, ai-je cité faux ? Lui ai-je prêté des sensimens qu'il n'ait pas lui-même exprimés dans ses Lettres ? Si cela est je mérite toute l'indignation des honnêtes gens, & je m'y condamnerois moi-même. Mais étoit-il possible en faisant un semblable examen, de s'empêcher de trouver de la scélératesse d'un côté ou d'autre ? En ayant trouvé la germe, dans les Lettres que vous avez donné vous-même, assez développé, j'ai cru plus sûr de la lui attribuer qu'à tout le Parlement de Paris, par lequel il fut condamné comme convaincu d'être Auteur de *vers impurs, satyriques & diffamatoires, & de mauvaises pratiques pour faire réussir l'accusation calomnieuse intentée contre Saurin.*

Si vous avez, Monsieur, de bonnes raisons pour convaincre d'injustice & de prévarication le plus Auguste Tribunal de France, vous n'avez le choix que d'une de ces deux choses, ou de fournir vos preuves, ou de vous taire. Ce dernier parti sera le plus sage, & j'ai assez bonne opinion de vous, Monsieur, pour croire que ce sera celui que vous prendrez. Croyez moi, je vous conseille plus en ami, que n'a fait Mr. Heerkens, dans les vers latins qu'il vous a adressés. Car prenez garde au moins, vous ne prouverez rien en faveur de votre ami, si vous exceptez quelque un de ses Juges, depuis le premier Président, jusqu'au dernier des Conseillers, puisque Rousseau est lui-même convenu de l'unanimité des voix. C'est dans sa Lettre à Mr.

Bontet du 15. Avril 1712. „ (i) Je me gar-
 „ derai bien, *lui dit-il*, de remercier, comme
 „ vous me le conseillez, Mr. D***. Il a je
 „ l'avoué, la réputation d'un honnête hom-
 „ me ; mais je vois trop qu'il n'y a point de
 „ Juge qui le soit assez pour nager contre le
 „ torrent, & se roidir *tout seul* contre une ca-
 „ bale puissante.”

N'eût-il pas falu trop de coupables pour
 trouver un innocent ? Vous les avez trouvez,
 Monsieur, & je n'ai pu les voir ; voilà tout
 mon crime.

L'Auteur de cet Article ; „ va, *dites-vous*,
 „ jusqu'à avancer que le Mémoire de Mr. Boin-
 „ din, ne fait absolument rien pour la justifi-
 „ cation de Rousseau.”

Quelle audace à cet Auteur ! Mais je vous
 dis moi, Monsieur, que je me suis exprimé
 trop foiblement, & que je pouvois dire hardi-
 ment, non seulement que le Mémoire de Boin-
 din ne faisoit rien pour la justification de Rouss-
 seau, mais que si le fait qui y est avancé, est
 vrai, & que ce ne soit pas un desir de ven-
 geance contre la Motte, pour s'être opposé à
 sa réception à l'Académie Française, qui ait
 fait agir Boindin, c'est une conviction com-
 plette du crime de Rousseau & de l'intégrité du
 Parlement. Je le prouve.

Si la Motte a fait les couplets, Saurin n'en
 est pas l'Auteur ; Rousseau qui l'en a accusé
 juridiquement, qui l'a fait enlever de chez lui
 le

(i) Tom. I. pag. 27.

le 14. Septembre 1710., qui l'a fait emprisonner au Châtelet, qui l'a retenu jusqu'au 7. de Mars 1711., & qui produit des témoins contre lui, les a subornés pour soutenir la calomnie, & le Parlement est justifié.

Or, je vous demande, Monsieur, si malgré toute votre charité, quelqu'un sur une fausse accusation, pour vous perdre à jamais de réputation, vous eût tenu six mois en prison, étant justifié vous ne penseriez pas comme Mr. de Montauzier, qu'un Calomniateur public méritoit les Galères, & qu'un simple bannissement seroit une peine trop légère? Mettez la main sur la conscience & prononcez. J'avance donc ici, sans crainte d'être démenti par quiconque sait ou veut raisonner; que ceux qui ont publié le Mémoire de Boindin, ont fait plus de tort à la Mémoire de Rousseau, que ne lui en fit dans le tems, le couplet que le même Boindin lâcha contre lui.

*On dit que sur certain soupçon
Rousseau, craignant les coups de gaules,
Voulut abjurer la chanson
Pour le salut de ses épaules.
Mais le Dieu du sacré troupeau
Ordonna qu'au piés du coteau
On fit écorcher le faux frère,
Et qu'on fit corroier sa peau
Pour servir de cuir à son père.*

„ Vous dites, Monsieur, que Boindin disoit
„ hautement au café, où il alloit tous les soirs,
„ j'ai moi-même déposé contre Rousseau; j'é-
„ tois jeune & je faisois ma cour, il n'est point

„ l'Auteur des Couplets, & j'ai développé ce
 „ mystère dans un Mémoire qui ne peut pa-
 „ roître qu'après ma mort ?”

„ On fait dire aux morts tout ce qu'on veut
 sans crainte d'en être démentis, mais les vivans
 ne sont pas aussi patients. Boindin étoit né le
 29. Mai 1676; en 1711. il avoit trente-cinq
 ans, si on n'est pas sage à cet âge, on court
 grand risque de ne l'être jamais.

„ Il craignoit, *ajoutez-vous*, Monsieur, de
 „ déplaire à deux Magistrats, qui ne sont morts
 „ qu'après lui ?”

„ Il avoit raison de craindre, non seulement
 deux Magistrats, mais tout le Parlement qui y
 est catomnié, & qui ne l'auroit pas laissé impuni.

„ Ce Mémoire fut vraisemblablement fait dans
 un emportement de vengeance de même nature
 que celui qui produisit les couplets, & aussi à
 cause de l'exclusion de l'Académie. Cette con-
 jecture devient d'autant plus vraisemblable, que
 Boindin lui-même semble avoir voulu révo-
 quer son Mémoire dans un Abrégé de sa vie,
 laissé à un ami, pour le publier après sa mort,
 avec ses autres Ouvrages. Il y dit, en parlant
 du café où s'assembloient dans ce tems-là les
 jeunes gens, qui avoient du talent pour la Poé-
 sie, l'Eloquence, &c. „ Qu'il n'y fut pas
 „ longtems sans donner des marques de son
 „ discernement en distinguant, entre tous ceux
 „ qui y brilloient, deux esprits différens, tous
 „ deux excellens, dans leur genre, quoique
 „ d'un caractère fort opposé.

„ L'un doux, gracieux, enjoué; & n'ayant
 „ d'au-

„ d'autre défaut que d'être quelquefois un
 „ peu trop fin & trop délicat, étoit le célèbre
 „ Mr. de la Motte.”

„ Est-ce là cet „ Homme du Mémoire, sou-
 „ ple & adroit, mais foible & lâche à propor-
 „ tion, à qui le Ciel avoit donné le cœur et
 „ esprit, & qui cachoit sous un faux air de
 „ bonté & de simplicité, l'ame la plus double
 „ & la plus maligne.”

„ Lequel des deux Portraits paroît être l'ou-
 „ vrage de la fureur ?

„ Je remarque de plus, que dans le Mémoire
 de la vie de Boindin, où il donne une liste de
 ses ouvrages, pour être imprimés après sa mort,
 il ne fait nulle mention de celui contre la Mot-
 te, quoiqu'il y parle de sa brouillerie avec lui.
 „ Ressentiment, dit-il, qu'il ne s'étoit cepen-
 „ dant attiré que pour avoir paru douter que
 „ Rousseau fût le véritable Auteur des Cou-
 „ plets, qui lui étoient attribués; doute bien
 „ pardonnable à un homme accusé lui-même
 „ d'y avoir eu part; & qui avoit un grand inté-
 „ rêt de faire voir qu'il n'en étoit pas coupable.”

„ N'est-ce pas là un aveu assez formel, qu'il
 n'avoit pas dessein, qu'un ouvrage enfanté par
 le ressentiment, parût ? S'il eût dit hautement que
 c'étoit la Motte qui avoit fait les Couplets, il y
 auroit eu là plus qu'un doute bien pardonnable.

„ Rousseau, dîtes-vous Monsieur, étoit in-
 „ nocent des Couplets & du crime de suborna-
 „ tion; cependant il a pu paroître coupable
 „ par la procédure, d'autant plus qu'il fut ja-
 „ gé par contumace.”

On

On ne peut inférer de là, que d'ignorance ou la mauvaise volonté des Juges. Ignorance si la procédure a pu les tromper. Injustice s'ils ont voulu être trompés. Mais ne craignez vous point, Monsieur, que ce ne soit un peu trop présumer de soi, après plus de quarante ans, que de vouloir être mieux instruit par le condamné, que ceux qui ont examiné les témoins dans le tems ?

„ Il n'a été jugé, *dites vous*, que par contumace. ” Hé, pouvoit-il l'être autrement, la peur lui ayant fait prendre la fuite ? „ il fut „ étonné de la précipitation du jugement. ” Le dût-il être ? Plus d'une année ne suffisoit-elle pas pour venir lui-même se défendre ? „ Il „ soupçonna la fidélité de son Procureur, dont „ il ne reçut plus de nouvelle. ”

Il soupçonna aussi apparemment la fidélité de celui qu'il ne nomme pas, à qui il dit avoir envoyé *procuracion en blanc, dont on peut avoir fait un mauvais usage*. Il n'étoit pas scrupuleux sur les soupçons. A quoi bon une procuracion en blanc, lorsqu'on y peut insérer le nom de son Procureur ? Ne seroit-ce pas plutôt que ce Procureur, dont il ne reçut plus de nouvelle, voyant qu'il n'osoit se montrer, ne voulut plus se charger d'une aussi mauvaise cause sans savoir où il trouveroit ses fraix & ses honoraires ? Soupçon pour soupçon, l'un vaut bien l'autre.

Vous croiez, Monsieur, qu'une *aveugle pas, son, une baine obstinée, un odium poëticum*, m'a fait composer l'Article de Rousseau, & je vous

vous assure qu'aucun de ces principes ne m'a fait agir. Je ne hai, grace au Seigneur, personne. Bien loin de là, je l'ai ménagé autant qu'il m'a été possible. Si j'eusse voulu jeter du noir sur son portrait, la couleur ne m'auroit pas manqué, & vous me forcez malgré moi d'ajouter quelques nouveaux traits au caractère. Un défaut plus physique que moral, qui dépend du corps & non de la volonté, peut-il être le sujet d'une Comédie?

N'y a-t-il pas de la cruauté d'insulter à un malheureux & de la perversité de rendre ridicule le seul personnage qui a de la vertu? Ne reconnaissez-vous pas là, Monsieur, l'*Hypocrite* de Rousseau, dont il étoit si enthousiasmé, qu'il n'a pas eu honte de dire, qu'il étoit dans les vrais principes du Théâtre. La pièce a certainement des beautés de détail, mais l'ensemble est le triomphe du mensonge & de la fourberie. Belle leçon à donner, est-ce là purger les mœurs ou les corrompre?

Ce ne sont pas toujours, Monsieur, ceux qui ont le talent de la Poésie qui en jugent le plus sainement, vous savez ce qu'on a dit du grand Corneille. L'exemple de Rousseau seroit encore assez propre à le confirmer. Vous ne m'apprenez certainement rien, en disant qu'il fut un excellent Poète; il y a longtemps que je le savois, & n'étoit-il jamais fait que son Ode à la Fortune, elle mériteroit de durer autant que le monde. Mais s'ensuit-il de là qu'il n'ait rien fait de médiocre & même au-dessous; son Ode à la Paix prouveroit le contraire. Il en étoit ce-

cependant si charmé, qu'il se flattoit qu'elle pourroit contribuer à lui obtenir son rappel en France. Voici ce qu'il en écrivoit au R. P. M*** le 28 d'Octobre 1736. (k).

„ Si vous croiez que mon Ode à la Paix, puisse servir à m'obtenir cette grâce, je vous l'enverrai. Si la Mort l'avoit faite il l'auroit trouvée exécration, & ce n'eût pas été un de ses plus mauvais jugemens. Il étoit beaucoup plus indulgent pour lui-même que pour les autres, c'est ce que je crois avoir suffisamment prouvé. Nouvel exemple; il étoit choqué de voir rimer *carraux* avec *ramaux*, *merveilleux* & *industriens*, Tom. II. pag. 196: Les rimes de *lansquenot* & *Dancbet*, *dequeri* & *equerre*, qu'il s'est permis, valent-elles mieux? Vous n'en croiez rien non plus que moi. A-t-il jamais été permis qu'à un Poëte du Poin-neuf de corrompre la langue; & pour trouver une rime à *triste*, écrire *triste* pour *truse*?

Est-il bien aussi certain que vous paroissez le croire, Monsieur, que les sentimens de Religion exprimés dans les Lettres de Rousseau avant son Apoplexie, fussent également dans son cœur? Pour s'en assurer, il faudroit pouvoir lire les Lettres auxquelles il répondoit, car en écrivant à Mr. de Crousas le 20. Juillet 1713. il lui disoit. „ (l) Je suis persuadé que la première règle de l'Épistolaire, doit être de tirer des Lettres qu'on a reçues, la matière de celles qu'on doit écrire. Ne

(k) Tom. II. pag. 257. (l) Tom. II. pag. 75.

seroit-ce point de cette source que coulent les expressions? Je ne vous donne pas cela pour une preuve, mais pour un simple préjugé assez vraisemblable.

Les craintes d'une autre vie, lorsqu'elles viennent à frapper de près des gens qui n'y ont jamais pensé, changent bien les idées. Il écrivoit le 26. Janvier 1738. à Mr. H***: (m). *Je suis pur & irrépréhensible*; & le 12. Septembre de la même année, (n) *je me recommande*, disoit-il au Chanoine d'Anvers, à vos bonnes prières, pour la tranquillité de mon âme infortunée.

Qu'étoit devenue cette pureté & cette irrépréhensibilité? La crainte de la mort avoit dissipé l'illusion. Le 16. Février, précisément au jour après le 26. Janvier, jour où il se disoit pur & irrépréhensible, il fut attaqué d'apoplexie, & de paralysie, ayant écrit le 16. Février à Mr. de Montheri, "Il y a aujourd'hui trois semaines que me trouvant à table chez notre Gouverneur, je m'aperçus tout d'un coup, que mon corps penchoit considérablement du côté gauche, & qu'il étoit, m. (o). J'ai su, lui disoit-il, le 6. Mars de la même année, ma vie ne tenir qu'à un filer, aussi mince que l'attachement aux biens de ce monde. Il y a un moment où toute chimère disparoit, & au bonheur, duquel on doit se contenter de travailler." Malgré cela, il écrivoit encore à son Chanoine, le 10. Octobre page 238. & 239.

(m) Tom. IV. pag. 184. (n) Tom. II pag. 259.

(o) Tom. I. pag. 187.

„ Il est vrai que si je tenois plus au monde ,
 „ j'aurois bien des peines de moins à surmon-
 „ ter , mais on n'est pas le maître de s'en dé-
 „ tacher quand , ou comment , on veut. C'est un
 „ bien que je ne puis espérer que de la grace.”
 Huit mois avoient effacé les idées du péril.

Passato il pericolo, gabato il Santo.

Ce n'est qu'après un examen scrupuleux des Lettres de Rousseau , que je ne l'ai pu trouver innocent , & non par la haine que vous m'imputez. Je ne l'ai pas maudit , au contraire j'ai souhaité bien sincèrement que Dieu lui ait fait grace.

Quelqu'un , Monsieur , ne vous est pas inconnu qui en a usé avec moins de charité. C'est celui qui écrivoit à Broffette , le 20. de Mars 1741. „ J'étois déjà brouillé avec Newton....
 „ puisqu'il est cause aujourd'hui que l'impres-
 „ sion de votre nouveau travail sur Boileau est
 „ suspendue , je vais le maudire lui & ses Com-
 „ mentateurs.” L'amitié , que cet honnête homme a eue pour Rousseau , l'auroit-elle séduit jusqu'à adopter sa morale ?

Pour moi je promets que si par des faits bien constatés & non par des ouï dire vagues , on prouve l'injustice de la sentence qui a banni Rousseau du Royaume , je lui ferai une réparation publique. Mais si on se contente de me dire des injures , je saurai me taire : ce sont des armes dont je n'ai jamais appris à me servir , & qui auprès des honnêtes gens , & qui ont des mœurs , deshonnorent plus ceux qui s'en servent

vers que ceux contre qui on s'en sert.

Mais préalablement à toute réponse, on doit me livrer un Catéchisme, puisque de deux propositions contradictoires, il faut qu'il y en ait une de fautive. Ce sera Rousseau, si Boindin ne l'est pas, ou Boindin, si ce n'est pas Rousseau. J'ai vu, Monsieur, avec une surprise extrême que vous étiez dans la même erreur que Mr. Heerkens; la sienne comme étranger, fait moins d'honneur à mon stile que la vôtre. Vous lui en faites beaucoup trop, & cela me fait craindre, que vous ne vous attiriez de celui à qui vous attribuez mon Article, des Vers meilleurs mais plus caustiques que ma prose; j'en serois mortifié avant l'honneur d'être véritablement

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

à Amsterdam ce 8.

N. N.

Mars 1757.

ARTICLE IX.

VIE de MARIE SIBYLLE GRAFF;
née MERIAN (*).

MARIE SIBYLLE MERIAN naquit à Frankfort le 2. Avril 1647. de Mathieu Merian

(*) Article curieux, communiqué en Allemand par Mr. Bayer, Professeur à St. Petersburg. Il a été
Tom. XV. Part. II. S

266 VIE DE MARIE SIBYLLE GRAFF,

rian & de Jeanne Sibylle Heinius. La mort de son Père qui arriva à *Schwabach* le 19. de Juin 1650. la priva de l'éducation qu'elle pouvoit en attendre. Sa mère ayant épousé en secondes nées un Peintre de Francfort, nommé *Jacques Marrel*, celui-ci se fit un plaisir de cultiver les talens qu'il découvrit en *Marie Sibylle* pour le dessin. Ses ouvrages furent bientôt admirés. *Sandrart* l'avoit recherché en mariage, & conserva toujours pour elle une estime très-particulière. Cela n'empêche point cependant que l'on ne puisse faire fond sur ce qu'il en dit dans son *Académie des Peintres*.

Elle épousa à *Francfort sur le Mein* le 16. Mai 1669. *Jean André Graff*, Peintre distingué, dont *Sandrart* parle avec éloge, & fils de *Jacques Graff*, Recteur du Collège de *Nuremberg*. Elle eut deux filles de ce mariage, *Jeanne Hélen*, & *Dorothée Marie*. L'une & l'autre s'appliquèrent avec beaucoup de succès à la peinture, mais la cadette y fit des progrès distingués. Le Magistrat de *Nuremberg* ayant sollicité *Graff* de s'y rendre, il quitta *Francfort* en 1671. & passa environ dix ans à *Nuremberg*. Mr. *Marrel*, Beau-père de Me. *Graff* étant mort à *Francfort*, cela l'engagea à y retourner avec sa famille.

Dans la suite Me. *Graff* entra avec sa mère dans le Cabinet de son Père, & fut dans
 été oublié pendant bien des années dans le fond d'un Cabinet: il convient cependant de l'en tirer, comme appartenant de Droit à la Biographie Littéraire.

dans la Société de *Labadie*. Cette Société fut d'abord fondée par *Jean de Labadie* à *Middelbourg*, ensuite elle se transporta à *Brême*, & enfin à *Herford*. Ceux qui la composaient, n'eurent aucune intention de s'éloigner des sentimens des Reformés. En se séparant de ces derniers, ils avoient principalement pour but de se distinguer du côté des mœurs. La Société subsista dans les commencemens sous la direction de *Labadie*, & ensuite sous celle de *Pierre du Lignon* & de *Pierre Yvon*. On forma des biens de ceux qui y entrèrent, une espèce de caisse commune. On laissa à chacun le soin de régler ses dévotions & ses affaires. Mlle. *Schurmann*, aussi célèbre par son savoir que par sa piété, entra dans cette Société dans un âge fort avancé, ce qui ne fit pas peu d'honneur à la Société. Diverses personnes craignant cependant que cet établissement ne donnât lieu à plusieurs desordres, firent tous leurs efforts pour le détruire. La Société se vit alors obligée de quitter *Herford*, & de se réfugier à *Altena*. Mr. de *Labadie* y mourut en 1674. Après sa mort *Pierre du Lignon* se rendit avec les siens à *Wierort*, Bien de campagne d'une grande étendue à quelques lieues de *Leuvarde*. Trois sœurs de l'illustre famille de *Sommeldyk* étoient entrées dans la Société. La seconde, surnommée *La Plate*, aiant eu *Wierort* de son père, ses revenus la mettoient en état de donner des sommes considérables. Les deux autres sœurs avoient aussi apporté un gros capital à la Société. Le père n'étant point content de toutes

ces libéralités, régla les choses de manière que ses filles pouvoient disposer de leurs revenus ; mais qu'après leur mort, le bien revenoit à la famille. Il y avoit alors dans la Société jusqu'à trois cens personnes, qui se dispersèrent dans la suite , à quelques pauvres près qui y restèrent avec *Pierre Tvon*. Me. d'*Ouwerkerk* aiant hérité *Wiewert* après la mort de la *Plate*, y laissa la Société, mais à condition qu'on n'y recevroit plus personne.

Gaspard Merian étant dans cette Société, écrivit à ses Parens, qui étoient à *Francfort*, pour les attirer à *Wiewert*. Ce ne fut qu'après avoir reçu toutes les informations nécessaires que Me. *Graff* prit en 1686. la résolution de s'y rendre. Sa mère & son mari l'y accompagnèrent. Le mari n'y resta pas longtems, & la mère y mourut en 1690. Me. *Graff* s'y arrêta jusqu'en 1692. Il arriva alors de grands changemens dans la Société. De la manière dont les choses étoient réglées, on s'apperçut qu'elle ne pouvoit subsister. Les enfans qu'on y avoit amenés, aussi bien que ceux qui y étoient nés, ou qui y pouvoient naître, n'apprenant aucune profession, ne pouvoient que se trouver bientôt dans la misère. Pour prévenir cet embarras, les Anciens songèrent d'abord à empêcher que les jeunes gens ne se mariaient. Mais l'exécution de ce projet pouvant donner lieu à de très-grands inconvéniens, il fut question de trouver quelque autre remède. Mr. de *Sommeldyk*, frère des trois sœurs dont nous avons parlé ci-dessus, étoit Gouverneur de *Surinam*. Il honoroit la

Société de la bienveillance. Il fut donc résolu que les jeunes gens qui se marieroient, iroient chercher à *Surinam* leur subsistance, dans la culture des terres qu'on leur assigneroit. On y envoya d'abord trente-six personnes. On établit aussi une Colonie dans la Pensylvanie. La Compagnie, aiant un capital considerable, elle équipa quelques vaisseaux. L'un fut pris par les François, & les autres firent naufrage. Plusieurs autres pertes diminuèrent considerablement le reste du capital. Comme on n'avoit d'ailleurs eu aucun soin de l'augmenter, & qu'on avoit même négligé de le mettre aux intérêts, cette diminution étoit inévitable. Elle donna lieu à *Jaques Henri Hérolt*, fils d'un Recteur de *Bacharath* qui avoit été teneur de livres, & qui connoissoit très-bien l'état de la Caisse, de faire des réflexions. *Déventre* étant revenu de Copenhague avec un présent considerable qu'il avoit reçu du Roi de Dannemarc, *Hérolt* représenta à quelques personnes de la Société, la situation de la Caisse. Cela donna lieu à une conférence, dans laquelle il fut résolu, que l'on rendroit à tous ceux qui seroient disposés à quitter la Société, ce qu'ils y avoient apporté, à condition qu'ils en laisseroient la troisième partie pour les nécessités des pauvres. *Me. Graff* jugeant bien que cette résolution ne pourroit s'exécuter qu'à l'égard d'un petit nombre, songea d'abord à profiter des avantages que l'on venoit de promettre. Elle partit pour *Amsterdam*, où *Hérolt* épousa encore la même année son aînée *Jeanne Hélène*. *Me. Graff* n'ayant

point de fils, reprit à *Amsterdam* le nom de son père, qui étoit plus connu que celui de son mari. Elle y continua à dessiner les insectes, les plantes & les fleurs. Son application aiant bientôt épuisé la Hollande, elle se détermina à faire le Voyage de *Surinam*, dans l'intention de fournir de nouveaux objets à sa curiosité, & de dessiner les insectes peu connus de l'Amérique, & les plantes rares des Indes. Elle comptoit d'ailleurs que le climat seroit favorable à sa santé. Elle s'embarqua avec sa seconde fille *Dorothee Marie* le 2. de Juillet 1699. Elles arrivèrent à *Surinam* le 8. Octobre. Me. *Merian* n'y fit pas un long séjour. Les grandes chaleurs lui parurent insupportables. Cela l'obligea d'acheter, ou de dessiner incessamment tout ce qu'elle trouva de rare. Elle partit de *Surinam* le 9. de Juillet 1701. & arriva le 23. de Septembre à *Amsterdam*, où elle alla demeurer chez sa fille aînée. Elle maria bientôt la cadette avec *Philippe Louis Henri* (*), Chirurgien. Me. *Merian*, après son retour de *Surinam*, ne songea plus qu'à achever les desseins auxquels elle avoit travaillé pendant plusieurs années. Lorsqu'elle quitta *Wiewert Louis XIV.* lui fit offrir une pension considérable. La mère de l'Empereur *Léopold*, & ensuite le Roi *Augusta* lui promi-

rent

(*) Il étoit fils de *Jean Sigismond Henri*, Ministre de *Heidelberg*, qui s'est fait connoître par la liberté avec laquelle il censura l'Electeur sur son commerce avec la *Degenfeld*.

rent de grands avantages. Elle préféra sa liberté à tout cela. *Me. Merian* mourut à *Amsterdam* le 13. de Janvier 1717. après avoir gardé le lit pendant deux ans à la suite d'une attaque d'Apoplexie.

ARTICLE X.

LETTRE sur l'Abregé Chronologique de Mr. Hénault.

Monsieur,

Je relis toujours avec un nouveau plaisir l'excellent *Abregé Chronologique de Mr. Hénault*, & en particulier les endroits, où il parle avec tant de modération & d'impartialité des troubles de religion, sous les régnés de *Henri II.* de *François II.* & de *Charles IX.* & des persécutions & des massacres, dont nos premiers *Reformés* ont été les objets.

Si l'on en croit la plupart des Historiens *Cath. R.* c'est aux *Reformés* qu'il faut imputer tout cela, c'est eux qui ont été les premiers Auteurs de ces troubles, c'étoient autant de rebelles & de fanatiques, qui les armer à la main ont extorqué les édits de pacification, & voilà, s'écrie-t-on, l'esprit de la *Reforme*, peut-on être trop en garde contre tout ce que les *Reformés de France* protestent de leur fidélité & de leur soumission au Roi, & tarderoit-on de voir revivre ces temps de rebellion & de guerre

intestine, qui ont mis le Royaume à deux doigts de sa perte, si une fois on leur accordoit cette liberté de conscience qu'ils sollicitent avec tant d'empressement ?

Vous avez lu sans doute, Monsieur, les écrits qui ont paru depuis peu sur cette matière, & sur tout, l'*Accord parfait*, chez l'Imprimeur de ce Journal, ou si vous n'avez pas encore vu ce dernier ouvrage, je vous conseille d'en faire l'acquisition; on ne peut rien voir de plus fort & de plus victorieux pour la bonne cause, & comme l'Auteur écrit avec beaucoup d'esprit & de feu, je suis sûr que cette lecture vous amusera.

Mais pour en venir à Mr. Hénault, rien de plus impartial sur les faits en question; par exemple, sur le massacre de Cabrières & de Mérindol sous l'année 1545. *Exécution de Cabrières & de Mérindol, Villes Huguenotes, où le prétexte de la Religion fit commettre les plus horribles cruautés par les troupes du Roi: les Accusés que l'on avoit mis en prison, entr'autres le premier Président d'Oppède, & le Baron de la Garde trouvèrent le moyen de se justifier, & en 1552. & 1553. ils furent élargis. Le seul Guerin Avocat du Roi au Parlement d'Aix, impliqué dans cette affaire, mais accusé de bien d'autres crimes, fut pendu en 1554. Hén. Nouv. Abr. Chron. Paris 1749. p. 353. Cela revient à ce que dit, Mezeray, T. 5. pag. 358. édit. de Lyon 1687. d'Oppède entreprit de faire la chose, étant mû de zèle, ou peut-être de ressentiment, de ce que l'un de ses fermiers s'étoit retiré sans le payer, dans Cabrières, il leva des troupes*
pour

pour cela, & les joignant avec celles du Vice-roi d'Avignon il alla exterminer ces misérables, & en fit un massacre universel, sans distinction d'âge ni de sexe, à la réserve de ceux qui purent se sauver dans les rochers. Lisez aussi je vous prie ce que Mr. Hénault dit pag. 377. où il cite Brantôme. Le prétexte de la conjuration d'Amboise étoit la Religion, bien que le bruit fût qu'il y eut plus de mécontentement que de Huguenoterie. Voyez encore pag. 389. ce qu'il dit des deux premières guerres civiles, Catherine de Médicis avoit causé la première guerre civile en favorisant les Huguenots, elle fut cause de la seconde en les irritant. Et pag. 393. Troisième guerre civile, elle fut causée par le projet que la Reine avoit formé de faire arrêter le Prince de Condé & l'Amiral, &c. Et pag. 399. Massacre des Huguenots à Paris, action exécrable qui n'avoit jamais eu, & qui n'aura s'il plaît à Dieu, jamais de semblable péréfixe. Ce massacre s'étendit par tout le Roïaume, si l'on en excepte quelques Provinces, qui en furent garanties par la probité & le courage de ceux qui y commandoient: leurs noms quoiqu'écris dans bien des mémoires, ne sauroient être trop répétés. C'étoient les Comtes de Tendes, &c.

Mais n'est-il donc pas étonnant que ce même Historien si modéré, si sage, si impartial s'exprime comme il fait immédiatement après pag. 400. sous l'année 1573. Qui n'auroit cru, dit-il, l'hérésie écrasée? Mais le tems n'étoit pas encore venu. Montauban donna le signal d'une nouvelle revolte, ce qui causa la quatrième

guerre civile, par le refus que firent les Huguenots de rendre les places de sûreté qui leur avoient été accordées ; autant d'expressions qui échappées à un écrivain tel que Mr. H. montrent bien la force des préjugés de la naissance & de l'éducation. Ne semblent-elles pas insinuer, qu'il faut enfin braver ce qu'il appelle Hérésie pour en venir à bout ; & qu'enfin le tems vint où l'on y avoit réusli ? apparemment qu'il veut parler de la révocation de l'édit de Nantes des Dragonades, mais est-il digne de Mr. H. de paroitre approuver de pareil procédés ? Montauban donna le signal d'une nouvelle revolte, dit encore Mr. H. ; voici ce que dit Mézeray, pag. 286. Deux mois durant, cette horrible tempête du massacre de la St. Barth. courut toute la France plus ou moins sanglante selon la disposition des Pays & des Gouverneurs. Et pag. 287. Plusieurs se sauvèrent en divers endroits, Languedoc, La Rochelle, Montauban, & les Sévennes servirent de refuge à un grand nombre. Et pag. 289. Tandis que par le conseil de ses confidens, Catherine de Médicis s'amusoit à employer les ruses & les artifices, pour dompter les restes des Huguenots, ceux qui s'étoient sauvés reprirent courage. La Rochelle travailla à se fortifier, Montauban entouragé, &c. Mr. H. cependant appelle ce que fit Montauban, une revolte, mais falloit-il donc se laisser massacrer comme les Réformés des autres endroits, que nomme Mézeray Tom. 6. p. 286. ? n'auroit-ce pas été se livrer aux massacreurs que de rendre les places de sûreté ? n'avoient-elles pas été accordées aux Réformés

pour

pour leur *sureté*? n'étoit-ce pas alors ou jamais, le tems de s'en servir pour leur *sureté*?

Conclusion, j'aurois donc souhaité que M^r. *Hénault*, ou eût employé d'autres expressions, plus justes & plus conformes à la vérité? ou que s'il craignoit de la dire, il n'eût fait que glisser sur cet endroit, comme il fait sur d'autres, ou il n'a pas voulu dire ce qu'il pensoit, & qu'ainsi il ne se fût pas écarté, comme il fait ici ce me semble, de sa candeur & de son impartialité ordinaire. J'ai l'honneur d'être

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

R. Mars 1737.

.....

ARTICLE XI.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

I T A L I E.

Brescia.

Il n'y a pas longtems qu'on trouve chez *Bosini* le second Tome de l'Ouvrage intitulé : *Physica generalis, methodo mathematica tractata, & in tres tomos distributa, auctore Joanne Baptista Scarella.* 2 alph. moins 2 feuil. avec cinq Planches. Ce Volume a pour principal objet, les Loix du mouvement.

Forli.

Il s'est formé depuis quelque tems dans cette Ville une Société Littéraire, qui a pris le surnom de *Cro-*

276 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Crétesi, ou des Crétois, se mettant sous la protection de *Jupiter Crétois*. Leurs Réglemens qui partent de cette idée, ne font pas un chef-d'œuvre de bon sens.

Palerme.

Il y a deux Sociétés plus estimables dans cette Ville; ce sont celles qui portent les noms de *la-trofisici*, & *del buon gusto*. Celle-ci a commencé à donner en 1755. un Recueil de ses Ecrits, sous le titre de *Saggi di Dissertazioni dell' Accademia Palermitana del buon gusto*. Tom. I. pp. 337. in quarto. Le titre n'est point trompeur, & le bon goût domine en effet dans ces Pièces.

GRANDE-BRETAGNE.

Londres.

Jamais hyver ici n'a été plus stérile en bons Ouvrages que celui-ci. Uniquement occupé du jugement de l'Amiral *Byng*, & des grandes affaires du Parlement, le Public n'a prêté l'oreille qu'aux Ecritains politiques, & aux Barbouilleurs des Brochures satyriques des différens Partis. Il seroit difficile de compter toutes les pièces pour & contre cet Amiral, qui ont été publiées pendant la durée de son procès; & même à présent qu'il vient d'être *Arquebuse*, on ne laisse pas d'écrire encore sur son sujet; en évoquant son Ombre; & la faisant paroître au chevet de ses anciens ennemis pour les remplir d'épouvante. Les changemens extraordinaires qui ont été faits dans l'administration de l'Etat, ont aussi occasionné une infinité de Libelles, ainsi que de bonnes productions relatives au Gouvernement. Nos Politiques se sont épuisés en projets, en avis, en calculs, en expédiens, pour rétablir nos affaires domestiques & Nationales, & pour rendre à l'Angleterre son ancien lustre. Le tems nous ap-
pren-

prendra bientôt, si notre nouveau *Ministère* réparera les brèches terribles, que le précédent a faites à sa gloire.

L'Ex-Jésuite *Mr. Bower*, dont nous avons annoncé le procès littéraire dans notre *Journal* des mois de Sept. & d'Octobre derniers, vient de publier sa justification tant promise, sous le titre suivant : *Mr. Bower's Answer to a scurrilous Pamphlet*, c'est à dire, *Réponse de Mr. Bower à un Libelle*, intitulé, *six Lettres d'Archibald Bower au Père Sheldou, Provincial des Jésuites d'Angleterre*. Part. 1. in octavo. prix 2 Sh. Sandby. Dans cette première Partie *Mr. Bower* ne se défend encore que par des généralités, par des démentis, par des invectives; & il renvoie à la *seconde*, à se laver entièrement de toutes les accusations dont on le noircit. En attendant il a pris envie à ses Accusateurs de lui pousser une nouvelle botte, qu'il lui sera bien difficile de parer. Ils ont publié la Brochure suivante; *Bower and Tillemont compared*, c. à d. *Bower & Tillemont confrontés*; ou parallèle entre le premier Volume de l'*Histoire des Papes* de *Bower*, & celle qu'en a fait *Tillemont*. On y démontre par une longue suite de passages rangés en deux colonnes, que *Mr. Bower* n'a fait que copier presque mot à mot *Mr. Tillemont*, & qu'il l'a fait même avec si peu d'intelligence, qu'il a conservé des citations entières de celui-ci, quoiqu'il en eût supprimé les textes pour abréger, n'ayant fait ainsi que transcrire pêle-mêle les citations de *Tillemont*, sans les examiner. Cette Pièce attrayante pour tout autre, n'a pas déconcerté néanmoins *Mr. Bower*. Il s'est hâté de reprendre la plume; & il a publié la Brochure suivante : *Mr. Bower's Answer to new charge*, c. à d. *Réponse de Mr. Bower à une nouvelle accusation intentée contre lui*, dans une Pièce intitulée, *Bower & Tillemont confrontés*, in octavo. pr. 6 sols. Sandby.

Il y débute par avouer la dette, au moins en partie. & il s'en excuse en disant, que *Tillemont* étant l'Historien le plus exact qu'il connoisse, il a cru pouvoir profiter de son travail à l'égard des premiers Papes, dont il y a peu de choses à dire ; mais il soutient qu'il y a ajouté plusieurs réflexions de son chef, & que ce qu'il dit du *Village de St. Pierre à Rome*, des *Contiles*, des *Pères*, & sur-tout des *Images*, lui appartient en propre. Il seroit bien fâcheux pour lui, si convaincu si honteusement de plagiat à l'égard de *Tillemont* ; on se réuniroit encore à révéndiquer à quelque autre Auteur, Catholique, ou Protestant, ces excellens morceaux qu'il s'approprie avec tant de prédilection ; c'est ce que le tems nous apprendra. Enfin, il vient de publier la *seconde Partie* de sa Défense attendue depuis si longtems, & anoncée comme une victoire complète sur ses Ennemis. En voici le titre : *The second Part of Mr. Bower's Answer to a Scurrilous Pamphlet*, in octavo. pr. 6 sols. *Sandby*. Il s'y attache à prouver la fausseté des faits allégués contre lui, & la fausseté des dates des Livres en question. Mais quelque penchant que nous ayons à nous laisser persuader de son innocence, nous sommes forcés de souscrire encore à cet égard au jugement du Public, qui paroît plus prévenu que jamais contre la *bonne Foi*, & la *vérité* de *Mr. Bower* ; d'autant plus qu'il y a actuellement sous presse une nouvelle *Réplique* à toutes ses Réponses, qui est, dit-on, triomphante. Cette affaire qui est presque devenuë une affaire de Part fait grand bruit ici.

Un de nos Ouvrages périodiques qui a eu le plus de cours, vient d'être rassemblé dans un seul Volume, sous le titre suivant : *The Monitor from Aug. 1755. to July 1756. both inclusive; pro Rego & pro Rep.* in octavo. pr. 6 sols. *Scot.* c.à d. l'Auteur, ou

ou le *Conseiller*. On l'a attribué à feu Mr. *Richard Beckford*, Alderman de cette Ville, & Membre du Parlement pour *Bristol*. Il faut convenir que ce Livre contient d'excellentes réflexions sur le Gouvernement de cette Nation, & que tout y respire le Patriote plein de zèle & de probité. Mais le style en est ampoulé, & diffus; & s'il y a par-ci par-là quelques traits plaisans & ingénieux, on peut dire qu'en général l'esprit & le badinage ne sont pas ce qui y brille le plus.

Un Ouvrage bien autrement considérable c'est le suivant. *A compleat Body of Husbandry*, c. à d. *Recueil complet d'Economie, publié avec un Privilège de Sa Majesté*, in folio. pr. 1 Liv. st. 16 Sh. *Osborn*. On trouve ici toutes les règles nécessaires pour bien s'aquiter de l'emploi de Fermier, ou pour planter, ensemençer, cultiver la Terre, juger des différentes graines, des divers terroirs; en un mot pour tout ce qui se rapporte aux bestiaux, au labourage, & à l'Economie de la Campagne. Cette Compilation est tirée des Manuscrits originaux de feu Mr. *Thomas Hale*, & elle est enrichie de quantité d'observations de Mrs. *Stevenson*, *Randolph*, *Hawkins*, *Storoy*, *Osborne*, *Turner*, & autres. On n'y avance rien qui ne soit fondé sur l'Expérience, ni qui ne soit d'une utilité générale; & l'on y communique plusieurs découvertes qui n'avoient point encore été publiées. Le tout est accompagné d'un grand nombre de planches, contenant la figure des instrumens & des outils nécessaires, & celle des plantes utiles & nuisibles. Mais ces planches ne sont rien moins que parfaites, & par conséquent de peu d'usage. L'Economie est peut-être de tous les Arts celui qui est le mieux connu, comme il est incontestablement le plus ancien. Cependant il fournit sans cesse encore de nouvelles observations; & notre siècle en particulier a considérablement

ment renchéri à cet égard sur tous les précédents? Combien nos Naturalistes modernes, les *Malpighi*, les *Greuw*, les *Leuwenboeck*, les *Ray*, les *Muller*, les *Hales*, n'ont ils pas fait de belles découvertes sur les Plantes & les Végétales; & combien n'a-t-on pas perfectionné de nos jours les recherches & les préceptes des *Caton*, des *Varron*, des *Virgile*; des *Columelle*, des *Pline*, & des *Phladius*? Presque toutes les Nations de l'Europe ont contribué à l'enrichir l'une de l'autre, à augmenter ce précieux trésor; & l'Angleterre en particulier a la gloire d'avoir donné le jour à l'excellent *Dictionnaire du Jardinier*, de Mr. *Miller*, si connu & si estimé. Il y a aussi des Observations très-curieuses, & très-utiles, dans un nouveau Livre sur l'Economie qui vient de paroître ici sous ce titre; *Observations in Husbandry by Edward Lisle, Esq. Late of Crux-Easton in Hampshire*, in quarto, prix 18 Sh. *Hitch*. Ce sont des Observations sur les différentes occupations de la *Vie Rustique*, fondées sur l'expérience personnelle de Mr. *Lisle*, ou empruntées de celle des plus habiles Fermiers de sa connoissance. Mr. *Lisle* mourut en 1722. après avoir passé presque toute sa vie à la Campagne, dans une grande opulence, & au milieu de vingt Esclaves, dont il y en a eu dix-sept qui lui ont survécu.

Le Libraire *Dodley* a publié depuis peu une *Nouvelle Histoire des Indes-Orientales anciennes & modernes*, sous ce titre: *A New History of the East-Indies ancient and modern*, in two Volumes in octavo. pr. 10 Sh. Le premier Tome contient la description des lieux, l'histoire naturelle, la Religion, le Gouvernement, les mœurs & les usages, les révolutions de ces pays-là; & le second un Essai sur l'histoire du Commerce qu'y font les différentes Nations de l'Europe, montrant quelle est

est l'origine, le progrès, & l'état présent de ce Commerce, entant qu'il a été cultivé par les Anglois, les Hollandois, les François, les Portugais, les Danois, & les Prussiens; à commencer depuis la première découverte de la route aux Indes par le Cap de bonne Espérance, jusqu'à présent. L'Editeur a soin d'avertir à la tête de son Livre, que la première Partie du premier Volume n'est qu'une simple traduction de l'Ouvrage de l'Abbé Guyon sur ce sujet; mais que tout le second Volume a été composé en Anglois, excepté le morceau qui traite de la Compagnie des Indes de France, qui est aussi tiré de Mr. Guyon. Toute cette Histoire est très-curieuse & intéressante. On y voit en particulier à combien se monte ce que notre Compagnie des Indes y envoie, & ce qu'elle en retire chaque année; & l'on nous apprend qu'elle emploie régulièrement à ce Commerce jusqu'à dix-sept grands Vaisseaux de 500. Tonneaux chacun, montés de trente pièces de Canons, & de cent hommes d'Equipage.

Cette Histoire générale me rappelle une Histoire particulière qui vient de paroître sous ce titre: *Northern Memoirs, or the History of a Scotch Family, c. à d. Mémoires du Nord ou Histoire d'une Famille Ecossoise, écrite par une Dame, in duodecimo, en 2 Vol. pr. 6 Sh. Noble.* Il y a quantité d'aventures galantes dans ce Roman; mais en général les bienéances y sont assez bien observées, & il se fait lire avec plaisir.

Comme dans cet heureux Païs chacun fait ce que bon lui semble, les Muses y sont aussi très-souvent deshonorées par les plus chétifs talens. Le Poème intitulé *Sophronie* en est une nouvelle preuve. C'est la production d'un jeune Négociant qui à peine a fait ses classes, & qui a eu la présomption de s'afficher sur le Parnasse. Il seroit bon que chacun s'en tint à son métier, & que Mes-

DES NOUVELLES LITTÉRAIRES.

seurs les *Commerçans* en particulier, dont la *Marotte* n'est que trop de vouloir passer pour Savans, se contentassent de sacrifier au puissant Dieu *Plutus* qui leur est si favorable. *Sophronie* est un Poème en cinq Chants, & il n'a que 72. pages. Il est imprimé chez Cooper & coûte 1 Sh. 6 sols; c'est beaucoup trop pour un Ouvrage aussi médiocre.

On a fait l'honneur à une Ode insolente, attribuée à Mr. de Voltaire, de la traduire en *Anglois*, & d'immortaliser ainsi cette virulente Satyre contre un des plus grands hommes qui aient jamais occupé le Trône. Si ce Poète célèbre en est effectivement l'Auteur, on ne sauroit plus douter de la décrépitude de sa Raison, ni de l'incorrigibilité de son caractère; le Monarque qu'il a l'audace d'insulter si publiquement, étant de tous ses Bienfaiteurs celui à qui il est le plus redevable. Toute l'*Angleterre* a été indignée de la témérité insensée de cette pièce, & a condamné tout d'une voix, celui qui a eu l'imprudence de la traduire ici & de la publier.

On ne peut guères supposer plus de jugement dans un autre de nos Poètes, qui vient de nous donner tout un Poème en quatre Chants sur le plus frivole sujet du monde, sous ce titre: *The loss of the Handkerchief*, c. à d. *La perte d'un Mouchoir*, par Mr. Wright, in octavo. pr. 1 Sh. *bind.* Si nos Poètes ne radesent pas tout-à-fait comme celui dont nous venons de parler, toujours est-il certain qu'ils ne mettent guères de bon sens ni d'esprits dans leurs productions présentes. Pour imiter un Pope ou un Boileau qui ont su nobilir les moindres sujets, il ne faut pas moins que leur génie & leur verve. Aussi un ingénieux Descendant du premier de ces illustres Poètes, puisqu'il se qualifie plaisamment de *Poète naturel* de Pope, frappé de la follesse des productions de ses Confrères, a-t-il com-

composé une Satyre très-vive contre eux sous ce titre; *The age of Dulness*, c. à d. *Le Siècle de l'incapacité*, ou de la médiocrité des talens, in quarto. pr. 1 Sh. Broxberton. Il y a certainement beaucoup d'esprit & de bonne critique dans cette petite Pièce; mais malheureusement pour l'Auteur, elle est elle-même assez vulgaire quant à la poésie.

Notre Clergé soutient bien plus dignement la haute réputation qu'il s'est acquise. Un de ses plus habiles Docteurs a publié depuis peu une excellente Dissertation sur la Providence, sous le titre suivant: *A Discourse concerning Providence of God*, by Henry Stebbing, D D. pr. 6 sols. Davis. Ce Discours est une espèce de Supplément à celui que ce Théologien publia l'année dernière, pour servir de préparation au Jeûne célébré ici le 6. de Février, à l'occasion des malheurs de Lisbonne. On ne peut guères établir le Dogme si important d'une Providence, avec plus de netteté, de force, & de solidité que le fait ici Mr. Stebbing.

L'illustre Evêque de Bristol, (Jean Hume), a fait imprimer, à la réquisition de la Chambre des Seigneurs, le beau Sermon qu'il prononça devant eux le 31. de Janvier dernier. Il s'agit dans ce Discours du Martyre du Roi Charles I., sujet rebaté & comme épuisé, mais qui sous la plume de ce savant & ingénieux Prélat, paroît presque tout neuf, & devient très-intéressant. Personne n'avoit encore si bien développé tous les ressorts de cette sanglante Tragedie.

C'est une perte réelle pour l'Eglise Anglaise, & pour toute la Nation, que celle qu'elle vient de faire dans la personne du feu Archevêque de Cantorbéry. (Thomas Herring). Ce Prélat, autrefois fameux par ses talens pour la Prédication, possédoit dans un degré éminent cet esprit de modération & de douceur, qui caractérise les vrais successeurs des

Apôtres. Toutes les *Sectes* lui portoient la même affection que l'*Eglise Nationale*; & jamais *Primas de l'Angleterre* n'en fut plus sincèrement ni plus généralement regretté. A peine fut-il placé sur son *Siège Archépiscopal*, qu'informé que Mr. *Jarvis*, déjà célèbre par divers *Ouvrages*, n'avoit encore qu'un très-médiocre *Bénéfice*, il se hâta de le nommer de son propre chef à un autre bien plus, considérable, & qu'il l'encouragea par de nouveaux bienfaits à enrichir de plus en plus le Public de ses doctes productions. Bel exemple pour les gens élevés en dignités; mais exemple bien rare, en tout tems, & en tout pays!

La mort nous a encore enlevé un de nos plus fameux Théologiens, Mr. *Sykes*. Il a peu survécu à son dernier *Ouvrage* sur la *Rédemption de Jésus-Christ*, que nous annonçâmes dans les Mois de *Juillet & Août* derniers. Les sentimens *bétéradoxes* dont il faisoit une profession ouverte, l'ont toujours éloigné des premières dignités de l'*Eglise*, auxquelles son savoir & ses talens distingués l'appelloient naturellement. Depuis sa mort, son *Frère*, Ecclésiastique très-estimé, a publié un petit *Traité* qu'il a trouvé tout prêt pour l'impression, parmi les *Manuscrits* du défunt; & dont voici le titre: *An Enquiry when the Resurrection of the Body, or Flesh, was first inserted into the public Creed, by the late Arthur Asbley Sykes, D. D. in octavo. pr. 1 Sh. Millar. c. à d. Recherches sur le tems auquel l'article de la Résurrection du Corps ou de la Chair, a été inséré dans le Symbole de l'Eglise. Mr. Sykes en fixe l'époque au tems d'Arrius dans le quatrième Siècle; & il prétend que le premier Symbole où cet article se trouve, c'est celui de cet Hérétique, & que s'il paroît aussi dans celui de St. Athanase, c'est qu'il y fut frauduleusement inséré dans le cinquième Siècle. D'ailleurs Mr. Sykes soutient que l'Ecriture Sain-*

NOUVELLES LITTÉRAIRES. 285

Sainte n'enseigne nulle part la *Résurrection de la chair*, mais la *Résurrection des morts*, les morts, dit-il, pouvant fort bien ressusciter; sans qu'il soit besoin que leur *chair* ressuscite, car Dieu peut leur donner alors un corps convenable à leur état actuel. L'amour du *Paradoxe* étoit la grande passion de cet habile homme.

Ce même défaut paroît animer aussi un autre de nos *Théologiens*, Auteur anonyme du plus étrange Sermon qui ait jamais été prononcé: en voici le titre. *A Sermon preached in the Parish of W . . . n in Gloucestershire, on the Fast-day, now published to vindicate the Author from several late cruel and unjust aspersions on the occasion*, in octavo. pr. 6 sols. Scott. Cela veut dire que ce Sermon a été prononcé le *Jour de Jéne* dernier, & que l'Auteur le publie pour se justifier des cruels & injustes reproches qu'il lui a attirés. Pour la rareté du fait, & pour satisfaire la curiosité de nos Lecteurs, nous en allons transcrire ici quelques-uns des principaux traits. Le texte est pris de la première Epître aux Corinthiens, chap. vi. verset 20. *Vous avez été rachetez par prix.* „ Ces paroles, dit notre factieux „ Orateur, quoique tirées d'un Livre vieux, sur- „ appné, & mis depuis longtems au rebut, se trou- „ vent pourtant encore dans les Cabinets de quel- „ ques Antiquaires, à la probité, à la curiosité, „ & peut-être à la vanité desquels nous devons la „ conservation de l'ouvrage entier. Ce volume „ partagé en deux Livres principaux, que l'on „ nomme le *Vieux* & le *Nouveau Testament*, a été „ composé pour l'instruction du Genre humain en „ général, dans le tems que son Entendement étoit encore dans l'enfance; mais dès qu'une fois „ il eut atteint la maturité de son âge, il ne fut „ point nécessaire d'en interdire la lecture, ni de „ le flétrir, parce qu'il tomba de lui-même dans

286 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

„ Oubli, étant devenu absolument inutile. Il est
 „ vrai, ajoute-t-il, que certaines maximes con-
 „ tenues dans ce Livre hors de mode, ne laissent
 „ pas de se conserver parmi nous. C'est ainsi, par
 „ exemple, que le *Ministère* précédent a observé
 „ avec soin de punir dans les *Enfans*, l'iniquité de
 „ leurs *Pères*, jusqu'à la troisième & à la quatrième
 „ génération, n'épargnant pas même les *Filleuls* des
 „ *Parains* qui leur avoient déplu, bien qu'il n'y
 „ eût aucune parenté entre les uns & les autres.
 „ Et non seulement l'*oppression* & la *vengeance* ont
 „ été leurs vertus favorites; mais on peut remar-
 „ quer encore que la *patience*, & l'*humilité*, (un
 „ peu différentes à la vérité de celles qui sont re-
 „ commandées dans ce vieux Livre) sont actuel-
 „ lement pratiquées dans leur plus grande étendue
 „ par cette Nation en général, & sur-tout par ses
 „ Grands & ses Nobles. Ils ont la *patience* admi-
 „ rable de se laisser vilipender sans cesse par leurs
 „ *Créanciers* & leurs *Marchands*, sans leur mar-
 „ quer le moindre dépit, ni sans souffler le moi-
 „ dre mot. Ils ont la *patience* héroïque d'enten-
 „ dre retentir tout le Royaume des reproches de
 „ leur injuste administration, & de leurs mauvais
 „ déportemens, sans seulement changer de cou-
 „ leur. Oui, ils ont la *patience*, la *longue attente*,
 „ la *persévérance* merveilleuse d'attendre des em-
 „ plois, des *sinécures*, des pensions, des récom-
 „ penses, jusqu'à consumer dans cette humilienne
 „ attente, le peu de biens que leurs vertueux An-
 „ cêtres s'étoient efforcés de leur transmettre.
 „ D'ailleurs, s'il arrive à quelque *Ecclesiastique*
 „ encore destitué de bénéfices, d'épouser en secret,
 „ ou même d'abuser honteusement de la Fille de
 „ quelque grand Seigneur, dans l'intention de le
 „ forcer à la lui accorder en mariage, ne le voit-
 „ on pas tout d'un coup s'élever aux plus hautes
 „ di-

1, dignités de l'Eglise ? Et en ce cas cette prome-
 2, tion, faite au mépris des déclarations les plus
 3, formelles, & des Sermens les plus sacrés, n'est-
 4, elle pas *achetée par prix* ? En un mot l'Officier de
 5, retour & corrompu achète à prix d'argent, de pro-
 6, messes, ou de menaces, le suffrage du pauvre
 7, Châten ; le Candidat opulent achète à son tour
 8, l'Officier, le Ministre achète ensuite le Membre
 9, de Parlement ; & enfin le Ministre lui-même se
 10, laisse *acheter*. Le Père vend ses Fils, la Mère
 11, vend ses Filles, les Amis se vendent les uns les
 12, autres. Nous sommes tous vendus & achetés par
 13, *prix*."

Une production bien plus édifiante & bien plus
 sentée, c'est celle que vient de publier Mr. le Cho-
 valier d'Oliveira, Portugais, moins illustre encore
 par sa naissance, que par le généreux sacrifice qu'il
 a fait d'une Fortune brillante à la pure doctrine de
 l'Evangile de Jésus-Christ. Son *Discours Patbétique*,
 annoncé si avantageusement dans le dernier Va-
 lume du *Journal Britannique* de Mr. Maty, ayant
 pénétré jusqu'en Portugal, & y ayant été condamné
 par le Tribunal de l'*Inquisition* ; il a cru devoir ré-
 pondre aux objections que l'on y a faites, & réfu-
 ter en même tems un *Discours sur les malheurs de*
Lisbonne, composé en *Latins* & en *Portugais*, par
 un Prêtre de ce pays-là, nommé *Pereyra*. Il y a
 joint une *Lettre* que son propre Frère, Ecclésiasti-
 que distingué, lui a écrite de *Lisbonne*, au sujet de
 son *Discours Patbétique*, & sa réponse à cette *Lettre*.
 Toute cette Brochure est écrite d'une manière bien
 propre à donner l'idée la plus avantageuse du cara-
 ctère & des lumières de Mr. d'Oliveira. Elle por-
 te le titre suivant : *Suite du Discours Patbétique*,
 in quarto. pr. 1 Sh. Halfpenny.

The Elements of Euclid, &c. c'est-à-dire, Les
 six premiers Livres, avec le XI. & le XII. des Élé-
 mens

238 .NOUVELLES LITTÉRAIRES.

mens d'Euclide. Edition dans laquelle on a corrigé un grand nombre de fautes par lesquelles Theon, ou d'autres Censeurs ont défigurés cet Ouvrage; & où l'on a rétabli quelques Démonstrations d'Euclide. Par Robert Simson, Professeur en Mathématiques dans l'Université de Glasgow. in quarto, chez Nourse.

Voici une Edition d'Euclide où le savant Mr. Simson a tâché de rétablir le texte dans sa pureté originale. Personne n'étoit plus en état d'y réussir que cet habile Géomètre; & son travail répond parfaitement à ce qu'on avoit raison d'attendre de lui. C'est sur-tout dans le cinquième livre, où Euclide avoit été fort alteré par ses Editeurs; Mr. Simson y a fait des corrections considérables, & y a rétabli neuf théorèmes, que les Commentateurs avoient fait disparoitre, & il y a fait plusieurs changemens dans les Démonstrations, de même que dans le douzième Livre qui avoit aussi été très-maltraité. Sans que nous le disions, on comprend que ces changemens n'ont été faits que pour de bonnes raisons, dont Mr. Simson a soin de rendre compte. Ses Démonstrations sont claires & simples, & elles ne pèchent ni par une trop grande prolixité, ni par une excessive brièveté; & l'on sait qu'il y a peu d'Editions d'Euclide, où l'on ne trouve l'un ou l'autre de ces défauts. La seule chose que nous voudrions dans celle-ci, c'est qu'elle s'étendit à tous les Ouvrages de cet ancien Géomètre: plus elle est bien exécutée, & plus nous regrettons de n'y trouver que huit Livres; les plus importans à la vérité; mais les autres revus par Mr. Simson, n'auroient fait guères moins de plaisir à ceux qui sont en état de connoître le mérite de cet excellent Ouvrage.

Nous souhaiterions de pouvoir annoncer plusieurs autres Livres dans ce goût-là; mais malheureusement le tems de troubles dans lequel nous

NOUVELLES LITTÉRAIRES. 229

vivons, affecte si fort tous nos Ecrivains, que leur plume ne s'occupe presque qu'à écrire sur la politique. Nous l'avons déjà dit, nous sommes accablés de brochures dont les Auteurs ne pensent qu'à régler les différens survenus entre les Princes qui sont en guerre, ou à donner des conseils aux Ministres.

Tel est un *Avis donné aux deux Chambres du Parlement*, qui doit être lu par chacun de leurs Membres, avant qu'ils donnent leur suffrage, pour ou contre le Bill de la Milice nationale, & qui est propre à donner aux habitans des différentes Provinces, une juste idée de cette importante affaire. Pour qu'on puisse juger du mérite de cette pièce, il suffit de dire que celui qui l'a écrite, avoué ingénument qu'il est aux gages du Libraire qui l'a imprimée.

L'Auteur d'une Pièce intitulée *Conséquences fatales du défaut de Système dans la conduite des affaires publiques*, a mis la main à la plume par un motif plus noble. Il paroît bien au fait des affaires, & instruit à fond des principes de gouvernement suivis autrefois, & abandonnés aujourd'hui: c'est à les remettre en crédit que son Ouvrage est destiné, & il prouve qu'on ne doit s'attendre à aucun succès heureux dans le Gouvernement de l'Etat, si l'on n'a pas devant les yeux un plan régulier de conduite, qu'on ne perde jamais de vue.

Réflexions sur les pernicieuses conséquences qui résulteront des emprunts d'argent; & les moyens de trouver de quoi fournir aux besoins annuels de l'Etat, de débiter le Peuple d'une partie des taxes, & de diminuer les dettes nationales, par l'établissement de rentes à vie. L'Auteur de cette Brochure est plein de bonnes intentions, & si les expédiens qu'il propose, s'exécutoient avec autant de facilité qu'il en a eu à les mettre par écrit, il pourroit passer pour un grand Politique.

290 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

La mort de l'Amiral Byng donne aussi bien de l'occupation à nos Ecrivains; on vient de publier le Discours qu'il a prononcé le 14. de Mars, jour de son exécution. . . . La Copie d'une Lettre qu'il a écrit à Mr. W. P. le 12. de Mars. . . . Narré impartial de ce qui lui est arrivé, avec une Elegie sur sa mort, & son Portrait très-bien, c'est-à-dire, très-mal gravé. Ce sont là tout autant de Rap-
ports qui ne méritent pas d'être lus, non plus que l'Ombre de Byng, Ode, adressée au Triumvirat, & particulièrement au Duc de N. . . . Nous en disons autant de ces deux autres Pièces, L'Amiral Byng dans les Champs Elysées, Poème; & Epître au vers de l'Amiral Byng, écrite du séjour des Ombres, à son ami L. . . . d'A. . . . Habitant de la Terre.

La Prière universelle de Pope vient d'être traduite en latin, sous ce titre: *Alexandri Popii sive Universi Generis humani, supplicatio latine reddita a Joanne Sayer*. Cette Traduction rend vers pour vers l'original; & le génie poétique s'y fait remarquer en plusieurs passages; qu'on en juge par ceux-ci;

*Tristitia alterius, mihi fac violabile pectus,
Erroresque hominum condet amicis amor;
Quamvis illis facio veniam tribuamque benignam,
Clementer miserans me refer adme Patrem.*

*Quonquam ego sum parvus, non potest ignobilis omni,
Cum tuus bene animam spiritus intus alit;
Oh! quacumque feter doctos mihi dirige grassus,
Parque diem bene vita protego, sive necis.*

Cette Traduction n'est pas également soutenue par tout; elle n'est à la vérité nulle part indigne de l'Original, mais elle lui est bien inférieure. Par exemple, voici comme débute Mr. Sayer

3 T

Sum-

NOUVELLES LITTÉRAIRES. 393

*Summae magnae parens ! omni sub sidera mundi
Ob ! venerare omni tempore magnus Deus !
Sens te Religio fera, culta aut sancta, Jehovah
Aut Domini appellat nomina, sine Jovis.*

Que l'on compare ces quatre vers avec ceux de
Pape,

*Father of All in ev'ry age,
In ev'ry Clime ador'd,
By Saint, by Savage, and by Sage,
Jehovah, Jove, or Lord !*

La comparaison ne sera pas favorable au Tradu-
cteur.

Un jeune Poëte vient de publier *Un Soliloque dans
un Bocage* ; on y trouve des sentimens de piété qui
font honneur à la Religion de l'Auteur, mais sa
versification ne lui promet pas un rang distingué
sur le Parnasse.

Mr. Giuseppe Baretti, qui par un séjour de quelques
années en Angleterre, s'est mis en état de parler as-
sez bien l'Anglois, vient d'enrichir la Littérature
d'un Livre très-intéressant, en voici le titre ; *Biblio-
thèque Italique, contenant l'Histoire de la Vie & des
Ouvrages des meilleurs Auteurs Italiens avec une Pré-
face, où l'on expose les changemens survenus dans le
langage Toscan, depuis les temps de barbarie jusqu'à
présent ; in octavo.* Ce titre fait assez connoître le
but qu'a eu Mr. Baretti, & il l'a rempli aussi bien
qu'il étoit possible dans un pays où il n'étoit pas à
portée de se procurer tous les Livres dont il a-
voit besoin. Cette Bibliothèque sera certainement
un présent très-agréable aux Gens de Lettres,
qui désiroient depuis longtems une bonne Biblio-
graphie & une Hlographie des Savans d'Italie. Le Ca-
talogue qu'on en donne ici, est divisé par Classe,
dans

392 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

dans lesquelles les Auteurs sont distribués suivant les Sciences sur lesquelles ils ont écrit. La première Classe comprend les Théologiens, & la dernière les Musiciens. Le Discours préliminaire ou la Préface de cet Ouvrage est une pièce très-intéressante. On y suit avec beaucoup de plaisir l'origine & les progrès de la Langue Italienne, & le tout éclairci & prouvé par des exemples tirés des Ecrivains les plus célèbres d'Italie.

Le Libraire *Griffiths* a imprimé une *Lettre adressée à Mrs. les Officiers*, écrite avec esprit, & dont la lecture ne peut être que très-utile, sur-tout aux jeunes Militaires. L'Auteur écrit en style d'Officier, & par tout se montre homme d'honneur & homme vertueux, deux qualités inséparables par elles-mêmes, mais que la ridicule manière de penser d'aujourd'hui, distingue très-soigneusement, puisque souvent on appelle homme d'honneur, tel où l'on ne sauroit trouver un grain de vertu; on verra avec plaisir comment notre Auteur s'exprime là-dessus.

„ Un homme d'honneur, dit-il, est une créa-
 „ ture humaine, (car il n'est pas nécessaire qu'elle
 „ soit raisonnable) qui porte une Coquarde à son
 „ chapeau, & une épée à son côté. Ainsi équipé,
 „ il a la liberté entière de faire des dettes, qu'il
 „ fait n'être pas en état d'acquiter: il peut mettre
 „ en usage tous les moyens possibles pour séduire
 „ votre femme, ou débaucher votre fille, en mê-
 „ me tems qu'il fait profession d'une amitié invio-
 „ lable pour vous, & que vous le comblez de po-
 „ likesses: il a le droit de mentir aussi hardiment
 „ qu'il lui plaît, pourvu qu'il ose passer son épée
 „ au travers du corps de quiconque voudroit re-
 „ voquer sa véracité en doute: il lui est permis
 „ de noircir la réputation de la femme la plus ver-
 „ tueuse, en se vantant de faveurs qu'il n'en a ja-
 „ mais.

„ mais requës: Il peut accepter une commission
 „ du Roi, sans jamais faire aucun effort pour se
 „ rendre propre à son service; il a la liberté de
 „ s'enivrer, jurer, blasphémer, &c." Voilà le
 portrait que l'Auteur fait d'un homme d'honneur,
 & qu'il accompagne de réflexions aussi judicieuses
 que spirituelles. Ce qu'il dit du duel, le vice des
 honnêtes gens de l'armée, est aussi très-sensé, de
 même que les conseils qu'il donne aux Officiers
 qui veulent s'acquiescer de leur devoir en braves
 gens, & utilement pour leur patrie. Il propose
 quelques changements dans notre manière de faire
 feu par pelotons, & il fait quelques courtes remar-
 ques sur la bataille de Fontenoy, dont le plan sui-
 vant lui, avoit été admirablement bien formé,
 par le jeune Héros qui s'est acquis tant de gloire
 dans cette journée.

Le Libraire Crowder a imprimé une *Relation fidèle
 & authentique du siège & de la reddition du Fort
 St. Philippe, dans l'île de Minorque*. Cette Relation
 paroît être l'Ouvrage d'un témoin oculaire, & ne
 peut par conséquent qu'être très-intéressante pour
 les Anglois. Mais ils ne pourront la lire qu'avec
 douleur, en se rappelant la perte d'une place im-
 portante, où l'honneur & l'intérêt de leur Nation
 étoit comme en dépôt. Ils verront, avec plus de
 plaisir cet autre Ouvrage; *Histoire fidèle & authen-
 tique du fameux Pyrate, Telagee Angrie, avec un
 Détail curieux du siège & de la prise de Geriah, &c.
 par l'Amiral Watfon & le Colonel Clive, &c. dans
 une Lettre écrite à un Marchand de Londres, par son
 Frère, Faâteur à Bombay, & qui a été présent dans
 cette dernière expédition*. Il seroit à souhaiter que
 l'authenticité de cette Histoire fût mieux établie
 que par le simple titre. Il semble que ce Faâteur
 de Bombay, n'est autre qu'un Habitant de l'An-
 gleterre, qui pour publier ce Livre, a fait une com-
 pile.

294 NOUVELLES LITTÉRAIRES

Compilation d'Extraits tirés de l'*Histoire des Guerres des Indes*, par Downing, imprimée en 1737, & de ce que les Nouvelles publiques nous ont appris de la prise de la Ville & de la Forteresse de Geriah.

Le Fortuné Villageois, ou les Mémoires de Andrew Thompson. C'est ici une nouvelle Traduction du Païsan parvenu de *Marivaux*. L'Editeur a la bonne foi d'en convenir dans la Préface, où il dit qu'il a transporté la Scène de Paris à Londres, & donné des noms Anglois aux Acteurs; il auroit bien dû aussi leur donner des manières Angloïses. Cette Traduction ne vaut pas celle qui a été faite du même Livre en 1735.

La Vie de J. Van Sw. écrite par un de ses Amis. C'est l'Histoire d'un Vendeur de Fromage, écrite dans un style convenable à un tel Héros, & à ceux de sa Classe, qui seuls pourront la lire.

Glasgow.

Les Frères *Boullis* ont imprimé un petit Volume de 108. pages, in duodecimo, intitulé: *Fabularum Æsopiarum Libri quinque. Vetus et genore sub rebus novis. Phœdrus.* C'est l'Ouvrage d'un homme qui a du génie, & une fort belle Latinité.

F R A N C E

EXTRAIT d'une Lettre de Paris,
du 24. Février.

„ Vous me demandez quelques détails sur Mr.
„ de Fontenelle; en voici. Le premier jour de
„ l'an au matin, (je l'avois vu la veille) sans
„ se trouver plus mal qu'à l'ordinaire, il dit
„ qu'il vouloit recevoir les Sacramens. Le Ca-
„ ré de sa Paroisse l'avoit vu sur la fin de Dé-
„ cembre, & le croioit encore loin de la fin.

„ On

„ On fut lui dire la demande du Vieillard. Il
 „ vint sur le midi, trouva Mr. de Fontenelle com-
 „ me il l'avoit trouvé, le loua néanmoins de son
 „ empressement, & vint l'administrer sur les cinq
 „ heures du soir. Mr. de Fontenelle lui avoit dit
 „ le matin : *Monsieur, vous m'entendrez mieux qu'*
 „ *je ne vous entendrai. Je vous demande les Sacre-*
 „ *ments, & vous déclare que j'ai vécu, & veux*
 „ *mourir, dans l'Eglise Catholique, Apostolique, &*
 „ *Romaine.* Notez que depuis un mois il étoit de-
 „ venu encore plus sourd qu'à l'ordinaire; & on
 „ avoit toutes les peines du monde de s'en fal-
 „ re entendre. Je ne lui parlois donc presque
 „ plus, mais il parloit, & son esprit étoit très-
 „ sain. L'affoiblissement de la tête n'étoit bien
 „ sensible, qu'à l'égard de la mémoire qu'il avoit
 „ presque entièrement perdue. De là quelquefois
 „ une apparence de sadouge, & d'imbécillité. Il
 „ fut comme à l'ordinaire les jours suivans jus-
 „ qu'au 8. Janvier au matin, qu'il lui prit une
 „ faiblesse. On ne s'en alla pas trop, parce
 „ qu'il y étoit sujet depuis longtemps, & qu'il en
 „ revenoit très-bien, au moyen de quelques la-
 „ ges saupes. Cette fois-ci ils furent inutiles.
 „ Il ne revint du moins que très-imparfaitement,
 „ & mourut le 9. sur les cinq heures du soir. Son
 „ agonie fut longue & laborieuse. Il avoit enco-
 „ re des forces, & on les augmenta par des E-
 „lixir qu'on auroit dû ne lui point donner, vu
 „ leur inutilité certaine, & comme l'avoit déclaré
 „ son Médecin, Mr. de la Sane, son Confrère
 „ dans l'Académie des Sciences. Plusieurs Gens
 „ de lettres se sentent présentés pour lui succéder
 „ dans l'Académie Française, & entre autres Mr.
 „ l'Abbé Trublet, ami intime du défunt, connu
 „ par son excellent *Essai de Littérature & de Mo-*
 „ *rale*, qui auroient dû depuis longtemps lui pro-
 „ cu-

295 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

curer l'entrée dans ce Corps, & Mr. de *Sainte Palaye*, de l'Académie des Belles-Lettres, qui a donné un Mémoire sur notre ancienne Chevalerie, & qui travaille à un Glossaire François dont le Prospectus a paru. Ni l'un ni l'autre, selon les apparences, n'aura la place, Mr. *Seguier*, un des Avocats Généraux du Parlement, étant venu à la traverse, & renouvelant le cas du Juge qui gobe l'huitre, & laisse l'écaille aux Plaideurs. L'élection se fera le 28. de ce mois, & ne peut guères manquer de tomber sur Mr. *Seguier*. Son nom seul suffiroit; mais il a d'ailleurs du mérite; quoiqu'encore assez jeune. C'est Mr. le Duc de *Nivernois* qui recevra Mr. *Seguier*, & qui par conséquent louera Mr. de *Fontenelle*. L'Eloge est en bonnes mains. Cet Eloge fera fait aussi par Mrs. de *Fouchy* & le *Beau*, à la rentrée de leurs Académies d'après Pâques. Mr. de *Fontenelle* ne fera jamais aussi loué qu'il a loué les autres." Depuis cette Lettre écrite Mr. *Seguier* a été effectivement élu le 28. Février, & Mr. l'Evêque d'*Autun* reçu le 14. Mars à l'Académie Française par Mr. *Dupré de St. Maur*. Cet Evêque succède au Cardinal de *Soubise*.

EXTRAIT d'une autre Lettre de Paris, du 6. Mars.

"Aidez-moi, je vous prie dans une recherche assez singulière. Il s'agit d'un Ouvrage de Mr. de *Fontenelle*, que je n'ai pu déterrer jusqu'ici. Il est intitulé: *Doutes sur le Système Physique des causes occasionnelles*. Voilà un exemple peut-être unique d'un Livre qui doit être excellent & d'un Auteur très-célèbre, introuvable de son vivant, & que lui-même n'avait pas.

Vo-

„ Votre Edition de la *France Littéraire* a été annoncée dans l'*Année Littéraire*. Mr. Fréron, ou plutôt l'Abbé de la Porte vous a lancé encore un trait à cette occasion; & quoique ces Messieurs ne m'étonnent jamais, je l'ai pourtant été cette fois, de la hardiesse de leur mensonge, lorsqu'ils disent que votre Edition ne contient rien de plus (*) que celle de Paris, si ce n'est, ce qui vous regarde.

„ Vous aurez été très-mécontent encore de l'Article, *Mort de Mr. de Fontenelle*, dans les dites Feuilles. Celui-ci est bien de Fréron. Peronne n'a entendu ce qu'il a voulu dire par la *politique raffinée de son style*. Nous aurons dans le *Mercur* d'Avril quelque chose de meilleur de la façon de l'Abbé Trublet sur cette même mort.

NORD & ALLEMAGNE.

St. Petersbourg.

L'Imprimerie de l'Académie Impériale a donné le *Discours sur l'origine & les changemens des Loix Russiennes*, lu dans l'Assemblée publique de l'Académie Impériale des Sciences, le 6. Septembre 1756. à l'occasion de l'anniversaire du jour de Nom de Sa Maj. l'Impératrice de toutes les Russies, &c. par Mr. Strube de Piérmont. Cette Pièce est fort intéressante; le sçavant Académicien, déjà connu par d'autres Ouvrages, remonte; non seulement à l'origine des Loix Russiennes, mais même à celle de cet Empire.

(*) Personne ne sait mieux ce qui en est que le Sçavant distingué de qui est cette Lettre. Il a fourni une très-grande quantité d'Additions & Corrections pour la *France Littéraire* à Mr. Formey, qui a reçu outre cela une foule d'Articles de Hollande & de Suisse. Mais il est aisé de tout hasarder, quand on a perdu toute créance.

re, & de la première Souveraineté qui y a été exercée.

Hambourg.

EXTRAIT d'une Lettre au sujet d'une NOTE, insérée dans le Journal Encyclopédique de Liège, pour le premier d'Octobre 1756. pag. 12. &c.

Il n'est pas difficile de s'appercevoir du but que se proposent les Auteurs de ce Journal dans leur Note, relative à leurs écrits sur les FINLANDOIS. S'ils croient mettre par là les honnêtes Gens de leur côté, ils se trompent. Au-contraire ils feront, dans cette occasion, la dupe de l'amertume de leur propre cœur. Le fiel dans lequel ils trempent leur plume; l'opprobre dont ils voudroient couvrir un galant homme, que des qualités qui conviennent au vrai Savant & au vrai Citoyen, rendent digne d'estime; les insinuations calomnieuses, dont ils cherchent, sans le moindre fondement, à le dénigrer aux yeux du Public: tout cela ne justifie-t-il pas le soupçon de l'Auteur de la RÉPONSE A L'ANALYSE RAISONNÉE des Journalistes de LIÈGE? La conduite qu'ils tiennent, ne donne-t-elle pas lieu de croire, qu'il a accablé juste, en les regardant comme des Écrivains faméliques, comme de vrais échappés de Bicêtre? C'est bien à leur NOTE qu'on pourroit appliquer avec justice ce qu'ils disent de la brochure dont nous venons de parler „qu'elle est remplie de „ toutes sortes d'horreurs si dégoûtantes, que „ nous n'osions en rapporter une seule.” Et de quoi se trouve donc coupable l'Adversaire qu'ils osent traiter avec tant d'indignité? Il avoit relevé avec un peu de vivacité la vérité, mais avec une vivacité que l'amour de la Patrie rend bien pardonnable dans un homme né en Pays libre, les étrangers bœués des Encyclopédistes. Par une né-

gigence peu convenable à Gens qui font profession d'éclairer tout un Public, ils n'avoient avancé dans leur Mémoire sur la FINLANDE que des faits ou absolument faux, ou misérablement tronqués. . . . Mais, quels ménagemens à attendre de Gens, qui n'écrivent que pressés par le grand besoin de la vie; qui gagistes de leur propre Libraire, n'ont d'autres moïens pour subsister, que de barbouiller du papier.

„ *L'homme est dans mille erreurs sujet à s'égarer,*
 „ *L'honnête homme en rougit, & fait les réparer.*

„ Cette maxime (débitent-ils avec faste) fera toujours la base de notre conduite. . . .” Mais c'est là une maxime, qu'il leur est plus facile de citer, que de suivre. S'ils étoient réellement capables de l'adopter, que ne la mettoient-ils en œuvre vis-à-vis de leur savant Adversaire? Que ne convenoient-ils de bonne foi qu'ils s'étoient abusés dans leur Mémoire sur les FINLANDOIS? Que ne profitoient-ils avec candeur des remarques d'un Homme bien au fait de ce qui se passoit chez lui, en fait de Littérature, & nullement étranger dans les antiquités du País où il a pris naissance?

C'est là, assurément, ce qu'exigeoit de ces Messieurs, la sage maxime dont ils font parade. Mais rien ne s'y trouve plus diamétralement opposé, que la conduite qu'ils ont tenue. Ils se courroucent contre l'Anonyme. Ils veulent absolument le démasquer. Ils croient le trouver parmi les Journalistes de GÖTTINGUE, comme si ceux-ci fussent les seuls qui ont du mépris pour le Journal Liégeois. C'est là-dessus qu'ils exhalent leur bile contre cette Société. Ils adressent à l'un de ses Membres le billet suivant, digne production de tabagie d'un de ces momens (pour me servir des termes élégans de Mrs. de LIEBZ): „ où la tête, surchargée de quelques grosses vapeurs bachiques,

300 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

„ques, ne laisse ni au cœur, ni à l'esprit la liberté
„de la réflexion.

„*Monsieur, Vous avez forcé le Journaliste de*
„*LIEGE d'écrire contre Vous, Vous verrez com-*
„*me il repousse votre brutalité. Je Vous communi-*
„*que sa lettre, il est juste que Vous soyez dans la*
„*confiance ainsi que le Public. Et je viens d'en-*
„*voier sa réponse dans tout le Nord, où peut-être*
„*Vous êtes mieux connu que dans ce Pays-ci, où*
„*l'on ignore Votre existence éphémère. Vous pou-*
„*vez à présent faire autant de sauts Et de tours*
„*de reins qu'il Vous plaira. On en rira, Et on*
„*restera là. Je suis Votre Serviteur, MARTIN*
„*EDITEUR. . . .*”

La réponse de ces Mrs. annoncée dans ce billet, & qu'on menace d'envoier dans TOUT LE NORD, est à-peu-près du même style: Leur adversaire dédaignant de rentrer en lice, (puisqu'au lieu d'argumens ou de faits, on ne trouve dans cette réponse qu'injures grossières, ou railleries triviales) quelqu'un de ses amis, dans une courte brochure, démontra, en suivant pas-à-pas leur ANALYSE RAISONNÉE, qu'elle étoit dénuée de raison.

Que font ces Messieurs? au lieu de travailler à une réplique sensée, la fureur qui s'empare de leur esprit, leur fait confondre les Auteurs de différentes brochures. De deux hommes leur colère n'en fait qu'un seul. Tout de suite, non content de le désigner, ils le nomment sans le connoître, en vomissant contre lui un torrent d'ordures. Sont-ce là des Gens de Lettres FRANÇOIS; c'est-à-dire, qui joignent la politesse des mœurs & l'esprit Philosophique aux connoissances choisies?

Quoiqu'il en soit, nous conseillons au Savant qu'ils osent insulter, de ne point mesurer sa plume avec eux. On a toujours à rougir vis-à-vis de

de pareils Antagonistes. Nous ne savons point qui sont leurs Lecteurs. Nous savons tout aussi peu, si ces Lecteurs ont du goût pour les Spectacles de l'Amphithéâtre. Peut-être aimeroient-ils mieux de voir sauter des Singes. Peut-être s'amuseroient-ils de leurs tours de passe-passe. Ces comiques Animaux contrefont ce qu'ils ne fau-
roient imiter. Ils font rire par des grimaces exa-
gérées : ils jettent à tort & à travers des pierres & de la boue aux passans. C'est-là un emploi très-
digne de Messieurs les Journalistes Encyclopédi-
ques. On le leur laisse volontiers. . . .

R.

Berlin.

EXTRAIT d'une Lettre de Mr. Formey
du 18. Mars 1757.

„ J'ai lu avec plaisir la Lettre adressée à Mrs.
„ les Auteurs du *Journal Encyclopédique* par Mr.
„ Reinhard, Secrétaire de S. A. S. le Duc de Meck-
„ lembourg-Strelitz, pour la défense de sa *Disser-*
„ *tation sur l'Optimisme*, couronnée par l'Académie
„ Royale de Prusse. Je suis fâché qu'il n'ait pas
„ eu la bonté de me la donner pour la *Bibliothè-*
„ *que Germanique*, où elle auroit été mieux à sa
„ place, c'est-à-dire, plus à portée d'être com-
„ parée avec l'Extrait auquel elle se rapporte. Je
„ n'ai garde de m'être opposé par cet Extrait à
„ la décision par laquelle le prix a été ajugé à la
„ Pièce de Mr. Reinhard ; je serois tombé en con-
„ tradiction avec moi-même, aiant été un de ceux
„ qui le lui ont ajugé. Mais je n'ai pas cru qu'il
„ pût se plaindre de l'honnête liberté avec laquel-
„ le, en faisant l'Extrait de cette Pièce, j'ai pro-
„ posé mes Remarques. Je n'y ai manqué d'é-
„ gards ni pour lui, ni pour la Mémoire de Mr.
„ de Crousaz, avec qui j'ai eu pendant bien des
„ années, une étroite correspondance. Depuis

302 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

„ *Nestor & Hippocrate* jusqu'à *Mrs. de Fontenelle* &
 „ *de Croissas*, cette expression le *Vieillard de Pylôs*,
 „ *de Lausanne*, &c. a toujours été reçue, &
 „ regardée comme décente. Pour le fonds même
 „ des Controverses, il faut revenir au mot de *Mr.*
 „ *de Fontenelle*: *Voilà une dispute qui, si l'on vou-*
 „ *loit, ne finiroit jamais; c'est pourquoi il faut qu'elle*
 „ *finisse tout à l'heure.* *Mr. Reinhard* est solidement
 „ versé dans les matières qu'il traite, & il est tout
 „ naturel de s'en rapporter à lui dans des explica-
 „ tions qui concernent sa doctrine & son ouvrage.”

Francfort sur le Mein.

Voici la fin d'un bon Ouvrage, qui a paru suc-
 cessivement depuis l'année 1751. *Jo. Frid. Wilh.*
de Neumanu in-Woltsfeld, Consiliarii Brandenburgico-Auspacensis, Meditationum Juris principum pri-
vati, sive Jurisprudentia Illustris, Tomus IX. exhibens
Supplementa priorum octo Tomorum. 2 Alph. 5 f.
in quarto. Il règne une érudition variée, agréa-
 ble, & instructive dans tous ces volumes.

Leipzig.

Les *Oeuvres mêlées de Mr. Gellert*, en Allemand,
 se débitent chez *Weidmann*. Les deux Parties for-
 ment un volume de 20. feuilles, grand *in octavo*.
 On y a rassemblé quantité de Pièces auparavant
 dispersées de cet aimable Auteur, qui fait tant
 d'honneur, non seulement à sa patrie, mais à l'hu-
 manité.

Gießen.

Mr. le Conseiller de Régence Christian Louis Koch, qui s'étoit fait connoître avantageusement
 par plusieurs Ecrits Historiques & Juridiques, est
 mort ici le 13. Novembre 1756. dans sa trente-
 huitième année.

S. U. I. S. S. E.

Zurich.

Le célèbre Théologien & Professeur, *Mr. Zimmer-*

NOUVELLES LITTÉRAIRES. 303

minimus, a terminé son honorable carrière, le 30. Novembre dernier. Il avoit mérité d'être associé aux trois lumières Théologiques de la Suisse, M^{rs}. *Werenfels*, *Osterwald*, & *A. Turretin*; & sa perte sera difficilement réparée.

H O L L A N D E.

Leide.

Dans la partie précédente de ce Journal, nous avons annoncé l'Avertissement d'un *Euclide*, que le Libraire *Scheurleer* a publié. A la réquisition du même Libraire nous annonçons aujourd'hui une feuille, qu'il a imprimée pour apprendre au Public, que non seulement son *Euclide* a été très bien assaisonné par le Cuisinier *KUIPERS*, mais qu'il a été encore NB. *vangé* par son IMPRIMEUR. Le titre de cette élégante feuille est, *EUCLIDE bien assaisonné par Mr. A. KUIPERS, vangé par son IMPRIMEUR*. Voici comme on prouve cette Thèse. *Le Cuisinier a trouvé des corrections à faire dans les épreuves qu'on lui a remises; l'ouvrage auroit été défectueux, s'il ne les avoit pas redressées: or il les a redressées, donc le Cuisinier KUIPERS a bien assaisonné EUCLIDE: il n'y a pas le mot à redire à cet argument. Après: Le Cuisinier a trouvé des erreurs, qui ont échappé à l'Editeur (*) de l'Euclide; donc il est plus*

(*) Je dis à l'Editeur. Car Mr. le Prof. K. se plaint amèrement des procédés du Libraire *Scheurleer*, qui se propose de débiter un Ouvrage incomplet & imparfait à la faveur de son nom. Ce Professeur n'a aucunement contracté avec le Libraire *Scheurleer* relativement à cet Ouvrage, & il n'est entré dans aucun engagement avec ce dernier à cet égard. Il a bien dit qu'il donneroit gratuitement ses avis & conseils au véritable Editeur, toutes les fois que ce dernier l'en prieroit. Ce qu'il a fait; mais

304 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

plus habile que ce Monsieur; donc il falloit le lui avouer; donc il est digne d'être rangé au nombre des premiers Géomètres. Tel est le second raisonnement du Libraire, qui pour ne laisser aucun doute sur l'extrême habileté de son homme, nous expose deux corrections dont il fait honneur à son Héros. La première est que sans la capacité du Cuisinier, on eût imprimé

$$\begin{array}{r}
 7 \\
 5 \\
 \hline
 55
 \end{array}
 \qquad
 \begin{array}{r}
 5 \\
 6\frac{1}{2} \\
 \hline
 32\frac{1}{2}
 \end{array}
 \qquad
 \begin{array}{r}
 11 \\
 5 \\
 \hline
 55
 \end{array}
 \qquad
 \begin{array}{r}
 9 \\
 6\frac{1}{2} \\
 \hline
 57
 \end{array}$$

& que ce profond Géomètre aiant heureusement remarqué que 5 fois 7 ne font pas 55, mais 35; & que 5 fois $6\frac{1}{2}$ ne font pas $32\frac{1}{2}$ mais $31\frac{1}{2}$; on ordonna que sa correction seroit suivie.

La seconde gît dans la découverte d'une suite numérique, pour laquelle l'Editeur avoient en vain employé ses forces, à ce que nous apprend le Libraire, & dont son Cuisinier est venu à bout avec beaucoup de facilité. Afin que l'on en sente tout le prix, nous allons placer ici en entier le sujet de cette merveilleuse correction. C'est la XVIII. Définition du cinquième Livre dont il s'agit, & qui est énoncée dans l'Ouvrage imprimé en ces termes.

„ On argumente par *Egalité de raison*, ou *ex æquo*, lorsque comparant deux suites de grandeurs, de même nombre de termes, telles, que les raisons de la première suite soient éga-

„ les
 mais ces *adus* purement *benéfiques* de sa part peuvent-ils l'obliger à passer malgré lui pour Auteur d'un Livre, où il désapprouve, autant qu'il approuve, depuis que le Sr. Kuipers a trouvé moien de s'emparer de la confiance du Libraire, & qu'il a prétendu contraindre l'Editeur à faire usage de ses idées.

NOUVELLES LITTÉRAIRES 309

les aux raisons de la seconde, chacune à chacune (soit que cette comparaison se fasse dans le même ordre, ou bien dans un ordre renversé) on conclut que les extrêmes des deux suites sont en proportion.

Le sens de cette définition est celui-ci. Si A, B, C, D est une suite de quatre grandeurs, & a, b, c, d une suite de quatre autres grandeurs tellement que

$$\left. \begin{array}{l} A : B = a : b \\ B : C = b : c \\ C : D = c : d \end{array} \right\} \begin{array}{l} \text{ou dans un ordre} \\ \text{renversé} \end{array} \left\{ \begin{array}{l} A : B = c : d \\ B : C = b : c \\ C : D = a : b \end{array} \right.$$

dans l'un & dans l'autre cas, il est permis d'inférer *ex æquo*, que la raison des extrêmes A : D de la première suite, est égale à la raison des extrêmes a : d de la seconde suite, ou bien que

$$A : D = a : d$$

„ I. A, B, C, D 15, 3, 45, 9

„ II. a, b, c, d 10, 2, 30, 6

Sans le Cuisinier on n'eût pas trouvé, dit le Libraire, ces deux suites numériques 15, 3, 45, 9; 10, 2, 30, 6; & il en parle comme s'il s'agissoit effectivement de quelque chose de fort important. Détaillons donc cette rare découverte.

Suivant l'énoncé de la définition, il faut, afin de l'exposer en chiffres, avoir deux suites quelconques; de manière que les raisons de la première soient égales à celles de la seconde, chacune à chacune: soit que cette comparaison se fasse en ordre direct, ou bien en ordre renversé; & la définition dit que cela posé, on argumente *ex æquo*, si l'on infère que les extrêmes des deux suites sont en proportion. En conséquence de cet énoncé, cherchons deux suites de nombres quelconques, qui soient telles que le suppose la définition, & prenons d'abord pour A, B,

365 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

C, D la suite arbitraire 15, 3, 48, 6; & pour a le nombre arbitraire 20.

Puisque A : B = a : b, par l'Hyp. b sera = à 4 parce que 15 : 3 = 20 : 4

& comme B : C = b : c par l'Hyp. c sera = à 64 parce que 3 : 48 = 4 : 64

& comme C : D = c : d par l'Hyp. d sera = à 8 parce que 48 : 6 = 64 : 8

d'où il s'ensuit qu'ayant pris pour A, B, C, D, la suite 15, 3, 48, 6 & pour a le nombre 20; les trois autres nombres seront 4, 64, 8; & ces deux suites ayant les conditions requises dans la définition, elle dit qu'on argumente *ex aequo*, lorsqu'on conclut que

$$A : D = a : d$$

$$15 : 6 = 20 : 8$$

Puis donc qu'il est arbitraire de prendre tels nombres qu'on voudra, tant pour la première suite que pour le premier terme de la seconde, & que le moindre écolier en Arithmétique trouvera les trois derniers de la seconde; ne faut-il pas être bien impudent, bien peu au fait de la science, & bien grandement épris de ses petits talens, pour oser citer en preuve une prétendue opération de chiffres, qui est de la dernière facilité; & affirmer hardiment que l'Editeur de l'Euclide n'auroit pu en venir à bout? Mais ce n'est pas tout encore: & puisque le Vangeur d'Euclide veut que nous nous abaissions jusques à parler de ces vétillies, nous allons prouver que si son Cuisinier n'entend pas mieux la Cuisine que la Géométrie, on fera encore plus mal de lui donner du roti à assaisonner, que des Ouvrages Mathématiques à corriger.

Nous affirmons, en stile de Géomètre, que le Cuisinier Kuipers, n'ayant pas saisi le sens de la dé-

fi-

suité dont il s'agit, a fait un changement très-fautif en y plaçant les suites numériques, qu'il dit y avoir mises; & qu'il doit être parfaitement ignorant en Arithmétique, pour croire qu'il y ait quelque mérite à en trouver de pareilles.

Le premier membre de cette assertion se démontre ainsi. Dans la définition il est parlé de deux suites de grandeurs

I. A, B, C, D

II. a, b, c, d

dont les termes soient proportionels dans l'ordre direct, ou dans l'ordre renversé; or il paroît aux deux suites numériques, de la découverte desquelles notre Cuisinier se fait honneur, (& qui sont 15, 3, 45, 9; 10, 2, 30, 6;) qu'il s'est imaginé que les termes de ces deux suites devoient être proportionels *à la fois* & dans l'ordre direct, & dans l'ordre renversé, or ce cas est un cas particulier, fort mal à propos substitué par notre Aïsaïonneur, à celui qui s'y seroit trouvé, si le Libraire & son Cuisinier ne se fussent opiniâtré à vouloir aïsaïonner & vanger Euclide à leur guise; cette substitution fautive ne pouvant servir qu'à détourner l'attention des jeunes gens en la fixant sur des déterminations, dont il n'est point du tout question ici. Il s'agissoit comme on l'a vu de

$$\left. \begin{array}{l} A : B = a : b \\ B : C = b : c \\ C : D = c : d \end{array} \right\} \text{ou bien de } \left\{ \begin{array}{l} A : B = c : d \\ B : C = b : c \\ C : D = c : d \end{array} \right.$$

& il ne s'agissoit pas d'autre chose: mais notre Aïsaïonneur de Géométrie change dans son cas numérique la Thèse, & fait

	non seu- lement	en ordre direct	mais en même-temps	en ordre renversé	
A : B	=	a : b	=	c : d	
B : C	=	b : c	=	b : c	
C : D	=	c : d	=	a : b	d'où

308. NOUVELLES LITTÉRAIRES.

d'où l'on voit que notre Cuisinier en voulant faire le métier de *plus que Correcteur*, a donné très-fort à gauche, & que sa prétendue correction est un changement très-fautif, qui prouve qu'il n'entend pas son Euclide :

C, 2, F, D en premier lieu.

Secondement. Dans le cas changé mal à propos par l'intelligent Correcteur, les deux suites de grandeurs $\left\{ \begin{matrix} A, B, C, D \\ a, b, c, d \end{matrix} \right\}$ doivent selon lui, être proportionnelles en augmentant par égalité directe, & par égalité renversée. Ce subtil problème pour lequel le vindicatif Imprimeur prodigue tant de louanges à son Cuisinier, peut être résolu facilement par quiconque possède les premières règles d'arithmétique. Car si l'on prend quatre grandeurs proportionnelles, comme le sont dans la définition dont il s'agit 15, 3, 45, 9, ou bien telles autres qu'on voudra, il n'y a, comme l'on voit, pour avoir la seconde suite, qu'à prendre des multiples ou soumultiples quelconques de la première, leurs $\frac{1}{3}$ par ex. comme l'a fait l'habile Cuisinier pour découvrir 10, 2, 30, 6, & on aura d'abord deux ordres de grandeurs jouissant de la propriété requise, comme le sont ici

15, 3, 45, 9

10, 2, 30, 6

On en trouvera de cette façon tant de suites satisfaisantes qu'on en voudra. Il faut donc être bien étranger dans le calcul pour se faire un mérite de la découverte de ces deux suites :

C, 2, F, D en second lieu.

Mais s'agissoit-il dans la définition de deux pareilles suites ? Non sans doute. La définition parle d'une suite *a, b, c, d, &c.* qui *peut être ou directement ou réciproquement proportionnelle à la première*.

mière A, B, C; D, &c. & nullement d'une qui fut à la fois & directement & réciproquement. Le bon Cuisinier a confondu ces deux différens cas, comme il en a confondu bien d'autres; & voilà de quelle manière ses assaisonnemens ont servi à produire un Euclide très-différent pour l'exactitude, la justesse, & la bonté, de celui qu'on préparoit. Qu'on juge à cet échantillon si l'Editeur n'a pas eu raison de se croire indigne d'être associé aux travaux de son prétendu Réformateur; & s'il a eu tort de lui laisser le soin d'achever ce qu'il a si judicieusement corrigé & perfectionné. Le Libraire & le Cuisinier n'ont-ils pas eu très-grande raison encore de conclure de ces savantes corrections, que celui qui assaisontoit si bien *Euclide*, étoit infiniment au-dessus de celui qui en avoit donné le modèle, & de celui qui l'avoit travaillé. Qu'on applique donc au bon Cuisinier la fable du *Cocbe & de la Mouche*; & qu'on lui dise avec la *Fontaine*

*Mais le Chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir en moins d'un instant,
Qu'un Rat n'est pas un Eléphant.*

Tout le monde avouera pourtant que le Cuisinier a tous les droits du monde d'exiger, comme il le fait, un Ducat de la feuille de correction, & qu'on lui fait grande injustice de se moquer de lui & de hausser les épaules.

Pierre van der Eyk & Corneille de Pecker, Libraires, viennent de publier le Livre suivant: *ΘΜΑ ΤΟΥ ΜΑΓΙΣΤΡΟΥ ΚΑΤΑ ΑΛΦΑΒΗΤΟΝ ΟΝΟΜΑΤΩΝ, ΑΤΤΙΚΩΝ ΕΚΛΟΓΑΙ*, *Ex depositione Nicolai Blancardi, cum vetustis Lamberti Bos, & nepis-desuntorum virorum D. Heinsii, Fr. Junii, Laur. Normanni, Ejici Benzetii, J. Christoph. Wolfii, Arn. Drakenborgii, Abr. Torrenii, & quam maxime virorum*

510. NOUVELLES LITTÉRAIRES,

Cl. Sallieri, Jo. Jac. Wittert, Dan. Willb. Trillert, Eliæ Stoeberi, Th. Hemsterbusti, Franc. Oudendorpii, Fred. Lud. Abreschii animadversionibus; collegit par-
tım, digestitque, Job. Steph. Bernard, qui & notas
adjecit pp. 936. in octavo. sans la Préface & Indice.

Eliæ Luzac fils, Libraire, vient de mettre en
vente Dictionnaire de la Bible portatif, ou Indice étend-
du & raisonné de toutes les matières renfermées dans
les Livres Canoniques de l'Ancien & du Nouveau
Testament, tant par rapport à l'Histoire, qu'en égard
à la Géographie sacrée, par A. du Lignon; un volu-
me in octavo.

TABLE DES ARTICLES.

I. DE LA MANOEUVRE DES VÂISSEAUX, par Mr. BOUGUER.	Page. 172
II. DISSERTATION sur l'inclination ex- traordinaire de l'Empereur MAXIMI- LIEN I. pour la POESIE par M. BOEHM.	182
III. MÉMOIRES pour servir de suite aux ANTI- QUITÉS ECCLESIASTIQUES du Diocèse de TROYES, par Mr. CAMUSAT.	192
IV. ENCYCLOPÉDIE ou DICTIONNAIRE rai- sonné des SCIENCES & des ARTS. Tom. VII.	203
V. INTRODUCTION à la connoissance générale des SCIENCES, par Mr. GESNER.	215
VI. TRAITE' pratique sur la GOUTTE & sur les moyens de guérir cette maladie, par Mr. COSTE.	227
VII. LA COLOMBIADE, Poème par M. du BOCCAGE.	233
VIII. RÉPONSE de l'AUTEUR de la plus grande partie de l'Article de ROUSSEAU, &c.	248
IX. VIE de MARIE SIBYLLE GRAFF, née ME- RIAN.	265
X. LETTRES sur l'ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE de Mr. HENNAUT.	271
XI. NOUVELLES LITTÉRAIRES.	275

LIVRES NOUVEAUX

qui se trouvent chez

ELIE LUZAC, FILS.

Abregé (nouvel) Chronologique de l'Histoire de France, contenant les Evénemens de notre Histoire, depuis Clovis, jusqu'à Louis XIV., les Guerres, les Batailles, les Sièges, &c. Nos Loix, nos Mœurs, nos Usages; &c. cinquième Edition, revue corrigée & augmentée, Paris 1756. 8.

*--- de l'Histoire de l'Empire, de l'an MCLXXXIII., précédé d'un Discours préliminaire sur l'Etat de l'Empire qui commence avec l'année 1255. par Mr. l'Abbé L***. Brux. 1757. 12.*

Annales Romaines, ou Abregé Chronologique de l'Histoire Romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'aux Empereurs, La Haie 1757. 8.

Dictionnaire de la Bible portatif, ou Indice étendu & raisonné de toutes les Matières renfermées dans les Livres Canoniques de l'Ancien & du Nouveau Testament, tant par rapport à l'Histoire, qu'en égard à la Géographie sacrée, par A. du Lignon, Leide 1757. 8.

Droit (le) public de France, éclairci par les momens de l'Antiquité; ouvrage dans lequel on traite de l'origine, & de la nature des Justices, du Fisc, ou Domaine Royal, des Seigneuries Allodiales, de la Législation Royale, de la Souveraineté, du dernier Ressort, de la Régale, des Immunités Ecclesiastiques, des Fiefs, des Droits de Pêche, de Chasse & de Grues, de la Noblesse & de la Servitude, des Affranchissemens, des Censures Seigneuriales, des Communes, des Bourgeoisies Royales & Seigneuriales du Franc Allou, de l'esprit de nos Coutumes anciennes & nouvelles, de leur analogie avec le Droit François, ou avec le Romain, des saules de leur

CATALOGUE DES LIVRES.

- leur contrariété, &c. par Mr. Bouquet, Avocat au Parlement, Paris 1756. 4.
- Elémens de Physique par Jean Locke, avec les pensées du même Auteur sur la lecture & les études qui conviennent à un Gentilhomme. Ouvrages nouvellement trad. de l'Ang., Amst. & à Leipzig 1757. 8.
- Essai sur les causes du Declin du commerce étranger de la Grande Bretagne, 1757. 2 Vol. 12.
- Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols, & des autres Tartares Occidentaux, avant & depuis J. C. jusqu'à présent, précédée d'une Introduction contenant des Tables Chronologiques & Historiques des Princes qui ont régné dans l'Asie, Ouvrage tiré des Livres Chinois & des Manuscrits Orientaux de la Bibliothèque du Roi, par Mr. Deguignes, Paris 1756. 3 Vol. 4.
- de France depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'au Règne de Louis XIV. par Mr. l'Abbé Velly, Paris 1756. 12. Tome 3 & 4.
- d'un Peuple nouveau ou découverte d'une Isle à 43 degrés 14 minutes de latitude Méridionale, par David Thompson, Capitaine du Vaisseau le Boston à son retour de la Chine en 1756. Ouvrage traduit de l'Anglois, 2 Parties, Londres 1757. 8.
- Journal de Mr. l'Abbé d'Orsanne, contenant l'Histoire & les Anecdotes de ce qui s'est passé de plus intéressant à Rome & en France dans l'affaire de la constitution Unigenitus, sec. Edit. 1756. 5 Vol. 12.
- Mémoires de Mr. de Torcy pour servir à l'Histoire des Négociations, depuis le Traité de Ryswyck, jusqu'à la Paix d'Utrecht, Amst. 1757. 3 Vol. 8.
- Principes (les) des Négociations pour servir d'Introduction au Droit Public de l'Europe, fondé sur les Traités par Mr. l'Abbé Mably, Amst. 1757. 8.
- Vues Philosophiques ou protestations & déclarations sur les principaux objets des Connaissances humaines, par Mr. de Prémontval, Amst. 1757. 8.

BIBLIOTHEQUE IMPARTIALE,

Pour les mois de

M A I E T J U I N,

M D C C L V I I.

T O M E X V.

TROISIÈME PARTIE.



GÖTTINGUE & LEIDE.

CHEZ ELIE LUZAC, Fils, Imp.-Libr.

M D C C L V I I.

[illegible]



BIBLIOTHÈQUE IMPARTIALE,

Pour les mois de MAI & JUIN.

M D C C L V I I.

ARTICLE I.

DE LA MANOEUVRE DES VAISSEAUX
ou traité de Méchanique & de Dynamique,
&c.

SECOND EXTRAIT.

Le second livre traite des mouvemens d'évolution, ou pour mieux dire, de rotation du Navire. On y fait voir comment on peut par le moyen du gouvernail & des voiles, faire tourner le Vaisseau en toutes sortes de sens. Mr. Bouguer assure qu'on ne porte jamais jusqu'à 54 degr. 44 min. l'angle que fait le gouvernail avec le prolongement de la quille; & il croit qu'on a eu raison de ne pas déferer dans cette rencontre à l'avis des Géomètres, qui ont tous regardé l'angle de 54 degr. 44 min. comme le plus avantageux, quoiqu'il soit à propos de le rendre considérablement plus petit. La
Tom. XV. Part. III. X 2 dé-

détermination des Géomètres seroit bonne, si toute l'eau qui vient fraper le gouvernail, suivait exactement des directions parallèles à la quille; mais elle est obligée en haut de suivre la courbure des flancs de la carène, & ce changement de directions doit rendre défectueuses toutes les solutions qu'on a publiées jusqu'à présent sur ce sujet.

Il s'est heureusement offert des difficultés dans la Marine, lorsqu'on a voulu rendre trop grand l'angle du gouvernail & du prolongement de la quille. Le timon ou la barre est allé fraper le flanc du Navire, & on n'a pas pu pousser le gouvernail plus loin; il n'a fait qu'un angle d'environ 30 degrés avec la quille. Cependant, Mr. *Bouguer* fait voir que cet angle est trop petit, & qu'il faudroit au moins le rendre de 45 degrés; ce qu'on pourroit exécuter en raccourcissant un peu la barre ou le timon, & en employant ensuite un peu plus de force lorsqu'on fait agir le gouvernail.

L'effet le plus avantageux des voiles dont on se sert, pour produire tous les grands mouvemens d'évolution, est examiné ici avec le même soin. On emploie ordinairement les voiles de la prouë pour *arriver*, c'est-à-dire, pour pousser la prouë sous le vent; au-lieu que les voiles de l'arrière ont la propriété de faire tourner le Vaisseau dans un sens contraire. Mr. *Bouguer* a été obligé de traiter ce problème d'une manière absolument générale, puisque la direction du vent peut avoir une infinité de diverses situations à l'égard de la quille, lorsqu'on

qu'on entreprend un mouvement d'évolution. Cela n'a pas empêché notre Académicien de parvenir à une solution très-simple, & il explique en même tems toutes les Manœuvres ou opérations qui ont rapport à ce sujet. Il enseigne à ses Lecteurs à *revirer vent devant*, à *revirer vent arrière*, à *mettre en panne*, à *mettre à la cappe*, &c.

On trouve aussi dans ce second livre, les moyens de favoriser l'action du gouvernail ou de quelle voile on veut, en transportant quelque partie de la charge d'un endroit du Navire à l'autre. Si on se sert par exemple de la Misaine, le Vaisseau tournera, comme le savent tous les Mécaniciens, sur un point qui sera situé de l'autre côté du centre de gravité par rapport à la voile; c'est-à-dire, que le centre de rotation du Navire, sera alors vers l'arrière. Mr. Bouguer indique plusieurs manières de déterminer la situation respective de ces deux centres, & il prouve que pour aider le plus qu'il est possible, l'action de la voile par quelque nouveau poids adjouté à la charge, il faut le mettre exactement au milieu de l'intervalle qui sépare ces deux mêmes points.

Si après cela on conçoit une infinité de cercles dont le plan soit horizontal, & qui aient exactement ce point de milieu pour centre, il n'importera en quel point de la circonférence on mette le nouveau poids; l'effet sera exactement le même: mais plus le cercle sera grand, moins l'addition du poids sera avantageuse, & elle deviendra même préjudiciable si on l'éloi-

gne trop, ou si on le distribue sur une circonférence qui passe en dehors du centre de gravité & du centre de rotation. Les choses seront toutes différentes s'il ne s'agit pas de l'addition d'un nouveau poids, mais de la soustraction de quelque partie de la charge. On ne sauroit la prendre sur un cercle trop extérieur, & il seroit nuisible au contraire, de l'ôter des environs du point central. On voit assez que les Navigateurs pourroient faire un grand usage de ces remarques, lorsqu'ils auront une fois reconnu les cas dans lesquels leur Navire ne gouverne pas assez bien : ils sauront quels sont les endroits dont il faut augmenter la pesanteur & ceux dont il faut la diminuër.

Il nous reste à parler du troisième livre dans lequel Mr. Bouguer explique la manière de disposer les voiles le plus avantageusement qu'il est possible, non pas pour procurer au Navire quelque mouvement de rotation, mais pour faire une route, ou pour passer d'un endroit à un autre qui est considérablement éloigné. Il se présente ici trois problèmes principaux, auxquels plusieurs autres se rapportent. Le premier consiste à disposer les voiles lorsqu'il s'agit de suivre une route proposée. Ce problème est d'un usage presque continuel en mer ; on doit s'y conformer pendant presque toute la Navigation.

Il s'agit dans le second problème de disposer les voiles & de choisir la route, lorsqu'on veut s'éloigner le plus promptement qu'il est possible, d'une ligne droite donnée de position. On ne

on se propose pas alors de courir le plus vite qu'il est possible, mais de prendre le plus de vitesse relativement à une certaine direction qui est différente de la route. Ce problème servira aux Marins lorsqu'ils voudront s'éloigner d'une côte, ou qu'ils voudront donner chasse à un autre Navire. Enfin il peut arriver en troisième lieu & c'est l'objet du troisième problème, que la route ne soit pas donnée & qu'il s'agisse de choisir celle de toutes, dans laquelle on prend la plus grande des vitesses possibles.

La solution du premier de ces trois problèmes, dépend de la détermination d'un seul *maximum*; mais il faut dans les deux autres, combiner ce même *maximum* avec un second ou un troisième. Mr. Bouguer résout ces problèmes dans trois diverses hypothèses plus compliquées les unes que les autres; ce qui l'a obligé de partager son troisième livre en trois sections.

Il considère dans la première, les Navires qui n'ont qu'une voile & dont on peut négliger la dérive, ce qui est permis dans toutes les routes très-peu obliques & dans plusieurs autres circonstances. Il y insiste beaucoup sur la distinction qu'il faut mettre entre les deux directions du vent, la réelle & l'apparente. Celle-ci est la seule que connoissent nos Navigateurs; elle leur est indiquée par leurs pavillons & leurs girouettes; & ils ne font pas attention qu'elle est altérée par le mouvement du Vaisseau qui se combine avec la direction du vent, & qu'ils se trompent à-peu-près de la même

manière que les sectateurs de *Ptolomée* sont trompés par le mouvement de la terre. Mr. *Bouguer* fait voir comment on peut démêler la direction réelle du vent, de l'autre qui n'est qu'apparente ; & il montre que la différence peut aller à 18 ou 20 degrés, qui se double lorsqu'après avoir couru une route oblique, on passe tout-à-coup à une autre route dont l'obliquité est contraire par rapport à la première. On croit, si l'on n'y prend garde, que le vent a changé d'un angle de 38 ou 40 degrés, quoiqu'il soit absolument le même.

Nous passons à la dernière section qui est destinée à la considération des Navires qui ont plusieurs voiles & dont on ne peut pas négliger la dérive. La pluralité des voiles rend toutes les recherches de manœuvre incomparablement plus compliquées : car l'impulsion du vent, au lieu de dépendre simplement du Sinus d'incidence du vent, dépend alors encore de plus, de l'étendue de la surface frappée qui devient plus ou moins grande, selon qu'on reçoit le vent plus ou moins obliquement. Plus on prend le vent de côté, plus les voiles de la proue, deviennent utiles. Ainsi toutes les solutions que Mrs. *Hugbuens*, *Bernoulli*, *Mac-Laurin*, &c. nous avoient données, se trouvent en défaut, & il est évident qu'il faut rendre l'angle d'incidence du vent plus petit qu'ils ne l'avoient pensé, puisqu'en augmentant l'obliquité de la route, on doit gagner davantage jusqu'à un certain point, par l'augmentation de la partie des voiles de l'A-

vant

vant qui se trouve frappée, qu'on ne perd par la diminution du Sinus de l'angle d'incidence. Au surplus on juge assez que les nouvelles solutions auxquelles il a fallu que Mr. *Bouguer* travaillât, l'ont engagé dans un calcul analytique beaucoup plus long & beaucoup plus épineux.

Il s'est attaché souvent à résoudre les problèmes inverses, au lieu des problèmes directs, & il doit la plus grande partie du succès de son travail, à cette ressource heureuse. On a toujours, comme on sçait, dans un problème, un certain nombre de *données*, & il s'agit de découvrir certaines autres quantités. Il est arrivé souvent que le calcul algébrique faisoit monter l'équation à un trop haut degré; ce qui est rendu la solution inutile pour la pratique. Mr. *Bouguer* résoud alors le problème inverse; il prend pour données, les inconnues, & traite comme connues les quantités qu'il se proposoit de découvrir. Cet expédient applanit assez les difficultés, pour que Mr. *Bouguer* n'ait à résoudre que des équations du second degré; & il est évident que cet expédient ne nuit en rien, puisque Mr. *Bouguer* est obligé de renfermer dans des tables, les résultats auxquels il parvient & qu'il n'importe selon quel ordre on calcule les différentes colonnes d'une table, ou qu'on mette à la première place les quantités qu'on a découvert les dernières. Il nous seroit très-difficile faute de figure, de donner plus d'étendue à cette analyse. On ne connoitra bien le livre qu'en le lisant. Il nous feroit d'ajouter qu'il

nous a paru que malgré la grande multitude de matières qu'il contient, & quoiqu'elles soient pour ainsi dire hétérogènes, de même que le Vaisseau est tout formé de parties différentes, elles nous ont paru traitées avec ordre & avec la plus grande clarté. Tout se tient dans cet ouvrage; on y est continuellement préparé aux choses les plus compliquées & les plus difficiles par les plus simples.

ARTICLE II.

ENCYCLOPÉDIE, ou Dictionnaire raisonné des Sciences & des Arts, &c.

SECOND EXTRAIT.

Nous avons promis de réunir quelques Articles de Mr. de Voltaire, éparés dans ce Volume, & qu'on fera selon les apparences bien-aïse de trouver rassemblés ici. Donnons-lis donc tout de suite dans l'ordre alphabétique.

FACILE, adj. (*Littér. & Morale*) ne signifie pas seulement une chose aisément faite, mais encore qui paroît l'être. Le pinceau de Corrége est facile. Le style de Quinault est beaucoup plus facile que celui de Despréaux, comme le style d'Ovide l'emporte en facilité sur celui de Persé. Cette facilité en Peinture, en Musique, en Eloquence, en Poésie, consiste dans un naturel heureux, qui n'admet aucun tour de recherche, & qui peut se passer de for-

forcé & de profondeur. Ainsi les tableaux de *Paul-Véronèse* ont un air plus facile & moins fini, que ceux de *Michel-Ange*. Les symphonies de *Rameau* sont supérieures à celle de *Lulli*, & semblent moins faciles. *Bossuet* est plus véritablement éloquent & plus facile que *Fléchier*. *Rousseau* dans ses *Épîtres* n'a pas à beaucoup près la facilité & la vérité de *Despréaux*. Le Commentateur de *Despréaux* dit, que ce Poète exact & laborieux avoit appris à l'illustre *Racine* à faire difficilement des Vers ; & que ceux qui paroissent faciles, sont ceux qui ont été faits avec le plus de difficulté. Il est très-vrai qu'il en coûte souvent pour s'exprimer avec clarté : il est vrai qu'on peut arriver au naturel par des efforts ; mais il est vrai aussi qu'un heureux génie produit souvent des beautés faciles sans aucune peine, & que l'enthousiasme va plus loin que l'art. La plupart des morceaux passionnés de nos bons Poètes, sont sortis achevés de leur plume, & paroissent d'autant plus faciles qu'ils ont en effet été composés sans travail : l'imagination alors conçoit & enfonce aisément. Il n'en est pas ainsi dans les ouvrages didactiques, c'est là qu'on a besoin d'art pour paroître facile. Il y a, par exemple, beaucoup moins de facilité que de profondeur, dans l'admirable *Essai sur l'Homme* de *Pope*. On peut faire facilement de très-mauvais Ouvrages, qui n'auroient rien de gêné, qui paroîtront faciles ; & c'est le partage de ceux qui ont sans génie, la malheureuse habitude de composer.

C'est en ce sens qu'on peindra de l'ancien

cienne Comédie qu'on nomme Italienne, dit à un autre :

Tu fais de méchans vers admirablement bien.

Le terme de *facile* est une injure pour une femme : c'est quelquefois dans la Société une louange pour un homme : c'est souvent un défaut dans un homme d'état. Les mœurs d'*Atticus* étoient *faciles* : c'étoit le plus aimable des Romains. La *facile* Cléopâtre se donna à *Antoine* aussi aisément qu'à *César*. Le *facile* Claude se laissa gouverner par *Agrippine*. *Facile* n'est là, par rapport à *Claude*, qu'un adoucissement ; le mot propre est *foible*. Un homme *facile* est en général un esprit qui se rend aisément à la raison ; aux remontrances ; un cœur qui se laisse fléchir aux prières ; & *foible* est celui qui laisse prendre sur lui trop d'autorité.

FACITION, s. f. (*Polit. & Gramm.*) Le mot *faction* venant du Latin *facere*, on l'emploie pour signifier l'état d'un soldat à son poste en *faction*, les quadrilles ou les troupes des combattans dans le Cirque, les *factions* vertes, bleues, rouges & blanches. La principale acception de ce terme signifie un *parti séditieux dans un état*. Le terme de *parti* par lui-même, n'a rien d'odieux, celui de *faction* l'est toujours. Un grand homme & un médiocre peuvent avoir aisément un parti à la Cour, dans l'Armée, à la Ville, dans la Littérature. On peut avoir un parti par son mérite, par la chaleur & le nombre de ses amis, sans être chef de parti. Le Maréchal de *Catinat*, peu con-

considéré à la Cour, s'étoit fait un grand parti dans l'Armée, sans y prétendre. Un Chef de parti est toujours un Chef de *faction*: tels ont été le Cardinal de Retz, Henri Duc de Guise, & tant d'autres.

Un parti séditieux, quand il est encore foible, quand il ne partage pas tout l'Etat, n'est qu'une *faction*. La *faction* de César devint bientôt un parti dominant qui engloutit la République. Quand l'Empereur Charles VI. disputoit l'Espagne à Philippe V. il avoit un parti dans le Royaume, & enfin il n'y eut plus qu'une *faction*; cependant on peut toujours dire le parti de Charles VI. Il n'en est pas ainsi des hommes privés. Descartes eut longtems un parti en France; on ne peut dire qu'il eut une *faction*. C'est ainsi qu'il y a des mots synonymes en plusieurs cas, qui cessent de l'être dans d'autres.

FANTAISIE, f. f. (*Gramm.*) signifioit autrefois l'imagination, & on ne se servoit guères de ce mot, que pour exprimer cette faculté de l'ame qui reçoit les objets sensibles. Descartes, Gassendi, & tous les Philosophes de leur tems, disent que les espèces, les images des choses se peignent en la fantaisie: & c'est de là que vient le mot fantôme. Mais la plupart des termes abstraits sont reçus à la longue dans un sens différent de leur origine, comme des instrumens que l'industrie emploie à des usages nouveaux. Fantaisie veut dire aujourd'hui un désir singulier, un goût passager: il a eu la fantaisie d'aller à la Chine: la fantaisie du jeu du

du Bal, lui a passé. Un Peintre fait un portrait de *fantaisie*, qui n'est d'après aucun modèle. Avoir des *fantaisies*, c'est avoir des goûts extraordinaires qui ne sont pas de durée. *Fantaisie* en ce sens est moins que *bizarrie* & que *caprice*. Le caprice peut signifier un *dégoût subit & déraisonnable*. Il a eu la *fantaisie* de la musique, & il s'en est dégoûté par caprice. La *bizarrie* donne une idée d'inconséquence & de mauvais goût, que la *fantaisie* n'exprime pas; il a eu la *fantaisie* de bâtir. Il y a encore des nuances entre avoir des *fantaisies* & être *fantasque*: le *fantasque* approche beaucoup plus du bizarre. Ce mot désigne un caractère inégal & brusque. L'idée d'agrément est exclue du mot *fantasque*, au-lieu qu'il y a des *fantaisies* agréables. On dit quelquefois en conversation familière des *fantaisies* *musquées*, mais jamais on n'a entendu par ce mot des *bizarries* d'homme d'un rang supérieur qu'on n'ose condamner, comme le dit le Dictionnaire de Trévoux: au-contre, c'est en les condamnant qu'on s'exprime ainsi; & *musqués* en cette occasion est une explétive qui ajoute à la force du mot, comme on dit *sottise pommée*, *folie sieffée*, pour dire *folie & sottise complète*.

FASTE, f. m. (*Gramm.*) vient originairement du Latin *fasti*, jours de fêtes. C'est dans ce sens qu'Ovide l'entend dans son Poème intitulé *les Fastes*. Godeau a fait sur ce modèle *des Fastes de l'Eglise*, mais avec moins de succès, la Religion des Romains Païens étant plus propre à la Poésie que celle des Chrétiens; à
quol

qu'on peut ajouter qu'*Ovide* étoit un meilleur Poëte que *Godeau*. Les *Fastes* consulaires n'étoient que la liste des Consuls.

Les *Fastes* des Magistrats étoient les jours où il étoit permis de plaider ; & ceux auxquels on ne plaidoit pas, s'appelloient *nefasti*, parce qu'alors on ne pouvoit parler, *fari*, en justice. Ce mot *nefastus* en ce sens ne signifioit pas malheureux ; au-contraire *nefastus* & *nefandus*, furent l'attribut des jours infortunés en un autre sens, qui signifioit, jours dont on ne doit point parler, jours dignes de l'oubli : *ille est nefasto te posuit die*.

Il y avoit chez les Romains d'autres *Fastes* encore ; *Fasti urbis*, *Fasti rustici* ; c'étoit un Calendrier à l'usage de la Ville & de la Campagne.

On a toujours cherché dans ces jours de solennité à étaler quelque appareil dans ses vêtements, dans sa suite, dans ses festins. Cet appareil étalé dans d'autres jours s'est appelé *faste*. Il n'exprime que la magnificence dans ceux qui par leur état doivent représenter ; il exprime la vanité dans les autres. Quoique le mot de *faste* ne soit pas toujours injurieux, *fastuosa* l'est toujours. Il fit son entrée avec beaucoup de *faste* : c'est un homme *fastueux* ; un Religieux qui fait parade de sa vertu, met du *faste* jusques dans l'humilité même.

Le *faste* n'est pas le luxe. On peut vivre avec luxe dans sa maison sans *faste*, c'est-à-dire, sans se parer en public d'une opulence révoltante. On ne peut avoir de *faste* sans luxe.

luxe. Le *faste* est l'étalage des dépenses que le luxe coûte.

FAVEUR, f. f. (Morale.) *Faveur*, du mot latin *favor*, suppose plutôt un bienfait qu'une récompense. On brigue sourdement la *faveur*; on mérite & on demande hautement des récompenses. Le Dieu *Faveur*, chez les Mythologistes Romains, étoit fils de la Beauté & de la Fortune. Toute *faveur* porte l'idée de quelque chose de gratuit; il m'a fait la *faveur* de m'introduire, de me présenter, de recommander mon ami, de corriger mon ouvrage. La *faveur* des Princes est l'effet de leur goût, & de la complaisance assidue; la *faveur* du peuple suppose quelquefois du mérite, & plus souvent un hasard heureux. *Faveur* diffère beaucoup de *grace*. Cet homme est en *faveur* auprès du Roi, & cependant il n'en a point encore obtenu de graces. On dit, *il a été reçu en grace*. On ne dit point; *il a été reçu en faveur*, quoiqu'on dise *être en faveur*; c'est que la *faveur* suppose un goût habituel; & que *faire grace*, *recevoir en grace*, c'est pardonner, c'est moins que donner la *faveur*. Obtenir *grâce*, c'est l'effet d'un moment; obtenir la *faveur*, c'est l'effet du tems. Cependant on dit également, *faites-moi la grace*, *faites-moi la faveur* de recommander mon ami. Des lettres de recommandation s'appelloient autrefois des *lettres de faveur*. Sévère dit, dans la Tragedie de *Polyeucte*,

*Je mourrois mille fois plutôt, que d'abuser
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser.*

On

On a la *faveur*, la bienveillance, non la grâce du Prince & du Public. On obtient la *faveur* de son Auditoire par la modestie; mais il ne vous fait pas grâce, si vous êtes trop long. Les mois des gradués, Avril & Octobre, dans lesquels un collateur peut donner un bénéfice simple au gradué le moins ancien, sont des mois de *faveur* & de grâce.

Cette expression *faveur*, signifiant une bienveillance gratuite, qu'on cherche à obtenir du Prince, ou du Public, la galanterie l'a étendue à la complaisance des femmes: & quoiqu'on ne dise point, il a eu des *faveurs* du Roi, on dit, il a eu les *faveurs* d'une Dame. L'équivalent de cette expression, n'est point connu en *Asie*; où les femmes sont moins Reines.

On appelloit autrefois *faveurs* des rubans, des gans, des boucles, des nœuds d'épée donnés par une Dame. Le Comte d'*Essex* portoit à son chapeau, un gant de la Reine *Elizabeth*, qu'il appelloit *faveur de la Reine*.

Ensuite l'ironie se servit de ce mot pour exprimer les suites fâcheuses d'un commerce hâzardé; *faveurs de Venus*, *faveurs* cuisantes, &c.

FAVORI & FAVORITE, adject. m. & f. (Hist. & Morale.) Ces mots ont un sens, tantôt plus resserré, tantôt plus étendu. Quelquefois *favori* emporte l'idée de puissance, quelquefois seulement il signifie un homme qui plaît à son maître.

Henri III. eut des *favoris* qui n'étoient que des mignons; il en eut qui gouvernèrent l'Etat, comme le Duc de *Foyeuse* & d'*Epernon*: on
Tom. XV. Part. III. Y peut

peut comparer un *favori* à une pièce d'or, qui vaut ce que veut le Prince. Un Ancien a dit : *Qui doit être le favori d'un Roi ? C'est le Peuple.* On appelle les bons Poètes, *les favoris des Muses*, comme les gens heureux, *les favoris de la Fortune*, parce qu'on suppose que les uns & les autres ont reçus ces dons sans travail. C'est ainsi qu'on appelle un terrain fertile & bien situé, *le favori de la Nature.*

La femme qui plaît le plus au Sultan, s'appelle parmi nous, *la Sultane favorite.* On a fait l'histoire des *Favorites*, c'est-à-dire, des Maîtresses des plus grands Princes. Plusieurs Princes ont des Maisons de campagne qu'on appelle *la favorite.* *Favori d'une Dame* ne se trouve plus que dans les Romans & les Histoires du siècle passé.

FAUSSETÉ, f. f. (*Morale*) le contraire de la vérité. Ce n'est pas proprement le mensonge, dans lequel il entre toujours du dessein. On dit qu'il y a eu cent mille hommes écrasés dans le tremblement de terre de *Lisbonne*, ce n'est pas un mensonge, c'est une *fausseté.* La *fausseté* est presque toujours encore plus qu'erreur. La *fausseté* tombe plus sur les faits ; l'erreur sur les opinions. C'est une erreur de croire que le Soleil tourne autour de la terre ; c'est une *fausseté* d'avancer que *Louis XIV.* dicta le Testament de *Charles II.* La *fausseté* d'un acte est un crime plus grand que le simple mensonge ; elle désigne une imposture juridique, un larcin fait avec la plume.

Un homme a de la *fausseté* dans l'esprit, quand

quand il prend presque toujours à gauche ; quand ne considérant pas l'objet entier, il attribue à un côté de l'objet ce qui appartient à l'autre ; & que ce vice de jugement est tourné chez lui en habitude. Il a de la *fausseté* dans le cœur, quand il s'est accoutumé à flatter & à se parer des sentimens qu'il n'a pas ; cette *fausseté* est pire que la dissimulation, & c'est ce que les Latins appelloient *simulatio*. Il y a beaucoup de *fausseté* dans les Historiens, des erreurs chez les Philosophes, des mensonges dans presque tous les écrits polémiques, & encore plus dans les satyriques. Les esprits *faux* sont insupportables, & les cœurs *faux* sont en horreur.

FÉCOND, adj. (*Littérat.*) est le synonyme de *fertile* quand il s'agit de la culture des terres : on peut dire également *un terrain fécond & fertile* ; *fertiliser & féconder un champ*. La maxime qu'il n'y a point de synonymes, veut dire seulement qu'on ne peut pas se servir dans toutes les occasions des mêmes mots. Ainsi une femelle, de quelque espèce qu'elle soit, n'est point *fertile*, elle est *féconde*. On *féconde* les œufs, on ne les *fertilise* pas. La nature n'est pas *fertile*, elle est *féconde*. Ces deux expressions sont quelquefois également employées au figuré & au propre. Un esprit est *fertile* ou *fécond* en grandes idées. Cependant les nuances sont si délicates qu'on dit, un Orateur *fécond*, & non pas un Orateur *fertile* ; *fécondité*, & non pas *fertilité* de paroles ; cette méthode, ce principe, ce sujet, est d'une grande *fécondité*, & non pas d'une grande *ferti-*

lité. La raison en est qu'un principe, un sujet, une méthode, produisent des idées qui naissent les unes des autres, comme des êtres successivement enfantés, ce qui a raport à la génération: *Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume*; le mot *fertile* est là bien placé, parce que cette plume s'exerçoit, se répandoit sur toutes sortes de sujets. Le mot *fécond* convient plus au génie qu'à la plume. Il y a des tems *féconds* en crimes, & non pas *fertiles* en crimes. L'usage enseigne toutes ces petites différences.

FÉLICITÉ, f. f. (*Gramm. & Morale*) est l'état permanent, du moins pour quelque tems, d'une ame contente, & cet état est bien rare. Le bonheur vient du dehors; c'est originairement une *bonne beure*. Un bonheur vient, on a un bonheur; mais on ne peut pas dire: *il m'est venu une félicité, j'ai eu une félicité*; & quand on dit, *cet homme jouit d'une félicité parfaite*, une alors, n'est pas prise numériquement, & signifie seulement qu'on croit que sa *félicité* est parfaite. On peut avoir un bonheur sans être heureux. Un homme a eu le bonheur d'échapper à un piège, & n'en est quelquefois que plus malheureux; on ne peut pas dire de lui, qu'il a éprouvé la *félicité*. Il y a encore de la différence entre *un* bonheur & *le* bonheur; différence que le mot *félicité* n'admet point. Un bonheur est un événement heureux. Le bonheur pris indéfiniment, signifie une suite de ces événemens. Le plaisir est un sentiment agréable & passager, le bonheur considéré comme sentiment, est une suite de plaisirs, la pro-
spé.

spérité une suite d'heureux évènements, la *félicité* une jouissance intime de sa prospérité. L'Auteur des *Synonymes* dit, que *le bonheur est pour les riches, la félicité pour les sages, la béatitude pour les pauvres d'esprit* ; mais le bonheur paroît plutôt le partage des riches, qu'il ne l'est en effet, & la *félicité* est un état dont on parle plus qu'on ne l'éprouve. Ce mot ne se dit guères en prose au pluriel, par la raison que c'est un état de l'ame, comme tranquillité, sagesse, repos ; cependant la Poésie qui s'élève au-dessus de la prose, permet qu'on dise dans *Polyeucte* ;

Où leurs *félicités* doivent être infinies.

Que vos *félicités*, s'ils se peut, soient parfaites.

Les mots, en passant du substantif au verbe, ont rarement la même signification. *Féliciter* qu'on emploie au lieu de *congratuler*, ne veut pas dire *rendre heureux* ; il ne dit pas même *se réjouir* avec quelqu'un de sa *félicité* ; il veut dire simplement *faire compliment* sur un succès, sur un événement agréable. Il a pris la place de *congratuler*, parce qu'il est d'une prononciation plus douce & plus sonore.

FERMETÉ, f. f. (*Gramm. & Littér.*) vient de *ferme*, & signifie autre chose que *solidité* & *dureté*. Une toile serrée, un sable battu, ont de la *fermeté*, sans être durs ni solides. Il faut toujours se souvenir que les modifications de l'ame ne peuvent s'exprimer que par des images physiques : on dit *la fermeté de l'ame*, *de l'esprit* ; ce qui ne signifie pas plus *solidité* ou

dureté qu'au propre. La *fermeté* est l'exercice du courage de l'esprit; elle suppose une résolution éclairée; l'opiniâtreté au-contraires suppose de l'aveuglement. Ceux qui ont loué la *fermeté* du style de *Tacite*, n'ont pas tant de tort que le prétend le P. *Boubours*; c'est un terme hasardé, mais placé, qui exprime l'énergie & la force des pensées & du style. On peut dire que *la Bruyère* a un style ferme, & que d'autres Ecrivains n'ont qu'un style dur.

FEU, (*Littérat.*) Après avoir parcouru les différentes acceptions de *feu* au physique, il faut passer au moral. Le *feu*, sur-tout en Poésie, signifie souvent l'*amour*; & on l'emploie plus élégamment au pluriel qu'au singulier. *Cornille* dit souvent *un beau feu* pour un amour vertueux & noble: un homme a du *feu* dans la conversation, cela ne veut pas dire qu'il a des idées brillantes & lumineuses, mais des expressions vives, animées par les gestes. Le *feu* dans les écrits, ne suppose pas non plus nécessairement, de la lumière & de la beauté, mais de la vivacité, des figures multipliées, des idées pressées. Le *feu* n'est un mérite dans le discours & dans les ouvrages, que quand il est bien conduit. On a dit que les Poètes étoient animés d'un *feu* divin, quand ils étoient sublimes; on n'a point de génie sans *feu*, mais on peut avoir du *feu* sans génie.

FIERTE', f. f. (*Morale*) est une de ces expressions, qui n'ayant d'abord été employée que dans un sens odieux, ont été ensuite détournées à un sens favorable. C'est un blâme quand

ce

ce mot signifie la vanité hautaine, altière, orgueilleuse, dédaigneuse. C'est presque une louange, quand il signifie la hauteur d'une ame noble. C'est un juste éloge dans un Général qui marche avec *fier* à l'ennemi. Les Ecrivains ont loué la *fier* de la démarche de Louis XIV. Ils auroient dû se contenter d'en remarquer la noblesse. La *fier* de l'ame sans hauteur est un mérite compatible avec la modestie. Il n'y a que la *fier* dans l'air & dans les manières qui choque; elle déplaît dans les Rois mêmes. La *fier* dans l'extérieur, dans la société, est l'expression de l'orgueil; la *fier* dans l'ame est de la grandeur. Les nuances sont si délicates, qu'esprit *fier* est un blâme, ame *fier* une louange: c'est que par esprit *fier* on entend un homme qui pense avantageusement de soi-même; & par ame *fier*, on entend des sentimens élevés. La *fier* annoncée par l'extérieur est tellement un défaut, que les petits qui louent basement les grands de ce défaut, sont obligés de l'adoucir, ou plutôt de le relever par une épithète, *cette noble fier*. Elle n'est pas simplement la vanité qui consiste à se faire valoir par les petites choses; elle n'est pas la présomption qui se croit capable des grandes; elle n'est pas le dédain qui ajoute encore le mépris des autres à l'air de la grande opinion de soi-même; mais elle s'allie intimement avec tous ces défauts. On s'est servi de ce mot dans les Romans & dans les Vers, surtout dans les Opéra, pour exprimer la sévérité de la pudeur: on y rencontre par tout vain.

fiercé, rigoureuse *fiercé*. Les Poètes ont peut-être plus de raison qu'ils ne pensoient. La *fiercé* d'une femme n'est pas simplement la pudeur sévère, l'amour du devoir, mais le haut prix que son amour-propre met à sa beauté. On dit quelquefois la *fiercé* du pinceau, pour signifier des touches libres & hardies.

FIGURÉ, adj. (*Littér.*) exprimé en figure. On dit un *ballet figuré*, qui représente, ou qu'on croit représenter une action, une passion, une saison, ou qui simplement, forme des figures par l'arrangement des danseurs deux à deux, quatre à quatre : *copie figurée*, parce qu'elle exprime précisément l'ordre & la disposition de l'original : *vérité figurée* par une fable, par une parabole : l'*Eglise figurée* par la jeune Epouse du Cantique des Cantiques : l'ancienne Rome figurée par Babylone ; style figuré par les expressions métaphoriques qui figurent les choses dont on parle, & qui les défigurent quand les métaphores ne sont pas justes.

L'imagination ardente, la passion, le desir souvent trompé de plaire par des images surprenantes, produisent le style figuré. Nous ne l'admettons point dans l'histoire, car trop de métaphores nuisent à la clarté ; elles nuisent même à la vérité, en disant plus ou moins que la chose. Les Ouvrages didactiques réprouvent ce style. Il est bien moins à sa place dans un Sermon, que dans une Oraison funèbre ; parce que le Sermon est une instruction dans laquelle on annonce la vérité, l'Oraison funèbre une déclamation dans laquelle on

on exagère. La Poésie d'enthousiasme, comme l'Epopée, l'Ode, est le genre qui reçoit le plus ce style. On le prodigue moins dans la Tragédie, où le Dialogue doit être aussi naturel qu'élevé; encore moins dans la Comédie, dont le style doit être plus simple.

C'est le goût qui fixe les bornes qu'on doit donner au style *figuré* dans chaque genre. *Balibasar Gracian* dit, que les pensées partent des vastes côtes de la mémoire, s'embarquent sur la mer de l'imagination, arrivent au port de l'esprit pour être enrégistrées à la douane de l'entendement.

Un autre défaut du style *figuré*, est l'entassement des figures incohérentes. Un Poète, en parlant de quelques Philosophes, les a appelés *d'ambitieux Pygmées, qui sur leurs piés vainement redressés, & sur des monts d'argumens entassés, &c.* Quand on écrit contre les Philosophes, il faudroit mieux écrire. Les Orientaux emploient presque toujours le style *figuré*, même dans l'Histoire; ces peuples connoissant peu la Société, ont rarement eu le bon goût que la Société donne, & que la Critique éclairée, épure.

L'allégorie dont ils ont été les inventeurs, n'est pas le style *figuré*. On peut dans une allégorie ne point employer les figures, les métaphores, & dire avec simplicité ce qu'on a inventé avec imagination. *Platon* a plus d'allégories encore que de figures; il les exprime élégamment, mais sans faste.

Presque toutes les maximes des anciens Orientaux

taux & des Grecs sont dans un style *figuré*. Toutes ces sentences sont des métaphores, de courtes allégories : & c'est là que le style *figuré* fait un très-grand effet en ébranlant l'imagination, & en se gravant dans la mémoire. *Tybagore* dit ; *Dans la tempête, adorez l'Echo*, pour signifier, *dans les troubles civils retirez-vous à la campagne*. *N'attirez pas le feu avec l'épée*, pour dire, *n'irritez pas les esprits échauffés*. Il y a dans toutes les Langues beaucoup de *Proverbes* communs, qui sont dans le style *figuré*.

FINESSE, f. f. (*Gramm.*) ne signifie, ni au propre, ni au figuré, ce qui est *mince*, *léger*, *délié*, d'une contexture rare, foible, tenuë ; elle exprime quelque chose de *délicat* & de *fini*. Un drap léger, une toile lâche, une dentelle foible, un gaçon mince, ne sont pas toujours *fin*. Ce mot a du raport avec *finir* : de là viennent les *finesses* de l'art ; ainsi l'on dit la *finesse* du pinceau de *Vanderweert*, de *Misris* ; on dit un *cheval fin*, de l'*or fin*, un *diamant fin*. Le *cheval fin* est opposé au *cheval grossier* ; le *diamant fin* au *faux* ; l'*or fin*, ou *affiné*, à l'*or mêlé d'alliage*. La *finesse* se dit communément des choses déliées, & de la légèreté de la main d'œuvre. Quoiqu'on dise un *cheval fin*, on ne dit guères la *finesse d'un cheval*. On dit la *finesse* des cheveux, d'une dentelle, d'une étoffe. Quand on veut par ce mot exprimer le défaut, ou le mauvais emploi de quelque chose, on ajoute l'adverbe *trop*. Ce fil s'est cassé, il étoit *trop fin* ; cette étoffe est *trop fine* pour la saison.

La

La *fineſſe*, dans le ſens figuré, s'applique à la conduite, aux diſcours, aux ouvrages d'eſprit. Dans la conduite, *fineſſe* exprime toujours, comme dans les Arts, quelque choſe de délié; elle peut quelquefois ſubſiſter ſans l'habileté: il eſt rare qu'elle ne ſoit pas mêlée d'un peu de fourberie; la politique l'admet, & la ſociété la réprouve. Le proverbe des *fineſſes couſuës de fil blanc*, prouve que ce mot au ſens figuré, vient du ſens propre de *couture fine*, d'*étouffe fine*.

La *fineſſe* n'eſt pas tout-à fait la ſubtilité. On tend un piège avec *fineſſe*, on en échape avec ſubtilité; on a une conduite *fine*, on joue un tour ſubtil; on inspire la défiance, en employant toujours la *fineſſe*. On ſe trompe preſque toujours en entendant *fineſſe* à tout. La *fineſſe* dans les ouvrages d'eſprit, comme dans la converſation, conſiſte dans l'art de ne pas exprimer directement ſa penſée, mais de la laiſſer aiſément appercevoir: c'eſt une énigme, dont les gens d'eſprit devinent tout d'un-coup le mot. Un Chancelier offrant un jour ſa protection au Parlement, le premier Préſident ſe tournant vers ſa compagnie: *Meſſieurs*, dit-il; *remercions Mr. le Chancelier; il nous donne plus que nous ne lui demandons*: c'eſt là une repartie très-*fine*. La *fineſſe* dans la converſation, dans les écrits, diffère de la délicateſſe; la première s'étend également aux choſes piquantes & agréables, au blâme & à la louange, aux choſes même indécentes, couvertes d'un voile à travers lequel on les voit ſans rougir. On
dit

dit des choses hardies avec *finesse*. La délicatesse exprime des sentimens doux & agréables, des louanges *fines* ; ainsi la *finesse* convient mieux à l'Épigramme, la délicatesse au Madrigal. Il entre de la délicatesse dans les jalousies des Amans ; il n'y entre point de *finesse*. Les louanges que donnoit Despréaux à Louis XIV. ne sont pas toujours également délicates ; ses satyres ne sont pas toujours assez fines. Quand *Iphigénie*, dans Racine, a reçu l'ordre de son père, de ne plus revoir *Achille*, elle s'écrie :

Dieux plus doux ! vous n'aviez demandé que ma vie.

Le véritable caractère de ce Vers, est plutôt la délicatesse que la *finesse*.

FLEURI, adj. (*Littér.*) qui est en *fleur*, *arbre fleuri*, *rosier fleuri* ; on ne dit point des fleurs qu'elles *fleurissent*, on le dit des plantes & des arbres. *Teint fleuri*, dont la carnation semble un mélange de blanc & de couleur de rose. On a dit quelquefois, c'est un *esprit fleuri*, pour signifier un homme qui possède une littérature légère, & dont l'imagination est riante.

Un *discours fleuri* est rempli de pensées plus agréables que fortes, d'images plus brillantes que sublimes, de termes plus recherchés qu'énergiques : cette métaphore si ordinaire est justement prise des fleurs qui ont de l'éclat sans solidité. Le *style fleuri* ne messied point dans ces harangues publiques, qui ne sont que des complimens. Les beautés légères sont à leur place, quand on n'a rien de solide à dire ; mais le *style fleuri* doit être banni d'un Plaidoyer,
d'un

d'un Sermon, de tout livre instructif. En bannissant le *style fleuri*, on ne doit pas rejeter les images douces & riantes, qui entreroient naturellement dans le sujet. Quelques fleurs ne sont pas condamnables; mais le *style fleuri* doit être pros crit dans un sujet solide. Ce style convient aux pièces de pur agrément, aux Idylles, aux Eglogues, aux descriptions des Saisons, des Jardins; il remplit avec grace une strophe de l'Ode la plus sublime, pourvu qu'il soit relevé par des stances d'une beauté plus mâle. Il convient peu à la Comédie, qui étant l'image de la vie commune, doit être généralement dans le style de la conversation ordinaire. Il est encore moins admis dans la Tragédie, qui est l'empire des grandes passions & des grands intérêts; & si quelquefois il est reçu dans le genre tragique & dans le comique, ce n'est que dans quelques descriptions où le cœur n'a point de part, & qui amusent l'imagination, avant que l'ame soit touchée ou occupée. Le *style fleuri* nuirait à l'intérêt dans la Tragédie, & affoiblirait le ridicule dans la Comédie. Il est très à sa place dans un Opéra François, où d'ordinaire on effleure plus les passions qu'on ne les traite.

Le *style fleuri* ne doit pas être confondu avec le style doux.

*Ce fut dans ces Jardins, où par mille détours
Inachus prend plaisir à prolonger son cours;*

Ce fut sur ce charmant rivage

Que sa fille volage

Me promit de m'aimer toujours.

Le

246 ABRÉGE' CHRONOLOGIQUE

*Le Zéphyr fut témoin, l'Onde fut attentive,
Quand la Nymphé jura de ne changer jamais;
Mais le Zéphyr léger, & l'Onde fugitive,
Ont bientôt emportés les sermens qu'elle a faits.*

C'est là le modèle du *style fleuri*. On pourroit donner pour exemple du *style doux*, qui n'est pas le *doucereux*, & qui est moins agréable que le *style fleuri*, ces vers d'un autre Opéra.

*Plus j'observe ces lieux, & plus je les admire;
Ce fleuve coule lentement,*

Et s'éloigne à regret d'un séjour si charmant.

Le premier morceau est *fleuri*, presque toutes les paroles sont des images riantes. Le second est plus dénué de fleurs; il n'est que doux.

Une *Encyclopédie* entière, au moins de Belles Lettres, dans le goût de ces Articles, seroit un Livre bien desirable & bien précieux.

A R T I C L E III.

ANNALES ROMAINES, ou *Abregé Chronologique de l'Histoire Romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'aux Empereurs.*

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

VIRG. AEN.

in octavo, pp. 508. sans la *Déd.* l'*Avvert.*
& la *Table des Matières.*

Entre les diverses imitations qu'a produit l'excellent modèle donné par Mr. le Président

dent *Hénault*, celle-ci paroît l'une des plus estimables. On trouve le nom de l'Auteur au bas de sa Dédicace à Mr.^e le Maréchal de *Noailles*: il se nomme *Philippe Macquer*. Voici l'idée qu'il s'est formée de la tâche qu'il avoit à remplir. „ Rendre un très-court Abregé pres-
 „ que aussi intéressant, aussi instructif que les
 „ grands corps d'Histoire; y mettre à la por-
 „ tée de tous les Lecteurs sans affectation, &
 „ sans que l'art se fasse sentir, tout ce qu'un
 „ homme de génie peut recueillir d'une lecture
 „ longue & réfléchie; faire disparaître les dé-
 „ tails & conserver leurs résultats; tracer des
 „ portraits ressemblans, & n'employer que des
 „ touches essentielles & caractéristiques; tout
 „ approfondir, & paroître tout effleurer: telle
 „ est l'entreprise, &c. ”

Ces Annales Romaines sont divisées par siècles, à la fin desquels l'Auteur a placé des Remarques, & au commencement des Tables à plusieurs colonnes, qui contiennent la suite des principaux Magistrats de *Rome*, celle des Princes contemporains, & les noms des Savans & Illustres, avec la notice de leurs travaux.

L'Histoire des Romains a de quoi attacher par elle-même sans ornemens étrangers. On s'étonne de la foiblesse de leurs commencemens, lorsqu'on la compare avec cet excès de grandeur & de puissance qu'ils acquirent par la suite. On est curieux de découvrir les causes d'un accroissement si surprenant; on est tenté d'en chercher le germe & le principe dans le génie même du Fondateur & des premiers Romains,
 &

& dans les circonstances où fut fondé leur Empire: un esprit attentif les y découvre en effet.

Lorsque *Romulus* & *Remus* bâtirent *Rome*, l'*Italie* étoit remplie d'un grand nombre de petits Etats, dont plusieurs ne consistoient qu'en une Ville fortifiée, avec quelques campagnes aux environs. Former un établissement de ce genre, c'étoit à quoi pouvoit se borner toute l'ambition de deux jeunes Princes, sans autres forces ni d'autre appui, que le secours de quelques Pâtres & d'Avanturiers qui s'étoient attachés à leur fortune. Il s'agissoit de bâtir une Ville, non de fonder un Empire. Mais *Romulus* pouffoit plus loin ses vuës. Après s'être assuré par le meurtre de son frère d'une autorité sans partage sur la petite Colonie qu'il y avoit formée, il crut devoir en augmenter les forces & l'étenduë.

Une espèce de bourgade entourée d'un fossé & d'un foible mur, remplie de cabanes mal construites & mal en ordre, n'offroit en apparence rien que de vil & de méprisable; mais l'ambition de *Romulus* annobliissoit à ses yeux cette Ville naissante, elle lui faisoit entrevoir dans ces chaumières & dans ces cabanes les fondemens de la Ville éternelle. *Romulus* espéra qu'à force de travaux & d'efforts, sa Ville pourroit non seulement prendre des accroissemens considérables, mais subjuger peu-à-peu ses voisins, & devenir la Capitale de l'*Italie*. La foiblesse même de *Rome* lui étoit en quelque sorte un garant de la grandeur & de la puissance qu'elle devoit acquérir. La fortune
se

se plait à seconder les efforts de ceux qui n'attendent rien que d'elle & d'eux-mêmes. D'ailleurs on ne se défie pas assez des foibles; on les méprise, on les néglige; on ne voit pas qu'ils sont sans cesse surveillans, tout prêts à profiter de notre sécurité, de notre négligence, ou de nos fautes, pour s'élever sur nos ruines. Sans doute que *Romulus* fit plus d'une fois ces réflexions, & qu'il y fonda une partie de ses espérances. Tout annonce en lui une profonde politique. Qui n'admireroit l'idée qu'il eut d'ouvrir un azyle dans sa Ville naissante: heureux artifice, qui eut le double effet d'augmenter la puissance de *Rome*, en diminuant celle de ses voisins; & le moyen qu'il employa pour procurer à ses sujets des femmes, dont le commerce leur étoit aussi nécessaire pour adoucir & policer leurs mœurs, que pour leur donner des successeurs. Sur le refus fait par les peuples voisins de s'allier aux *Romains* par le mariage de leurs filles, *Romulus* pouvoit entreprendre de les y contraindre par les armes: mais il eût couru risque, ou d'échouer entièrement si le sort ne lui étoit point favorable, ou du moins de voir traîner en longueur une affaire qui n'admettoit aucuns délais: peut-être les premiers Citoyens de *Rome* en eussent été les derniers habitans. Le lien que ce Prince imagina de former entre les deux principaux Corps de l'Etat, par l'établissement du Patronage; son habileté à faire autant d'Amis & de Citoyens de *Rome*, de tous ses ennemis vaincus, donnent encore une plus haute idée de l'étendue & de la profondeur de

Tom. XV. Part. III. Z ses

ses vûes. Mais ce qui caractérise principalement le génie de ce Fondateur du plus célèbre Empire de l'Univers, c'est la défense qu'il fit aux *Romains* de s'occuper d'autre chose que de la guerre & de l'agriculture. Il voulut que l'exercice des Arts fût le partage des Esclaves : preuve complète qu'il songea bien moins à faire des *Romains* un peuple heureux, qu'un peuple puissant & redoutable.

Les premiers *Romains* étoient très-propres à secondar les efforts de leur Fondateur, & à entrer dans ses vûes. Cette troupe de jeunes aventuriers, de brigands, d'esclaves fugitifs, de débiteurs insolubles, de criminels échappés au supplice, qui se réfugièrent à *Rome* auprès de lui, cherchoient moins le repos que de nouvelles aventures ; ils regardoient moins *Romulus* comme leur Roi, que comme leur Chef & leur Général ; ils envisageoient *Rome*, non comme une Ville où ils alloient vivre sous la dépendance d'un Monarque & des Loix, mais comme un Camp d'où ils alloient être à portée de faire des courses dans les contrées voisines, pour y exercer leurs brigandages ordinaires. *Romulus* dûit voir avec joye le génie guerrier & hardi de son peuple. Nul autre moyen que la guerre ne pouvoit lui procurer des richesses, des terres, des sujets, en un mot des Etats. Son intérêt vouloit que bien-loin de chercher à réprimer ce génie entreprenant, il l'excitât & le favorisât de plus en plus. C'en étoit fait de *Rome*, si on eût voulu contenir ses premiers habitans dans l'inaction.

tion. Ou ils se feroient bientôt dispersés, pour retourner chacun à leur premier genre de vie, ou même, faute de pouvoir exercer leur activité sur des objets extérieurs, ils se feroient détruits eux-mêmes, en s'armant les uns contre les autres. Il n'étoit pas moins dangereux de vouloir prendre sur eux une autorité trop absoluë. *Romulus* ne devoit pas oublier qu'ils ne s'étoient donnés à lui que par haine de la dépendance & de la subordination. Il l'oublia, ou n'y fit pas assez d'attention; & c'est ce qui fut cause de son apothéose prématurée.

De tous les Successeurs de *Romulus*, *Numa* est le seul qui n'ait point recherché la gloire des armes. Il étoit plus capable de bien gouverner un Etat, qu'il n'étoit propre à le fonder. Toute son ambition se borna à regner tranquillement sur un peuple, dont il vouloit adoucir les mœurs par ce grand nombre de cérémonies religieuses qu'il institua, & qui furent avidement reçues par les *Romains*. Le commerce que ce Prince prétendit avoir avec la Nymphe *Egérie*, donnoit un grand crédit à ses institutions, & flattoit les *Romains*, qui furent toujours superstitieux par le même principe qu'ils furent guerriers. Leur fierté & leur vanité, leur firent aisément croire que les Dieux veilloient d'une manière particulière sur la destinée de leur Empire, & qu'ils étoient appelés à commander aux autres peuples. Une telle persuasion auroit suffi toute seule, pour leur faire opérer des prodiges, & sans doute que les Successeurs de *Numa* eurent grand soin de

tant de glorieux triomphes la défaite des *Parthes*, contre lesquels il vouloit porter incessamment la guerre. On ne peut rien concevoir de plus magnifique que les projets qu'il formoit pour le bien public; décorer la Ville de *Rome* par de nouveaux édifices; y faire rassembler par le docte *Varron* de nombreuses Bibliothèques, qui devoient être ouvertes à tout le monde; faire une réduction & une compilation de ce que le Droit Civil offroit de plus important; dresser une Description géographique de tout l'Empire; creuser à l'embouchure du Tibre un Port capable de recevoir les plus gros Vaisseaux; dessécher les Marais *Pomptins*, qui rendoient mal-saine une grande partie du *Latium*; enfin percer l'Isthme de *Corinthe* pour faire la jonction de la Mer *Egée* & de la Mer *Jonienne*. Voilà des choses qui annonçoient que *César* étoit digne de commander aux *Romains*, & peut-être qu'ils auroient souffert qu'il eût été leur Maître, s'il n'eût voulu être aussi leur Roi. Il en fit hazarder quelques propos par ses amis; *Antoine* qu'il avoit choisi pour son Collègue dans le Consulat, s'avança jusqu'à lui offrir publiquement le Diadème le jour de la Fête des *Lupercales*; & le Sénat eut la condescendance de faire placer sa statue dans le Capitole au nombre de celles des Rois de *Rome*. Malheureusement celle de *L. Brutus* se trouvoit au milieu d'eux. Ce Fondateur de la liberté *Romaine* sembloit menacer *César* de ce même bras dont il avoit autrefois chassé les *Tarquins*: la scène étoit parlante, elle attirait les

les yeux de tous les Citoyens, qui se demandoient en murmurant s'il ne se trouveroit point quelque nouveau *Brutus*. Il s'en trouva un

Conspiration de *M. Brutus* & de *Cajus Cassius* contre la vie de *César*. Ils l'assassinèrent en plein Sénat le jour des Ides de Mars; il tombe aux piés de la statue de *Pompée*: on prétend que la plupart des Sénateurs étoient résolus de lui déferer ce jour-là même, le titre de Roi dans tout l'Empire, excepté en *Italie*. *Brutus* & *Cassius* avoient plus de soixante complices, tous Sénateurs ou Chevaliers, parmi lesquels il se trouvoit plusieurs anciens partisans de *César*, & cela n'étonne point quand on se rappelle combien l'aversion pour la tyrannie, étoit naturelle à tous les *Romains*. Mais on est fâché de voir *Brutus* à leur tête, lui qui étoit regardé comme l'homme le plus aimable & le plus vertueux de son siècle; lui qui passoit pour être le fils naturel de *César* dont il étoit tendrement aimé, auquel il devoit une partie de sa fortune, & même la conservation de ses jours; car à la déroute de *Pharsale*, son premier soin fut de recommander expressément qu'on épargnât *Brutus*. Il se croyoit issu par son père de *L. Brutus*, auteur de la liberté de *Rome*; & par sa mère *Servilie*, il descendoit constamment de *Servilius Abala*, devenu cher aux *Romains* par le meurtre de *Spurius Maelius*, qui avoit aspiré à la tyrannie: tels furent, selon toute apparence, les principaux motifs qui le portèrent à une action si étrange. A l'égard de *César*, il est certain qu'il méritoit la mort

tout autant que *Catilina*, & que personne n'auroit pu trouver mauvais qu'il y eût été condamné juridiquement comme lui.

César avoit bien des ressemblances avec ce fameux Conspirateur; mais il avoit plus de génie, & fut plus heureux que lui. *Catilina* étoit un furieux que le desespoir entraîna dans les factions; *César* y fut mené comme par instinct. Le même esprit qui le fit entrer dans les intrigues de galanterie, le porta dans celles d'Etat, & l'anima à la tête des armées. Il se sentoit fait pour dominer par-tout. Aïant été pris par des Pirates dans sa jeunesse, il les traita en maître, leur commanda d'un ton menaçant de le relâcher, & les punit bientôt après d'avoir osé lui faire attendre sa liberté. Combien de qualités singulières réunies dans ce seul homme! Figure noble & gracieuse autant qu'imposante; tempéramment foible à la vérité, mais souple & exercé de bonne heure à se prêter également aux excès du travail & à ceux de la débauche; esprit brillant & solide en même tems, éloquence mâle & toute de choses, proportionnée aux circonstances, aux tems, aux personnes, également propre à captiver le cœur d'une femme, & à réchauffer celui d'un soldat; hardiesse surprenante pour enfanter les plus grands projets, activité prodigieuse pour les suivre dans tous les détails, talent admirable pour les amener à une heureuse fin; par-dessus tout, le grand art de former des hommes qui lui ressemblassent: les soldats de son armée étoient autant de héros. Ajoutez une ambition
sans

sans bornes, absolument déterminée à tout oser, à tout risquer, à tout gagner, ou à tout perdre. Toujours obéré, il parut toujours riche ; toujours chancelant, il se soutint toujours, parce qu'il étoit inépuisable en expédiens & en ressources. S'il eût succombé dans la conjuration de *Catilina*, quel sort auroit eu sa réputation ? Il ne succomba point, & son nom va de pair avec celui d'*Alexandre*. Je ne dis rien ici de la clémence de *César*, qui lui fait tant d'honneur encore aujourd'hui ; on est forcé de reconnoître qu'en bien des occasions elle paroissoit couler de source, & partir d'un caractère véritablement élevé, qui se sentoit supérieur à l'injure & à ceux qui l'avoient faite. *César* en agissoit presque toujours avec ses ennemis ; comme ces braves, qui, après avoir terrassé leur adversaire, lui rendent ses armes, & semblent le défier à un nouveau combat.

ARTICLE IV.

DISSERTATIONS Historiques, Politiques
& Littéraires, par le Comte OCTAVIEN DE
GUASCO, Chanoine de la Cathédrale de
Tournay, Membre de l'Académie Royale
des Inscriptions & Belles-Lettres de Pa-
ris, de la Société Royale de Londres, &
de celle de Berlin. Tome second. A Tour-
nay,

nay, chez la Veuve D. Varlé, 1756.
in octavo, pp. 314.

Ce Volume renferme deux Dissertations; la première sur les *Azyles*, tant sacrés que politiques; la seconde sur l'*Autonomie des Villes & des Peuples soumis à une Puissance étrangère*. La profonde érudition de l'Auteur est assez connue, & lui a déjà mérité tous les lauriers, & toutes les distinctions dont les Citoyens de la République des Lettres, peuvent être honorés. Il assaisonne en même tems cette érudition de toutes les graces qu'un heureux génie, cultivé par l'usage du grand monde, est capable de répandre dans ses Ecrits.

I. On appelle *Afyle* en général toute personne à laquelle on peut recourir dans ses nécessités; tout lieu où l'on peut trouver des secours convenables à sa situation. Mais, dans le sens propre, les *Afyles de Droit* sont les personnes, les choses, & les lieux, qui, par une consécration particulière, par le bénéfice de la Loi, ou par une convention; soit expresse, soit tacite, deviennent sacrés, francs, & inviolables, desorte que leurs violateurs se rendent coupables de sacrilège. C'est ce que signifioient les *ασύλα* des Grecs. L'origine du mot est facile à indiquer. Il est Grec, composé de l'α privatif, & du verbe *συνάω*, *synáo*, *prædor*, ou suivant *Servius*, du verbe *συνω*, *tråbå*, en changeant le ς en λ, changement ordinaire entre ces deux liquides.

Mr. le Comte de *Gusasco*, pour traiter cette
ma-

matière à fonds, expose d'abord, 1. le droit d'Asyle à l'égard des différentes choses auxquelles il étoit attribué; 2. l'origine & les causes de son établissement en général & en particulier; 3. les effets de ce droit, & l'étendue qu'on lui a donnée; 4. à qui appartient le droit de l'institution des Asyles & de leur inspection? 5. quels sont les changemens arrivés dans les Asyles & les Franchises? & 6. comment les Asyles Chrétiens ont succédé à ceux du Paganisme, & de quelle manière ils ont été établis?

1. Les choses sacrées étoient toutes celles que leur usage destinoit au culte des Dieux. On regardoit tout attentat commis contre elles comme une cause de malheurs pour ceux qui le commettoient. Les statues des Dieux, des grands hommes, & des Empereurs, jouissoient aussi du droit d'inviolabilité. La plupart des Souverains de l'Orient avoient des Statues élevées dans les lieux publics. Les Empereurs Romains imitèrent cet exemple; on faisoit intervenir les cérémonies de la Religion, quand ces Statues étoient érigées, & elles devenoient des Asyles pour ceux qui se réfugioient à leurs pieds. Les Images même des Empereurs, empreintes sur quelque pièce de monnoie, furent un garant pour ceux qui s'en nantissoient; car on voit dans *Philostrate*, qu'un maître fut déclaré criminel, pour avoir battu son esclave, qui tenoit une dragme avec l'empreinte de *Tibère* sur son corps. Les enseignes Militaires appartiennent aussi au nombre des choses sacrées. On mettoit auprès d'elles comme dans un

un lieu de sûreté le butin, & les prisonniers de guerre; & ceux qui s'y réfugioient, étoient à l'abri de l'insulte & de la violence.

Quant aux personnes sacrées, les Tribuns du Peuple, les Ediles, & même tous les Patriciens, avoient ce caractère à Rome. Les Archontes d'*Athènes* jouissoient de la même prérogative, & la faisoient connoître par des Couronnes qu'ils prenoient, dès qu'ils étoient élus. Les Députés & les Hérauts d'Armes avoient le même avantage chez les Grecs & les Romains. Leur qualité étoit annoncée par des Caducées, par des branches de Cerisier ou de Vigne chez les Grecs; & chez les Romains par des anneaux, par la robe blanche, & même par certaines herbes. C'est de là peut-être qu'est venu ce Proverbe si commun; *Je vous prens sans verd*, pour dire; Vous êtes à ma discrétion, vous n'avez rien qui vous puisse défendre.

Les Rois & les Souverains de la terre sont des Azyles vivans; leur titre le plus glorieux est celui de Protecteur des opprimés; & c'est sur-tout par cette raison, que les Loix font révéler leur personne comme sacrée. Chez les Anciens, le corps mort même des personnes qui avoient servi d'Azyle pendant leur vie, conservoit le même usage après la mort: de là ces Azyles des Tombeaux si communs dans la Grèce. La plupart des Temples n'avoient même d'abord été que des Tombeaux de quelque Prince, ou de quelque Héros dont on respectoit les cendres. Le grand Prêtre de *Jupiter* étoit aussi un Azyle personnel.

De

De nos jours le Prêtre qui porte le Saint Sacrement, passe dans l'Eglise Romaine pour avoir le privilège de suspendre l'exécution du jugement qu'un criminel va subir; & les Cardinaux attribuent le même droit à leur rencontre fortuite; mais il n'est pas bien reconnu. Les Electeurs en *Allemagne* sont dans le même cas, parce que leur dignité est comme une émanation de la Majesté Impériale. Les Princeesses des maisons Souveraines nouvellement mariées délivrent aussi les criminels qui invoquent leur protection, lorsqu'elles sont conduites chez le Prince leur Epoux.

Des Peuples entiers ont été regardés, comme sacrés par les Anciens, & ont été respectés comme des Azyles personnels de leurs voisins que quelques malheurs obligeoient de recourir à eux. Tels étoient les *Tyssagetes*, aux confins de la *Lituanie*, & les *Arymphéens*, dans une contrée voisine. Quiconque s'enfuoit chez eux, y trouvoit un Azyle que personne n'auroit osé violer. Ces Peuples s'étoient acquis ce respect, si honorable pour eux & pour ceux qui le leur rendoient, par la simplicité de leur vie, & par l'intégrité de leurs mœurs.

Restent les Azyles locaux. En remontant à l'Antiquité la plus reculée, avant que les Sociétés civiles fussent bien cimentées, & que les Arts les eussent policées, au lieu de Temples, on avoit des Autels au milieu des Champs & des Bois, sur-tout sur le sommet des Montagnes, au bord des Rivières & des Fontaines, sur lequel on faisoit des Sacrifices; des Dieux par-

par-tout, des Autels par-tout: vérité dans le principe, superstition dans l'application. Tous ces Autels étoient des lieux de miséricorde pour les malheureux. Il n'y avoit pas jusqu'à ceux de Théâtre, qui ne fussent regardés sur ce pié. Aussi les Poètes & les Auteurs Comiques, se sont-ils souvent servis de l'Autel, comme d'un synonyme de l'Azyle.

Lorsque les hommes eurent commencé à n'être plus errans, & vinrent à former des Sociétés plus régulières, les Arts commencèrent aussi à se perfectionner, & le Culte en profita. Au-lieu d'Autel au milieu des campagnes, à Ciel découvert, on bâtit des Temples; non, comme dit *Lucien*, tournant à son ordinaire les choses les plus sacrées en raillerie, afin que les Dieux ne fussent pas *quasi* sans toit & sans foyer, mais pour la commodité, peut-être même pour la sûreté des hommes, & pour la Majesté de la Religion. Alors ces Temples partagèrent avec les Autels, les privilèges que le respect des hommes leur attribuoit, & devinrent des lieux d'azyle. On en trouve des preuves chez presque toutes les Nations connues. Il ne paroît pourtant pas, que ni l'Autel & le Tabernacle des *Israélites*, ni le Temple de *Salomon*, aient joui de ce droit. Dieu défendit même expressément d'épargner ceux qui recouroient à l'Autel les mains teintes de sang humain; & par là il vouloit probablement empêcher que les *Hébreux*, toujours portés à imiter les pratiques superstitieuses des Gentils qui les environnoient, n'adoptassent un usage peut-

être déjà introduit dès ce tems-là, dans le culte des Idolâtres. Ce qui fait néanmoins juger que le Temple des *Juifs* étoit un Azyle pour certains cas, c'est que parmi les privilèges que les *Juifs* demandent au Roi *Démétrius*, en se soumettant à lui, celui de l'Azyle du Temple y est particulièrement stipulé en faveur des débiteurs des deniers publics, & pour d'autres cas de cette espèce.

Les Bois sacrés ont été fort communs & fort respectés. Le choix que la nécessité de se mettre à couvert des injures de l'air & des raïons du Soleil, avoit fait faire des Bois pour les Assemblées de Religion, devint bientôt un objet de superstition. On s'accoutuma à regarder les forêts comme des lieux où la Divinité résidoit particulièrement. L'antiquité des arbres, le silence & l'obscurité du lieu, étoient autant de preuves de sa présence. Ces Bois non seulement étoient comme l'Azyle des arbres qui les composoient, mais ils faisoient encore la sûreté des Animaux qui les habitoient. Il n'est donc pas surprenant qu'ils fussent aussi des Azyles pour les humains. La nature même du lieu paroïssoit très-propre à assurer les transfuges contre la poursuite. Encore aujourd'hui la plupart des *Nègres* sur la côte de Guinée en *Afrique*, ont des forêts consacrées aux pratiques de leur Religion, où les Gouverneurs & Chefs des Peuplades vont souvent faire des Offrandes, ou Sacrifices à leur mode.

Il seroit trop long de parler des Monts sacrés, des Champs sacrés, des Fontaines & au-
tres

tres Eaux sacrées ; & des Iles qui partageoient le même avantage. Les lieux où s'étoient passées les actions mémorables des Héros , méritèrent aussi d'être mis au rang des Azyles. A *Athènes* les lieux d'étude jouissoient de cette distinction ; & à *Rome* elle appartenoit au lieu où se rendoit la Justice.

Le droit des franchises modernes est une matière de très-ample discussion, sur laquelle les Ecrivains du Droit public, ont beaucoup écrit. Il seroit à souhaiter pour le bon ordre de la Justice, que la Majesté de la personne des Ministres publics , & l'indépendance de leur maison, ne fussent jamais prostituées en faveur du desordre & de l'injustice : c'est deshonorer la dignité que de la faire servir à la perfidie, au malheur de l'humanité, & contre la sûreté des Citoyens.

Enfin des Villes entières ont possédé le Droit d'Azyle. Les monumens de ce privilège sont très-communs dans les Inscriptions anciennes, & dans les Médailles, ainsi que dans les Auteurs. Les Princes qui accordoient ces titres & cette immunité, en informoient les Gouverneurs des Provinces, les Villes & les Nations voisines, afin que ce privilège fût généralement connu, & que, s'il survenoit quelques guerre, on respectât ces Villes & leur franchise. Il y a encore de nos jours quelques Villes frontières en *Allemagne*, qui ont droit de refuge pour les coupables, comme l'avoient autrefois des Villes de *Lybie*, de *Grèce*, de *Thrace*, & d'*Egypte*. Le *Fus Burgorum*, dont on trouve des

vestiges en *Allemagne* & à *Leide*, étoit, & est, encore dans cette dernière Ville, un droit d'Azyle dans certains cas spécifiés par la Loi.

2. On peut considérer l'origine des Azyles quant au lieu & quant au tems. Celui-ci, si l'on en croit quelques Auteurs, remonte à l'établissement des Sociétés. On voit en effet dans *Homère*, qui fait le tableau des tems héroïques, les premiers que nous connoissons dans l'Histoire profane, que les Azyles étoient déjà en usage. Ceux des *Hébreux* sont réellement les plus anciens qu'on connoisse; & c'est à leur exemple que *Cadmus*, en fondant la Ville de *Thèbes*, la rendit une Ville d'Azyle, trente, ou même quarante-sept ans après l'institution des Villes d'Azyle du Peuple de Dieu; car ce Prince ne commença de régner qu'environ quatre-vingts ans après la sortie d'*Egypte*. Les Azyles, l'un fondé à *Canope* aux embouchures du *Nil*, du vivant même d'*Hercule*, durant la guerre de *Troye*, l'autre à *Athènes*, par les enfans de ce Héros, se trouvent encore postérieurs à *Cadmus* de près de deux cens ans; & celui que *Romulus* fonda à *Rome*, ne commença que l'an du Monde 3211. Ce qui paroît sûr, c'est que les uns ont servi d'exemple aux autres.

Les Azyles considérés en général, quant au droit, doivent leur naissance à la Politique; quant au fait, à la Religion toute seule, ou à l'une & l'autre tout ensemble. La Politique crut faire une chose équitable & utile, en établissant des lieux où le foible pût se réfugier contre l'oppression du fort, & qui servissent aussi dans les

cas où l'ignorance & la foiblesse humaine, plus qu'une volonté criminelle & le mépris des loix, font commettre des actions qui n'ont que l'apparence du crime. Sous ce point de vuë les Azyles étoient dignes de la protection de la Religion, qui ne peut que prêter la main à des vuës inspirées par l'humanité & par la sagesse.

On ne peut pas dire que le droit d'Azyle soit un effet du droit des gens, considéré comme une convention expresse, à moins que quelque occasion particulière ne l'ait fait stipuler entre deux Nations réunies, ou par une paix, ou par une confédération. Mais, en supposant les Azyles fondés sur ces deux bases, la loi de l'humanité & de l'équité, & le respect que la Religion inspire à tous les hommes qui en font profession, pour les choses & les lieux qui servent au culte, n'en résulte-t-il pas une convention tacite, que ceux qui par la nature de leurs fautes, méritent qu'on n'exerce point envers eux la sévérité de la Loi, & qui invoquent la Religion à leur secours dans le lieu qui lui est consacré; que ces malheureux, dis-je, parmi les Nations policées, & qui admettent ces deux principes, doivent être à couvert des poursuites & de la rigueur; & cela même entre Nations de rite différent, comme étoient les Grecs & les Romains, & de notre tems les Catholiques & les Protestans, puisque les Loix fondamentales, tant de la nature que de la Religion, sont les mêmes?

L'ambition, la vanité, eurent aussi leur bonne part dans les franchises qu'on attribua aux
Sta-

Statuts des Empereurs. En inspirant ce grand respect pour leurs images, & en les douant de grands privilèges, ils prétendoient donner une haute idée de leur puissance, qu'ils ne croyoient jamais assez affermie, s'ils ne l'égaløient par une impie vanité, autant que par une erreur politique, à celle des Dieux. Mais à laquelle de ces deux causes qu'on rapporte l'établissement des Azyles, ou aux intérêts de l'humanité, ou à ceux de l'ambition, ils n'eussent jamais eu force que de Loi civile, & cela à l'égard de la Nation chez qui ils eussent été fondés, si en même tems leur inviolabilité n'eût été cimentée par quelque principe commun, & reçu des Nations étrangères, qui eût obligé réciproquement à les révéler, & les eût rendus inviolables par le droit des gens. Ce principe commun, ce lien réciproque, étoit la Religion; de sorte que, si les Maximes d'un sage Gouvernement, ou une Politique intéressée, donneroient naissance à plusieurs Azyles, la Religion y contribua encore davantage, & en fit la plus grande sûreté. C'est ce principe que l'illustre Auteur suit, & qu'il vérifie en détail par les faits que l'Histoire nous fournit.

3. L'étendue des Azyles Palens étoit réglée par des statuts. Quelque sacrée que fût l'origine d'une Ville, le droit d'Azyle ne s'étendit pas toujours à toute son enceinte; le bon ordre exigea qu'on le limitât. Ces limites étoient plus ou moins étendues, suivant qu'il étoit réglé par les Amphyctions, par les Magistrats de la Ville même, par la Puissance Dominatrice;

différence entre les Villes *Grecques* & les Villes de refuge *Judaïques*, dans lesquelles l'étendue de la franchise n'étoit bornée que par celle de la Ville même. Quelquefois aussi le droit d'un Temple affectoit quelque espace bien plus vaste que celui d'une Ville. On voit dans *Thucydide*, qu'une flotte de *Grecs*, venuë sur les côtes d'*Italie*, campa dans l'enceinte du Temple de *Diane* auprès de *Regio*. Les Empereurs *Chrétiens* ont aussi étendu l'effet du droit d'Azyle attaché à des Eglises, à un terrain plus spacieux que celui qu'elles n'occupaient. Il est dit dans une Constitution d'*Honorius*, que ceux qui étoient réfugiés dans les Eglises, avoient besoin de respirer un air plus libre & plus ouvert ; pour laquelle cause l'Empereur étend l'Azyle, ou la franchise, à cinquante pas hors de l'Eglise, défendant d'arrêter personne dans cet espace, sous peine d'être puni comme sacrilège.

Voyons à qui s'étendoit la jouissance de ce droit ? Que ceux qui n'avoient en vuë que l'avantage des Villes qu'ils fondoient, y aient compris toutes sortes de malfaiteurs, c'est ce qui n'est pas surprenant. Mais que de sages Législateurs aient voulu de propos délibéré, fomenter le crime & le desordre, desarmer la justice, & bouleverser toute l'œconomie civile, c'est ce qui n'est pas concevable. Aussi les Loix de *Moïse*, qui étoient une émanation de la sagesse de Dieu, & les modèles de toutes les Loix, n'établirent les Villes de refuge que pour les homicides involontaires ; les grands cri-

criminels n'en pouvoient espérer aucune protection; on les arrachoit même de l'Autel. En remontant au-delà des tems héroïques, on trouve que chez les Païens, l'esprit de l'Azyle étoit dirigé par les mêmes principes que chez les Hébreux: *Euripide, Homère, & d'autres Auteurs*, en fournissent les preuves, & l'examen particulier des différens Azyles des Anciens, achève de montrer que leur destination ne fut d'abord qu'en faveur des malheureux de quelque espèce particulière, & non pour tous les cas en général. Non seulement ceux qui avoient les mains teintes de sang humain, étoient regardés comme indignes de la protection des lieux sacrés, mais aussi ceux qui étoient regardés comme sacrilèges, quoique sans effusion de sang. A plus forte raison ceux qui souilloient le lieu d'Azyle par un nouveau crime, en reclamoient en vain la franchise.

Cependant divers Azyles étendirent beaucoup les droits qu'ils tenoient de leur première institution. On n'y faisoit souvent aucune distinction des personnes qui s'y refugioient; & la maxime avoit passé, que c'étoit souiller le lieu saint, & commettre un sacrilège, que d'en arracher un criminel pour lui faire subir la peine qu'il méritoit. Les Prêtres poussèrent si loin le principe de l'inviolabilité des Azyles, qu'on se faisoit même un scrupule de chasser les Oiseaux qui avoient placé leur nid dans quelque Temple; & c'est un reste de cette superstition qui fait que, dans quelques païs, on

ne crût pas devoir détruire les nids des Hirondelles dans les Eglises.

D'un autre côté le zèle pour la justice, ou la fureur pour la vengeance, suggéroient souvent des ruses pour frustrer du bénéfice de l'Azyte. Les *Ephores* n'osant tirer *Pausanias* de l'Azyte de *Pallas*, condamnèrent la porte du Temple ; & l'y firent mourir de faim. On démolissoit quelquefois le toit des Temples, afin que les injures de l'air, ou la ruine même du toit, devinssent les Ministres de la vengeance. Un autre moyen, pour qu'il ne parût pas qu'on tiroit le criminel de force, étoit de mettre le feu au Temple, & la crainte forçoit bientôt le malheureux à en sortir. On promettoit même l'impunité à ceux qui s'étoient réfugiés dans des Azytes ; mais, dès qu'ils étoient dehors, respectant plus la superstition que le serment, on faussoit la parole qu'on leur avoit donnée, & on les tuoit. Il arrivoit enfin qu'on ne se faisoit point de scrupule de massacrer au près de l'Autel, ceux qui le tenoient embrassé. Il est vrai que dans ces occasions, les profanateurs étoient tenus pour sacrilèges ; quelquefois même leurs descendans : mais les Dieux ne passoient pas pour implacables. Les Oracles se prêtoient de bonne grâce aux desirs de ceux qui les consultoient, & prescrivoient des expiations solennelles.

4. Soit qu'on regarde les Azytes dans des vues Politiques, ou qu'on les fasse émaner de la Religion, c'est toujours au Chef du Gouvernement

vement à les établir, parce que l'exercice extérieur de la Religion, doit être cimenté par la puissance temporelle. Si dans la République *Judaïque*, Dieu lui-même fut le fondateur des Azyles, c'est que ce Gouvernement fut d'abord une Théocratie. Là même où les deux Puissances ont été séparées & exercées par des personnes différentes, les Chefs du Gouvernement civil ont seuls accordé ce droit aux lieux consacrés par la Religion.

Les Azyles de la Grèce durent leur origine aux premiers Fondateurs des Peuplades de ces Contrées; & après que tous ces différens peuples eurent pris une forme de Gouvernement plus régulière, & se furent unis les uns aux autres par des liens réciproques, ce furent les *Amphyctions*, Magistrats souverains, universels & sacrés de toute la Grèce, qui confirmèrent, autorisèrent & réglèrent les Azyles. Un Temple n'auroit pu être reconnu pour un lieu franc, qu'autant qu'il étoit autorisé par un décret public, & consacré solennellement; & ces décrets n'étoient accordés qu'aux lieux célèbres, qui avoient été immortalisés par la naissance, ou par les actions des Héros, & à ceux qui avoient été distingués par des prodiges singuliers, ou signalés par des Oracles qui les avoient rendus respectables à toute la Grèce.

Il y a des Auteurs qui soutiennent que l'Empereur en *Allemagne*, a le droit d'y établir des Azyles pour toute la Nation; ce qui paroît une suite naturelle du droit que le Chef de cette République confédérée a dans tout le territoire

qui la compose. C'est une discussion qui dépend du Droit Germanique. Mais une conséquence qui découle du principe qu'on vient de poser, sçavoir que les Temples ne devenoient des Azyles qu'en vertu d'un décret, ou d'une concession des *Amphyctions* dans la Grèce, & ailleurs de celle des Rois, ou de ceux qui représentoient la puissance Souveraine; une conséquence, dis-je, de ce principe, c'est que tous les Temples ne jouissoient donc point de ce privilège généralement; que ce n'étoit point un effet naturel du respect qu'on avoit pour le lieu saint, en un mot un appanage inséparable du Temple; ce qui d'un autre côté paroît contraire à tout ce que nous avons vu jusqu'ici touchant l'idée qu'on se formoit des choses & des lieux consacrés à la Religion. Mr. le Comte de Guasco trouve une solution à cette difficulté en distinguant les tems. Dans l'Antiquité la plus reculée, les lieux & les personnes que la Religion rendoit sacrées, étoient la ressource commune de ceux que quelque malheur, ou quelque persécution, obligeoient d'en invoquer la protection. Mais le culte aiant pris une forme plus solennelle, & les Temples s'étant multipliés, l'état de la Religion s'identifia, pour ainsi dire, avec l'état Politique, & il fallut que les Loix civiles pourvûssent à ce que les Maximes de la Religion abandonnées au gré du peuple, ne devinssent pas pernicieuses au bon ordre, par l'abus qu'on en feroit. En conséquence on admit le principe reçu de la franchise des lieux saints, comme une émanation de

de la Religion même ; mais on le régla suivant les vûes d'une bonne police , en laissant tous les lieux consacrés par le culte , dans la possession où ils étoient , d'être le refuge naturel des malheureux , toutes les fois que la malice n'avoit point de part à leur faute , ou que leur foiblesse les obligeoit d'avoir recours à la protection des Dieux. Mais , à l'égard des criminels & des malfaiteurs , pour qu'ils pussent jouir de l'immunité des lieux saints , il fallut des décrets particuliers , qui ne furent accordés qu'aux lieux & aux Temples célèbres par les grands évènements de la Religion. C'étoit un effet de la condescendance pour le principe reçu , qu'il convenoit que ces Temples eussent des distinctions particulières , au-dessus des Temples bâtis pour les usages ordinaires ; distinctions dont chaque région de la Grèce , tant Européenne qu'Asiatique , se maintint en possession ; & ce fut en vertu de ces décrets que se conserva la multiplicité exorbitante de ces Azyles , parce que chaque région de la Grèce étoit , ou le berceau de quelque Dieu , de quelque Héros , ou le théâtre de quelque prodige.

5. Les immunités des lieux sacrés dans la Grèce & dans l'Asie , depuis leur établissement jusqu'à ce que ces Nations furent réduites sous l'obéissance absoluë des Romains , allèrent toujours en augmentant , soit en nombre , soit en étenduë. La superstition Grecque , l'intérêt des Villes , celui des Prêtres , la Politique des Rois de Syrie , avoient également concouru à cela. Les Généraux Romains , tant que leur

autorité ne faisoit que s'établir dans ces pais-
là , eurent de la condescendance pour la façon
de penser d'une Nation , dont il faloit captiver
la bienveillance , & ne point commencer par
choquer les mœurs , la plus cruelle de toutes
les offenses.

Mais l'autorité de l'Empire Romain s'étant
affermie dans ces Provinces , on commença à
pourvoir aux abus qu'une condescendance né-
cessaire avoit soufferts. *Auguste* réforma en
partie ceux auxquels la trop grande étendue de
l'Azyle d'*Ephèse* donnoit lieu ; mais il n'abolit
point le droit d'Azyle en général , comme le
Savant *Ubbo Emmius* l'avance , en prenant trop
généralement ce que dit *Strabon* à cette occa-
sion. *Tacite* dit au contraire : *Crescebat Gra-
cas per urbes impunitas Asyla statuendi* ; & il
ajoute que le crime y étoit protégé ; *Flagitia
hominum ut caeremonias Deum protegentis*. *Ti-
bère* fit de nouvelles réformes à cet égard ; &
l'on travailla par degrés à ramener les Azyles
aux principes qui les avoient fait naître , aux
maximes qu'inspirent l'humanité , la religion ,
& l'équité tout ensemble.

Mais il survint enfin des causes de la déca-
dence totale des immunités , tant des Temples
que des Villes. Pendant que le Paganisme fut
la Religion dominante , le droit d'Azyle de-
meura aux Temples des Païens , n'y ayant point
de raison de croire que les idées qu'on avoit
eues de la protection des Dieux envers les sup-
plians , eussent changé , tant qu'on avoit les mê-
mes idées de ces Dieux , & la même vénéra-
tion

tion pour eux. Cela est si vrai que là où l'Idolatrie se conserva, comme dans certaines Contrées de *Germanie*, où l'on voyoit encore du tems de *Charlemagne*, le culte de l'Idole appelée *Merspurg*, que cet Empereur détruisit, on y voyoit en même tems le droit d'Azyle pratiqué par ces Idolâtres, suivant le témoignage de *Münster* & de *Mesbom*.

Le Christianisme aiant pris le dessus, la Religion, le Culte, les Temples, & par conséquent les Azyles des Païens tombèrent en discredit. L'époque de cette décadence est de Règne de *Constantin*, devenu *Chrétien*. Cet Empereur envoya des soldats pour détruire le Temple & le Bois sacré de *Vénus* auprès de *Biblos*, à cause des desordres qui s'y commettoient; il traita de la même sorte les Temples d'*Apamée* & d'*Héliopolis*; mais aparemment que ses ordres ne furent pas bien exécutés, puisque le culte de *Vénus* continuoit après sa mort dans la dernière de ces Villes. Sous l'Empereur *Théodose*, l'an 391. de l'Ere *Chrétienne*, on accouroit encore au Temple de *Senapis* à *Alexandrie*; & l'on appelloit cette Ville un *Mont sacré*.

Les titres subsistèrent plus longtems encore que les droits; les Villes qui en avoient joui, continuèrent à se qualifier *Villes sacrées*, *Villes inviolables*, sur leurs Médailles. L'extinction totale de ces dénominations honorifiques, arriva lorsque des essaims de barbares ravagèrent l'*Orient*. Ils ne respiroient que la fureur & la vengeance contre les *Romains*, dont l'étendue de

de la domination avoit excité la jalousie de tout ce qui restoit de Nations libres. Avoir obtenu des privilèges de ces Conquérens , étoit un titre de plus pour n'être pas respecté. Il n'y eut plus rien de sacré, ni d'inviolable; on en voit un exemple dans le saccagement que les *Gots* firent essuyer au Temple & à la Ville d'*Ephèse* en 262. sous *Galien* ; depuis lors on ne trouve plus de Médailles de cette Ville avec ces titres ordinaires. La dernière que l'on connoisse, est celle d'*Herennia Etruscilla*, sous le règne de l'Empereur *Carus*. Le manque de pareil monument des autres Villes, doit faire juger qu'elles eurent le même sort, les unes plutôt, les autres plus tard.

6. Il nous reste à parler des Azyles *Chrétiens*. La vraie Religion inspira pour les Eglises le respect que la superstition avoit inspiré pour les lieux consacrés au culte idolâtre, en faveur des malheureux. Les Temples Chrétiens furent donc regardés comme des lieux de protection. Tant que le Christianisme fut pros crit & persécuté, il n'y eut aucune loi qui autorisât ces Azyles. La première qui existe à ce sujet est de l'an 392. sous les Empereurs *Arcadius* & *Honorius*. Cependant *Zozime* témoigne qu'avant cette loi, l'usage des Azyles s'étoit déjà introduit dans les Eglises; & on en voit en effet des exemples dans les premiers tems de la liberté du culte public. Cet usage suivant notre Auteur, ne fut point l'effet d'une imitation servile, de ce qui s'étoit pratiqué dans les Temples des Païens, mais une pratique suggérée par

la Religion & la raison tout ensemble; l'une & l'autre dictant également que les malheureux doivent trouver miséricorde contre la sévérité & la rigueur des Loix, lorsqu'ils ne les ont enfreintes que par ignorance, par inadvertance, ou par une suite de la foiblesse humaine.

R. du J. [Je ne sai cependant si ce raisonnement est bien solide. Les malheureux doivent trouver dans la Justice même les ressources, la protection dont ils ont besoin. Par-tout où les Tribunaux sont érigés, & dépositaires d'une autorité à laquelle personne n'est en état de résister, ils ne permettent pas que les foibles soient opprimés. Ceux qui ont commis quelque faute involontaire, ne sont pas exposés non plus à la vengeance des particuliers, qui, sous un Gouvernement ferme & équitable, n'oseroient l'exercer. Ainsi le droit d'Azyle ne sert qu'à causer un conflit inutile entre les Prêtres & les Magistrats; ou plutôt il est la source d'abus réels, ceux qui cherchent leur salut au piés des Autels, étant presque toujours des gens indignes de l'y trouver. Je mettrois donc sans détour au rang des pratiques superstitieuses qui se sont glissées du Paganisme dans le Christianisme, celle d'établir & d'autoriser des Azyles, de quelque ordre qu'ils soyent.]

Nous nous sommes livrés avec plaisir à suivre le fil de cette intéressante Dissertation: il ne nous sera pas possible d'accorder autant d'espace à l'extrait de celle qui forme le reste de ce Volume. En voici seulement le sujet & les principaux chefs.

On

On trouve sur les Médailles de quantité de Ville, les mots *αὐτονομία* & *αὐτονομία*. Le sens grammatical est aisé à rendre : il indique une Ville qui se gouverne par ses propres loix ; mais il est d'autant plus essentiel de déterminer jusqu'où s'étend cette liberté, qu'il s'agit de Villes qui étoient dépendantes d'une Puissance étrangère. Il faut donc avoir recours aux sources mêmes pour bien connoître le sens politique de ces mots, & la nature de ce privilège. Il faut que ce soient les Auteurs, tant Grecs que Latins, qui nous instruisent de ce dont les Médailles ne peuvent parler qu'en raccourci. L'*Autonomie* des Villes dépendantes d'une Puissance étrangère, étant un privilège qu'elles conservoient, souvent une grace qu'on leur accordoit, lorsqu'elles devenoient sujettes, il impliqueroit contradiction que ces Villes eussent été dépendantes, & eussent en même tems joui d'une liberté non restreinte. Mr. le Comte de Guasco examine donc d'abord, 1. la nature de ce privilège ; 2. Il fait quelques observations nécessaires sur sa différence & ses variations ; 3. il développe les droits qui en dérhoient ; & 4. les charges auxquelles les Villes & les Païs *Autonomes* étoient sujets. Bornons-nous à la remarque suivante.

Les Villes auxquelles Rome laissoit leur Gouvernement & leurs Loix, obtenoient dans la suite le droit de Bourgeoisie, qui ouvroit à leurs Citoyens l'entrée dans les charges de la République. Mais ce n'étoit pas un usage universel d'agir ainsi à l'égard des Villes *Autonomes*,
&

& pour l'ordinaire par l'aggrégation à la Bourgeoisie Romaine, on perdoit le droit de vivre selon ses loix. Cela fut causé que bien des Villes refusèrent cet avantage. Au tems de S. Paul la Ville de Tarfe étoit dans ce cas, je veux dire, qu'elle n'avoit pas le droit de Bourgeoisie Romaine; elle n'étoit pas non plus *Municipe*; elle étoit *Autonome & immune*; privilège qu'elle avoit obtenu de Pompée, & conservé depuis cette époque. Si St. Paul reclama donc le privilège de Citoyen Romain, ce n'est pas qu'il le fût de la Ville de sa naissance, mais son Père l'avoit acheté, & cela étoit d'usage: on l'accordoit même *gratis* à quelques particuliers.

ARTICLE V.

POLIERGIE, ou *Mélange de Littérature & de Poësies*, par Mr. de V***. A Amsterdam, chez Arkstée & Merkus, (à Paris) 1756. in duod. pp. 323.

Le titre de ce Livre offre d'abord une singularité plaisante. L'Auteur, quoique plus savant en Grec que son Libraire, avoit simplement intitulé son Ouvrage, *Mélange, &c.* mais le Libraire ne trouvant pas que cela fût assez ronflant, a de son propre chef créé & placé le mot de *Poliergie* où on le voit. Mr. de V. en a pecté de très-bon cœur; mais, comme les Journalistes sont à tems pour avvertir que cer-

cette affiche pédantesque n'est point de lui, on en fera quitte pour rire aux dépens du docteur Bibliopole. Peut-être qu'avec le tems la Littérature tombera toute entière entre les mains de ses Confrères; ils feront les Livres, les imprimeront, & les vendront en droit d'un privilège exclusif.

Mr. de Vattel (*), natif de *Neufchâtel*, où il fait son séjour le plus ordinaire, est Auteur de la soi-disante *Poliergie*. Il a déjà publié un Recueil semblable de Pièces d'esprit & de goût sous le titre de *Loisir Philosophique*, qui a été imprimé à *Paris* & à *Dresde*. A présent il est occupé à un Ouvrage très-important, qui paroitra encore dans le cours de cette année. C'est un nouveau *Droit des Gens*, sur lequel la presse roule à *Neufchâtel* sous les yeux de l'Auteur. Quoiqu'il y profite des idées qu'ont proposé sur cette matière d'illustres Auteurs qui l'ont précédé, il ne laisse pas de travailler d'a-

(*) Mr. Freron, (& d'après lui les Auteurs du *Journal Encyclopédique*, qui n'ont point vu l'Ouvrage,) l'appellent Mr. de Vêlas. Le premier donne un Extrait très-avantageux de la *Poliergie*. Les autres battent la campagne, & font les entendus à leur ordinaire. Le début de Mr. de Vattel dans la République des Lettres, fut un Ouvrage de Philosophie très-solide, intitulé *Défense du Système Leibnitien*. L'ayant dédié à Sa Majesté le Roi de *Prusse*, cela l'engagea à venir à *Berlin*, où il a passé plus d'un an en 1742. & 1743. Il a été depuis employé en *Suisse* au service de Sa Majesté le Roi de *Pologne*, Electeur de *Saxe*.

d'après les sentiers propres, & de suivre des routes qu'il s'est frayées, lui-même. Il a enrichi de plus sa traçation de quantité d'exemples intéressans, tirés de l'Histoire moderne; qui rendront cette lecture aussi agréable qu'utile. Nous nous faisons donc un vrai plaisir d'annoncer avec confiance, une production dont les talens décidés & l'application soutenuë de l'Auteur, permettent de prédire, qu'on ne pourra la confondre avec les Livres ordinaires du siècle, dont la plupart n'ont qu'une existence éphémère.

Pour le présent il s'agit de faire connoître ce petit Volume, qui suivant l'énoncé du titre, renferme des morceaux de Littérature & des Pièces de Poésie.

Un *Essai sur le Goût* ouvre la marche. Mr. de V. se propose de pousser sur ce sujet la précision plus loin qu'on ne l'a encore fait. Il définit le Goût, en disant que c'est la faculté d'appercevoir, de sentir la beauté; & d'en démêler les diverses nuances dans les choses qui en sont susceptibles. Il y a des beautés sensibles & frappantes, sur lesquelles on ne sauroit se méprendre. Mais il est mille beautés d'un genre plus délicat, dont les traits fins & déliés se confondent de manière qu'on ne les distingue pas clairement. Ils font tous ensemble une vive impression: on sent très-bien la beauté qu'ils annoncent; mais, faute d'en démêler suffisamment les différens caractères, les marques auxquelles on la reconnoît, on ne peut qu'à peine, ou même, on ne peut point du tout la dé-

crire, & la faire connoître aux autres. Aussi dit-on communément des beautés de ce genre : *Cela se sent mieux, qu'on ne peut l'exprimer.* Comme donc la netteté, la distinction, & pour ainsi dire, la grosseur des traits qui constituënt la beauté, varient à l'infini. C'est à la faculté d'apercevoir, de sentir les plus fins & les plus délicats, que l'usage a consacré le nom de *Gout*. Cette finesse de discernement est naturellement accompagnée d'un sentiment vif, qui fait goûter à l'ame un plaisir délicieux, lorsqu'elle apperçoit des beautés peu communes. Le même feu, la même délicatesse dans l'organisation & dans les dispositions de l'ame qui y répondent, produisent d'ordinaire la finesse du discernement, la vivacité & la délicatesse du sentiment.

On demande : *Si le sentiment juge mieux des ouvrages d'esprit que la discussion ?* Cette question revient dans le fonds à celle-ci : *Avons-nous une idée distincte de tout ce qui fait la beauté & ses diverses nuances, dans un ouvrage d'esprit & d'imagination ?* Si nous avons cette idée distincte, nous sommes en état de l'exprimer en termes clairs, & de la communiquer aux autres ; & dès-là, la discussion devient le plus sûr moyen de juger. Mais si nous sommes bien éloignés de l'avoir, si le sentiment nous fait appercevoir confusément, quoique très-vivement, mille beautés, mille gradations de beautés, dont il nous seroit impossible de rendre un compte intelligible, il faut convenir que le sentiment va beaucoup plus loin que la discussion. Ce-

Cependant il est très-utile d'employer souvent la voie de la discussion. Outre qu'elle peut très-bien juger de ces beautés que l'on connoit distinctement ; on nous apprend en Logique , que nous pouvons souvent élever nos idées confuses au rang d'idées distinctes ; & celles-ci sont tout autrement lumineuses , & infiniment plus utiles dans la pratique. A force de discuter les productions du génie , on apprend à connoître toujours plus distinctement ce qui les rend capables de plaire. Le goût ne s'acquiert point , dit-on , non plus que le talent de la Poésie ; mais on ne sauroit nier qu'il ne s'étende & ne s'épure beaucoup par l'exercice & par la réflexion.

A cet Essai , succèdent quatre Dialogues des morts ; qu'on peut regarder comme la partie la plus considérable & la plus intéressante de ce Recueil. Le premier est entre *Jules-César* & *Cicéron*. Il y est question ; *s'il est permis , en certaines occasions , d'employer des moyens odieux , tels que le poison ou l'assassinat ?* *Cicéron* pendant les deux tiers du Dialogue , fait semblant de justifier l'action de *Brutus* , & le meurtre de *César* ; qui de son côté s'efforce de prouver que ses assassins étoient coupables d'un crime très-réel & très-atroce. A la fin *Cicéron* dévoile le fonds de son ame , & il explique sa véritable pensée en ces termes.

„ Je conviens que l'action de *Brutus* & de
 „ *Cassius* ne méritoit point les louanges que je
 „ lui ai données. Mais que vous dirai-je ? Zélé
 „ Républicain , adorateur de la liberté , je re-
 B b 2 „ gar-

„ gardai comme un fait héroïque celui qui nous
„ rendoit ce bien précieux, l'attribut essentiel
„ d'un *Romain*. J'oubliai mès principes dans ces
„ momens de chaleur, & il ne me vint point
„ dans l'esprit, qu'il est des moyens si odieux,
„ si détestables, qu'aucune fin ne peut les lé-
„ gitimer ; parce que leur introduction seroit
„ plus pernicieuse au genre humain, que tout
„ le bien qu'ils procureroient en quelques oc-
„ casions particulières, ne peut être avanta-
„ geux. Tels sont le poison & l'assassinat, con-
„ tre lesquels le plus juste n'a aucune sauve-
„ garde, s'ils ont une fois la vogue. Celui qui
„ assassine un tyran, ne lui fait point tort,
„ parce que le tyran a le prémier, blessé les
„ droits les plus sacrés, en lui ravissant la li-
„ berté ; mais il fait injure à tous les hommes,
„ en introduisant, ou en autorisant un procé-
„ dé si dangereux. La justice universelle qui
„ nous lie à tous les hommes, nous défend de
„ mettre en usage, ou d'autoriser par notre
„ exemple, ces moyens pernicieux. La déte-
„ station publique doit faire contre eux la sû-
„ reté des gens de bien ; & celui qui les em-
„ ploye, doit être traité comme l'ennemi du
„ genre humain. Il ne serviroit de rien de di-
„ re, que l'on ne doit en faire usage que pour
„ une cause juste, & dans un cas de nécessité.
„ Car tout le monde prétendra que sa cause
„ est juste, & qu'il se trouve dans ce cas de
„ nécessité. C'est pour cette raison que, la
„ guerre étant un mal inévitable parmi les hom-
„ mes, & la guerre en forme étant reconnue
„ pour

„ pour légitime entre les Nations, quand elles
 „ ne peuvent terminer sans elle leurs différens;
 „ le droit des Gens l'assujettit à certaines rè-
 „ gles, afin d'empêcher qu'elle ne devienne un
 „ mal sans bornes & sans mesure. Et bien que
 „ la guerre ne soit juste que de la part de la
 „ Nation qui a le droit de son côté, les Loix
 „ de la guerre ne sont pas moins sacrées pour
 „ elle, que pour son injuste ennemi; & elle
 „ n'est pas moins obligée de les observer.”

Le second Dialogue a pour titre: *Si un Prince qui fait le bien par sentiment, est préférable à celui qui ne le fait que par raison & par système?* Les Interlocuteurs sont *Auguste*, *Octavie*, & le Philosophe *Atbénodore de Tarje*. Après avoir agité avec esprit & vivacité le pour & le contre, *Atbénodore* expose la vraie doctrine sur ce sujet dans les raisonnemens suivans. „ Com-
 „ me la sagesse humaine est toujours bornée,
 „ je pense qu'elle est insuffisante, dangereuse
 „ même, si la bonté ne la soutient. Vous a-
 „ vez beau faire, il faut toujours reconnoître
 „ chez les hommes, que le cœur est le pré-
 „ mier mobile de leurs actions. C'est lui qui
 „ donne la force aux motifs, c'est lui qui nous
 „ met en mouvement. S'il n'est pas naturel-
 „ lement bon, s'il n'est pas porté à faire le
 „ bien, on ne peut compter sur rien: tout dé-
 „ pend des caprices de l'imagination. Si mal-
 „ heureusement elle vient à être frappée d'un
 „ autre objet que le bien public, une passion
 „ dangereuse s'élève dans le cœur; elle prend
 „ à ses gages votre prétendue sagesse, & ce

„ Ministre soumis ne s'appliquera qu'à trouver les moyens de satisfaire la passion qui commande. ”

Auguste termine le Dialogue , en disant ;
 „ Vous m'avez convaincu , & je me rends volontiers à vos raisons. Le défaut de bonté est plus dangereux dans un Prince que celui de lumières : il peut se trouver des remèdes à ce dernier ; mais il n'y en a point à l'autre. Le grand , l'excellent Prince , est sans doute celui que la bonté anime , & que la sagesse dirige dans toutes ses actions. ”

Alexandre le Grand , Marc - Aurèle , & Diogène , examinent dans le troisième Dialogue ; *Si la Puissance souveraine est un bien ? Alexandre & Diogène* donnent dans les extrémités opposées. „ L'homme , dit le premier , est fait pour agir. Il forme son ame , en faisant de grandes choses. Le Trône seul peut offrir à un esprit mâle & sublime , un théâtre digne de ses talens , & du beau feu qui l'anime. L'inaction le tue ; il lui faut des affaires importantes , des occasions de déployer ses forces & son activité. Cette inquiétude que produit le feu de son génie , est un des principaux ressorts qui portent les ames héroïques aux entreprises éclatantes , & qui leur montrent le souverain pouvoir , comme quelque chose de si désirable. Si je n'étois pas né Prince , je me serois efforcé de le devenir. Mon Père ne m'avoit laissé qu'un petit Royaume : je voulus conquérir le monde entier. ”

„ Ce que vous dites , répond *Diogène* , est
 „ très-

„ très-vrai. Une ardeur impétueuse , le be-
 „ soin d'être occupé , agite une ame pleine de
 „ feu , & lui fait desirer les occasions d'agir
 „ sur un grand théâtre. Si elle savoit s'occu-
 „ per avec soi-même , s'étudier , se corriger
 „ de ses foiblesses , se former au bien , elle
 „ auroit de l'ouvrage de reste. Mais permet-
 „ tons lui de se jeter au dehors. Eh bien , la
 „ voilà sur le Trône. Pensez-vous qu'elle
 „ sera bien contente , que son inquiétude l'aura
 „ conduite à la félicité ? Rien moins que cela.
 „ Si le nouveau Monarque veut s'appliquer sé-
 „ rieusement à gouverner son Peuple , un dé-
 „ tail immense de soins & de travaux , épuisera
 „ toute son activité ; il n'aura pas un instant
 „ de repos , il ne pourra pas choisir ses occu-
 „ pations ; & , ce qui le touchera sensiblement ,
 „ le succès ne répondra pas toujours à ses me-
 „ sures , car les évènements ne dépendent point
 „ des foibles mortels. S'il veut regner avec
 „ moins de peine , & s'épargner tant de soins
 „ de détail , son inquiétude ne sera point ap-
 „ paisée , il lui faudra entreprendre des choses
 „ nouvelles , méditer des conquêtes , attaquer
 „ ses voisins.”

Marc-Aurèle survient ; & après avoir encore
 écouté quelques raisons alléguées de part &
 d'autre , il décide ainsi : „ Oûi sans doute ,
 „ chacun doit songer à son propre bonheur ,
 „ mais , prenez garde , ô *Diogène* , que l'hom-
 „ me ne se suffit pas à soi-même , & n'est point
 „ fait pour vivre seul. Que chacun pense uni-
 „ quement à soi , tous seront très-misérables.

„ Nous nous devons à la société & au bonheur
 „ de nos semblables. Mais, tout en procurant
 „ leur bien, nous trouvons dans nos travaux
 „ notre propre félicité. C'est pour le salut &
 „ le commun avantage du genre humain, que
 „ les Dieux ont placé dans les grandes ames, le
 „ germe de ce plaisir délicieux que l'on goûte
 „ à faire des heureux. Et comme nulle con-
 „ dition n'est aussi propre que celle d'un Mo-
 „ narque à faire beaucoup de bien, nulle aussi
 „ n'est capable de donner des plaisirs si subli-
 „ mes, de répandre dans le cœur une joie plus
 „ profonde & plus pure. O qu'un mortel est
 „ digne d'envie, lorsqu'il voit un grand peu-
 „ ple heureux par ses soins ! Que ses veilles
 „ lui sont précieuses ! Combien ses travaux ont
 „ de charmes, par les fruits délicieux qu'ils
 „ produisent. Certes *Titus* étoit heureux,
 „ quand il comptoit ses journées par les biens
 „ qu'il avoit répandus, quand il mérita d'être
 „ appelé les délices du genre humain.

Le quatrième Dialogue entre *Henri IV.* &
 le Duc de *Sally*, a pour objets l'amitié des
 „ Rois, leur éducation & les flatteurs. Le ton
 affectueux qui règne dans l'entretien de ce grand
 & bon Roi avec son digne & fidèle Ministre,
 y répand un véritable intérêt. Tirons-en ce
 qui regarde l'éducation d'un Prince. „ Je vou-
 „ drois, dit le Monarque, donner pour Gou-
 „ verneur à mon fils, un homme sage, ver-
 „ tueux, éclairé, de haute naissance, que j'é-
 „ léverois en même tems à quelqu'une des plus
 „ grandes charges, & régler par une Loi fon-
 „ da-

„ damentale, qu'il ne pourroit jamais être pri-
 „ vé de cette charge, ni avancé à aucun autre
 „ emploi. Il n'auroit plus rien à espérer, ni
 „ rien à craindre, & toute son ambition se
 „ tourneroit naturellement à former un digne
 „ héritier de la Couronne. . . . Je pensois d'a-
 „ bord à appeler pour cet emploi, un Philoso-
 „ phe étranger, qui ne tint à rien dans le
 „ Royaume, & que la Loi renvoiât dans son
 „ pays avec de riches récompenses, dès que
 „ l'éducation seroit finie. Mais, sans compter
 „ qu'un Prince absolu pourroit ne pas respec-
 „ ter cette Loi, l'Etranger se flatteroit que
 „ renvoié chez lui, il conserveroit d'utiles réla-
 „ tions avec un Prince dont il auroit sçu se
 „ ménager l'affection, & il y auroit d'ailleurs
 „ toujours du danger & des inconvéniens à
 „ confier l'héritier du Trône à des mains étran-
 „ gères. . . . Le Père doit seconder le Gou-
 „ verneur de son fils, avec la même attention,
 „ la même vigueur, dont je vous soutenois
 „ dans l'administration des *Finances*. Il doit
 „ entrer dans le plus grand détail, prescrire à
 „ tout le monde la conduite que l'on doit ob-
 „ server envers le jeune Prince, & y tenir la
 „ main avec sévérité. C'est le seul moyen de
 „ faire en sorte que l'on forme & instruisse son
 „ fils, au lieu de le flatter; & il lui fera ainsi
 „ ce grand bien, de le rendre homme, avant
 „ qu'il devienne souverain.” Tous ces plans
 „ ont coutume d'être admirables dans la théorie,
 „ mais le lieu & les circonstances propres à l'exé-
 „ cution, ne se trouvent guères que dans l'*Utopie*.

Nous voici aux Allégories. Il y en a sept, qui ont pour titres : 1. *les Fourmis* ; 2. *les Champs Elysées* ; 3. *Voyages dans le Microcosme , par un Disciple moderne de Pythagore* ; 4. *Songe* ; 5. *la simplicité de la vie* ; 6. *le véritable amour* ; 7. *lettre à une jeune Demoiselle sur l'origine & la raison des respects que les hommes témoignent aux femmes*. Arrêtons-nous à cette dernière. Mr. de Vattel y instruit une jeune Demoiselle avec autant de sagesse que d'esprit.

„ C'est pour notre propre bien , Mademoi-
 „ selle , lui dit-il , & par un raffinement de
 „ volupté , que nous autres hommes nous nous
 „ sommes astreints à tant d'égards & de re-
 „ spects pour les Dames. La nature nous aiant
 „ fait plus forts qu'elles ; si nous voulions agir
 „ en maîtres , nous croirions n'être redevables
 „ qu'à la crainte , ou à une obéissance inté-
 „ ressée , des plaisirs qu'elles nous procurent.
 „ Nous avons pris le parti de les ériger en di-
 „ vinités , pour avoir la satisfaction d'en être
 „ exaucés dans nos prières. Nous nous per-
 „ suadons ensuite que nous devons nos succès
 „ à notre mérite ; & nous éprouvons qu'il est
 „ infiniment plus doux d'obtenir de cette fa-
 „ çon , que de prendre par force ou par autorité.
 „ Il y a bien aussi un peu de générosité dans
 „ notre fait. Les femmes étant plus foibles
 „ que nous , il y auroit de la lâcheté à abuser
 „ de notre supériorité. Puisqu'elles doivent
 „ être nos compagnes , nous avons voulu re-
 „ mettre les choses dans une espèce d'égalité ,
 „ en les fortifiant par les loix de la politesse ,
 „ les-

„ lesquelles après tout, ne nous imposent point
 „ de contrainte bien gênante.

„ Enfin nous avons remarqué que vous êtes
 „ de petits Anges extrêmement aimables quand
 „ on vous caresse & vous flatte, & fort doux
 „ lorsqu'on fait tout à votre gré. Le meilleur
 „ moyen de tirer parti de vous, a donc été de
 „ vous prendre par la douceur.” L'Auteur fait
 ici une peinture des divers goûts de galanterie
 qui ont régné dans les différens siècles, & finit
 par donner l'idée de la galanterie des honnêtes
 gens, sur laquelle il fonde son sentiment au su-
 jet de la source des égards que les hommes bien
 nés ont pour les femmes. „ Si nous tombions,
 „ conclut-il, avec les femmes dans une gros-
 „ sière familiarité, si nous cessions de les re-
 „ specter, nous nous priverions mal-habile-
 „ ment de nos plaisirs les plus délicats; sem-
 „ blables à un homme qui rempliroit de bouë
 „ une source d'eau vive & pure, l'ornement de
 „ ses jardins.”

Il ne reste que les Poésies de ce Recueil.
 Elles ne sont pas assez Poétiques pour mériter
 ce titre. Le bon sens, la force du jugement,
 le sentiment même poussé jusqu'à la délicatesse,
 ne suffisent pas pour faire un Poète: il faut être
 né tel: *Horace* & *Boileau* l'ont dit, & l'expé-
 rience le confirme tous les jours. Ainsi les Vers
 suivans ne seront jamais avoués d'*Apollon*.

*Notre Ame est un Esprit, mais joint à la matière,
 Entant qu'elle est sensible, & terrestre, & grossière,
 Elle suit dans ses goûts l'impulsion des sens.
 Dès-là ses appétits & ses divers penchans*

Por-

Portent l'impression d'une basse origine.
 Mais comme Intelligence, elle est noble, divine.
 Ses goûts sont épurés; l'Auguste vérité
 Devient le digne objet de son avidité,
 Cherchant incessamment de nouvelles lumières
 Elle sait les saisir, sans quitter les premières.
 Ainsi l'on peut sans blâme, aimer la nouveauté.
 Si d'un Dogme nouveau la subite clarté
 Lui fait abandonner ses premières idées,
 C'est lorsque celles-ci d'un faux plâtre fardées,
 Revêtoient seulement l'apparence du vrai.
 Qu'un Dogme soit certain, je le conserverai,
 Malgré l'éclat de ceux que je viens à connoître.

ARTICLE VI.

A SUPPLEMENT to the first book of the
 second part of the Credibility of the Gospel
 History, Vol. I. Containing general obser-
 vations upon the Canon of the New Testa-
 ments, and a history of the four Evange-
 lists, with the evidences of the Genuinnes
 of the four Gospels, and the Acts of the
 Apostles, the time, when they were writ,
 and Remarks upon them, &c. by Natha-
 niel Lardner, D. D. London by Noon,
 1756,

c'est-à-dire,

SUPPLEMENT au premier Livre de la se-
 conde Partie de la Crédibilité de l'Histoire
 Evan.

Evangelique, &c. Vol. I. par Nathanaël Lardner, Docteur en Théologie, Londres chez Noon 1756.

Ce Volume forme la moitié du Suplement dont Mr. *Lardner* avoit promis d'enrichir son grand Ouvrage. Il contient dix Chapitres que nous allons parcourir le plus brièvement qu'il nous sera possible. Avec un Auteur aussi diffus que le nôtre, il est assez difficile de ne pas l'être. Le premier Chapitre roule sur les différens noms que l'on a donnés au Recueil des Livres sacrés. L'on y examine l'Etymologie & la signification des termes, *Ecriture, Bible, Canon, Vieux & Nouveau Testament, Instrument, Digeste, Evangile*. Tout cela est assez connu, & nous ne nous y arrêterons pas.

Dans le Chapitre deuxième, l'Auteur fait quelques observations sur le Canon du Nouveau Testament. Il remarque que l'on a toujours été assez partagé sur le nombre des Livres qui le composent. Les uns l'ont borné aux Ecrits des Apôtres dont l'authenticité étoit avérée : d'autres moins scrupuleux y ont admis tout ce qui paroïssoit être sorti de leur plume, & l'ont étendu même jusqu'aux ouvrages des premiers Disciples des Apôtres. Quant à lui, un Recueil peu étendu lui paroît mériter en général la préférence. Outre qu'il est essentiel que des Ecrits qui doivent servir de règle de foi, soient d'une authenticité au-dessus de toute exception, une vaste collection est moins propre qu'un petit Recueil à l'usage du plus grand nombre. C'est par

par ces raisons qu'il préfère le Canon d'*Eusèbe de Césarée*. Ce Canon est composé de deux classes dont la première comprend les Livres, que cet Auteur assure avoit été de son tems universellement reçus pour authentiques : tels sont les quatre Evangiles, les *Actes des Apôtres*, les treize Epîtres de *S. Paul*, la première Epître de *St. Pierre* ; & la première de *St. Jean*. La seconde classe renferme les Livres dont l'authenticité au raport du même *Eusèbe*, étoit contestée, savoir, l'Epître aux *Hébreux*, l'Epître de *St. Jaques*, celle de *St. Pierre*, la seconde & la troisième de *St. Jean*, celle de *St. Jude*, & l'*Apocalypse*. Mais en donnant la préférence au Canon d'*Eusèbe*, *Mr. Lardner* n'en infère pas que celui qui est communément reçu, ne soit bon aussi. Il ne contient en effet que les Livres qui étoient reçus universellement jusqu'au tems d'*Eusèbe* ; & ceux qui quoique d'une authenticité moins certaine, étoient placés à la suite des autres, comme y étant les plus conformes. L'on n'y trouve rien de contraire à ce qu'enseignent les premiers Ecrits ; & il n'est aucun danger à les joindre ensemble. Parmi les autres Livres exclus communément du Canon sacré, la seule Epître de *Barnabas* auroit selon notre Auteur, quelque droit d'y réclamer une place, il la lui refuse néanmoins parce que les premiers Chrétiens, ne la considéroient pas comme règle de foi, & que d'ailleurs *Barnabas* n'étoit pas Apôtre.

La manière dont le Canon du Nouveau Testament a été formé, fait le sujet du troisième Cha-

Chapitre. Au commencement du Christianisme il n'y avoit aucune parole écrite. La doctrine Chrétienne se recueilloit de la bouche même de J. C. & des Apôtres; & ce ne fut que l'an 51. ou 52. c'est-à-dire, vingt ans après l'Ascension de Notre Seigneur, que parut le premier des Ecrits qui nous sont parvenus. Ces Ecrits reçus avec tout le respect qu'ils méritent, par ceux auxquels ils étoient adressés, se communiquoient d'Eglise à Eglise, à mesure qu'ils paroissoient, jusqu'à ce que vers la fin du premier siècle, ils formèrent un Recueil composé des quatre Evangiles & de la plupart des autres Livres du Nouveau Testament. Ce n'est donc, à ce que pense Mr. *Lardner*, que par degrés & du consentement unanime des premiers Chrétiens que le Canon s'est formé. L'on ne connoit aucun Concile où il ait été dressé par autorité. L'on trouve bien dans celui de *Laodicée* un Catalogue des Livres qui doivent être réputés Canoniques, mais longtemps auparavant ces mêmes Livres étoient déjà réputés tels. Et il suffit de jeter les yeux sur les décrets mêmes de ce Concile, pour se convaincre que ce Catalogue n'étoit fondé que sur l'opinion des premiers Chrétiens.

Les Critiques ne s'accordent guères sur le tems où les Evangiles ont été écrits. Pour fixer cette époque, notre Docteur examine d'abord certains endroits des Epîtres de St. *Paul*, d'où l'on pourroit inférer qu'il fait allusion à quel-qu'un des Evangiles; & il prouve que toutes les fois que cet Apôtre se sert du mot *Evan-*
gi-

gile, il n'entend autre chose que la doctrine Chrétienne. Appuïé du sentiment de quelques Auteurs Ecclésiastiques, il montre ensuite que les trois premiers Evangiles ont été écrits peu avant la destruction de *Jérusalem*. Ils ne furent point écrits après cette époque, puisqu'ils renferment des prédictions de ce mémorable événement sans aucune insinuation que ces prédictions se trouvassent accomplies. Mais ils ne le furent pas non plus, longtems avant ce terme, parce qu'il auroit été dangereux, dit notre Dr. de publier sitôt ces prédictions. Cette dernière assertion ne nous paroît pas des mieux fondées, car outre qu'il n'est pas à croire que les Evangélistes fussent entrés dans ces considérations humaines, les *Juifs* étoient-ils vers la fin moins violens qu'ils n'avoient été jusques là ? mais poursuivons. L'Histoire des Apôtres dans le Livre des *Actes*, ne s'étendant que jusqu'à l'emprisonnement de *St. Paul à Rome*, il est clair que ce Livre a été écrit avant l'année 62. ou 63. Or en supposant, ainsi que l'ont prouvé de sçavans Auteurs, que *St. Luc* ne l'ait écrit que peu de tems après son Evangile, il s'ensuivra que la date de celui-ci doit être fixée à l'année 60. ou environ. Cela posé, il ne sera pas difficile de découvrir aussi la date des Evangiles de *St. Matthieu* & de *St. Marc*. Et d'abord il paroît par le premier verset de celui de *St. Luc*, que ces deux Evangiles lui sont postérieurs. Il y est parlé de *plusieurs* qui s'étoient appliqués à donner un récit de la vie du Sauveur. Le terme de l'original, que l'on a
 ren

rendu dans notre Version par celui d'*appliqués* est équivoque, & signifie souvent des tentatives malheureuses, des efforts qui ont mal réussi, St. *Luc* se feroit-il exprimé de cette manière si les *Evangelies* de St. *Matthieu* & de St. *Marc* avoient déjà été publiés; & ne les auroit-il pas distingués des écrits mal digérés, qui s'étoient répandus jusqu'alors? L'on dira peut-être que St. *Luc* ignoroit qu'ils existassent. Mais, ayant accompagné St. *Paul* en Grèce, en Asie, en Palestine, à Rome, comment ces Livres auroient-ils pu lui être inconnus? Quant au tems précis où ces deux *Evangelies* furent écrits, Mr. *Lardner* tâche de prouver dans le Chapitre cinquième, que celui de St. *Matthieu* le fut l'année 64. ou 65. Voici ses raisons. Vers l'année 64. la Religion Chrétienne commençoit à se répandre parmi les gentils. La Judée étoit remplie de troubles; plusieurs des Apôtres étoient morts, & les autres portoient déjà l'*Evangile* dans les différentes parties du monde. C'étoit donc là un tems bien convenable pour écrire l'histoire de J. C. & celle de ses miracles. D'ailleurs St. *Matthieu* rapporte diverses prédictions du Sauveur, touchant la ruine de Jérusalem, & la dispersion du peuple Juif, qui ne pouvoient guères être publiées que vers le tems de leur accomplissement; en sorte que l'état actuel de la Religion Chrétienne, & du peuple Juif, indique assez le tems auquel il faut placer la date de cet *Evangile*. Mais n'objectera-t-on pas à notre Auteur, que bien loin de ne devoir être publiées qu'aux aproches des

Tom. XV. Part. III. Cc é-

événemens, il étoit beaucoup plus convenable que ces Prédications la fussent quelques années plutôt.

Il est en effet de l'essence d'une Prophétie d'être annoncées assez longtems avant l'accomplissement, pour que l'on ne soupçonne pas la prévoyance humaine d'y avoir eu quelque part.

Mr. *Lardner* donne dans ce Chapitre, comme il le fait dans la suite, par rapport aux autres Evangélistes, l'histoire de St. *Matthieu*, & y ajoute quelques observations sur son Evangile. La principale roule sur la langue dans laquelle il a été écrit. Notre Dr. croit que c'est en Grec, fondé sur ce que dans le tems auquel St. *Matthieu* l'écrivit, la Langue Hébraïque n'étoit presque plus en usage, & que d'ailleurs l'on ne trouve dans le Grec de cet Evangile, rien qui sente la traduction. Ce qui a donné lieu, selon lui, de croire que cet Evangéliste avoit écrit en Hébreu c'est, qu'au raport de plusieurs anciens Auteurs, l'on en fit une Traduction dans cette Langue, dès qu'il eut paru; mais enfin St. *Matthieu* aiant été Péager, auroit-il pu remplir cette charge, s'il n'avoit entendu le Grec?

Avant de passer à St. *Marc*, Mr. *Lardner* tâche de déterminer dans le sixième Chapitre, le tems, où les Apôtres quittèrent la *Judee* pour aller répandre l'Evangile dans le monde. Il paroît par le témoignage des Auteurs Ecclésiastiques, & en particulier par ce que dit St. *Luc* dans plusieurs passages du Livre des *Actes*, qu'aucun d'entr'eux n'en sortit avant la tenue du premier Concile de *Jérusalem*. Le motif qui

qui les y retint jusques là, étoit très-louable. La conversion de leurs Compatriotes leur tenoit à cœur, & il étoit naturel d'y consacrer les premières années de leur ministère.

Dans les Chapitres septième, huitième, & neuvième, notre Docteur nous communique les Observations qu'il a faites sur les trois autres Evangélistes. Nous ne saurions le suivre dans le détail où il entre, & nous nous bornerons à en détacher ce qui nous paraîtra le plus important. St. *Marc* le même que celui qui dans les Actes, & dans quelques-unes des Epîtres de St. *Paul*, est appelé *Jean Marc*, étoit Disciple de St. *Pierre*, & son Compagnon de voyage. C'est ce qui a porté les anciens Auteurs à croire que son Evangile renfermoit la substance de la doctrine qu'avoit prêchée St. *Pierre*. Mr. *Lardner* adopte cette opinion, & il en trouve des probabilités dans le silence que garde cet Evangéliste sur un grand nombre de circonstances honorables à St. *Pierre*, que l'humilité de cet Apôtre lui avoit apparemment cachées; tandis qu'au contraire il entre dans un plus grand détail que les autres, en parlant de sa chute. Notre Auteur s'éloigne par-là de ceux qui prétendent que St. *Marc* n'a été que l'abréviateur de St. *Matthieu*, & montre par un grand nombre de particularités qui ne se trouvent que dans St. *Marc*, que s'il n'a pas vu lui-même les choses qu'il raconte, il ne les a tirées que sur le rapport authentique de ceux qui en avoient été les témoins oculaires. Pour ce qui est du tems où il publia son Evangile,

il paroît par le témoignage des Auteurs ; les plus dignes de foi, que ce fut à *Rome* environ l'année 63 ou 64.

St. *Luc* étoit de même que St. *Marc* un des Disciples des Apôtres , & le Compagnon des travaux de St. *Paul*. Mr. *Lardner* croit qu'il étoit, non Peintre comme l'ont prétendu quelques-uns, mais le même que *Luc le Médecin*, dont parle St. *Paul* au quatrième Chapitre des *Colossiens*. Il pense aussi que St. *Luc* étoit Juif de naissance au moins quant à la Religion, & il refuse *Grotius* & *Wetstein* qui l'un & l'autre ont dit qu'il étoit né Païen, & qu'avant sa conversion il avoit été esclave. S'il eût été tel, auroit-il accompagné St. *Paul* dans ses voyages & surtout à *Jérusalem*, sans y occasionner quelques murmures parmi les Juifs ? C'est ce dont on ne trouve néanmoins aucune trace dans le Livre des *Actes* ni dans les *Epîtres*. D'ailleurs St. *Luc* suit toujours l'usage des Juifs, en comptant les tems & les heures ; il n'est pas vraisemblable qu'il l'eût suivi, s'il n'avoit pas toujours été Juif. Ce sont les argumens de notre Auteur. On a vu ci-dessus à quelle année de l'Ere Chrétienne il falloit fixer la publication de l'Evangile selon St. *Luc*. Quant au lieu où il fut composé les uns croyent que ce fut en *Egypte*, d'autres en *Grèce*. Mr. *Lardner* adopte ce dernier sentiment qui est appuyé, sur celui de St. *Jérôme* & de *Grégoire de Nazianze*.

Les Observations sur l'Evangile de St. *Luc* ont pour objet la personne de *Théophile*, auquel ce Livre, aussi bien que celui des *Actes*, est ad-

adressé, & les Narrations auxquelles *St. Luc* fait allusion au commencement de son *Evangile*. Celles qu'a fait naître le Livre des *Actes* roulent principalement sur les omissions que l'on y remarque de plusieurs circonstances de la vie de *St. Paul* & de *St. Pierre*; & sur le silence que *St. Luc* garde à l'égard de la plupart des autres Apôtres. Ces omissions & ce silence ne doivent point être attribués à cause d'ignorance, ou au dessein d'élever *St. Pierre* ou *St. Paul* par dessus les autres Apôtres, mais uniquement au but que s'étoit proposé cet *Evangéliste*, de ne publier qu'un abrégé des preuves sensibles de la Résurrection de *J. C.* & des premiers progrès de la Religion Chrétienne dans le monde.

En donnant dans le Chapitre neuvième, l'histoire de l'Apôtre *St. Jean*, telle qu'elle se trouve dans le Nouveau Testament, & dans les Auteurs Ecclésiastiques, *Mr. Lardner* examine en particulier une question qui a fort partagé les Savans; c'est le tems auquel *St. Jean* fut envoyé en exil dans l'Île de *Patmos*. Les Historiens qui raportent cet exil, le fixent tous au règne de *Domitien*. Il n'y a qu'*Eptibane* qui le range sous celui de *Claude*. *Grotius* ne laisse pas de suivre le sentiment de celui-ci, sentiment d'autant moins vraisemblable selon notre Dr. que sous le règne de *Claude* il n'y avoit point eu de persécution, & que l'Édit par lequel cet Empereur bannissoit les Juifs de la Ville de *Rome*, ne regardoit en rien les Juifs répandus dans les Provinces, qui comme

il paroît par l'Histoire des *Actes*, y jouissoient alors d'une entière liberté. D'ailleurs *St. Jean* n'étoit point encore à *Ephèse*, du tems de *Claude*, & ne s'y rendit que vers la fin du règne de *Néron*. *Mr. Newton* sur des soupçons assez légers, rapporte, au règne de ce dernier, l'exil de notre Apôtre. Il suffit que ce sentiment soit contraire à celui de presque toute l'antiquité, pour ne pas être adopté.

Une autre question non moins agitée, c'est de savoir le tems auquel *St. Jean* écrivit son *Evangile*. Les uns en rapportent la date à la fin du premier siècle, tandis que d'autres la placent quelques années avant la destruction de *Jérusalem*. Notre Dr. qui se range parmi les derniers, se fonde sur ce qu'il n'est pas vraisemblable que *St. Jean*, qui a publié son *Evangile* pour confirmer les trois autres, & pour y ajouter plusieurs circonstances par voie de Supplément, ne l'ait écrit qu'une trentaine d'années après ceux-là; & cela dans un âge où il n'étoit guères en état de composer un ouvrage de cette nature. Les trois premiers *Evangiles*, aiant été publiés avant l'année 65. il est plutôt à présumer que celui de *St. Jean* aura été écrit pendant l'intervalle qui s'est écoulé depuis cette année jusqu'à celle de la destruction de *Jérusalem*; d'autant plus que l'on trouve plusieurs passages dans cet *Evangile*, où il est parlé de *Jérusalem*, comme subsistant encore.

On oppose à cela quelques autres passages qui tendent à prouver le contraire, & sur-tout le but dans lequel on prétend que *St. Jean* a com-

composé son Evangile, savoir, celui de réfuter les Hérétiques qui parurent à la fin du premier siècle, ce qui rendroit par cela même, la publication de cet Evangile, postérieure à la subversion de la *Judee*. Mr. *Lardner* réfute ces passages, & nie en même tems que tel ait été le but de St. *Jean*. Il est selon lui, au-dessous d'un Evangeliste de mêler des controverses à l'histoire de son maître, & si St. *Jean* avoit eu ce dessein, n'en trouveroit-on quelque indice que dans les premiers versets de son Evangile ?

„ L'Apôtre en les écrivant, a voulu, dit Mr.
 „ *Lardner*, prouver seulement, que J. C. étoit
 „ venu & avoit agi par l'autorité de Dieu, Créa-
 „ teur du monde & Législateur suprême du peu-
 „ ple *Juif*. La parole éternelle, la raison, la
 „ sagesse, la puissance de Dieu, c'est-à-dire,
 „ Dieu lui-même, qui par elles a créé le mon-
 „ de, & a habité parmi les *Juifs* dans le Ta-
 „ bernacle, & dans le Temple, habitoient a-
 „ vec plénitude dans la personne de J. C., en
 „ sorte que nous ses Disciples, & tous ceux
 „ qui ont cru en lui, nous avons reconnu en
 „ lui le *Messie* promis, le grand Prophète qui
 „ devoit paroître dans le monde.”

Les Observations qui terminent ce Chapitre sont en grande partie destinées à prouver ces deux choses: 1^o. que par le caractère même de l'Evangile de St. *Jean*, il paroît qu'avant qu'il fut écrit, les trois autres étoient déjà publiés & entre les mains des fidèles; 2^o. que le Chapitre vingt-unième de cet Evangile, est de St. *Jean* lui-même, & non pas comme l'ont pré-

tendu *Grotius* & quelques autres, de quelqu'un de l'Eglise d'*Ephèse*, qui l'auroit écrit après la mort de cet Apôtre.

Dans le dixième & dernier Chapitre, Mr. *Lardner* examine si quelqu'un des trois premiers Evangélistes avoit vu celui des deux autres avant d'écrire le sien. Il soutient la Négative, fondé sur ce que 10. aucun des Auteurs Ecclésiastiques de l'antiquité n'en a eu le moindre soupçon. 20. Qu'il est au-dessous d'un Evangéliste d'en copier ou d'en abrégé un autre. 30. Que les trois premiers Evangélistes fournissent chacun une histoire complète du ministère de J. C. ce qu'ils n'auroient pas fait, s'ils avoient vu les Ecrits les uns des autres. 40. Que l'on trouve dans les mêmes choses qu'ils rapportent, quelques différences, & mêmes des contradictions apparentes. 50. Que l'un allègue quelques particularités omises par les autres. Toutes ces raisons sont concluantes. 10. De ce que les Auteurs Ecclésiastiques ne disent pas qu'un des Evangélistes ait vu l'Evangile des autres, il n'en résulte pas, qu'il ne l'ait pas vu en effet. Le silence de ces Auteurs favorise tout autant le sentiment opposé à celui de notre Dr., & par conséquent il ne prouve rien. 20. Un Evangéliste peut avoir lu les Ecrits des autres, sans les copier ou les abrégé. Il n'est pas question de savoir s'ils se sont copiés les uns les autres, mais s'ils ont vu réciproquement leurs écrits. 30. L'on ne peut pas dire que chacun des Evangiles, renferme une histoire *entière, complète* du ministère de J. C., puisque de l'a-
veu

veu de notre Dr. l'on trouve dans les uns, & particulièrement dans *St. Jean*, bien des choses qui ne se trouvent pas dans les autres. D'ailleurs ces omissions, & le dessein de confirmer le témoignage des autres *Evangelistes*, suffisoient pour engager l'un ou l'autre d'entre eux à prendre aussi la plume. 40. Les différences qu'on remarque dans leurs narrations, & les particularités omises par les uns, rapportées par quelques autres, prouvent qu'ils ne se sont pas copiés mutuellement, mais ne prouvent pas que quelqu'un d'eux n'ait eu connoissance des deux autres *Evangelies*. *St. Jean* diffère quelquefois des trois autres, & rapporte bien des choses dont ils ne disent pas le mot, en résulte-t-il qu'il n'a point vu les trois premiers *Evangelies*? Notre Auteur a de commun avec bien des *Théologiens*, de compter les preuves plutôt que de les peser. Ce défaut n'empêche pas que l'on ne trouve de très-bonnes choses dans son ouvrage.

ARTICLE VII.

BETRACHTUNGEN über die Verbesserung des
Justitz-Wesens in teutschen Landen.

c'est-à-dire,

CONSIDÉRATIONS sur la Réformation de la
Justice dans les Etats d'Allemagne, Dres-
de & Leipzig 1757. in octavo, pp. 138.

Tant que le monde subsistera, il y aura des
Réformations ou du moins des projets de

400 CONSID. SUR LA REFORME DE LA JUST.

Réforme, parce que tant qu'il y aura des hommes, il y aura des abus. Si les efforts qu'on fait de tems en tems pour remédier à ces abus sont souvent inutiles, ils n'en sont pas moins d'honneur à ceux qui consacrent ainsi leurs travaux & leurs recherches à la perfection de la Société. Il est toujours beau d'avoir le bonheur du genre humain pour objet de ses méditations, quand on ne pourroit même réaliser jamais les projets qu'on forme pour cet effet.

L'Auteur de l'Ouvrage dont on vient de voir le titre, animé sans doute de ce desir de rendre les hommes heureux, y propose quelques moyens de réformer la Justice. Il ne pouvoit choisir de sujet plus digne des vûes d'un bon Citoyen, & s'il n'a pas le bonheur de voir toutes ses idées mises en pratique, il aura toujours la satisfaction de pouvoir se dire : *voluisse sat est.*

Il n'est pas nécessaire d'exposer les inconvéniens d'une justice mal réglée ou mal administrée. Ils ne sont que trop évidens : & de tout tems on n'a eu que trop d'occasions de former de justes plaintes à cet égard. Notre Auteur indique d'abord la source des abus qui se sont glissés dans l'administration de la justice ; & il propose ensuite les moyens d'y remédier.

Une des principales causes de ces abus, c'est que les Loix de l'*Allemagne*, & il ne s'agit que de celles-là dans cet Ouvrage, ne conviennent point aux *Allemands*. Loix *Grecques*, *Romaines* & *Lombardes*, Interprètes & Commentateurs de toutes les Nations, voilà ce qui doit
gou-

gouverner un peuple dont les mœurs & les coutumes diffèrent totalement de celles de ces Nations. S'il n'y a point d'homme qui ressemble parfaitement à un autre, que dirons-nous des peuples entiers? Une foule de Loix étrangères pourroit-elle donc convenir aux *Allemands* qui diffèrent tant des Nations dont ils ont adopté les Loix?

Examinons, pour un moment, le Droit *Romain*, & nous verrons qu'il n'est nullement fait pour l'*Allemagne*. Les *Romains*, policés à la vérité, mais inquiets & rémuans, cherchoient à s'approprier tout ce qui pouvoit augmenter leur gloire ou leur puissance. Leurs Loix se ressentoient de ce caractère & leur inconstance leur en faisoit même souvent changer, ainsi que de forme de gouvernement. Les *Allemands* n'ont pas été civilisés aussi tôt que les *Romains*; mais avec plus de bonne foi que ceux-ci n'en avoient, ils étoient plus braves qu'eux. L'amour de la liberté ne renversoit pas aussi chez eux les distinctions qui y étoient établies. Grands & petits pouvoient y maintenir leurs droits sans se faire mutuellement le moindre tort. Les plus dignes parvenoient toujours au Gouvernement; & c'étoit plus par leur exemple que par leur autorité, qu'ils gouvernoient. Ils rendoient justice d'une manière abrégée mais équitable. Leurs Loix étoient conformes à la nature & aux besoins de chaque Société; & les mœurs avoient chez eux plus d'empire que les Loix mêmes n'en avoient ailleurs. Comment les Loix *Romaines* pouvoient-elles donc leur

404 CONSID. SUR LA REFORM. DE LA JUST.

leur convenir ? Ce que les *Allemands* terminoient d'un mot, demandoit des cérémonies sans nombre chez les *Romains*. L'*Allemand* revenoit sans formalités dans sa patrie ; & le *Romain* ne pouvoit y jouir de nouveau de ses privilèges que par le droit de *postliminie*, & par les cérémonies qui y étoient attachées.

Ce n'est pas seulement aux premiers tems de l'*Allemagne* que les Loix *Romaines* ne conviennent pas. Il seroit aisé de montrer qu'elles n'y conviennent pas même à présent. Qu'on se rappelle pour cet effet le grand nombre de constitutions relatives à la distinction des Etats & des biens en *Allemagne* ; distinction qui n'a pas le moindre rapport à la forme de l'Etat *Romain* & aux Loix qui le gouvernoient :

Les autres sources de désordre dans l'administration de la Justice, sont le grand nombre de Loix & leur trop grande étendue, leur insuffisance, le désordre qui règne dans leur arrangement, leurs contradictions, & enfin leur obscurité. Il y a même une remarque générale à faire à l'égard de toutes les Loix humaines, c'est qu'elles manquent d'équité en ce qu'elles sont générales & qu'il est cependant bien rare qu'un cas particulier ressemble parfaitement à un autre. Mais ce dernier inconvénient est de nature à ne pouvoir être levé.

Tels sont les maux. Les remèdes sont par là même faciles à découvrir, mais peut-on toujours les appliquer ? Il y auroit deux moyens de réformer la Justice ; l'un seroit d'abolir d'abord toutes les Loix étrangères & inutiles, & d'en

d'en établir de meilleures & une nouvelle procédure en conséquence; l'autre de faire perdre insensiblement & sans éclat aux Loix qu'on veut abolir, leur force & leur vigueur, d'en séparer l'utile de l'inutile, de rejeter alors celui-ci & d'élever ainsi un nouvel édifice de Loix, sans paroître avoir voulu formellement abolir les anciennes. Cette dernière méthode seroit plus sûre que la première, parce que, lorsqu'il s'agit de corriger des abus, les remèdes les plus doux sont toujours les plus efficaces.

Ce n'est pas assez, selon l'Auteur, d'introduire une meilleure procédure que celle qui est établie, il faut rectifier les Loix-mêmes, ou plutôt il faut en faire de nouvelles. Il voudroit que le droit Naturel & la Morale leur servissent de baze, & qu'elles fussent claires, méthodiques, générales, équitables, abrégées, peu nombreuses & conçues dans la langue du pais. Il étend ensuite la Réforme à la Procédure, & tâche de la rendre aussi parfaite que les Loix. Par-tout en un mot, l'Auteur parle en homme éclairé, en bon Citoyen & en ami du genre humain; mais, pour réaliser toutes ces bonnes idées, ne faudroit-il point une nouvelle terre & de nouveaux hommes?

ARTICLE VIII.

DISSERTATIO EXEGETICA sifens
vindicias Apostolorum a suspitione er-

roris universale judicium ipsorum jante
tempore instare, quam in Academia
Georgia Augusta publicè defendit *Conr.*
Henr. RUNGE, Bremensis.

c'est-à-dire,

DISSERTATION où l'on prouve que les
Apôtres n'ont pas cru, comme on les en
accuse, que le Jugement & la Fin du
Monde étoient proches. A Göttingue, in
quarto. pp. 52.

LA Dissertation que nous avons sous les
yeux, mérite à divers égards d'être distin-
guée de la foule de celles qui tous les jours
inondent les Universités. Celui qui en est l'Au-
teur, a paru avec tant de distinction dans la
carrière des études Académiques, qu'on peut
bien, je ne dis pas l'admirer comme un disci-
ple célèbre, mais l'écouter comme un maître.
D'ailleurs le sujet qu'on y traite, est digne d'une
attention particulière. La plupart des Théo-
logiens accordent trop légèrement, que les A-
pôtres regardoient la fin du monde & le Juge-
ment comme des événemens fort prochains.
Un semblable aveu ne peut que donner atteinte
à la dignité des premiers Hébreux de l'Evan-
gile. C'est évidemment les accuser d'avoir eu des
opinions erronées, c'est les mettre en contra-
diction avec eux-mêmes & avec leur divin Maî-
tre, puisqu'en divers endroits de l'Ecriture, la fin
du

du monde & le jugement sont annoncés comme des évènements très-éloignés, & qui doivent être précédés de divers changemens qui ne peuvent se faire que dans un long espace de tems. C'est appuier de leur autorité un préjugé qui a été dans l'Eglise le germe d'une infinité de sectes, d'hérésies, & de contestations très-pernicieuses.

Mr. Runge, après s'être plaint de ce qu'un sujet si important n'a été qu'effleuré par les Commentateurs, sans faire jamais le sujet d'une discussion approfondie, annonce sous deux chefs principaux les réflexions qu'il croit propres à l'éclaircir. Il donne d'abord une histoire critique & raisonnée de l'erreur qu'il combat. Il la fait suivre d'un examen philologique des passages qu'on allègue pour l'attribuer aux Apôtres, & dans lesquels il trouve une doctrine directement opposée.

I. L'histoire d'une erreur est souvent une bonne partie de sa réfutation. Mr. Runge espère que le préjugé qu'on tire du nombre & du mérite de ceux qui adoptent celle qu'il combat, sera détruit ou affoibli par un examen attentif des diverses causes qui ont pu la mettre en vogue. Il n'a pas fallu moins que le crédit de l'antiquité pour faire recevoir presque généralement des interprétations aussi contraires à l'analogie de la foi que le sont celles qui fondent l'opinion commune.

Sans remonter jusqu'aux Livres Sybillins & à Mercure Trismegiste, qui ne représentent la fin du monde comme prochaine que par une
sui.

suite des fraudes pieuses ou impies, de ceux qui cherchoient par-tout des appois à leur système sur la proximité du Jugement dernier, c'est dans le sein même de l'Eglise Judaïque que l'on trouve la naissance de cette opinion. On prouve ici par diverses autorités, & par les idées même des disciples avant l'effusion du St. Esprit, que l'on avoit joint la fin du monde à la venue du Messie (*).

Quant aux Pères, il est certain, que si l'on en excepte quelques-uns, comme St. *Chrysostome*, *Theodorët*, &c. ils crurent généralement voir dans les Ecrits des Apôtres, la prédiction du Jugement dernier comme d'un événement prochain. Le tems qui s'étoit écoulé depuis la mort des Apôtres, ne put que dé tromper ceux des Siècles suivans. Aussi reculèrent-ils sur divers fondemens très-fragiles, le tems de l'avènement du Sauveur, les uns le plaçant à cinq cens, les autres à mille ans après sa naissance.

Si l'on considère qu'outre le préjugé Judaique, dont nous avons parlé, les Pères avoient très-peu de saine critique & qu'ils n'avoient que peu ou point de connoissances des Langues Orientales; si l'on ajoute que plusieurs d'entre eux, en entrant dans le Christianisme, concevoient de l'horreur pour toute érudition profane; si l'on pense au zèle avec lequel ils faisoient tout ce qui paroissoit propre à affermir la foi & les vertus; on trouvera que leurs erreurs sur ce point, sont assez excusables. Cel-

les

(*) *Matth.* XXIV.

les où l'on est tombé depuis la renaissance des lettres, le sont d'autant moins qu'elles sont plus grossières. Les Pères expliquoient mal la pensée des Apôtres; mais ils n'accusoient pas ces saints hommes de s'être trompés; au-lieu que les Théologiens modernes leur imputent un calcul qu'ils reconnoissent tout-à-fait faux.

Cependant les Ecrivains de l'Eglise *Romaine* sont unanimes sur ce point. *Baronius* ne craint pas d'avancer que les Apôtres furent dans cette erreur par une dispensation particulière de la Providence, qui vouloit ranimer leur zèle, & leur inspirer du mépris pour les choses de la terre.

Un grand nombre de Théologiens Protestans, & même quelques-uns des plus distingués, tiennent aussi le même langage.

II. Notre Auteur s'attache à les réfuter dans la seconde partie de sa Dissertation, dont on ne trouve ici que le commencement. Comme l'on allègue généralement les paroles de J. C. *Matth. XXIV.* comme la source où les Apôtres ont puisé la créance de la proximité du jugement, c'est à l'explication de cet endroit de l'Ecriture que Mr. *Runge* procède d'abord. Il est sûr que, si le fils de Dieu a parlé dans cet endroit de la fin du monde & du jugement dernier, les Apôtres ont pensé, ont parlé conformément aux idées que leur donnoit leur souverain Maître. Mais, si l'on peut prouver le contraire, si l'on peut faire voir que J. C. n'a prédit que la destruction de *Jérusalem*, & la ruine du Peuple *Juif*, on prouvera par cela

même que c'est trop légèrement qu'on lui attribue ces idées & ce langage.

Or, tant l'examen du but général & de la liaison de la prophétie du Sauveur, que la discussion des paroles, des emblèmes, des idées qu'elle renferme, fournissent, selon notre Auteur, les argumens les plus forts pour éloigner de tout cet endroit, l'idée d'un dernier avènement. Il y a beaucoup de solidité dans ce que notre Auteur remarque, sur la liaison qui règne dans les idées des Chapitres XXIII. XXIV. & XXV. de *St. Matthieu*.

Le XXIII. renferme une vive censure des déréglemens des *Juifs*, & prononce d'une manière générale & vague, la sentence de cette Nation coupable.

On voit à l'entrée du XXIV. les Apôtres frappés des discours précédens du Sauveur, chercher une occasion d'obtempirer de lui quelque explication. Ils la trouvent dans la magnificence des bâtimens du Temple. Ils la font remarquer au Sauveur, qui leur prédit aussitôt l'entière destruction de l'édifice qu'ils admirent.

Mais les disciples, imbus des préjugés des *Juifs*, avoient lié inséparablement dans leurs idées; 1. la destruction du Temple & l'abolition de la Loi; 2. l'arrivée du Messie & la fin du monde. Ils croyoient que le Messie devoit opérer tous ces changemens, mais qu'auparavant il donneroit quelque signe éclatant de son avènement. De là cette double question: *Dis-nous quand ces choses arriveront, & quel sera le signe de ton avènement & de la fin du monde?*

Les

Les disciples veulent un signe du tems de l'avènement du Messie; ils veulent être instruits du tems où ce signe paroissant, annoncera la ruine de la Nation & la fin du monde. J. C. répond à l'une & à l'autre de ces demandes.

Le signe de son avènement, la preuve qu'il est le Messie, se trouvent dans le jugement déplorable que Dieu déploiera sur la Nation. J. C. en détermine le tems; & comme il a ses disciples pour Auditeurs, il prend occasion de là, de les exhorter à être fidèles & vigilans. C'est ce qu'il fait dans les trois Paraboles du Chapitre XXV. qui sont celles des Vierges, des Talens, & de l'Oeconome.

Les préjugés des Juifs qui ont fait naître la seconde question des Apôtres, fournissent au Sauveur l'occasion de parler de son second avènement, qu'il représente comme tout différent du premier, & auquel on doit rapporter le Chapitre XXV. depuis le vs. 31.

On ne sauroit nier que cette exposition générale de la liaison des paroles du fils de Dieu, ne se soutienne & ne reçoive même un nouveau degré de vraisemblance par la lecture des trois Chapitres sus-mentionnés.

Les détails où l'Auteur entre pour confirmer son système, sont fort intéressans.

On avoit bien remarqué en général que plusieurs expressions du fils de Dieu dans cet endroit, étoient du stile prophétique, que dans ce stile les images sont toujours plus grandes que ce qu'elles représentent, & qu'une partie de ce qui est dit dans le Chapitre

XXIV. s'applique naturellement à *Jérusalem*.

Mais je doute qu'on ait poussé le détail aussi loin que *Mr. Runge*, & qu'on ait étendu à toute la prédiction du Sauveur, ce qu'on a prouvé de quelques-unes de ses parties.

Jésus-Christ parle ici comme Prophète. Si l'on supposoit qu'il a parlé comme Historien, & dans le stile simple, il seroit impossible que ses expressions désignassent la destruction de la Nation *Judaïque*. Mais le stile des Prophètes est le même que celui des Poètes, & doit être expliqué suivant les mêmes règles. Il ne faut donc regarder tout cet endroit que comme un tableau vif, comme un assemblage de plusieurs grandes images, qui représentent poétiquement les jugemens que Dieu déploiera sur les *Juifs*.

Nous ne saurions transcrire ici tout ce que *Mr. Runge* dit, de l'ordonnance générale, des traits & des couleurs de ce tableau; nous y trouvons beaucoup d'érudition, de discernement, & de goût: & c'est ce qui nous fait attendre avec impatience la continuation de son travail sur une matière aussi intéressante.

A R T I C L E IX.

TRAITE' DES TROPES pour servir d'Introduction à la Rhétorique & à la Logique, par *Mr. DU MARSAIS*. Nouvelle Edition publiée par *Mr. FORMEY*. A Leipzig, chez la Veuve Gaspard Fritsch, 1757.

1757. grand' in octavo, pp. 274. sans la Dédicace, la Préface, & la Table.

LE sort des Livres, comme le remarque l'Éditeur en commençant sa Préface, ressemble quelquefois à celui des hommes. Il y en a qui, malgré tout leur mérite, ne percent pas, & gardent un *incognito* qui conviendrait mieux à la plupart de ceux qui ont le plus de cours. Tel est l'Ouvrage de Mr. du Marçais, dont Mr. Formey a cru devoir faire présent à l'Allemagne, où il n'avoit point encore pénétré, & qui, bien qu'imprimé en 1730. à Paris, y étoit déjà devenu si peu commun qu'on avoit de la peine à se le procurer. Il est vrai que, tandis que la presse rouloit à *Leipzig* sur cette nouvelle Edition, on l'a aussi réimprimé en France; mais la Librairie de *Fritsch* a si proprement exécuté ce petit volume, qu'il sera sans doute recherché, & suffira pour répandre en Allemagne un Ouvrage, qui est sans contredit un des plus distingués dans son genre, dont la lecture est également instructive & amusante, & qu'on peut faire entrer avec succès dans le plan des instructions que reçoit la jeunesse. Faisons d'abord connoître son Auteur.

CÉSAR CHESNEAU, Sieur DU MARÇAIS, étoit né à *Marseille* en 1676. & y avoit fait ses études au Collège des Pères de l'Oratoire. Il étoit neveu du célèbre *Chesneau du Marçais*, Médecin à *Marseille*, & Fondateur de l'Hôpital de *Sanperose*, en *Gascogne*. Il tenoit de cet Oncle le Fief du *Marçais*,

412 TRAITE' DES TROPES POUR SERVIR

près du Pont de *Marfan*. Arrivé à *Paris* à l'âge de 25. ans, ses premiers Essais furent pour le Barreau; mais, malgré le succès avec lequel il y traita quelques affaires importantes, son goût l'attacha tout entier aux Belles-Lettres; la Grammaire fut la partie qu'il choisit; mais il la traita en Philosophe, & fit voir que l'homme de génie trouve la raison, où l'homme borné ne trouve que les mots. Outre son *Traité des Tropes*, il avoit encore donné au Public une exposition d'une nouvelle méthode pour apprendre la Langue Latine; & ses manuscrits que l'on travaille actuellement à mettre en ordre, contiennent véritablement des Trésors très-précieux à la Langue *Françoise*; il a laissé beaucoup de carrons qu'il destinoit composer une Grammaire *Françoise*, dont la Préface a même été imprimée il y a quelques années. Il étoit seul Auteur de tous les Articles de Grammaire, qui sont dans les six Volumes de l'*Encyclopédie*. Il ne faut que les lire pour en connaître le prix. Il est mort en Juillet 1756. âgé de 30. ans. Il paroît déjà un Ouvrage posthume de lui, en trois petites parties, sous ce titre: *Exposition de la Doctrine Gallicane par rapport aux prétentions de la Cour de Rome*. Suivant la teneur de l'Avertissement, l'Auteur a eu l'art d'y réduire en peu de pages l'histoire des droits de l'Eglise *Gallicane*; combinés avec ceux de la Cour de Rome, sans affaiblir les premiers, & sans blesser les seconds; de distinguer la Cour de Rome & le St. Siège, & de concilier la résistance souvent nécessaire
aux

aux desseins de l'une, avec le respect & l'obéissance toujours indispensable pour un Catholique, aux décisions de l'autre.

Revenons au *Traité des Tropes*. L'esprit grammatical n'est pas aussi généralement estimé qu'il le mérite; on ne sent pas assez l'influence qu'il a sur toutes les autres sortes d'esprit, sur tous les raisonnemens que nous formons pendant le cours de notre vie. De là vient en grande partie le faux, le foible, le petit, & en général la défectuosité qui se trouve dans l'esprit du sexe. On n'attache assurément pas des idées bien distinctes à des mots dont on ne connoit, ni l'orthographe, ni les genres, ni les cas, ni les dérivaïsons; cependant ces mots sont des signes représentatifs de ce que nous pensons; ce sont les matériaux de nos discours & de nos raisonnemens. Si l'on y regardoit de plus près, on se convaincroit qu'il ne faut point lâcher prise, pour s'exprimer ainsi, dans les éducations d'enfans qui ne sont pas condamnés à passer leur vie dans les travaux les plus grossiers, jusqu'à ce qu'ils sachent écrire correctement leur Langue. Mais au moins est-il hors de toute contestation, que quand on veut conduire de jeunes gens dans la route des études, dès qu'ils sont devenus capables de réflexion, on doit leur montrer les règles de la Grammaire, & faire avec eux les observations qui sont nécessaires pour l'intelligence du Texte qu'on explique. D'habiles gens ont appris les Langues en lisant, & par routine. Ils donnoient à la vérité, des préces

qu'ils en entendoient les mots par l'explication courante des Livres écrits dans ces Langues. Mais on peut douter qu'ils les aient jamais aussi bien possédées que s'ils en avoient fait une étude grammaticale. „ Ce qui m'affermir „ dans ce doute, continuë l'Editeur, c'est „ que quand les mêmes Savans ont voulu en „ seigner les Langues qu'ils avoient ainsi ap „ prises, ils s'y prenoient fort mal, & n'en „ pouvoient venir à bout. J'en ai vu des exem „ ples réitérés en la personne de feu Mr. La „ Croze, l'un des grands Polyglottes de notre „ Siècle. Tout alloit à merveille quand il „ traduisoit de vive voix ou par écrit, d'une „ Langue moins connuë dans une autre qui „ l'étoit davantage; mais, lorsqu'il vouloit „ former des disciples, il les tourmentoit vé „ ritablement, en prétendant que comme lui „ ils apprissent le *Grec*, par exemple, en li „ sant *Homère*, & qu'à une seconde ou troi „ sième lecture ils entendissent aussi bien que „ lui, ce qu'ils avoient lu. Il falloit pour cela „ une tête organisée comme la sienne, une „ mémoire naturelle, qui est aussi rare que la „ force visuelle, qui découvroit sans Téléscop „ pe les Satellites aux yeux de feu Mr. *Lie „ berklbn.* „

Mr. du Marlais avoit formé un plan de Grammaire, suivant lequel il en divisoit l'étude en sept parties, c'est-à-dire, qu'il pensoit que les observations qu'on peut faire sur les mots, en tant que signes de nos pensées, peuvent être rapportées aux sept chefs, dont voici l'énumération.

L. La

I. La connoissance de la proposition & de la période, entant qu'elles sont composées de mots, dont les terminaïsons & l'arrangement leur font signifier ce qu'on a dessein qu'ils signifient.

II. L'Orthographe.

III. La Profodie, c'est-à-dire, la partie de la Grammaire, qui traite de la prononciation des mots & de la quantité des syllabes.

IV. L'Etymologie.

V. Les préliminaires de la syntaxe : on peut appeller ainsi la partie qui traite des mots & de leurs propriétés grammaticales, c'est-à-dire, des genres, des nombres, des personnes, des terminaïsons; elle contient ce qu'on appelle les *Rudimens*.

VI. La Syntaxe.

VII. Enfin la connoissance des différens sens dans lesquels un même mot est employé dans une même langue. Cette connoissance est nécessaire, pour avoir une véritable intelligence des mots, eutant que signes de nos pensées : ainsi un Traité sur ce point appartient à la Grammaire ; & il ne faut pas attendre que les enfans aient passé sept ou huit ans dans l'étude du Latin, pour leur apprendre ce que c'est que le sens propre, & le sens figuré, & ce qu'on entend par métaphore, ou par métonymie.

Quoique ces différentes parties soient liées entre elles, de telle sorte qu'en les réunissant toutes ensemble, elles forment un tout qu'on appelle *Grammaire*, cependant chacune en particulier ne suppose que les connoissances qu'on

416 TRAITE' DES TROPES POUR SERVIR

et acquises par l'usage de la vie. Il n'y a guères que les Rudimens, qui doivent précéder la Syntaxe; les autres parties peuvent aller assez indifféremment l'une avant l'autre.

Nous avons des Traités particuliers sur l'Orthographe, sur la Prosodie, sur la Quantité, sur la Syntaxe, &c. en voici un qui nous manquoit, c'est celui des Tropes.

Il est divisé en trois parties. La première traite des Tropes en général. On donne d'abord l'idée générale des figures, leur division, celle des figures de mots, & la définition des Tropes. L'Auteur s'arrête ensuite à prouver qu'un Traité des Tropes est du ressort de la Grammaire; parce qu'on doit connoître les Tropes, pour bien entendre les Auteurs, & pour avoir des connoissances exactes dans l'art de parler & d'écrire. Le reste de cette première partie roule sur le sens propre & le sens figuré, l'origine de celui-ci, les usages ou effets des Tropes, pourquoi ils plaisent, & ce qu'on doit éviter ou observer en les employant. Mr. du Marfais finit par des Remarques sur les Dictionnaires *Latins - François*, qui n'ont point assez fait sentir les divers sens que l'on donne figurément à un même mot dans une même langue. Cela les rend moins utiles, & souvent même nuisibles aux commençans. Qu'on en juge par l'exemple suivant.

Porter, se rend en Latin dans le sens propre par *ferre*: mais quand nous disons *porter envie*, *porter la parole*, *se porter bien ou mal*, &c. on ne se sert plus de *ferre* pour rendre ces
fa-

façons de parler en Latin: la Langue Latine a ses expressions particulières pour les exprimer: *porter* ou *ferre* ne sont plus alors dans l'imagination de celui qui parle Latin. Ainsi, quand on considère *porter*, tout seul, & séparé des autres mots qui lui donnent un sens figuré, on manqueroit d'exactitude dans les Dictionnaires *François-Latins*, si l'on disoit d'abord que *porter* se rend simplement par *ferre*, *invidere*, *aliqui*, *valere*, &c.

La seconde partie de cet Ouvrage traite des Tropes en particulier. Les dix-neuf premiers Chapitres concernent autant de Tropes, savoir le *Catachrese*, la *Metonymie*, la *Metalepse*, &c. Pour donner une idée des remarques que fait l'Auteur sur ces figures, nous placerons ici celles qui ont pour objet le mauvais usage des *Métaphores*.

Les *Métaphores*, suivant *Mr. du Marais*, sont défectueuses; 1. Quand elles sont tirées de sujets bas. Le Père de *Colonia* reproche à *Tertullien* d'avoir dit que *le Déluge universel fut la lessive de la Nature*.

2. Quand elles sont forcées, prises de loin, & que le rapport n'est point assez naturel, ni la comparaison assez sensible: comme quand *Théopbile* a dit: *Je doignerai mes mains dans les ondes de tes obeveaux*; & dans un autre endroit, il dit que *la charriue écorche la plaine*. „ *Théopbile*, dit *Mr. de la Bruyere*, charge ses descriptions, s'appesantit sur les détails; il exagère, il passe le vrai dans la Nature, il en fait le Roman.”

On

On peut rapporter à la même espèce les Métaphores qui sont tirées de sujets peu connus.

3. Il faut avoir égard aux convenances des différens styles : il y a des Métaphores qui conviennent au style poétique, qui seroient déplacées dans le style oratoire. *Boileau* a dit :

*Accourez, Troupe savante.
Des sons que ma lyre enfante
Ces arbres sont réjouis.*

On ne diroit pas en prose qu'une lire enfante des sons. Cette observation a lieu aussi à l'égard des autres Tropes ; par exemple *lumen* dans le sens propre signifie *lumière* : les Poètes Latins ont donné ce nom à l'œil par Métonymie ; les yeux sont l'organe de la lumière, & pour ainsi dire, le flambeau de notre corps. Un jeune garçon fort aimable étoit borgne ; il avoit une sœur fort belle qui avoit le même défaut ; on leur appliqua ce distique qui fut fait à une autre occasion sous le règne de *Philippe II. Roi d'Espagne*.

*Parve puer, lumen quod habes concede sorori,
Sic tu cæcus Amor, sic erit illa Venus.*

Où l'on voit que *lumen* signifie l'œil. Il n'y a rien de si ordinaire dans les Poètes Latins que de trouver *lumina* pour les yeux ; mais ce mot ne se prend point en ce sens dans la prose.

4. On peut adoucir quelquefois une Métaphore, en la changeant en comparaison, ou bien, en ajoutant quelque correctif, par exemple, en disant *pour ainsi dire, si l'on peut parler*

ler ainsi, &c. „ L'Art doit être, pour ainsi dire, enté sur la Nature; la Nature soutient „ l'Art, & lui sert de base; & l'Art embellit „ & perfectionne la Nature.”

5. Lorsqu'il y a plusieurs Métaphores de suite, il n'est pas toujours nécessaire qu'elles soient tirées exactement du même sujet, comme on vient de le voir dans l'exemple précédent: *enté* est pris de la culture des arbres; *soutien*, *base*, sont pris de l'Architecture; mais il ne faut pas qu'on les prenne de sujets opposés, ni que les termes métaphoriques dont l'un est dit de l'autre, excitent des idées qui ne puissent point être liées, comme si l'on disoit d'un Orateur: *c'est un torrent qui s'allume*, au-lieu de dire, *c'est un torrent qui entraîne*. On a reproché à Malherbe d'avoir dit;

Prends ta foudre, Louis, & va comme un Lion.

Il falloit plutôt dire *comme Jupiter*.

Dans les premières Editions du Cid, *Chimène* disoit:

Malgré des feux si beaux qui rompent ma colère.

Feux & rompent ne vont point ensemble. C'est une observation de l'Académie sur les vers du Cid. Dans les Editions suivantes on a mis *troublent* au-lieu de *rompent*; je ne sai si cette correction répare la première faute.

Ecorce, dans le sens propre, est la partie extérieure des arbres & des fruits; c'est leur couverture; ce mot se dit fort bien dans un sens métaphorique, pour marquer les dehors, l'ap-

l'apparence des choses ; ainsi on dit que *les ignorans s'arrêtent à l'écorce*, qu'*ils s'attachent*, qu'*ils s'amuse*nt à l'écorce. Remarquez que tous ces verbes *s'arrêtent*, *s'attachent*, *s'amuse*nt, conviennent fort bien avec *écorce* pris au propre ; mais vous ne diriez pas au propre *fondre l'écorce* : *fondre* se dit de la glace, ou du métal, vous ne devez donc pas dire au figuré *fondre l'écorce*. J'avouë que cette expression me paroît trop hardie dans une Ode de *Roussseau* : pour dire que l'hyver est passé, & que les glaces sont fonduës, il s'exprime de cette sorte ;

*L'hyver, qui si longtems a fait blanchir nos plaines,
N'enchaîne plus le cours des paisibles ruisseaux ;
Et les jeunes Zéphirs de leurs chaudes baleines,
Ont fondu l'écorce des eaux.*

6. Chaque Langue a des Métaphores particulières qui ne sont point en usage dans les autres Langues ; par exemple : les *Latins* disoient d'une Armée *dextrum & sinistrum cornu*, & nous disons *l'aile droite & l'aile gauche*.

Il est si vrai que chaque Langue a ses Métaphores propres & consacrées par l'usage, que si vous en changez les termes par les équivalens même qui en approchent le plus, vous vous rendez ridicule.

Un étranger, qui depuis devenu un de nos Citoyens, s'est rendu célèbre par ses Ouvrages, écrivant dans les premiers tems de son arrivée en *France* à son protecteur, lui disoit : *Monseigneur, vous avez pour moi des boyaux de père* ; il vouloit dire *des entrailles*.

On

On dit *mettre la lumière sous le boisseau*, pour dire cacher ses talens, les rendre inutiles: l'Auteur du Poëme de *la Madelaine*, ne devoit donc pas dire *mettre le flambeau sous le mui*.

Après l'examen des dix-neuf principaux, Tropes, l'Auteur prouve dans le Chapitre XX. qu'un mot peut être doublement figuré; il parle dans le XXI. de la subordination des Tropes, ou du rang qu'ils doivent tenir les uns à l'égard des autres, & de leurs caractères particuliers. Il s'agit dans le XXII. de quelques Tropes dont on n'avoit point parlé, & de la variété dans la dénomination des Tropes. Le dernier Chapitre de ce Livre montre que l'usage & l'abus des Tropes font de tous les tems & de toutes les Langues.

La troisième Partie de ce Traité a pour objet général les autres sens dans lesquels un même mot peut être employé dans le discours. On y parle des substantifs pris adjectivement, des adjectifs pris substantivement, des substantifs & des adjectifs pris adverbialement; du sens déterminé & du sens indéterminé; du sens actif, passif, & neutre; du sens absolu & du sens relatif; du sens collectif & du sens distributif; du sens équivoque & du sens louche; des jeux de mots & de la Paranomase; du sens composé & du sens divisé; du sens littéral & du sens spirituel, avec leurs divisions; du sens adapté que l'on donne par allusion; enfin du sens abstrait & du sens concenter. Tout cela est traité d'une manière aussi agréable qu'instructive.

Le

Le dernier Chapitre de ce Livre & de tout l'Ouvrage, est destiné à examiner; *s'il y a des mots synonymes?* L'Auteur, après avoir donné un précis de ce que Mr. l'Abbé Girard a dit là dessus, fait voir que la différence qui empêche l'exacte synonymie des mots, n'a pas moins lieu en *Latin* qu'en *François*. Ainsi, quoiqu'on dise *morem gerere*, on ne diroit pas *morem ferre*, ou *morem portare*, &c. Ceux qui se sont donnés la peine de traduire les Auteurs *Latins* en un autre *Latin*, en affectant d'éviter les termes dont ces Auteurs se sont servis, auroient pu s'épargner un travail qui gâte plus le goût qu'il n'apporte de lumière. Il en résulte une fécondité stérile, qui empêche de sentir la propriété des termes, leur énergie, & la finesse de la Langue.

Lucus veut dire un bois consacré à quelque Divinité; *Sylva* un bois en général. *Virgile* ne manque pas à cette distinction; mais le Traducteur *Latin* est obligé de s'écarter de l'exactitude de son original.

Ne quis sit lucus, quo se plus jactet Apollo.

Ainsi parle *Virgile*: voici comment on le traduit. *Ut nulla sit sylva, qua magis Apollo gloriatur.*

Nex, necis, vient de *necare*, & se dit d'une mort violente, au-lieu que *mors* signifie simplement la mort, la cessation de la vie. *Virgile* dit, parlant d'*Hercule*;

- - - *Necce Geryonis spoliisque superbus.*

Mais

Mais son Traducteur est obligé de mettre *mor-
te Geryonis.*

En voilà suffisamment pour montrer combien
ce Livre est intéressant pour tous ceux qui ai-
ment la belle Littérature.

ARTICLE X.

RÉPONSE d'un Ami de Mr. RACINE, à
celle de l'Auteur de la grande partie de
l'Article de ROUSSEAU, &c. (*)

Monfieur,

Vous avez deux talens merveilleux, celui
des mauvais procédés, & celui des vaines
sédies. Après avoir déployé tous les efforts
de votre art pour construire cet admirable Ar-
ticle de *Rousseau*, dont vous vous applaudissez
tant, après y avoir quéréllé & même outragé
Mr. *Racine* en un foule d'endroits, la réponse
de cet honnête homme quelque pleine de dou-
ceur & de modestie qu'elle soit, vous remet
aux champs, vous tombez sur lui avec une
nouvelle vigueur, & sans doute, après avoir
fini cette nouvelle charge, vous vous êtes bien
félicité de l'avoir accommodé de toutes pièces.
Cependant il ne vous en a pas coûté grand
chose. Vous n'avez fait que reprendre les ci-
ta-

(*) Voyez ci-dessus Tom. XV. Part. II, p. 248.
& suiv.

Tom. XV. Part. III.

Ee

224 . . . RÉPONSE D'UN AMI

tations des notes de votre Article, les reconduire & les repétasser, pour arriver de nouveau à votre conclusion, qui demeure tout aussi foible, tout aussi injuste, tout aussi passionnée, qu'elle l'étoit d'abord.

Croyez-moi, Monsieur, vous n'aurez jamais de votre côté, ni les rieurs, ni les honnêtes gens. Vous n'aurez pas les rieurs; car vous êtes trop fâché, vous montrez trop de fiel & d'acharnement. En vain dites-vous, que vous n'avez jamais rien eu à démêler avec *Roussseau*: vous le persuaderez difficilement, ou tout au plus consentira-t-on à vous regarder comme l'organe & l'instrument de quelque ennemi passionné, qui a guidé votre plume. Vous aurez encore moins les honnêtes gens pour vous; car vous avez beau vous tourner de tous les côtés, rapprocher & combiner tout ce qu'une étroite confidence ou de grandes amertumes de cœur, ont pu faire écrire à *Roussseau*, pour le mettre en contradiction avec lui-même, & le rendre le plus odieux des mortels, vous avez beau tremper votre plume dans la même encre dont fut écrite autrefois la *Crépi-nade*, ce n'est point ainsi qu'on attaque les vivans, & encore moins les morts; ce ne sont pas de misérables mortels qui ont droit d'en juger ainsi d'autres, & le Juge suprême ne traitera lui-même avec cet excès de sévérité que ceux qui en auront usé à l'égard de leurs semblables.

Que prétendez-vous de Monsieur *Racine*, que vous a-t-il fait, & pourquoi l'avoir accu-

TABLE

blé de cruels sarcasmes dans votre bel Article ? Au lieu de tirer vos flèches dans l'obscurité, montrez-vous au grand jour, & voyons qui vous êtes, pour parler ainsi d'un homme & à un homme qui mérite les égards & les respects de tous ceux qui ont des mœurs & des sentimens. Il a jugé charitablement de *Rousseau*, vous dites que c'est parce qu'il en a été loué : vous en jugez avec un excès de fureur qu'on peut nommer diabolique ; je dis que vous, ou ceux dont vous prenez le fait & cause, avez eu, ou cru avoir en *Rousseau*, un adversaire, qu'il vous paroît glorieux de poursuivre au delà du tombeau. Ces deux façons d'agir sont bien différentes ; & quand Mr. *Racine* auroit eu un peu de la foiblesse que vous lui attribuez, ce seroit un attribut de l'humanité, au lieu que vos dispositions sont marquées au coin de l'Enfer.

Vous détachez çà & là quelques expressions, & quelques assertions, auxquelles, en leur donnant le sens le plus rigoureux qu'elles puissent recevoir, vous apposez le sceau d'une réprobation décidée. Et d'où les tirez-vous ? de Lettres écrites avec la liberté dont on use en s'entretenant avec des Amis, qui savent bien à quoi s'en tenir, & qui n'éplanchent point aussi pointilleusement qu'un Ennemi, qui veut troubler des cendres qu'il déteste.

Vous voulez, par exemple, faire croire à Mr. *Racine* lui-même, que *Rousseau* ne le recherchoit que parce qu'il lui étoit utile pour rétablir sa réputation, & qu'il l'auroit traité

dès qu'il lui seroit devenu inutile: & pour le prouver, vous dites: „ Il vous en fait lui-même la confidence le 20. Février 1739. lorsqu'il vous écrivoit: *Il ne faut qu'un témoignage comme le vôtre, pour mettre ma réputation à couvert.*” Quoi! Rousseau malheureux & persécuté jusqu'au bout de sa carrière, ne pourra pas se réjouir d'avoir trouvé dans un Ami illustre & estimable, de quoi combattre les fausses imputations de ses ennemis! Et la déclaration de ses sentimens à cet égard, prouve formellement l'ingratitude dont il auroit payé cet Ami, si ce besoin de son témoignage avoit cessé d'exister. Quelle est donc cette façon de raisonner! Et que restera-t-il dans les vertus humaines qu'on ne puisse représenter sous l'idée des vices qui leur sont opposés, si de pareils motifs sont illégitimes, & suffisent pour la condamnation de ceux qui les avouent!

Rousseau avoit raison: l'amitié & le témoignage de Mr. Racine suffisoient, non seulement pendant sa vie, pour étayer sa réputation; mais il n'en faut pas davantage, encore aujourd'hui & après sa mort, pour confondre & couvrir de confusion, s'ils en étoient susceptibles, ceux qui écrivent dans le goût où votre Article de Rousseau est écrit. Vos hauteurs & vos tons offensans, Monsieur, ne servent qu'à vous rabaisser & à vous décréditer. Mais comment auriez-vous soutenu autrement une cause aussi désespérée que la vôtre?

Rousseau ne fut point un homme dont la vie ait été exemplaire; il a commis de grandes fautes,

tes, il mérite qu'on les lui reproche, & un Article qui n'auroit été que le Panegyrique de ce Poëte, n'auroit pas fait honneur au jugement de celui qui l'auroit dressé, quoiqu'il eût pu être à l'abri du reproche de passion, dont ne se disculpera jamais celui qui a fait de cet Article une Satyre perpétuelle & virulente. Voici le point de vue sous lequel il falloit envisager la chose. Un Ecrivain impartial auroit tenu la balance égale; il auroit rapporté le pour & le contre; *Roussseau* n'auroit pas été représenté comme le seul en faute, le seul coupable de noirceur & de méchanceté, dans tous les démêlés qu'il a eus; il n'auroit pas été taxé d'une hypocrisie scélérate dans toutes ses démarches, & même dans celles où il est le moins plausible de l'en taxer; on auroit vu vis-à-vis de lui des gens au prix desquels il n'étoit qu'un *Ecolier* en malice & en fourberie, qui, après avoir commencé par rechercher insidieusement sa bienveillance, ont vomé contre lui, sans s'en laisser pendant la plus longue suite d'années, tout ce que la bassesse a de plus vil; & la rage de plus odieux. *Roussseau* auroit beaucoup gagné à cette comparaison; & personne n'auroit murmuré en lisant un semblable Article; au-lieu qu'il n'y a eu qu'un cri contre celui du Dictionnaire.

C'est une manœuvre bien artificieuse que d'en rappeler aux Tribunaux, de vouloir intéresser leur honneur & leur autorité à flétrir encore *Roussseau*. On ne percera jamais le voile qui couvrit cette affaire dans le tems même où

L'Arrêt fut rendu; voilé que tant d'années écoulées depuis, n'ont fait qu'épaissir. On entrevoit seulement que *Rousseau*, qui dans tout le reste de sa vie ne paroit pas avoir trop bien su ce que c'étoit que conduire une affaire, a fait dans celle-ci par étourderie, ou si l'on veut par passion, quelque démarche suffisante pour donner à un Adversaire qu'il tenoit étroitement serré à la gorge, le tems de respirer, & la force de le saisir à son tour & de le terrasser. Les Epigrammes & les impiétés de *Rousseau*, lui avoient attiré quantité de puissans Ennemis; & quoique les Couplets ne fussent pas probablement de lui, c'est-à-dire, les derniers sur lesquels rouloit le Procès, on peut dire néanmoins que sa condamnation étoit un juste châtimement d'une conduite très-licentieuse; aussi à cet égard, il lui est arrivé souvent d'en convenir. Cela suffit pour faire voir que je n'ai aucune envie de lui faire plus de grace qu'il n'en mérite; mais je ne voudrois pas qu'il fût la proie d'une féroce vengeance.

On pourra redresser tout cela en tirant l'Article de *Rousseau* du Dictionnaire où il se trouve, & en le refondant avec bien d'autres matériaux qui doivent naturellement y entrer. Ce sera la dernière révision d'un Procès qui ne dure malheureusement que trop, pour l'honneur des Lettres.

Vous faites, Monsieur, une singulière menace à Mr. *Rapin*, en finissant votre Lettre, & elle achève bien de vous décêler. Parce qu'il n'a pu s'empêcher de sentir l'*Qdium poeticum*, qui saute

te aux yeux dans tout l'Article de *Rouffeur*, & qu'il a infinué une conjecture très-voisine de la démonstration, vous lui dites qu'il pourroit s'attirer des *Vers caustiques* de la part d'un Poëte qui en possède le talent au superlatif. Ah! Monsieur, croyez-moi, ce talent est bien émouffé; mais quand il seroit dans toute sa force, au-lieu d'être charitablement mortifié, comme vous dites que vous le seriez, que Mr. *Racine* en fut l'objet, vous devriez plutôt l'en féliciter. Il sera toujours glorieux d'être haï & déchiré par un homme qui n'a jamais trouvé au Ciel ni sur la Terre des objets qui lui parussent assez sacrés pour les respecter.

Adieu, Monsieur; il n'est pas juste que vous sachiez mon nom, puisque vous cachez le vôtre; mais je ne craindrai jamais de paraître, quand je croirai que cela sera nécessaire. En attendant, ce mot de *Juvenal* (*) ne sera pas déplacé:

*Nam cum magna malæ superest audacia causa,
Creditor a multis fiducia.*

à Paris le 20. Mai

1757.

(*) *Satyr. XIII. v. 109.*

ARTICLE XI.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

F R A N C E.

Paris.

A tout ce qui a paru coup sur coup au sujet de *Madame de Maintenon*, on peut joindre un volume de 350. pages in'duod. intitulé; *Loisirs de Madame de Maintenon*. Ce sont des conversations sur plusieurs matières utiles aux jeunes gens.

Mr. Barletti de St. Paul a donné un *Essai sur une introduction générale & raisonnée à l'étude des Langues, & particulièrement des François & Italien*. Ouvrage en trois Parties, dédié à Monseigneur le Dauphin, pour les Enfans de France.

Le titre suffit pour donner une idée de l'Ouvrage à la tête duquel il se trouve: *Dictionnaire gé-néalogique, héraldique, chronologique, & historique, contenant l'origine & l'état actuel des premières Maisons de France, des Maisons souveraines & principales de l'Europe; les noms des Provinces, Villes, Terres, &c. érigées en Principautés, Duchés, Marquisats, Vicomtés, & Baronnies; les Maisons éteintes, qui les ont possédées, celles qui par héritage, alliance, achat, ou donation de Souverain, les possèdent aujourd'hui, par Mr. D. L. C. D. B. 3 voll. in duodecimo, 1757.*

Le mérite de l'Auteur, Mr. l'Abbé de Sauvages, ne permet pas de douter de celui de l'Ouvrage, imprimé à Nîmes, chez Gaude, & qui se vend à Paris chez Goyllin, sous ce titre: *Dictionnaire Languedocien-François, ou choix des mots Languedociens*

NOUVELLES LITTÉRAIRES. 431

siens les plus difficiles à rendre en François, contenant un Recueil des principales fautes que commettent dans la diction & dans la prononciation Française, les habitans des Provinces Méridionales du Royaume, connus à Paris sous le nom de Gascons, avec un petit Traité de prononciation & de Prosodie Languedocienne: Ouvrage enrichi dans quelques-uns de ses Articles, de notes historiques & grammaticales, & d'observations de Physique & d'Histoire naturelle, par M. l'Abbé de S***.

Mademoiselle de Luffan vient de donner un Livre dont la lecture est très-attachante. C'est l'Histoire de la Révolution du Royaume de Naples; en quatre Parties. Jamais événement n'eut des circonstances plus extraordinaires; & elles sont ici parfaitement bien narrées.

La réception de Mr. Seguiér, Successeur de Mr. de Fontenelle, dans l'Académie Française, se fit le 31. de Mars dernier. Mr. le Duc de Nivernois répondit. Les deux Discours ont été fort applaudis. Il y avoit plus d'éloquence proprement dite dans celui de Mr. Seguiér, plus de discussion & d'analyse dans celui de Mr. de Nivernois; & cela convenoit: chacun a parlé, comme il devoit parler, l'un dans sa place de Récipiendaire; l'autre dans celle de Directeur. Mr. de Fontenelle n'a point été trop flatté dans aucun de ces Discours, sur-tout dans celui de Mr. de Nivernois. Des partisans zélés du défunt ont même trouvé, qu'il n'a pas été assez loué, ou assez défendu contre certains Critiques.

GRANDE-BRETAGNE.

Londres.

C'est aux Anglois qu'on est redevable de l'idée de recueillir en un Corps les principaux Voyages:

E e 5

ges:

432. NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ges: & l'exécution en a été fort applaudie du Public. Mais, comme l'Histoire générale des Voyages, ne laisse pas d'être d'une étendue & d'un prix qui ne convient pas à tout le monde, on en fait un fort bon Abrégé, qui ne peut manquer d'être favorablement reçu. Le premier a paru l'année passée in octavo, sous ce titre: *A New Universal History of Voyages and travels, collected from the most authentic Authors in all Languages, containing everything worthy Observations in the four quarters of the Globe, and including the lives and remarkable exploits, of the most eminent Admirals, Capitains, and Seamans, of all Nations.*

Le Public n'a pas été trompé à l'égard de la nouvelle pièce annoncée contre l'Ex-Jésuite Bower; elle est effectivement triomphante, & rien de mieux appliqué que ce mot de Terence qui en orne le frontispice, *Altum est illicet, peristi*, c'en est fait, te voilà perdu, sans ressource. En voici le titre: *A full confutation of all the facts advanced in Mr. Bower's three Defenses; c'est-à-dire, Réfutation complète de tous les faits avancés par Mr. Bower dans ses trois Défenses, dans laquelle on confirme les accusations dont on le charge, par une septième Lettre au Père Sheldon, par un certificat authentique venu d'Italie, & par plusieurs autres preuves convaincantes.* Par l'Auteur des six Lettres, & de Bower & Tillemont comparés, in octavo, prix 1 Sb. 6 sols. Morgan. On démontre dans cette Pièce la fausseté des faits allégués par Mr. Bower, d'une manière sans réplique. Un Notaire de l'Inquisition de Rome certifie solennellement qu'il n'a jamais été *Avocat Consultant* à Mocerate; ce qu'il dit de ses liaisons avec le feu Président Martin Folkes, est convaincu de mensonge, de même que ce qu'il rapporte touchant les annués de l'Eglise de St. Botolph, dont les Livres ou les *Actes*, lui donnent un démenti for-

formel; en un mot on y met dans le plus grand jour possible, l'authenticité de ses Lettres au Père Sheldon, & toutes ses impostures. Le coup est assommant; & ce malheureux terrassé s'est, dit-on, retiré à la Campagne, où nous le laisserons volontiers dans l'oubli où il semble vouloir s'enfouir lui-même.

Le fameux *Ecossais* dont la plume est si envenimée contre la Révélation, vient encore de lui livrer un nouvel assaut non moins violent, & tout aussi frivole que les précédens. Cet élégant Écrivain se pique de Philosophie, sous prétexte qu'il hait la Religion révélée, & qu'il fait faire quelques argumens spécieux & subtils contre les doctrines qu'elle renferme. Dans son idée tout homme qui ne croit rien, & qui combat hardiment tout ce que l'on respecte le plus, est un vrai Philosophe; car par ce beau nom, nos prétendus *Esprits forts* ne désignent que ceux qui pensent sur la Religion d'une manière libre de tout préjugé, c'est-à-dire, qui font profession ouverte de *Déisme*. Ils n'ont jamais étudié de Philosophie proprement ainsi nommée, témoin leurs pitoyables pétitions de principes, leurs fréquentes contradictions, leurs réticences infidèles, & leurs *sophismes* manifestes. Quiconque a lu *Collins*, par exemple, & *Balgingbroke*, ne peut qu'en être convaincu. Les Ouvrages de Mr. *Hume* plus artificieusement peut-être, ou plus ingénieusement écrits, ne sont ni plus *Philosophiques*, ni plus *solides*. Rien en particulier de plus faible, que sa nouvelle production contre la Religion, intitulée dans la Brochure qu'il vient de publier sous ce titre: *Four Dissertations. 1. The Natural History of Religion, &c. c. à d. Quatre Dissertations. 1. L'Histoire Naturelle de la Religion. 2. Sur les Passions. 3. De la Tragédie. 4. De la Règle du Goût*; par David Hume, in duod. pr. 3 Sh. Millar. La première oc-

434 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

cupe seule 117. pages sur les 240. qui forment tout le Volume. Mr. *Hume* s'efforce d'y donner à la Religion, une origine des plus avilissantes, en ne la faisant résulter que des terreurs, des vaines espérances, des opinions erronées, des besoins, des infortunes de la multitude & du commun des hommes; confondant ainsi la Religion avec la Superstition, & supposant par-tout, qu'il n'existe point de véritable Religion. Cette façon de raisonner, fait elle honneur à la Logique de Mr. *Hume*? S'il avoit réellement étudié une bonne Philosophie, ignoreroit-il que pour triompher dans une dispute de cette nature, il auroit dû prouver avant toute chose, que la Révélation est une chimère, qu'elle est fautive, que les preuves que les Chrétiens en allèguent, sont dénuées de tout fondement; car enfin, rendre raison par les vices & les passions des hommes, de l'existence des superstitions & des abus Religieux, ce n'est point assigner la Source des Vérités & des préceptes sublimes de la Révélation; qui existent également dans le monde. Rien de plus aisé que de montrer, comment les passions ont enfanté la Superstition; mais il est impossible d'expliquer, sans recourir à une révélation formelle, l'origine des Religions Judéique & Chrétienne. La seconde Dissertation de Mr. *Hume* qui roule sur les Passions, n'est pas même aussi bonne que la première, qui ne l'est guères. Il les réduit toutes à un pur Mécanisme, & ne le prouve point. La Dissertation suivante sur la Tragédie, se borne à des recherches assez sèches, sur la cause du plaisir que l'on ressent à la représentation des événemens les plus tragiques. Mr. *Hume* prétend avec Mr. de Fontenelle, que dans le tems que nous pleurons les malheurs du Héros qui nous intéresse, nous nous en consolons tout bas dans l'idée que ce n'est qu'une fiction; & il ajoute que ce qui contribue encore à ce plaisir, c'est la

beau.

beauté des sentimens, & les graces de l'expression. Enfin sa Dissertation sur le *Gout* n'est ni plus neuve ni plus intéressante que les trois autres; elle ne nous apprend point quelle en est la véritable règle. Au reste il dédie ce Livre à un *Ecclésiastique*, nommé *Hume*, comme lui, son *Ami*, son *Compatriote*, & l'*Auteur* d'une nouvelle *Tragédie*, intitulée *Douglas*; pièce que Mr. David *Hume* élève au-dessus de toutes celles qui ont jamais paru sur quelque Théâtre que ce soit, & en particulier au-dessus de la *Méropé* de *Maffei*, & de celle de *Voltaire*. Mais cet éloge que tout *London* & tout *Lecteur* intelligent refuse comme outré & insoutenable, est-il bien digne d'un homme qui se pique d'un Jugement exquis, & d'une impartialité extrême? Je ne fais; mais ce que je fais bien, c'est qu'il ne dépare point un *Philosophe* tel que Mr. *Hume*.

Un autre *Ecoffois*, dont la réputation n'est pas moins bien établie, quoique dans un genre différent, vient de publier une *Dissertation* curieuse sur un mal de gorge avec ulcère & contagieux, qui emporta beaucoup de monde à *Plymouth* en 1752. en voici le titre: *A Dissertation on the malignant ulcerous sore throat*, by John *Huxham*, M. D. Fellow of the Royal College of Physicians at *Edimburgh*, and of the Royal Society at *London*, in octavo. pr. 1. *Sh. Hinton*. Mr. *Huxham* est un savant Médecin à qui sa Profession est redevable de quantité d'Ouvrages excellens. Il traite dans celui-ci du même mal, sur lequel un autre habile Médecin, Mr. *Fotherill*, avoit déjà donné il y a quelques années (en 1748) un fort bon *Traité*; mais comme les symptômes de cette maladie varient beaucoup, on ne sauroit à-voit trop d'observations sur un sujet de cette importance. Mr. *Huxham* a pour méthode dans cette occasion, d'éviter la saignée autant qu'il est possible.

436 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

L'Ouvrage *posthume* d'un autre *Enfant d'Esculape*, non moins fameux pendant sa vie que ceux dont nous venons de parler, ne répond nullement à sa réputation; & ses *manes* doivent savoir peu de gré au Docteur *Templeman* d'en avoir fait la publication sous ce titre: *Select cases and Consultations in Physic*, c. à d. *Consultations, & Cas choisis de Médecine*, par feu Mr. *Jean Woodward*, ci-devant excellent Médecin, Professeur au Collège de *Gresham*, & Membre du Collège des Médecins, & de la Société Royale, in octavo, pr. 5 Sh. *Davis*. En 1718. il publia son *State of Physic*, c. à d. *Etat de la Médecine*, pour réfuter la Méthode du Docteur *Friend*, touchant la Saignée dans la petite Vérole. Il y ménageoit cependant davantage ce grand homme que Mr. *Mead*, qu'il y traitoit indignement. C'étoit un vrai Original que ce Mr. *Woodward*. Toute la Science se réduisoit à l'Histoire Naturelle, & en particulier aux *Fossiles*. Dans son *Etat de la Médecine*, il fait non seulement dépendre toutes les *passions*, mais même la *Pensée*, de la bile de l'*Estomac*. Dans celui-ci il ne s'occupe que d'excréments, de matières putrides, de flegmes, & de vaines semblables, dont il fait l'énumération du monde la plus détaillée, & la plus dégoûtante.

Un de ses Confrères, homme d'un mérite fort supérieur, vient de nous donner une Apologie de l'*Inoculation*, que bien des gens même ici regardent encore de mauvais œil. En voici le titre: *A Letter from a Physician in Town to a Friend in the Country*, c. à d. *Lettre d'un Médecin de la Ville à un de ses Amis de la Campagne sur l'Inoculation*; où l'on examine les raisons qui en conseillent la pratique, on les confirme, & l'on en prouve la conformité avec nos devoirs envers Dieu, & envers la Société; in octavo, pr. 1 Sh. *Meadows*. Mr. *Daniel Cox* y rapporte d'abord succinctement la manière dont l'*Inoculation* s'est

s'est introduite ; il en compare ensuite les brillans succès, avec les accidens de la petite Verole ordinaire ; & il recherche enfin, quelles sont les causes naturelles de ces succès. Mais il insiste sur tout, sur les argumens qui en justifient la pratique, par rapport à la Religion & au bien public ; & il s'autorise en particulier sur cet article des raisonnemens si plausibles de Mr. de la Condamine.

The Principles of Agriculture and Vegetation, in octavo, pr. 3 Sh. Hamilton, sont encore la production d'un Médecin, savoir de Mr. François Home, Membre du Collège Royal des Médecins d'Edimbourg. Le Public lui étoit déjà redevable d'un fort bon Traité sur le blanchissage de la Dile, publié l'année dernière sous ce titre : *Experiments on Bleaching*, in octavo, pr. 4 Sh. Kirsaid, & dans lequel il fait un grand usage de ses connoissances distillées en fait de Chymie. L'Ouvrage présent est celui que la Société des Arts & des Manufactures d'Edimbourg a couronné depuis peu. La Chymie y joue encore un grand rôle ; Mr. Home y expliquant & y analysant on Matée, la nature des terres & des eaux, par quantité d'Expériences relatives à l'Agriculture & à la végétation.

Les Partisans des sombres Méditations sur la Nuit du célèbre Mr. Hervey, ont l'obligation à la Muse de Mr. Newcomb de les posséder maintenant ornées de toutes les graces de la Poésie. Rivington vient de les publier sous le titre suivant ; *Mr. Hervey's Contemplations on the Night, done into blank verse, after the manner of Dr. Young ; by A. Newcomb, M. A.* in octavo, pr. 1 Sh. 6 sols. Ce Poète fait beaucoup valoir son triste Original. Il en anime les descriptions, il en abrège les froids détails, il en supprime les plâtres ; & il en transforme les expressions souvent peu élégantes en tours nobles & harmonieux. Le Public en géneral

ral n'est plus fort enthousiasmé, des mélancoliques productions de Mrs. Young & Hervey. La nouveauté & la singularité en faisoient le principal mérite. Peu-à-peu on a ouvert les yeux; on en a pesé les pensées à la balance de la vérité & de la justesse; & l'on a rougi d'avoir prodigué son admiration, à des réflexions, où il y a souvent si peu de l'une & de l'autre.

Mr. Whitehead, célèbre par ses Tragédies de *Créuse*, & du *Père Romain*, ou des *Horaces*, vient d'ajouter un nouveau lustre à ses talens poétiques par les pièces suivantes: *Elegies, with an Ode to the Tiber, written abroad*; c. à d. *Elégies, & Ode au Tibre, composées pendant un Voyage dans les pays étrangers*, par Guillaume Whitehead, Greffier, & Secrétaire de l'Ordre du Bain; in quarto, pr. à Sh. Dodfley. Ces productions sont dédiées à deux jeunes Seigneurs, Mylord Vicomte Killers, & Mylord Vicomte Newbham, avec qui Mr. Whitehead a fait un tour en Italie. Cette Collection ne renferme que trois *Elégies*. La première fut composée en 1754. dans le Couvent de Haut Killers en Champagne; & elle tourne élégamment, en ridicule les austérités de l'Ordre Monachal. La seconde roule sur le *Mausolée d'Auguste*, devenu actuellement le Jardin du Marquis de Corvi, à Rome, où le Poète se trouvoit en 1756. La troisième qui est adressée à Mylord Newbham en particulier, est remplie de belles réflexions, & de nobles sentimens: Quant à l'*Ode au Tibre*, notre ingénieux Poète la composa en 1755, dans un accès d'enthousiasme que lui inspira son entrée dans la Campagne de Rome, à Orvico. Cette petite pièce est pleine de feu, & de pensées brillantes.

Le Théâtre nous a donné cet hyver, une nouvelle Comédie, qui a eu beaucoup de succès. Elle a pour titre *The Author*, & elle n'a que deux Actes. Mr. Fo-

Foote dont les talens pour le genre comique sont connus depuis longtems, en est l'Auteur. On a déjà de lui l'*Anglois de retour de Paris*, le *Goût*, & quelques autres *Farces*. On lui a reproché de n'être guères *Original* dans toutes ses pièces, & d'avoir emprunté leurs principaux *Caractères* de côté & d'autre. Il est vrai que Mr. *Foote* excelle principalement dans l'*imitation*, & qu'il y a peu de *Mimes* & de *Pantomimes* modernes qui le surpassent. Dans la Comédie de l'*Auteur*, le Personnage de *Cadwallader* qui est peint d'après nature, & que toute la Ville a d'abord reconnu, est extrêmement plaisant & comique. Cependant ce n'est pas lui qui donne le nom à la Pièce; & elle n'est pas même destinée à ridiculiser un *Auteur*, en qualité d'*Auteur*. Celui que l'on désigne ici par cette épithète, est un jeune homme, qui se met à composer des Livres pour subsister pendant un certain espace de tems, au bout duquel il rentre dans une situation avantageuse. Mais tout le ridicule tombe sur les *Libraires*, que Mr. *Foote* joue admirablement bien. Voici un trait qu'il met dans la bouche d'un pauvre *Poëte*. „ *Virgile* avoit pour Pa-
 „ tron, un *Pollion*; *Horace*, un *Mécène*; & *Martial*
 „ un *Pline*; pour moi je n'ai pour Protecteurs
 „ que *Titre-page*, mon *Editeur*; *Vamp*, mon *Librai-*
 „ *re*, & *Index* mon *Imprimeur*: nobles, illustres
 „ *Triumvirs*, comme vous voyez, Monsieur; & le
 „ croiriez vous, ces misérables sont aussi *absolus*,
 „ aussi *Tyrans*, que l'ont jamais été les fameux
 „ *Romains* décorés de ce titre. ”

La *Tragédie* de *Douglas*, dont nous avons parlé ci-dessus, n'a pas eu sur notre *Théâtre* le même succès que sur celui d'*Edimbourg*. Les *Ecos-*
sois prévenus en faveur d'une pièce composée par un de leurs *Compatriotes*, l'ont applaudie, & vantée avec excès. Ici l'on en a jugé avec plus d'impar-

rialité; & tout en y reconnoissant de grandes beautés, on n'a pas laissé d'y appercevoir plusieurs défauts. Elle renferme peu de caractères bien soutenus; l'intérêt en est languissant, & le dénouement se laisse deviner trop tôt. Ce qu'il y a de mieux dans cette pièce, ce sont les sentimens & la poésie, qui cependant n'est pas tout-à-fait exemte de critique. L'Auteur qui est un Ecclésiastique Presbytérien, & qui n'a pas craint de mettre son nom à une Pièce de Théâtre, ni même d'y assister à sa représentation, dans un País où les Théologiens sont encore presque aussi scrupuleux que ceux de certaines Provinces voisines, a eu la mortification de se voir citer au Synode d'Edimbourg, & d'y essuyer une verte censure; punition qui a aussi été infligée à tous les autres Ecclésiastiques, qui à son imitation, se sont trouvés à ce spectacle. Une sévérité de ce genre peut paroître louable aux yeux des bonnes âmes; qui ne connoissent le Théâtre que par les descriptions finistres qu'on leur en a faites, & qui n'y ont jamais assisté en personne. Mais franchement dans un siècle tel que le nôtre, & surtout à l'égard d'une Tragédie de la nature de celle-ci, où tout respire la vertu & les bonnes mœurs, la démarche du Synode d'Edimbourg ne peut être regardée par le Public, que comme déplacée, & tant soit peu bigote. Cette Pièce se trouve chez Millar, in 8 Mo. pr. 1 Sh. 6 sols.

On a publié ici depuis peu la Relation suivante du Siège du Port St. Philippe à Minorque. *A Faithful and authentic account of the Siege and Surrender of St. Philip's Port in the Island of Minorca; in octavo, pr. 1 Sh 1 Crowder.* S'il en faut croire ce Journal qui paroît fait sur les lieux, & par quelque Officier de la Garnison, cette Place auroit pu se défendre encore quelque tems; puisque le nombre de ses Soldats tués, blessés, ou prisonniers, ne se mon-

toit

soit qu'à cent trente, & que le Corps de la Place n'avoit point encore été endommagé, lorsqu'elle se rendit. Ce qu'il y a de certain, c'est que toute cette Campagne que Messieurs les Jésuites de France savent si bien faire chanter par leurs Ecoliers, & que les Poètes & les Ecrivains périodiques de cette Nation, ne se lassent point d'exalter si hautement; ce qu'il y a de certain, dis-je, c'est que ces Triumphe ne sont nullement, dûs aux Exploits, ni à la Supériorité de valeur de leurs Armées, mais uniquement à l'incapacité & à la négligence de quelques-uns de nos Chefs; & qu'ainsi il y a bien plus de bonheur que de mérite, dans les succès dont ils se glorifient. C'est toujours un mauvais signe, que d'être réduit à se louer soi-même.

Il a pris fantaisie à un Etudiant d'Oxford de faire une nouvelle Version, en Anglois, & en Vers, du Paradis perdu de Milton. Il prétend que ce Poème si fameux a besoin de correction, quant à la mesure & à la versification, & qu'il renferme bien des obscurités qui demandent d'être éclaircies, & des fautes qui exigent d'être redressées. Mais le succès a répondu à une entreprise aussi absurde. Rien n'est plus pitoyable que cette prétendue réforme de Milton. Quoi-qu'il en soit, en voici le titre pour les Curieux. *A new Version of the Paradise lost, or Milton paraphrased*; c'est-à-dire, Nouvelle Version du Paradis perdu, ou Paraphrase de Milton, dans laquelle la mesure & la Versification sont corrigées & mises en harmonie, les obscurités dissipées, & les fautes qu'Addison & d'autres Ecrivains lui ont reprochées, sont corrigées; avec des Notes sur le texte original, où l'on montre combien cette Version est raisonnable & bien fondée; in octavo, pr. 1 Sh. Baldwin.

Nous sommes inondés d'Ecrits politiques de toute espèce. Chacun veut dire son avis sur les circonstances critiques où se trouve l'Europe en gé-

néral, & ce pais-ci en particulier. La plupart de ceux qui mettent la main à la plume sur ces sortes de matières, puisent les sujets de leurs réflexions dans les Gazettes; par là on peut juger du mérite de leurs Ouvrages; ainsi l'on ne s'attendra pas seulement à en voir ici les titres. Nous donnerons cependant ceux de deux brochures qui viennent de paroître sur la *Milice Nationale*, qui est actuellement ici la question à la mode. L'une de ces Pièces est intitulée; *Courtes & sérieuses Raisons en faveur de la Milice Nationale*: c'est un badinage, où l'on tourne fort ingénieusement en ridicule le système de la Milice. L'autre en est la réfutation, sous le titre de; *Réflexions modérées sur les Courtes & sérieuses Raisons*, &c. Son Auteur se propose de faire voir qu'il est plus aisé de dire un bon mot, que de donner un conseil salutaire. La gravité qui règne dans tout son Ouvrage, fait un amusant contraste avec le stile badin de celui qu'il réfute. Ces deux Auteurs divertiront le public, chacun à sa façon, mais, ne feront changer d'idée à personne.

Le Libraire *Hinton* vient d'imprimer: *Mémoires de Frederic III. Roi de Prusse, &c. avec toutes les Pièces justificatives, Réponses, &c. qui ont été publiées par ordre de ce Prince, pour justifier sa conduite.* On y a ajouté un Appendix, qui contient un détail circonstancié de la Constitution de l'Empire Germanique, & de la Religion, des Forces, & des Revenus des différens Electeurs & Princes qui le composent. On y trouve aussi une Carte nouvelle & exacte de la Saxe, du Brandebourg, de la Silésie & de la Bohême. Voilà un titre qui promet beaucoup; mais l'entreprisse est grande; le Monarque dont on donne ici les Mémoires, n'est pas un de ces Princes, dont chacun puisse écrire l'Histoire. Les actions éclatantes par lesquelles le Roi de Prusse s'est fait

con-

NOUVELLES LITTÉRAIRES. 443

connoître si glorieusement dans toute l'Europe, demandent un Ecrivain du premier ordre, & non pas un simple compilateur de Gazettes, tel qu'est l'Auteur de cet Ouvrage.

On vient de publier *A select Collection, &c.* c'est-à-dire, *Collection choisie des Pseaumes de David, imités ou paraphrasés par les meilleurs Poètes Anglois, savoir, Addison, Blacklock, Barton, Daniel, John Denham, le Dr. Gibbs, le Roi Jacques I., Leopor, Milton, Mr. Marters, Mr. Rowe, Philippe Sidney, le Dr. Trapp, Mr. Tollet, le Dr. Woodford, & divers autres: avec quelques Traductions originales, qui n'ont point encore été imprimées.* On y a ajouté un Appendix de quelques Cantiques & Psaumes sacrés, qui ne se trouvent dans aucune autre collection. L'Editeur de cette Collection, qui a gardé l'incognito, y a inséré plusieurs des meilleures Versions des Pseaumes que l'on eut en Anglois, mais il y en a mis aussi quelques-unes qui défigurent l'Ouvrage; & il recommande humblement le tout au bon accueil du Public, dans une assez misérable Préface qu'il a mise à la tête de son livre.

La Secte des Moraviens fait des progrès en Angleterre, comme ailleurs. Mr. Watson a entrepris l'examen de leurs Hymnes; & il a été choqué d'y trouver un grand nombre de passages destitués de tout sens, ou qui renferment des propositions peu édifiantes, & quelques fois même blasphématoires. C'est ce qu'il a exposé avec beaucoup de modestie dans une Lettre qu'il a fait imprimer sous ce titre: *Lettre au Clergé de l'Eglise connue sous le nom de UNITAS FRATRUM, ou des Moraviens, touchant le Recueil singulier des Hymnes dont ils se servent dans leurs Assemblées; où l'on fait voir l'incompatibilité & l'absurdité de plusieurs passages qui se trouvent dans ce Livre: par J. WATSON, &c.*

Il n'est guères de question plus embarrassante

444 NOUVELLES LITTÉRAIRES

dans toute l'étendue de la Théologie & de la Philosophie, que celle qui roule sur l'origine du Mal. Cet Univers est sans contredit l'Ouvrage d'un Etre souverainement bon, & qui veut le bonheur de toutes ses Créatures. Mais comment concilier cela avec tous les Maux auxquels la Nature humaine est exposée? Quand nous considérons les ravages que cause l'ambition sans bornes de quelques hommes; les tristes suites de la guerre; les désolations occasionnées par des tempêtes, des tremblemens & des inondations; les misères sans nombre que produit l'oppression tyrannique tant civile qu'ecclésiastique, & celles qui tirent leur source de l'orgueil, de l'avarice, de la méchanceté & de l'envie; enfin quand nous réfléchissons sur tous les dérangemens tant du Corps que de l'Ame, qui font partie de cette nombreuse liste de Maux, auxquels l'humanité est sujette, nous sommes naturellement portés à demander comment tous ces desordres peuvent arriver dans un Monde, qui est gouverné par un Etre dont la sagesse, le pouvoir & la bonté sont sans bornes? C'est à répondre à cette question, qu'est destiné l'Ouvrage intitulé: *Afree Enquiry, &c.* c'est-à-dire, *Recherches libres sur la nature & l'origine du Mal. En six Lettres*, à . . . L'Auteur traite ce sujet assez différemment de ceux qui l'ont précédé dans la même carrière. Il croit que la production du bien, sans mélange d'aucun Mal, est une de ces choses impossibles même à une Puissance infinie. Il soutient que tous les Maux doivent leur existence uniquement à la seule nécessité de leur nature propre, & par-là il n'entend autre chose si non, que ces Maux n'auroient pu être évités sans la perte d'un plus grand bien, ou sans l'introduction de Maux encore beaucoup plus grands. Suivant lui, plusieurs Maux s'introduiront toujours inmanquablement par les
ré-

relations & les circonstances naturelles où se trouvent les Etres créés dans le Système le plus parfait de tous, même malgré la volonté du Créateur suprême ; & cela parce qu'ils ne sauroient être exclus, sans qu'il en résultât des choses contradictoires ; or comme ces choses ne sont l'objet d'aucun pouvoir quel qu'il soit, on ne diminue en rien la puissance de Dieu, en affirmant qu'il ne peut pas les effectuer.

Pour établir son sentiment, l'Auteur dans la première lettre, après avoir démontré l'importance des Recherches qu'il s'est proposé de faire, expose en abrégé ce qu'ont dit les Philosophes tant anciens que modernes sur l'origine du Mal ; & comme il n'approuve point leurs idées là dessus, il explique les siennes. Mais pour procéder en cela avec plus d'ordre & de clarté, il rapporte les Maux à différens chefs, qui sont le Mal d'imperfection, le Mal physique, le Mal moral, le Mal politique, & le Mal de Religion.

La seconde Lettre roule sur les Maux d'imperfection, qui sont moins de véritables Maux, que l'absence d'un certain bien. Ainsi cet article ne demande pas une longue discussion. Si Dieu n'avoit créé que des Etres de l'ordre le plus parfait, tous les autres ordres inférieurs auroient été vuides, & le nombre des créatures capables de bonheur, beaucoup moindre. Un Peintre qui au lieu de faire un tableau, ombré & nuancé de différentes couleurs, couvrirait sa toile de la plus belle des couleurs, passerait-il pour fort habile ?

Les Maux physiques ou naturels, sont le sujet de la troisième Lettre. Par ces Maux, l'Auteur entend uniquement ceux que souffrent les Etres qui ont du sentiment ; car les tempêtes, les inondations, les temblemens de terre, & autres d'ordres semblables, ne sont des Maux qu'autant

que ces Êtres en sont affectés. Pourquoi les Hommes, créés par un Dieu, qui ne veut que leur bonheur, sont-ils sujets à des Maux aussi réels que ceux-là ? C'est parce qu'ils sont des Hommes, c'est-à-dire, des Êtres imparfaits, qui par leur nature, doivent passer par toutes ces misères, pour parvenir au degré de bonheur dont ils sont susceptibles. Si Dieu les en avoit exemptés, ils n'auroient plus été des Hommes, mais des Intelligences d'un ordre différent.

Dans la quatrième Lettre, l'Auteur examine une question plus épineuse encore ; c'est celle de l'origine du Mal moral. Pour en rendre raison, il a recours à son principe ; c'est que Dieu n'auroit pu l'exclure du Monde, sans le priver d'un plus grand bien. Qui oseroit nier que la punition que quelques Êtres s'attirent en faisant ce qui est Mal, ne soit pas une cause qui contribue au bonheur d'un plus grand nombre d'autres ? Mais si le vice est une suite de la nature des choses, à laquelle l'homme ne sauroit se soustraire, pourquoi est-il suivi de la punition ? L'homme est-il coupable ? Oui, répond notre Auteur ; car la nécessité qui a lieu ici, ne regarde que Dieu. S'il trouve à propos de faire servir les vices des Hommes au plus grand bien de l'Univers, ceux-ci n'en sont pas moins coupables. On sent bien qu'il seroit aisé de faire sur ceci des difficultés, que l'on auroit peine à résoudre.

Dans la cinquième Lettre, l'Auteur traite des Maux politiques, par lesquels il entend toutes ces calamités qui sont les suites de l'oppression, de la tyrannie, de la corruption & de la guerre. Elles ne pouvoient être bannies du Monde sans une altération totale de la nature humaine ; pour le prouver, on examine la nature & l'origine du gouvernement en général, & ensuite la suite des divers

NOUVELLES LITTÉRAIRES. 447

vers gouvernemens particuliers. Quant au gouvernement en général; il n'est pas étonnant qu'il soit une source si féconde en Maux, puisqu'il est exercé par des hommes imparfaits & méchans, sur d'autres qui ne le sont pas moins. Pour les gouvernemens particuliers, l'Auteur n'approuve point le sentiment de ceux qui en dérivent l'origine du pouvoir des Patriarches, du droit divin des Princes, ou du choix libre des Peuples; ce sont au contraire des productions de l'intérêt particulier & de l'ambition: il n'est pas étonnant qu'ils se ressentent d'une telle origine.

Dans la sixième Lettre il s'agit des Maux de religion, par lesquels il faut entendre non seulement toutes les absurdités dans lesquelles les hommes sont tombés sous le nom de Religion; mais encore toutes les persécutions & les massacres qu'un zèle fanatique a opérés. Ces Maux ne tirent point leur source d'un défaut de bonté en Dieu, mais de l'imperfection des hommes, & de l'impossibilité qu'il y a de leur donner une Religion parfaite. Pour la leur donner telle, Dieu ne sauroit employer que deux moyens; l'un consiste à la leur faire trouver par le secours de la raison qu'il leur a accordée; mais qui ne voit qu'on ne peut attendre de là, rien de parfait? L'autre est une révélation immédiate de la part de la Divinité; mais quoique Dieu pût bien enseigner à l'homme une Religion parfaite, celui-ci n'est pas plus capable de la recevoir, qu'une huître n'est en état d'apprendre la Musique. Celle que Dieu lui a révélée, est aussi parfaite que la nature pouvoit le comporter, & s'il l'a défigurée à plusieurs égards, Dieu n'a pu y remédier, sans changer entièrement la nature des choses.

Tel est le plan de cet Ouvrage; tels sont les Principes sur lesquels il est fondé. On y trouve

448 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

des pensées originales, mais quelques fois trop hardies; il nous paroît que si la clé que l'Auteur prétend pouvoir résoudre toutes les difficultés, est la véritable, l'application dans les détails n'en est pas toujours jûte; mais cela n'empêche pas qu'on ne tire beaucoup d'utilité de la lecture de son Livre.

A L L E M A G N E.

Ulm.

Ceux qui enseignent le Droit Canon suivant les principes de l'Eglise Romaine, trouveront un nouveau guide dans l'Auteur qui vient de faire imprimer chez le Libraire Gaum, en deux Tomes in quarto, faisant ensemble sept alphabets: *Elementa Juris Canonici Veteris & Moderni*, Auctore D. Fab-
sebio Amort, Canonico Regulari Pollingano, Em.
Card. Lercari, nec non Ser. ac Rev. Episc. Augusta-
ni, &c. Theologo.

Jena.

Le succès d'un Ouvrage intitulé *Biblia Ebraea Analytica*, qui a paru en 1752. a engagé l'Auteur à donner dans le même genre: *Bibliorum Analyti-
corum Pars Chaldaica, completam vocum omnium in
Chaldaismo Biblico toto obviatorum, analyfin grammati-
câ secundum principia C. Danzîi institutam, cum no-
tis idiotismis & accentibus exacte conveniente versio-
ne, exhibens, præmissa Introductione Historico-Cri-
tica ad Chaldaismum Biblicum*, Auctore Joann. Frid.
Hirt. 1 alph. & 1 feuille, in octavo.

Berlin.

Le Tome XI. des Mémoires de l'Académie Ro-
yale vient de paroître.

H O L-

NOUVELLES LITTÉRAIRES. 449

H O L L A N D E.

Leide.

*LETTRÉ aux Auteurs de la Bibliothèque impar-
tiale, par l'Auteur du Mémoire contenu dans ladite
Bibliothèque.*

MESSIEURS,

On a proposé dans les Mémoires de l'Académie Royale de *Petersbourg*, Ann. 1746. *Tom. II. p. 76.* le nombre 2199023255551. comme un nombre douteux. Quelques Savans ont décidé que c'est un nombre composé, mais sans en donner de preuve. D'autres, avec aussi peu de fondement que les premiers, l'ont rangé parmi les nombres premiers. J'ai voulu éclaircir ce doute, en examinant le susdit nombre par les règles de ma méthode, que j'ai indiquées dans les trois Extraits publiés dans les Tomes III. IV. & V. du *Journal Britannique*. J'ai trouvé avec assez peu de travail, vu la grandeur du nombre, que c'est un nombre composé, qui a ces deux Diviseurs 13367. & 164511353. Je me suis assuré fort aisément par la même Méthode, que ceux-ci sont deux nombres premiers. On peut voir par cet exemple jusqu'où cette Méthode peut s'étendre. Je pourrois montrer les Calculs que j'ai faits pour cet examen. Mais ils occuperoient ici trop de place, & je serois obligé de parler un langage qui seroit entendu difficilement, à moins que d'être bien au fait de mes Principes. Peut-être cet avis fera-t-il plaisir à quelques Savans, qui n'ont pas dédaigné de rechercher les Propriétés des nombres. Si vous voulez l'insérer dans votre Bibliothèque, vous obligerez votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

P. MATY.

Londres le 8. Juin 1757.

AVER-

DES NOUVELLES LITTÉRAIRES

AVERTISSEMENT.

L'Amour de la vérité nous oblige d'avertir le Public, que deux célèbres Professeurs, l'un à *Leide*, l'autre à *la Haye*, n'ont eu aucune part en quelque manière que ce soit, dans ces Ecrits Politico-polémiques qui ont paru pendant le cours de cette année, & spécialement dans ceux qui portent les titres d'*Egt Character; Colloquium; Zugt; Paranesis ad Belgas; Aanhangzel op de Irymoedige Aanmerkingen*, &c. Par cette déclaration, conforme à la plus exacte vérité, on ne prétend pas de porter aucun préjudice aux véritables Auteurs de ces Ecrits: C'est à eux de se faire estimer en instruisant le Public, & en observant les égards que les gens de bien & d'honneur se doivent réciproquement; car pour les *La F... gue*, les *P. B. . . .* & autres de cette espèce, qui ont eu l'impudence de débiter sur ce sujet des faussetés notoires, ils ne méritent pas qu'on fasse aucune mention d'eux, que pour avertir le Public de se tenir en garde contre leurs impostures.

TABLE DES ARTICLES.

- I. DE LA MANOEUVRE des VAISSEAUX, par
Mr. BOUGUER. *Second Extrait.* Pag. 313
- II. ENCYCLOPEDIE. *Second Extrait.* 329
- III. ANNALES ROMAINES. 340
- IV. DISSERTATIONS *Hist. Pol. & Litt.* par
le Comte OCTAVIEN DE GUASCO. 351
- V. POLIERGIE, ou *Mélanges de Littérature &
Poésies*, par Mr. de V***. 373
- VI. SUPPLEMENT au premier Livre de la se-
conde partie de la CREDIBILITE de l'Hi-
stoire EVANGELIQUE, par NATHA-
NAEL LARDNER. Vol. I. 386
- VII. CONSIDERATIONS sur la REFORMA-
TION de la JUSTICE dans les États d'AL-
LEMAGNE. 399
- VIII. DISSERTATION où l'on prouve que les A-
PÔTRES n'ont pas CRU, comme on les en ac-
cuse, que le JUGEMENT & la FIN DU
MONDE étoient PROCHES. 403
- IX. TRAITE' des TROPES, par Mr. DU MAR-
SAIS. 410
- X. REPONSE d'un AMI de Mr. RACINE à
celle de l'AUTEUR de la grande partie de
l'Article de ROUSSEAU. 423
- XI. NOUVELLES LITTERAIRES. 430

T A B L E

D E S M A T I E R E S.

A.	B.
* <i>Abbrégé de l'Histoire</i>	* <i>Barletti.</i> Introd. gé-
gén. des Voyages.	nér. à l'étude des
<i>Pag.</i> 432	langues. 430
* <i>Academia Palermitana.</i>	Bibliothèque Ita-
276	lique. 291
<i>Adam Fitz-Adam, le Mon-</i>	* <i>Baumgarten.</i> Biogra-
de. 312	phie Britannique. 163
* <i>Albinus (Mr. B. S.) Ob-</i>	* <i>Beckford.</i> L'Avertisseur.
serv. Acad. 19. 1a mé-	279
de rhode 20. 38. Aréjette	<i>Boccage.</i> (Mad. du) La
le liquide nerveux. 36	Colombiade. 233
* <i>Alphon. Dissert. sur l'au-</i>	<i>Boehm.</i> Dissert. sur Maxi-
de chaux. 1062	milien-I. 182
* <i>Amort.</i> Elementa juris	<i>Boindin.</i> Mémoire pour
canon. 448	Rouffeu. 286
<i>Annales romaines, Extrait</i>	<i>Boscovich & Le Maire.</i>
de cet ouvrage 340	Noyage littéraire. 3
<i>Abbate de Rome, mis</i>	* <i>Bouclier.</i> (Le) 156
de l'Ante 342. politique	<i>Bouguer.</i> Manœuvre des
Romulus 343. humeur	Vaisseaux. 171
<i>Capacité de Numa 345.</i>	* <i>Bower & Tillemont</i>
<i>vie de Jules César 347.</i>	confrontés. 277
<i>Gratitude de Mr. Brunet.</i>	* <i>Bower.</i> Réponse à un
349. portrait de César.	Libelle. <i>ibid.</i>
350	* <i>Bruker de Phidias.</i> Phi-
* <i>Avis donné aux deux</i>	losophorum. 164
<i>Chambres du Parlement</i>	* <i>Burck.</i> (Jean) la vie.
<i>Aziles & immunités. 351</i>	153

TABLE DES MATIERES.

C. Camusat. (Mr.) Mém. des antiq. de Troye. 192 * Castillon. Réponse à Rousseau. 166 Cerveau. sa substance. 31 César. (Jules) sa vie 347. son portrait. 350 Colomb. (Christophe) La Colombiade. 233 Collection complete de Voltaire: Extrait de cet ouvrage. 39 * Collection de Pseaumes, par Addison, &c. 443 Colombiade. (La) Extrait de cet ouvrage 233. dédicace au Pape 234. héros de la pièce 235. plan de l'ouvrage 238. récit de Colomb 239. il refuse un trône 243. livre la bataille 242. allusion 243. combat singulier 246. victoire. 247 * Conduite du ministère. 160 Considération sur la réformation de la justice en Allemagne. Extrait de cet ouvrage 399. si les loix d'Allemagne conviennent aux Allemands. 400 Coste (Mr.) Traité de la	goutte. 227 * Cox. Apologie de l'incubation. 436 D. * Dean. pratique d'Arithm. 149 Dents entre le nez & l'œil. 37 Dictionnaire histor. & critiq. 248 Dictionnaire des arts & des sciences. 205 * Discours sur les Russiennes. 297 Dissertation si les Apôtres ont cru la fin du monde prochaine 403. Erreurs des saints pères là-dessus 406. discussion des paroles de Jésus-Christ. 407 Dissertation histor. polit. & litter. Extrait de cet ouvrage 351. aziles 352. leur origine 353. aziles locaux 355. bois sacrés 357. franchises modernes 358. droit des aziles en général. 359. aziles païens 361. aziles chrétiens. 370 Dissertation sur l'inclination extraordinaire de Maximilien I. pour la poésie. Extrait de cet ouvr. 182. les Princes poètes 182. caractère de
---	--

TABLE DES MATIERES.

de Maximilien 184.	œuvres 204.	Edme
fonde un Collège poé-	Mallet, sa vie & ses	
tique 187. poètes cou-	œuvres 206. &c. son	
ronnés. 189	caractère. 214	
Droit naturel, civil, po-	F.	
lit. & public. second	* Fontenelle (Mr. de)	
extrait de cet ouvrage	Lettre sur sa mort.	
76. l'esprit des loix	294	
loué 77. critique. 80.	* Foote. The Author, co-	
à 93	médie. 439	
E.	* Formey: (Lettre de Mr.)	
E ncyclopédie. second ex-	301	
trait 320. facile, si-	* Frauentorff. Réflexion	
gnification de ce mot	sur la France. 164	
321. <i>façon</i> diffère de	G.	
<i>parti</i> 322. <i>fantaisie</i> , ses	* Gellert. Essai sur l'art	
significations 323. <i>faite</i>	des Lettres. 165	
ce que c'est 324. <i>fa-</i>	* Gellert. (œuvres mêlées	
<i>veur</i> , les significations	de) 302	
326. <i>favori</i> & favorites	* Géométrie mise à la por-	
327. <i>fausseté</i> , menson-	tée. 168	
ge, erreur 328. <i>fécond</i> ,	Gesner. Intrôd. à la con-	
fertile 329. <i>félicité</i> ,	noiss. des sciences. 215	
bonheur, plaisir 330.	Goutte. (traité de la) 227	
<i>fermeté</i> , solidité, du-	Guasco. (Mr. le Comte de)	
reté 331. <i>feu</i> physique	Dissertation sur les a-	
& moral 332. <i>fierté</i> mo-	ziles. 351	
rale 332. <i>figuré</i> , ses si-	H.	
gnifications 334. <i>finer-</i>	* Hales (Thomas) re-	
<i>se</i> , mince, léger, de-	cueil complet d'é-	
lié subtilité 336. <i>fleurs</i> ,	conomie. 279	
teint, stile. 338	Hénault. Lettre sur son	
E ncyclopédie ou Diction-	abregé chronol. 271	
naire raisonné, Tom.	* Hirt Bibliorum anali-	
vi. Extrait de cet ou-	tic. pars Chaldaica. 448	
vrage 203. Lenglet du	* Hist. nouv. des Indes	
Fresnoi, sa vie & ses	Orient 280	
	* Hist.	

TABLE DES MATIERES.

Ex
& c
6
12
22
24
26
28
30
32
34
36
38
40
42
44
46
48
50
52
54
56
58
60
62
64
66
68
70
72
74
76
78
80
82
84
86
88
90
92
94
96
98
100
102
104
106
108
110
112
114
116
118
120
122
124
126
128
130
132
134
136
138
140
142
144
146
148
150
152
154
156
158
160
162
164
166
168
170
172
174
176
178
180
182
184
186
188
190
192
194
196
198
200
202
204
206
208
210
212
214
216
218
220
222
224
226
228
230
232
234
236
238
240
242
244
246
248
250
252
254
256
258
260
262
264
266
268
270
272
274
276
278
280
282
284
286
288
290
292
294
296
298
300
302
304
306
308
310
312
314
316
318
320
322
324
326
328
330
332
334
336
338
340
342
344
346
348
350
352
354
356
358
360
362
364
366
368
370
372
374
376
378
380
382
384
386
388
390
392
394
396
398
400
402
404
406
408
410
412
414
416
418
420
422
424
426
428
430
432
434
436
438
440
442
444
446
448
450
452
454
456
458
460
462
464
466
468
470
472
474
476
478
480
482
484
486
488
490
492
494
496
498
500
502
504
506
508
510
512
514
516
518
520
522
524
526
528
530
532
534
536
538
540
542
544
546
548
550
552
554
556
558
560
562
564
566
568
570
572
574
576
578
580
582
584
586
588
590
592
594
596
598
600
602
604
606
608
610
612
614
616
618
620
622
624
626
628
630
632
634
636
638
640
642
644
646
648
650
652
654
656
658
660
662
664
666
668
670
672
674
676
678
680
682
684
686
688
690
692
694
696
698
700
702
704
706
708
710
712
714
716
718
720
722
724
726
728
730
732
734
736
738
740
742
744
746
748
750
752
754
756
758
760
762
764
766
768
770
772
774
776
778
780
782
784
786
788
790
792
794
796
798
800
802
804
806
808
810
812
814
816
818
820
822
824
826
828
830
832
834
836
838
840
842
844
846
848
850
852
854
856
858
860
862
864
866
868
870
872
874
876
878
880
882
884
886
888
890
892
894
896
898
900
902
904
906
908
910
912
914
916
918
920
922
924
926
928
930
932
934
936
938
940
942
944
946
948
950
952
954
956
958
960
962
964
966
968
970
972
974
976
978
980
982
984
986
988
990
992
994
996
998
1000

- * *Hist. du Pirate Angria.* 293
- * *Holliday. L'art de l'In-*
génieur. 157
- * *Horne principes d'Agric-*
culture. 437
- * *Hume. Hist. nat. de la*
religion, &c. 433
- * *Huxham. Diff. sur un*
mal de gorge. 435

I.
Introduction à la connois-
sance génér. des scien-
ces. Extrait de cet ou-
vrage 215. *abregés des*
sciences 216. *leur étén-*
duë 218. *remède à ces*
inconveniens 219. *les*
abregés des Anciens
220. détail de celui-ci
221. droit naturel. 223.
le souverain bien. 225

- K.**
- * *Kolofs. Historien Po-*
lonois. 145
- * *Kuipers. Baelide bien*
assaisonné. 303

L.
Labadie. Fondation de
la Société. 267
- * *Lettre à Mrs. les offi-*
ciers. 292
- * *Liège Journal encyclo-*
pédique refuté. 298
- * *Lignon (Mr. du) Di-*
ctionnaire de la Bible
pottatif. 310
- Tom. XV. Part. III.*

- * *Liste. Observ. sur la vie*
rustique. 286
- * *Lowman. des appari-*
tions de la divinité. 149
- * *Luffan. (Mad. de) Hist.*
de la revol. de Naples.
341

M.
* *Maintenon. (Loisira*
de Mad. de) 430
Maitresses. S'il faut les
battre? 95. *si les Grecs*
& les Romains l'ont
fait? si cela ne s'est fait
qu'ès siècles polis? 106
Manœuvre des Vaisseaux
Extr. de cet ouvr. 171.
vaisseaux des Anciens
172. leurs défauts 173.
multiplicité des voiles
174. inertie des corps
176. forces vives 177.
action des corps fluides
par leur choc 179. *l'ar-*
rimage 180. *racines i-*
maginaires 181. *Second*
extrait de cet ouvrage
313. l'angle du gouver-
naïl avec la quille 314.
centre de rotation d'un
navire 315. *disposition*
des voiles 316. *moyen*
de s'éloigner des côtes
317. de se donner la
plus grande vitesse pos-
sible. *ibid.* *direction ré-*
elle & apparente expli-
quée

TABLE DES MATIERES.

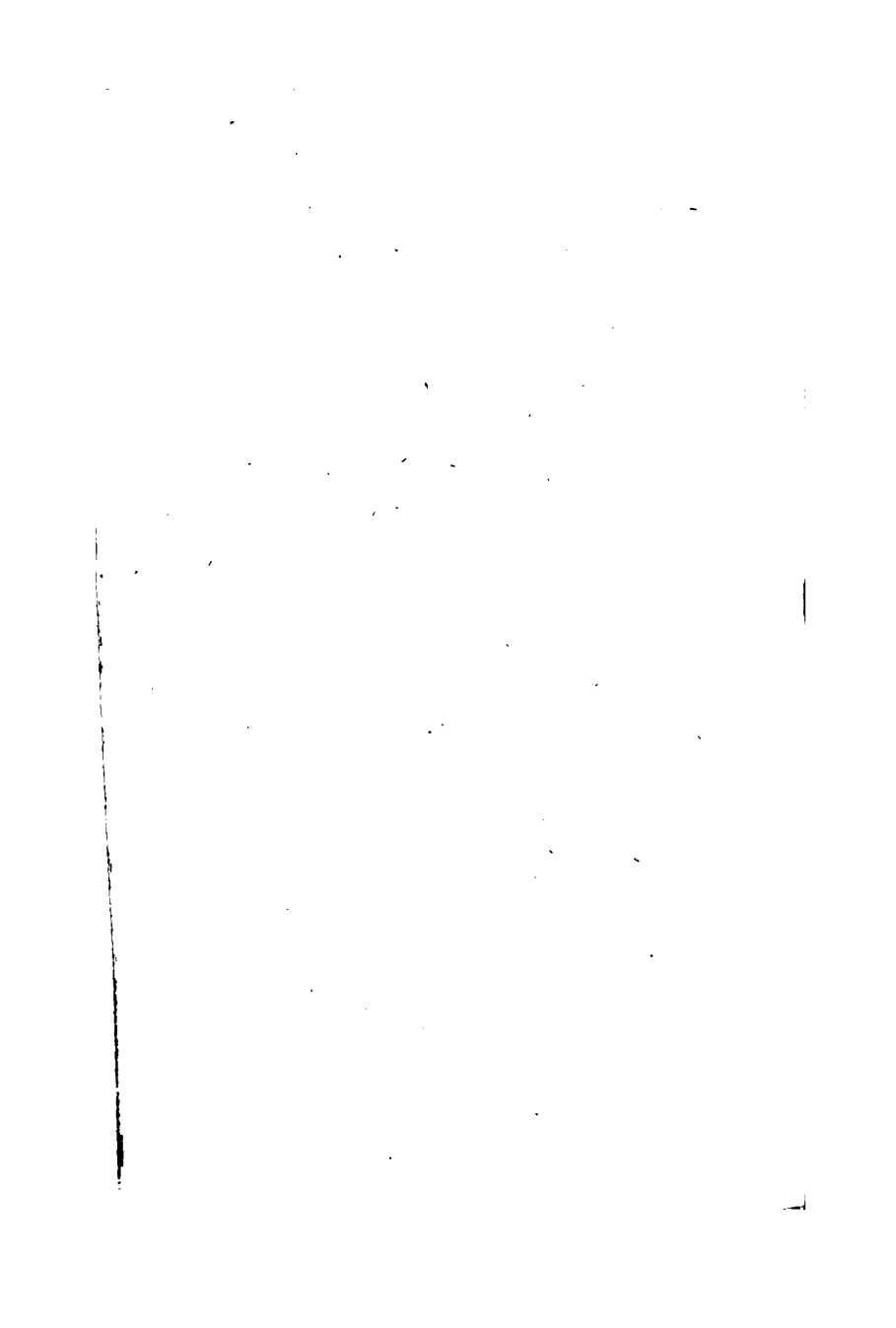
- quée 318. pluralité des
 voiles, son effet. *ibid.*
 prendre les inconnues
 comme données. 319
 * *Marquet* (M.) Annales
 romaines. 340
Marsais (Mr. du) traité
 des Tropes. 410
Massacre de Cabrières.
 272
 . . . de la St. Barthe-
 lemi. 273
 * *Maty*. Lettre aux Au-
 teurs de la Bibliot. im-
 part. 449
 * *Mémoires* du fameux
 Buckhorst. 153
Mémoires de l'Accad. de
 Troyes. Extrait de cet
 ouvr. 93. but de l'Au-
 teur 94.
Mémoires . . . des Antiqui-
 tés de Troye. Extrait
 de cet ouvr. 192. entre-
 prise des Jésuites 193.
 satire menippée. ses
 auteurs 198. le chiffre
 INR I. expliqué. 199
 * *Mémoires* d'Andrew
 Thompson. 294
 * *Mémoires* du Nord. 281
Méridien. mesure de deux
 degrés. 3
 * *Milton* paraphrasé. 160
 * *Milton* paraphrasé. 441
Moule (le) par Adam Fitz-
 Adam. Extr. de cet ou-
 vrage 112. critique du
 Théâtre Angl. 114. des
 modes 116. des jardins.
ibid. des deserts 117.
 des voyages 119. de la
 haine pour les Juifs 121.
 Du vrai goût. 123
 N.
Nerf, leur liquide susp.
 36. leur origine. 32
 * *Neumann*. med. jur. 302
 * *Nouvelle hist.* compl. de
 l'Angleterre. 163.
 O.
Observations Acad. Extr.
 de cet ouvrage 19.
 moyens d'enlever la
 surpeau 22. trous du re-
 seau 25. usage de la sur-
 peau 26. ouraque dé-
 montré 27. plis du cer-
 veau 30. sa substance 31.
 origine des nerfs 32. li-
 quide nerveux 34. refu-
 té 36. dents égarées. 37
 * *Oliviers* Disc. pathetiq.
 287
Ouraque démontré. 27
 P.
 * *Perte* d'un mouchoir.
 282
Piebou (Mr. P.) sa vie. 53
Piebou (Mr. Fr.) sa vie. 67
 * *Poème* sur la Reine An-
 ne. 158
Poliergie. Extr. de cet ouv.
 373. définition du goût
 375.

TABLE DES MATIÈRES.

375. de la beauté 376. si le poison est quelquefois permis? 377. bien fait par raison ou par sentiment 379. si la souveraineté est un bien. 380. l'amitié des Rois. 382. instruction à une Dame. 384	<i>Runge</i> (Mr.) Dissert. sur la fin du monde. 403 S.
* <i>Pope</i> . sa prière universelle en latin. 290 R.	* <i>Sauvage</i> . Dict. Languedocien-Fr. 430 <i>Saurin</i> fut-il justement accusé? 254
R acines imaginaires devenues réelles. 181	* <i>Scarella</i> Phys. génér. 275
* <i>Recherches</i> libres sur l'origine du Mal. 445	* <i>Sermon</i> facétieux. 285
* <i>Reflexions</i> sur les emprunts d'argent. 289	* <i>Siècle</i> de l'incapac. 283
* <i>Refutation</i> compl. des faits de Bower. 432.	* <i>Simson</i> Elem. d'Euclides corrigés. 288
* <i>Relation</i> du siège de St. Philippe. 449	* <i>Skeldrake</i> des causes du froid & du chaud. 147
<i>Réponse</i> du continuateur de Bajle, à la lettre de Racine sur l'Article de Rousseau. 248	<i>Supplément</i> à... la crédibilité de l'Evangile. Extr. de cet ouvr. 386. canon du N. T. 387. comment formé 388. quand 389. l'hist. de S. Math. 392. de S. Marc 393. de S. Luc 394. de S. Jean 395. si l'un avoit vu les écrits de l'autre. 398
<i>Réponse</i> d'un ami de Mr. Racine à l'Auteur, sur Rousseau. 423	<i>Surpeau</i> : sa nature 22. ses usages. 26
* <i>Robinson</i> . Dissert. sur... la croute de pain. 161	* <i>Stebbing</i> . Discours sur la providence. 283
* <i>Roederer</i> . de partu laborioso. 165	* <i>Stevens</i> . (voyages de) 151
<i>Rousseau</i> . fut-il innocent ou coupable? 248	* <i>Sykes</i> . recherche sur... le Symbole. 284
* <i>Rowley</i> . du quart de cercle. 148	T.
	T raité de diuamiq. 171
	<i>Traité pratique</i> sur la goutte: Extr. de cet ouvr. 227. erreur populaire 228. humeur de la goutte

TABLE DES MATIERES.

te 229. ses causes 230.	conclut la triple Al-
sa cure. 231	liance 137. irruption
<i>Traité des Tropes.</i> Extr. de	des Franç. 138. Guill.
cet ouvr. 410. vie de	III. sauve la Républiq.
l'Aut 411. esprit gram-	139. réflexions sur le
matic. ; sa nécessité 413.	pour & le contre. 134
plan de grammaire for-	* <i>Vrais principes de la lan-</i>
mé 414. mauvaises mé-	gue Angloise. 162
taphores 417. divers	<i>Voyage littéraire d'Italie.</i>
sens d'un même mot	Extr. de cet ouvr. 3. son
421. s'il y a de sinoni-	objet 4. tentatives sur
mes? 422	le Méridien 6. opinion
V.	de Newton sur sa gran-
<i>Vie de Mr. Pithou.</i> Se-	deur 7. résultat pris de
cond extr. 53. il fait	l'expérience 9. portion
la satire menippée 54.	déterminée 11. secteur
defend les Jésuites 57.	décrit 13. pratique dé-
publie les libertés de	fectueuse. 15
l'église gallicane 58. sa	W.
mort 60. son portr. 61.	* <i>Warner.</i> Système de
sa famil. 63. son testam.	théologie. 150
65. Franç. Pithou 67.	* <i>Warner.</i> Hist. ecclésiast.
ses notes sur Petrone	d'Angleterre. 151
68. ses œuvres 71. Ad-	* <i>Watson.</i> Lettre sur les
ditions divers. 73. à 75	frères Moraves. 443
<i>Vie de Marie-Sibille Me-</i>	* <i>Whitehead.</i> Elegies au
rian. 265	Tibre. 438
<i>Voltaire.</i> ses Articles dans	<i>Witt</i> (Mr. Jean de) vrai
l'Encyclopédie. 320	caractère. 127
<i>Vrai Caractère de Mr. J.</i>	* <i>Woodwart.</i> cas choisis de
de Witt. Extr. de cet	médecine. 436
ouvr. 127. motifs de sa	Y.
conduite 129. créé Pen-	* <i>Yaung.</i> contemplation
sionnaire d'Holl. 134.	sur la nuit. 437



1

